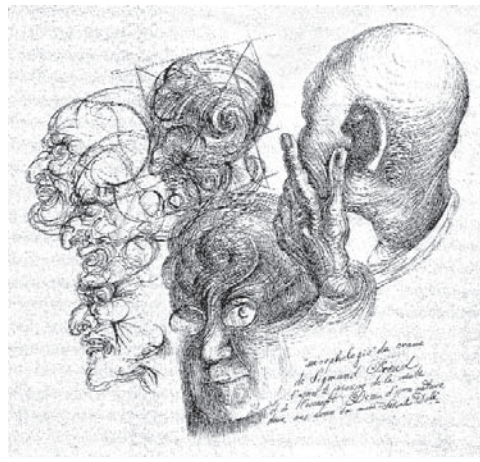


communications  
**Communications**



**Mededelingen**  
mededelingen

*Illustration de couverture: "Morphologie du crâne de Sigmund Freud"*  
*catalogue Salvador Dali, rétrospective 1920-1980, Centre G. Pompidou, Paris, déc. 1979 - avril 1980, p. 261*

*Conception graphique: Pic Pic - Réalisation: Jean Trillet*

• Inhoud .....	blz. 3
• Institutioneel nieuws	
Woord van de Voorzitter.....	blz. 4
• Wetenschappelijke bijdragen	
Dossier	
De BSP vandaag, <i>Lina Balestriere, Luc Dethier, Jean Florence, Philippe Goossens, Karel Lambers, Thierry Snoy, Fons Van Coillie, .....</i>	blz. 6
Diafora, Brussel, 16-17 juni 2012	
BSP-EBP vandaag. Principes en standpunten, <i>Lina Balestriere .....</i>	blz. 37
Psychoanalytische zekerheden in onzekere tijden, <i>Fons Van Coillie .....</i>	blz. 40
Om het debat in te leiden, <i>Helen Van Dorpe .....</i>	blz. 52
Debat	
Psychoanalyse in de Belgische School, <i>Luc Dethier.....</i>	blz. 62
BSP-EBP vandaag? Onze bevraging en standpunten: een stijl ? <i>Chris Vanstraelen .....</i>	blz. 67
Enkele bedenkingen, <i>Hilde Van Pelt.....</i>	blz. 77
Debat	
Openingslezing van de nieuwe Voorzitter, <i>Johan De Groef .....</i>	blz. 86
Balans van het uittrede Bureau	
De hervorming .....	blz. 90
De werking van de School.....	blz. 91
Het Inter-associatief vandaag, <i>Karel Lambers .....</i>	blz. 92
Teksten	
Jens De Vleminck.....	blz. 94
• Sommaire .....	p. 3
• Nouvelles institutionnelles	
Mot du Président.....	p. 5
• Activités scientifiques	
Dossier	
l'EBP aujourd'hui, <i>Lina Balestriere, Luc Dethier, Jean Florence, Philippe Goossens, Karel Lambers, Thierry Snoy, Fons Van Coillie, .....</i>	p. 6
Diaphora, Bruxelles, 16-17 juin 2012	
EBP-BSP aujourd'hui. Principes et positions, <i>Lina Balestriere .....</i>	p. 34
Certitudes psychanalytiques en des temps incertains, <i>Fons Van Coillie .....</i>	p. 45
Pour ouvrir le débat, <i>Anne-Françoise Dahin.....</i>	p. 50
Débat	
EBP aujourd'hui, quel style ? <i>Luc Dethier.....</i>	p. 59
EBP-BSP aujourd'hui ? Recherches et positions : un style? <i>Chris Vanstraelen .....</i>	p. 72
Quelques réflexions, <i>Henri De Caevel .....</i>	p. 78
Débat	
Bilan de la Présidente sortante, <i>Lina Balestriere .....</i>	p. 84
Bilan du bureau sortant	
A propos de la réforme, <i>Lina Balestriere .....</i>	p. 90
Le fonctionnement de l'Ecole, <i>Lina Balestriere .....</i>	p. 91
L'Inter-associatif de Psychoanalyse aujourd'hui, .....	p. 92
La Bourse aux Séminaires .....	p. 93

## WOORD VAN DE VOORZITTER

Beste Collega,

Het vorige Bureau onder voorzitterschap van Lina Balestriere heeft een reflectieproces over de eigenheid, de identiteit van de Belgische School voor Psychoanalyse op gang gebracht en geïnspireerd. Daar zijn heel wat leden bij betrokken en op het Diafora 2012 in Brussel werd dit proces gefinaliseerd. In dit nummer vind je het daar bijhorende tekstmateriaal.

Uit dit nadenken en doorwerken kwam duidelijk naar voren dat onze School geen verzameling schoolse volgelingen is van één meester, één figuur. Integendeel. Onze School voor Psychoanalyse vormt een uniek en levendig weefsel dat bestaat uit enerzijds meerdere kettingdraden van ‘meesters die te denken geven’ – de zogenoemde basisauteurs - en referentiële denkkaders en anderzijds de vele inslagen vanuit de singuliere praktijk en klinische ervaringen van haar leden. Onze School karakteriseert zich dus als een veelkleurige abstracte non-figuratieve textuur. Dat is misschien minder ‘mediatiek’ dan een monomaan figuratief icoon, maar ‘mediateert’ veel authentiek de essentie van ons psychoanalytisch denken en werken, theorievorming en praktijk. Het is deze textuur met haar eigen stijl die we hier willen delen, meedelen en tekstueel doorgeven.

Verder vinden jullie in dit nummer nog een terugblik van het uittredende Bureau, een vooruitblik van de nieuwe Voorzitter en de tekst van een boeiende voordracht van Jens De Vleminck.

Veel leesplezier en vooral veel uitdaging om voort op te ‘borduren’

JOHAN DE GROEF

## MOT DU PRESIDENT

Cher(e) Collègue,

Sous la présidence de Lina Balestriere, le Bureau précédent a initié et entamé un processus de réflexion sur la spécificité, l'identité de l'Ecole Belge de Psychanalyse. Bon nombre de membres s'y sont impliqués et, lors de Diaphora 2012 à Bruxelles, ce processus a été finalisé. Vous trouverez dans ce numéro les textes s'y rapportant.

Ce qui ressort clairement de cette réflexion et de cette perlaboration, c'est que notre Ecole n'est en rien un rassemblement de disciples scolairement réunis autour de la figure d'un maître unique. Bien au contraire. Notre Ecole de psychanalyse constitue un tissu, unique et vivant, composé de multiples fils de chaîne de 'maîtres qui donnent à penser' – nos auteurs de base – et de cadres de référence d'une part, et d'autre part de nombreux fils de trame, issus de l'expérience de la pratique clinique singulière de ses membres. Ce qui caractérise donc notre Ecole, c'est une texture multicolore abstraite non figurative. C'est peut-être moins 'médiatique' qu'une icône figurative monomane, mais cela produit une 'médiation' plus authentique de l'essence de notre manière de penser et de travailler psychanalytiquement, de théoriser et de pratiquer. C'est cette texture, avec son style propre, dont nous voulons vous faire part, que nous voulons partager et transmettre dans les textes.

Ensuite vous trouverez aussi dans ce numéro un bilan du Bureau sortant, un coup d'œil prospectif du nouveau Président et le texte d'une conférence passionnante de Jens De Vleminck.

Je vous souhaite beaucoup de plaisir de lecture et surtout plein d'incitation à poursuivre le tissage de la 'broderie'

JOHAN DE GROEF

# L'EBP AUJOURD'HUI. PRINCIPES ET POSITIONS DE BSP VANDAAG. PRINCIPES EN STANDPUNTEN

LINA BALESTRIERE

## INTRODUCTION

*Pendant les trois années qui viennent de s'écouler, plusieurs activités au sein de l'École ont porté le projet de reformuler nos repères fondamentaux en ce qui concerne la psychanalyse et sa transmission. Ce projet était soutenu par le désir de remettre en chantier et d'actualiser la représentation que nous avons de l'École, des positions qui sont les siennes, de son style propre de rapport à la psychanalyse. Parmi ces activités, un groupe de travail spécifique, appelé «EBP-BSP aujourd'hui. Principes et positions», s'est constitué fin 2010 pour débattre de toutes ces questions et pour passer à l'écriture de textes qui rendraient sensible pour tous, à l'intérieur de l'École mais aussi pour l'extérieur, l'approche spécifique et plurielle des questions essentielles de la psychanalyse propre à l'École aujourd'hui.*

*Le groupe a réuni quinze personnes parmi les membres et les candidats-membres. Après avoir commencé par la lecture et le débat autour de 3 textes déjà écrits par Lina Balestriere et Jean Florence sur la transmission de la psychanalyse<sup>1</sup>, le groupe s'est posé la question du choix de la modalité d'écriture à plusieurs qu'il allait privilégier. Il a été décidé que la présidente écrive un texte à partir duquel le débat critique et la prise de position de chacun allait s'engager. Suite à ce débat il était attendu que d'autres textes viennent ponctuer une question, exprimer une accentuation particulière, donner voix à un désaccord. Une fois écrits, ces textes donnaient lieu à leur tour à un débat.*

*L'ensemble de ces textes est ici repris. Nous avons structuré cet ensemble en deux parties: une partie concernant la transmission de la psychanalyse, plus particulièrement la transmission telle qu'elle s'effectue par l'enseignement, et une partie mettant en œuvre une réflexion sur la psychanalyse aujourd'hui et sur les questions que cette réflexion dégage en rapport avec le gradus, le jury et la pratique de supervision.*

*Chaque partie est ouverte par le texte de la présidente qui a été mis en débat. Ce texte (ou ces textes en ce qui concerne la transmission) est à chaque fois suivi par d'autres textes qui rendent compte du débat engagé à propos du texte présenté par la présidente et qui ont été à leur tour occasion de débat.*

LINA BALESTRIERE

1 Voir textes en annexe, page 9 -16

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

## I. LA TRANSMISSION

## TEXTES SOUMIS AU DÉBAT

La transmission de la psychanalyse suit des voies multiples. Nous pouvons cependant différencier deux registres majeurs. Le premier concerne la transmission telle qu'elle s'effectue grâce à l'analyse personnelle de l'analyste, le second concerne la transmission du savoir psychanalytique, celui que l'analyste s'approprie en le faisant sien. Ce sont les deux versants de la transmission: le transfert et l'héritage de pensée acquis, conquis et devenu sien. Ainsi la transmission de la psychanalyse s'enracine dans le transfert, dans l'expérience de transfert de sa propre analyse ainsi que dans le transfert de travail qui se noue entre analystes. Mais elle s'enracine aussi dans l'«institution», dans le savoir consigné par des générations d'analystes et par celui qui est actif dans le champ où prend place l'association à laquelle on appartient. Double savoir qui est transmis selon un choix qui n'est pas que conscient, mais relevant de «préférences profondément enracinées»<sup>2</sup>, largement inconscientes.

Tout ceci implique que, si l'on peut énoncer un parcours de formation, redevable des seuils et de la «scénographie active de franchissements»<sup>3</sup> qu'une association psychanalytique se donne, il est impossible d'établir un programme de transmission. La transmission est toujours l'effet après-coup d'une analyse, d'une rencontre avec un auteur, un texte, un(e) collègue, un(e) analysant(e).

Et ces effets d'après-coup sont constamment à mettre sur le métier. L'enracinement différentiel de la transmission fait que les processus d'identification et de désidentification

tion, d'idéalisation et de désidéalisation sont des ferments toujours actifs, pour le meilleur et pour le pire. Il est inutile de souligner que ces processus sont largement inconscients et à entendre dans leur complexité. L'identification est convoquée jusque dans ses strates les plus immédiates (l'identification mimétique inconsciente). Et il n'est pas rare qu'un analyste soit amené, à la faveur du travail auto-analytique permanent auquel il s'attèle, à prendre conscience qu'il vient d'adopter à telle séance un trait appartenant à son analyste.<sup>4</sup>

Prendre en compte la question de la transmission implique donc que l'association (l'institution?) soit soucieuse de la possibilité de ré-élaborer constamment les enjeux identificatoires et idéalisants qui marquent le rapport à la psychanalyse de tout analyste. Ce qui précède indique que ces enjeux correspondent aux deux versants de la transmission, ils sont donc particulièrement vifs en ce qui concerne l'identification (et contre-identification) à l'analyste et l'identification à un maître (et à un discours théorique). L'association se doit de ne pas l'oublier lorsqu'elle propose des espaces et des dispositifs, des lieux où les analystes engagent leur parole et leurs repères identificatoires analytiques. Parallèlement, inscrire son travail dans une association psychanalytique implique d'accepter que le devenir analyste n'est jamais achevé, la transmission toujours ouverte et les remaniements identificatoires et idéalisants toujours en chantier. L'institution a pour fonction d'inviter au détachement (de notre ou nos analyste(s), superviseurs, auteurs de référence), ce détachement qui permet de s'appuyer sur ce qu'ils nous ont transmis de

manière personnelle et créative.

La transmission convoque la question de la génération, de la filiation, voire de l'affiliation. Nous connaissons les résonances fantasmatiques des questions d'engendrement, de parenté et d'adoption. Ces résonances sont présentes et vivaces. Malgré l'analyse à laquelle elles ont été soumises, ces résonances resurgissent au sein de l'association. Si elles mettent en mouvement le désir, elles risquent d'engendrer tensions, violence et rupture. L'association a à soutenir que la reconnaissance réciproque est une épreuve et une exigence à laquelle l'analyste ne peut pas se soustraire. Elle a à soutenir le pari qu'un espace social est possible qui soit un lieu d'échanges, d'écoute de ce que l'on n'arrive pas à réduire et de mise au travail pour chacun.

Penchons-nous maintenant plus particulièrement sur la question de l'enseignement.

*Enseignement, rapport au texte, usage vivifiant du sadisme et fantasme d'élection*

Quel est le «savoir» qui est requis d'un psychanalyste? Question redoutable, à même de soulever toutes les passions. Car pour cette question, comme pour tant d'autres, la réponse n'est non seulement ni univoque ni simple mais de plus elle fait appel à des registres, des modalités et des expériences très différentes. La tentation est grande de faire appel à un oxymore, parler, par exemple, d'un savoir insu ou d'une savante capacité d'ignorance. A minima, nous sommes confrontés à une tension conflictuelle permanente entre deux polarités: le «savoir» sédimenté par la cure personnelle du psychanalyste et par les cures qu'il mène et celui consigné par Freud et des générations d'analystes tel qu'il est actif dans le champ où prend place l'association à laquelle on appartient. C'est bien inconfortable, cette tension conflictuelle, mais

2 S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, 1920.

3 J. Florence, *Y a-t-il une génération d'analystes ?*, 2010.

4 Cf. entre autres G. Gabbard, Th. Ogden, *Devenir psychanalyste, L'année psychanalytique internationale*, 2010.

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

elle est précieuse. Et à plus d'un titre: elle sauvegarde la place du savoir déposé et celle du savoir singulier, en dessinant un espace de confrontation, mais aussi un espace d'identifications et désidentifications multiples, qui offre une potentialité de mise en question à la fois de la toute puissance inflative du singulier comme de la puissance dogmatique du savoir du Maître. En tant qu'institution psychanalytique, cette tension invite à soutenir l'investissement de l'enseignement dans la transmission de la psychanalyse, tout en prenant soin du transfert dans le processus de formation. Elle invite à promouvoir la particularité du parcours de formation de chacun tout autant que l'exigence d'appropriation du savoir constitué.

Cette tension peut se dire aussi comme opposition entre la parole et l'écrit, entre la parole, toujours plus ou moins obscure, polysémique, surdéterminée, énigmatique, traumatique ou salvatrice et le signe écrit, clair, précis, littéral. La parole dite, écoutée et entendue, celle de notre cure personnelle, celle des cures que nous menons, celle échangée avec les collègues, est irrémédiablement différente de la parole écrite et lue. On devient toujours un peu ce qu'on entend alors qu'on n'est pas ce qu'on lit. Cela indique que le conflit entre l'oral et l'écrit, l'entendre et le voir a des retombées majeures au niveau des processus d'identification et de désidentification, pour l'analyste, pour les analystes entre eux et pour l'institution psychanalytique à laquelle ils appartiennent. C'était sans doute là la puissance et la fécondité de l'enseignement de Lacan, enseignement oral qui faisait et défaisait les «Ecrits», les gardait en mouvement en liant parole et écrit, en vivifiant transférentiellement par la parole surdéterminée et énigmatique l'immobilité du texte écrit.

Mais le texte écrit est-il aussi immobile? N'y a-t-il pas un rapport érotique au texte, un corps à corps avec le texte qui vivifie la pensée en ressourçant et en relançant le questionnement singulier?

Je suis profondément convaincue que le

rapport vivant au texte se reconnaît au plaisir de recherche qui le soutient. Lire est une expérience pulsionnelle de plaisir de pensée, de connexion avec cette pulsion épistémophilique dont Freud a parlé, faite de curiosité et de plaisir d'attaque au corps textuel. L'attaque au corps du texte me paraît centrale pour une lecture qui soit à la fois proche du texte et porteuse de notre propre recherche. J'emploie le terme fort d'attaque pour rendre sensible ce qui du sadisme et du plaisir sadique s'y trouve engagé: ce sont en effet les motions sadiques et le plaisir qu'elles engendrent qui portent l'attaque au texte. Et il est nécessaire que ce soit ainsi. *Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder*: cette phrase de Goethe que Freud aimait citer dit à la fois la transmission et le nécessaire travail d'appropriation de ce qui est transmis. Or, la véritable acquisition n'est jamais passive et le terme d'actif ne convient pas davantage à la qualifier. Il s'agit bien plus de mettre en œuvre et de soutenir les motions de laceration du texte, de sorte à le démembrer, à le mettre en pièces, pour ensuite – et seulement ensuite – procéder à la ré-articulation, au ré-assemblage des morceaux. L'attaque au corps du texte est ce qui permet de rentrer en contact intime avec le texte, le texte dans sa chair. Ce n'est qu'alors que le texte peut être revivifié, recevoir une nouvelle vie. Et cette nouvelle vie est celle qui est porteuse de notre style propre, de notre inflexion particulière ouvrant à d'autres questions et à d'autres articulations.

L'attaque sadique au texte a aussi d'autres vertus. Elle permet de dégrossir l'idéalisation qui ne manque pas de nous accompagner dans le rapport à l'Auteur. C'est pourquoi lire est un véritable travail, d'attaque, de deuil, de perlaboration de la curiosité sexuelle et de remise en jeu des identifications. Loin de comporter uniquement le déploiement de processus intellectuels, le rapport au texte convoque la pulsionnalité du lecteur et le travail que cette pulsionnalité peut engendrer: de l'attaque et de la mise à mort du texte à sa réanimation et à sa renaissance; de l'idéalisation de l'Auteur à la désidéalisation et de celle-ci à une nouvelle mise en forme de la

démarche idéalisante; de l'identification à la désidentification ouvrant à une identification plus profonde.

Je pense que c'est ici, sur le terrain de l'enseignement, que la psychanalyse rencontre sa plus grande force et sa plus grande faiblesse. Les processus d'attaque, de désidéalisation et de désidentification rencontrent en effet un adversaire de taille: la question de l'élection. Tout analyste non seulement choisit, élit, la psychanalyse comme théorie et comme traitement, de préférence à tous les autres, mais de plus il se sent élu par elle. Car les avatars transférentiels de la cure personnelle de l'analyste ont relancé cette question par la mobilisation des processus d'identification dans le transfert. Le propre du processus psychanalytique est d'analyser le transfert, d'entendre les mouvements d'identification et de favoriser les mouvements de désidentification. Mais il est rare, voir impossible, que la démarche analysante ne laisse pas de reste.

Et cela jusqu'au pire. Le pire de la répétition inlassable de ce qui est énoncé par le maître, que celui-ci s'appelle Freud, Lacan ou Mélanie Klein. Le pire de l'identification exclusive à son propre analyste et, à travers celui-ci, à la figure emblématique de tel courant psychanalytique. Le pire de la désidentification impossible, du deuil impossible de la vérité découverte par le maître, de laquelle, en tant qu'élu, on croit participer.

C'est pourquoi il est indispensable pour la psychanalyse de procéder à une analyse serrée de l'élection. Freud lui-même s'y était attelé, sur le terrain religieux à propos de la notion de «peuple élu» et sur le terrain politique à propos du discours du Président Wilson dans la brève analyse qu'il en fournit en 1930<sup>5</sup>. La déconstruction freudienne de l'élection montre que celle-ci confère une confiance particulière dans la vie et une sorte

5 Le lecteur intéressé trouvera un développement de cette question dans mon livre *Freud et la question des origines*, 3<sup>ème</sup> édition revue et augmentée, De Boeck, 2008, notamment le chapitre « Le « père », opérateur pour une pensée effective », pp.181-186.



## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

d'optimisme, comme si l'on possédait secrètement un bien précieux. Mais elle montre également que l'élection comporte le risque d'engendrer aliénation, violence et mépris. L'analyse freudienne fait entendre combien l'élection est toujours religieuse, même lorsqu'elle se joue sur le terrain politique. Elle est toujours religieuse car, comme la religion, elle s'enracine dans la toute puissance de la pensée et du désir et corrélativement dans «le déni de la réalité effective»<sup>6</sup>. L'idée

d'élection, née du fantasme œdipien, côtoie le délire lorsqu'elle est érigée en système.

Or, le trait génial de l'analyse freudienne est celui de rapporter l'élection au nom, à la densité d'un nom lorsqu'il se prétend unique: Dieu, Moïse, le juif, l'Amérique... C'est pour quoi il faut décondenser le nom pour sortir de la dimension à la fois aliénante et destructrice que la notion d'élection charrie.

Qu'en est-il pour nous, psychanalystes d'aujourd'hui, du nom de Freud ou de Lacan, de Mélanie Klein ou de Bion? Qu'en est-il, pour notre association, du rapport au nom?

La question ne peut pas être tranchée une fois pour toutes. Elle charrie la mise en chantier permanente de nos idéalizations, de nos élections, de notre rapport à la théorie, à nos maîtres, au champ théorique auquel nous appartenons. Dans cette démarche jamais achevée, la méthode analytique est notre alliée pour nous permettre de formuler et de reformuler les tensions de ce champ de forces que nous appelons psychanalyse, sans tabous et sans interdits de pensée.

LINA BALESTRIERE

6 S. Freud (1927), *L'avenir d'une illusion*, Quadrige-PUF, Coll. Grands textes, 1995, pp. 61-62.

### ANNEXE I

#### Spécificités de la psychanalyse et de sa transmission

LINA BALESTRIERE

Soirée d'ouverture/Openingsavond 24.09.2010  
Voir/Zie *Communications-Mededelingen* 51, 2011/2, 73-80.

### ANNEXE II

#### Transmettre et enseigner la psychanalyse\*

JEAN FLORENCE

##### 1. PROLOGUE, OU: COMMENT ON PEUT SE FAIRE INTRODUIRE À LA PSYCHANALYSE

Mon professeur de terminale se serait-il douté qu'en se mettant à critiquer Sigmund Freud, du ton sarcastique, supérieur et péremptoire du prêtre soucieux d'armer l'esprit de ses élèves contre les doctrines pernicieuses

du siècle, il déposait les germes les plus robustes et les plus résistants d'une "vocation" freudienne? Il tenait, en effet, à nous mettre en garde contre les déviations de la pensée qui s'étaient, dès la fin du XIXe siècle, emparées du monde moderne: le déterminisme biologique, le déterminisme historico-économique, l'irrationalisme philosophique et le déterminisme psychologique. Darwinisme, marxisme, nietzschéisme et freudisme, tels étaient les adversaires désignés dont les thèses étaient vertement réfutées. Pour nous en tenir à la réfutation de Freud, elle se résumait

dans cette unique et saillante illustration (une version remaniée pour les besoins de la cause de la "Psychopathologie de la vie quotidienne"): Freud, prétendait notre précepteur, affirma que l'homme qui, courant après son bus heurte en passant une dame sur le trottoir, réalise en fait un désir sexuel inconscient! Vous rendez-vous compte, poursuivait-il en ricanant, de l'absurdité de cette théorie psychanalytique qui non seulement ignore l'idée de hasard, sans laquelle il n'y a pas de pensée scientifique (c'est la pensée magique qui nie le hasard), mais, davantage, nie fon-

\* Exposé fait au Colloque de la Société de Psychanalyse freudienne «Transmettre la psychanalyse» Grenoble le 15 juin 1996

DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

damentalement la liberté humaine. L'homme est pour Freud une mécanique d'instincts sexuels. Le concept d'instinct, concédait-il, peut à la rigueur se justifier pour le biologiste, mais la psychologie humaine est faite de bien autre chose que de sexualité..." Une bêtise aussi énorme ne pouvait que faire rire... ce qu'il fit le premier, et ce que nous fîmes (est-ce par soumission ou pour ne point le contrarier?) après lui.

J'ajoute que nonobstant ce rire ambigu ma perplexité d'élève était grande et que la suite des événements allait transmuier souterrainement cette graine de perplexité en un très curieux désir de savoir.

Qu'on me pardonne cette entrée en matière au ton par trop personnel et anecdotique. Retenons-en simplement qu'elle montre une manière possible de faire connaissance avec la psychanalyse ou, si l'on préfère, une manière pour la psychanalyse de se transmettre. Il m'a semblé qu'en la circonstance d'un colloque tout entier axé sur ce "transmettre", cette humble évocation pouvait servir d'entrée à la question de savoir la place et la fonction "d'enseigner" au cœur de ce transmettre. Cette anecdote indique à bon escient, me semble-t-il, cette vérité essentielle de l'enseignement: que l'enseignant ignore une bonne part de ce qu'il transmet. Pourtant réflexion faite, cet ardent professeur ne se trompait pas sur toute la ligne, il était même, bien au-delà de son intention, rigoureusement freudien dans sa méthode et sa propédeutique. Freud, en effet, n'écrit-il pas, dans *l'Intérêt de la psychanalyse*: "Les actes manqués sont le matériel le plus commode pour quiconque veut se laisser convaincre de la crédibilité des conceptions psychanalytiques"<sup>7</sup>. Cette phrase vient après un développement sur la portée des actes prétendument fortuits: "L'examen analytique montre avec toutes les exigences suffisantes d'une certitude que les actes manqués (et bien d'autres phénomènes mésestimés par la psychologie) sont des actes psychiques complets, ont toujours un sens, une motivation et une visée". Freud conclut: "L'élucidation psychanalytique des actes

manqués apporte toujours avec soi quelques légères modifications de l'image de l'univers, si insignifiants que puissent être par ailleurs les phénomènes observés. Nous trouvons ainsi l'homme normal mû par des tendances contradictoires beaucoup plus fréquemment que nous pouvions nous y attendre..."<sup>8</sup>

Sans doute notre apologiste de collègue ne pouvait-il admettre quelque modification de son image de l'univers. Mais à son corps défendant la question était lancée qui allait me revenir plus tard, sur les bancs de l'université: qui pouvait imaginer des théories pareilles? Ce fut, d'abord, un philosophe bergsonien qui me mit sur le chemin de la réponse, encore qu'il le fit avec toute la prudente réserve d'un représentant du néothomisme inspiré de Roland Dalbiez<sup>9</sup>.

Ce fut ensuite, la rencontre impressionnante de la conceptualité psychanalytique à l'occasion d'une conférence de Paul Ricoeur. Cette conférence dont la teneur échappait largement au novice que j'étais s'intitulait: "Psychanalyse et herméneutique: archéologie et téléologie du désir..."

Mes premières initiations prirent une tout autre tournure lorsque je reçus, à la Faculté de psychologie, l'enseignement de Jacques Schotte qui, après un périple à Kreuzlingen, Fribourg et Paris, nous faisait entendre Freud dans sa langue et nous reliait au mouvement de Lacan et du retour à Freud.

Dans ce contexte, l'acte manqué devenait un discours réussi et la mécanique instinctuelle faisait place au langage et aux tropes du désir. Cet enseignement nous extirpait une fois

pour toutes des considérations pseudo-scientifiques et des tentatives psychologisantes d'encadrer Freud dans un chapitre de la psychologie de la motivation<sup>10</sup>.

Le travail d'orfèvre de Georges Arthur Goldschmidt qui explore avec passion et obstination les plis et les replis de la langue en laquelle et par laquelle s'est inventée la psychanalyse, me fait retrouver aujourd'hui<sup>11</sup> les voies qui m'ont ouvert la pensée de Freud. Tout mon apprentissage s'est déroulé dans le mouvement de questionnement constant de la traduction, dans le va et vient entre l'allemand et le français.

2. QUE TRANSMET, QU'ENSEIGNE LA PSYCHANALYSE ELLE-MÊME ?

Qu'on lise Freud, qu'on lise Lacan, il n'est pas de texte qui ne contienne cette formule: "ce que la psychanalyse nous enseigne..." Cette invocation de l'expérience analytique comme sujet de l'enseigner et du transmettre indique, insistante et constante, la juste position de la question qui est la nôtre.

La psychanalyse est d'abord, effectivement, la cure analytique, c'est l'expérience absolu-

10 Je ne résiste pas à citer la phrase définitive de l'illustre chanoine qui avait introduit la psychanalyse au sein de la Faculté: "la motivation, c'est ce qui nous meut..." Ce même professeur nous garantissait qu'il s'était scientifiquement formé à la psychanalyse en se psychanalysant lui-même à l'aide d'un enregistreur.

Les aléas des rencontres et des épreuves m'ont amené à enseigner la psychanalyse dans un "Collège" universitaire de Montréal, où avec la curieuse insistance des questions initiales, j'avais à entretenir les étudiants des rapports entre psychanalyse et religion... A mon retour en Belgique, le recteur des Facultés universitaires Saint-Louis qui m'engageait à enseigner la psychologie me pria, sachant que je préparais une thèse sur Freud, de "ne pas être trop freudien"...

Après quoi je m'en fus chercher au seul lieu où il peut être effectif, l'enseignement de la psychanalyse, c'est-à-dire sur le divan d'un analyste de l'Ecole belge (bilingue) de Psychanalyse.

11 G.A. Goldschmidt, *Quand Freud voit la mer - Freud et la langue allemande*, Paris, Buchet, Chastel, 1988.

7 S. Freud, *L'intérêt de la psychanalyse*, trad. par P.L. Assoun, Paris, Retz - CEPL, Les classiques des sciences humaines, 1980, pp. 56-57.

8 Ibidem, p. 59.

9 Roland Dalbiez: *La méthode psychanalytique et la Doctrine freudienne*, Paris, Bruges, Desclée de Brouwer, 1936. Paul Ricoeur qui s'en est également inspiré dans le livre qui fut pour moi réellement déterminant dans l'abord de Freud, *De l'interprétation, Essai sur Freud*, Paris, Seuil 1965 - et qui devançait d'un an la publication des *Ecrits* de Lacan - cite son maître: "L'œuvre de Freud est l'analyse la plus profonde que l'histoire ait connue de ce qui, dans l'homme, n'est pas le plus humain" (p. 8) - formule très mesurée mais plus engageante que le ricanement...

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

ment singulière que rend possible son dispositif, dispositif qui lie un temps, un lieu, une action d'une manière originale et hors lequel la psychanalyse est inimaginable.

Il n'est pas inutile de revenir sur la définition officielle et canonique que Freud en propose dans ses articles destinés à l'Encyclopédie Britannica: "Psychoanalyse" et "Libidotheorie" (1923):

La psychanalyse est le nom:

1. d'un procédé d'investigation des processus psychiques qui autrement sont à peine accessibles
2. d'une méthode de traitement des troubles névrotiques qui se fonde [la traduction a mis: se fondent!] sur cette investigation
3. d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle<sup>12</sup>.

Il faut souligner la réitération des termes qui situent le travail analytique comme la mise en œuvre d'un procédé (Verfahren), d'une méthode (Methode), d'un moyen (Weg).

Peut-on dessiner plus clairement le cadre qui cerne, protège et légitime l'exercice même de l'analyse et délimite l'espace de validité où se pratique ce qui peut s'en transmettre? Pour ce qui touche à la définition de son contenu, Freud dans le même texte énumère les piliers de sa théorie:

"L'acceptation des processus psychiques inconscients, la reconnaissance de la doctrine de la résistance et du refoulement, la prise en considération de la sexualité et du complexe d'Œdipe sont les contenus principaux de la psychanalyse et les fondements de sa théorie, et qui n'est pas en mesure de souscrire à tout ne devrait pas compter parmi les psychanalystes"<sup>13</sup>.

Il est intéressant de relever les termes qui ici désignent à propos des thèses psychanalytiques majeures, c'est-à-dire sa doctrine (Lehre), le rapport que le sujet-analyste

digne de ce nom est censé entretenir avec elle: acceptation (Annahme), reconnaissance (Anerkennung), prise en considération (Einschätzung), souscrire (guteheissen): tous ces mots impliquent une assomption subjective des propositions théoriques comme si soutenir cette doctrine ne pouvait s'appuyer que sur une conviction qui ne peut pas avoir pour seule source l'intellect mais précisément ce marquage particulier que ne peut opérer que la seule soumission à l'expérience elle-même, ce qui nous ramène à la première partie de la définition où la méthode occupe la position directrice<sup>14</sup>.

Dans la foulée de cette présentation destinée à un large public, Freud énonce avec la même clarté les buts du traitement. L'analyste qui s'emploie à transmettre et enseigner ce que "sa" psychanalyse lui a transmis et enseigné ne peut faire l'économie de cette précision quant aux fins (Ziel).

"On peut – écrit Freud – poser comme but du traitement de provoquer par l'abolition des résistances et l'examen (Nachführung) des refoulements du malade, l'unification et le renforcement de son moi les plus étendus, de lui épargner la dépense psychique consacrée aux conflits internes, de façonner, à partir de ce qu'il est, le meilleur de ce qu'il peut devenir en fonction de ses dispositions et capacités, et de le rendre autant que possible, capable de réaliser et de jouir (leistung- und genussfähig). L'élimination des symptômes de souffrance n'est pas recherchée comme but particulier mais, à la condition d'une conduite rigoureuse de l'analyse, elle se donne pour ainsi dire comme bénéfice annexe (Nebengewinn)<sup>15</sup>. L'analyste respecte la singularité du patient, ne cherche pas à le remodeler (ummodeln) selon ses idéaux personnels – à lui médecin – et se réjouit s'il peut s'épargner des conseils et éveiller en revanche l'initiative (Initiative) de l'analysé<sup>16</sup>".

14 C'est dans le même article que se trouvent les référents majeurs de la question des "fins" du traitement.

15 Expression que Lacan a largement diffusée dans l'expression "La guérison vient par surcroît". Littéralement le terme "Nebengewinn" signifie un à-côté, un petit profit.

16 S. Freud, GW XIII 226-7, tr. fr. 69.

Ces fragments prélevés d'un texte affichant une tentative extrêmement synthétique de définir la psychanalyse nous donnent à suffisance de quoi méditer sur le noyau même de ce qu'il y a à en transmettre. Méthode obligée, contenus majeurs, attitude subjective, technique et éthique, tout cela s'y trouve étonnamment condensé.

Si l'on se tourne à présent vers Lacan mis en situation d'avoir à définir de manière ramassée ce qu'est la psychanalyse et dire *comment enseigner ce qu'elle enseigne*, il est frappant de le voir prendre appui sur le rapport original – originel – que crée le psychanalyste avec le symptôme, très proche en cela de la manière dont Freud prend son départ, pour faire entendre l'originalité de l'analyse, des actes manqués.

Tenon-nous en à quelques propositions clés de la communication présentée à la Société française de Philosophie:

- ça parle de l'inconscient;
- le symptôme est symbolique, la vérité de l'inconscient est à situer "entre les lignes" et le symbolique est noué à la pulsion de mort;
- ce que fait l'analyse, c'est restituer une chaîne symbolique à trois dimensions: comme histoire d'une vie vécue; comme histoire de sujétion aux lois du langage seules capables de surdétermination; comme jeu intersubjectif où la vérité entre dans le réel.

Il conclut cet exposé sur *La psychanalyse et son enseignement* (en 1957) par cette manière d'avertissement:

"Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle: un style"<sup>17</sup>.

17 J. Lacan, *Ecrits*, Paris, seuil 1966, p. 458. On sait qu'ailleurs Lacan a développé la formule: "le style, c'est l'homme... à qui l'on s'adresse".

12 Freud, *Gesammelte Werke* XIII, 212, trad. franç. in *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, 1983, tome II, p. 31.

13 Ibidem, GW XIII, 223, trad. fr. p. 65.

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

Plus tard, le même Lacan devait pourtant reconnaître que la psychanalyse est intransmissible... et qu'il est bien ennuyeux que chaque analyste soit forcé de la réinventer. Dans son mot de conclusion au Congrès sur la transmission de 1978, il rappelle que cette réinvention est qu'il a lui-même essayé de faire par son enseignement. Quelle serait la pointe de cet enseignement? C'est de montrer par quoi opère le signifiant et comment il lui a fallu passer du symptôme au sinthome – en rappelant que le rapport sexuel est, entre un homme et une femme, un rapport "intersynthomatique"...

"Comment donc, conclut-il, communiquer le virus de ce sinthome sous la forme du signifiant? C'est ce que je me suis essayé à expliquer tout au long de mon séminaire"<sup>18</sup>. Cette métaphore finale d'un *virus* à transmettre n'est pas sans faire écho à cette autre métaphore de contamination lancée par Freud se rendant en Amérique: "ils ne savent pas que nous leur apportons la peste"...

Or toute métaphore œuvre, au sein du discours, comme un puissant ressort dont la théorie serait le déploiement après-coup. Il nous importe de relever ici, avec une attention particulière, les métaphores qui disent la transmission, car elles permettent de deviner quelques fantasmes fondamentaux que le puissant mot de transmission agite chez les analystes. A côté des maladies transmissibles, par virus, on trouve d'autres vecteurs, invoqués à titre de transmetteurs dans la théorie analytique: biologique (hérédité, phylogénèse), juridique (filiation, héritage), cybernétique (code, message, communication), érotique ou nautique (passe), scripturaire (transcription), philologique – linguistique (traduction)...

Je me limiterai à cette dernière filière de la traduction pour développer l'articulation transmettre – enseigner.

### 3. LA TRADUCTION COMME ENSEIGNEMENT

Revenir aux textes fondateurs connus, tel ce que nous venons de pratiquer, apporte à chaque fois quelque chose de neuf, d'étonnant: telle tournure, telle expression, telle métaphore, tel mot ne nous avaient pas encore parlé et, à la lecture – et en ce qui concerne le texte de Freud, à la fréquentation de la langue allemande – nous voilà éveillés ou remués dans une conception que nous croyions établie, assurée, définitive et voilà comme pris sur le fait un assoupissement de la pensée ou "un amortissement des notions dans un usage de routine"<sup>19</sup>.

La méthode de Lacan lecteur/commentateur de Freud s'est exercée avec la plus grande liberté en parcourant les intervalles de surdétermination, de suspens de sens, d'énigme et d'invention forcée qui se tendent lors du choix qui constitue la traduction. Lorsque nous cherchons à notre tour à opérer la lecture et le commentaire des textes de Lacan, ce qui fait défaut, comparativement à la lecture de Freud, c'est précisément ce passage par une autre langue. Il m'arrive, en lisant Lacan, que ma

propre langue s'opacifie, qu'elle se trouve malmenée voire rendue étrangère et hostile. La langue française de Lacan produit séduction, suggestion et oppression. La texture s'ouvre cependant lorsque survient une hésitation, une discussion, une polémique à propos de la traduction d'un terme allemand de Freud. On peut alors assister in vivo aux manœuvres lacaniennes, à ses "coups de main", à ses trouvailles, à ses amplifications (que l'on pense à sa version de la "Verwerfung", du *Triebrepräsenzanz*, ou à l'exploitation d'un hapax freudien comme "das Ding"). La médiation par l'opacité qu'offre le mot allemand fait comme respirer la lecture, crée des espaces. Il en va de même lorsqu'on peut retourner, en lisant Lacan, à l'original des auteurs qu'il exploite de manière toujours libre, souvent transgressive et quelquefois cavalière...

Pour ma part je n'ai jamais eu, en lisant Freud, ce sentiment curieux mêlé de honte et de colère, de sidération et de ressentiment de ne pas comprendre que suscite en certaines pages la lecture de Lacan. Un collègue flamand, au cours d'un débat sur la part des langues et des cultures dans la transmission de la psychanalyse<sup>20</sup>, confiait que, lorsqu'il avait à parler de Lacan ou à écrire à son propos, il s'efforçait, systématiquement, de le traduire d'abord dans sa propre langue (le néerlandais) – alors qu'il est parfait bilingue. Cette opération de transposition s'avère pour lui indispensable pour gagner sa liberté de penser. Le transfert du texte original dans une autre langue produit inévitablement des effets dont je souligne le rôle singulier: rupture du charme indiscutable que dégage le style lacanien, levée de l'ensorcellement et du mystère, déplacement sinon, parfois, suppression de certains jeux de langue, traits d'esprit, tropes et tournures intraduisibles, remaniements syntaxiques entraînant de nouvelles structures propositionnelles ou judicatives... L'on s'aperçoit que l'effet-traduction n'est pas mince et

19 Ces mots de Lacan dans *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* demeurent les plus actuels: "Dans une discipline qui ne doit sa valeur scientifique qu'aux concepts théoriques que Freud a forgés dans le progrès de son expérience mais qui, d'être encore mal critiqués et de conserver pour autant l'ambiguïté de la langue vulgaire, profitent de ces résonances non sans encourir les malentendus, il nous semblerait prématuré de rompre la tradition de leur terminologie.

Mais il nous semble que ces termes ne peuvent que s'éclaircir... à ce qu'on établisse leur équivalence au langage actuel de l'anthropologie, voire aux derniers problèmes de la philosophie, où souvent la psychanalyse n'a qu'à reprendre son bien.

Urgente en tout cas nous paraît la tâche de dégager dans des notions qui s'amortissent dans un usage de routine, le sens qu'elles retrouvent tant d'un retour sur leur histoire que d'une réflexion sur leurs fondements subjectifs". *Écrits*, pp. 239-240.

Ces remarques situent à leur juste place la portée du travail conceptuel comme travail permanent de traduction, qui est transmission et enseignement en exercice.

18 J. Lacan, Intervention au Colloque de l'École freudienne de Paris sur la Transmission, in *Lettres de l'École*, n°25, Volume II, juin 1979, pp. 219-220.

20 Débat préparatoire au Séminaire Inter-associatif de décembre 1996 à Bruxelles dont le thème est *Freud après Lacan*.

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

qu'il est comparable, mutatis mutandis, à ce que Brecht a formulé du "Verfremdungseffekt" du jeu théâtral. Nous sommes ici au cœur même du sujet que développe ailleurs Georges-Arthur Goldschmidt.

Le passage obligé par la langue étrangère produit de l'insolite, de la démystification et de la création de sens ... Quelque chose se dégonfle et autre chose émerge.

Cette observation est cruciale pour notre propos. Notre travail d'analyste n'est-il pas, au quotidien, un travail de traduction, où se mêle l'action d'interpréter, de différencier, de différer le sens, sans garantie, sans point fixe... Car un tel point fixe supposerait que l'interprète puisse se situer hors toute langue.

"Il se peut – écrit G.A. Goldschmidt – que la situation psychanalytique ne soit pas out à fait la même de langue en langue – à preuve l'intraductibilité des jeux de mots – et que chaque langue doive donc reconstituer sa vérité à sa façon à elle, ultimement, commune aux autres"<sup>21</sup>.

#### 4. LES AGENTS TRANSMETTEURS

L'écriture freudienne ne s'est pas limitée à la rédaction d'articles et de livres car si l'on peut dire qu'elle s'est faite en quelque sorte sous la dictée des patients, premiers acteurs et traducteurs de ce qui est devenu le savoir analytique, il faut ajouter que cette écriture s'est pratiquée également au long de l'incessante activité de *correspondant*. Car la "Correspondance" – dont la publication a subi d'étonnants avatars, retards, censures et arrangements et dont le déchiffrement rigoureux commence à peine – est en elle-même riche d'enseignement analytique. Elle constitue en elle-même un mode de transmission, une pratique peu éloignée de l'analyse par ses effets de surprise, de rétroaction, d'interprétation et d'interpellation et pour nous qui sommes les témoins (imprévus par les rédacteurs eux-mêmes) de ces échanges elle forme une voie essentielle d'accès au réel de la lettre.

21 G.A. Goldschmidt, *Quand Freud voit la mer*, p. 184.

L'avantage insigne de cette lecture de la correspondance de Freud consiste à mobiliser d'autres "opérateurs" que la lecture des textes officiellement publiés: elle nous installe de plain-pied au cœur de dialogues où des sujets s'interrogent, demandent l'amitié, l'amour, la reconnaissance, la réassurance, les conseils pratiques de vie (vie amoureuse, conjugale, parentale, professionnelle...) des orientations techniques ou des jugements éthiques ou politiques (les collègues, les dissidents, les amis, les ennemis, les événements culturels...). La correspondance fait connaître en quelque manière l'envers du décor, elle désidéologise les personnages pour faire surgir les personnes et leurs contradictions. A ce titre, n'est-ce pas une des raisons profondes de la difficulté pour nombre d'héritiers de Lacan de faire le deuil du personnage, qu'il n'ait laissé à leur disposition que peu de traces écrites qui donnent accès à la faillibilité d'un héros, aux coulisses de ses exploits<sup>22</sup>.

Le genre littéraire particulier que représentent les nombreux ouvrages qui portent tous, à peu près, le titre de "vie et œuvre de..." comporte un enseignement d'un autre type encore en plus de tout ce qu'ils peuvent colporter de "renseignements", bruits de couloir, ouï-dire, rumeurs, confidences, aveux et témoignages plus ou moins authentiques.

Qu'ils le veuillent ou non de tels livres véhiculent de multiples messages incontrôlables (à côté de ceux qui ne sont pas contrôlés), des quiproquos, des malentendus, des légendes sinon des mythes. Et cette transmission-là opère sur une grande échelle, elle touche un nombre beaucoup plus large de lecteurs que les textes théoriques. Transmission qui enseigne et qui fonctionne comme une réelle propédeutique à l'analyse. Tels furent pour moi, d'une part l'imposante hagiographie

22 Peut-être qu'une ère nouvelle s'est ouverte, sous ce rapport, à partir des travaux historiographiques d'Elisabeth Roudinesco: *La bataille de cent ans – Histoire de la psychanalyse en France*, Paris, Seuil, 1986 et *Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993.

d'Ernest Jones et d'autre part, les essais de Marthe Robert et d'Octave Mannoni dans les années soixante<sup>23</sup>.

A travers ces écrits passent une quantité d'informations qui contribuent à former, au fil des ans, une véritable nébuleuse porteuse d'une sorte de culture où de la psychanalyse se transmet. Le destin médiatique de certains de ces essais débouchant quelquefois sur le petit écran manifeste l'ampleur d'une transmission qui échappe complètement au contrôle des psychanalystes et/ou de leurs institutions.

La rigueur à transmettre ce qu'enseigne la psychanalyse serait-elle mieux garantie au sein du cénacle même des "initiés"?

Comme le suggère Octave Mannoni, il y a toujours eu, pour les grandes doctrines, une forme ésotérique et une forme exotérique d'enseignement<sup>24</sup>. Le vecteur médiatique d'aujourd'hui figure parfaitement ce que peut représenter un enseignement exotérique. Mais y a-t-il quelque contrôle possible de la rigueur du mode de transmission de l'analyse à l'intérieur même de son institution? Comment savoir ce que transmet une analyse personnelle, une analyse dite didactique? Quelle est, quant à la question de transmettre et enseigner, la fonction de la cure, celle de la théorie élaborée dans les cartels, les séminaires, les colloques? Quelle est la fonction de l'institutionnalisation elle-même des relations entre analystes/ analysants/ contrôleurs/ contrôlés/ passeurs/ passants/ jurys... L'expérience toute récente de l'Inter-associatif de psychanalyse comporte en elle-même

23 Ernest Jones: *La vie et l'œuvre de S. Freud*, Paris, PUF 1958-1959. (Trois tomes).

Marthe Robert: *La révolution psychanalytique*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965.

Octave Mannoni: *Freud*, Paris, Seuil, Collection Ecrivains de toujours, 1968.

Je renonce à fournir ici la liste des travaux historico-biographiques consacrés à Freud depuis lors, en toutes langues, tant elle est impressionnante.

24 Octave Mannoni: Un commencement qui n'en finit pas, Paris, Seuil, 1980, p. 43. Avec la fine ironie qui était la sienne, le même auteur distinguait astucieusement la forme "catéchétique" de la forme "catachrestique" d'enseignement.

DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

une forme originale et inchoative d'enseignement de l'analyse: elle fournit un événement surprenant de l'inventivité inlassable des analystes pour créer (et défaire) des associations.

La cure met en jeu les voies ordinaires de la transmission de pensée, elle leur laisse librement prendre leur essor et leur erre d'expansion afin de les analyser sur le vif, pourrait-on dire. Tous les modes de transmission psychique y ont leur place: suggestion, séduction, identification, projection... le mot, puissamment métaphorique de "transfert" (Uebertragung) subsume vaille que vaille ces multiples opérations. Mais l'institution analytique n'est-elle pas pour les analystes le lieu où cette expérience singulière par excellence peut se risquer à trouver dans l'universel une expression... asymptotique, impossible mais nécessaire? Ce que nous apprennent l'analyse, la nôtre, celle des analysants que nous entendons, et les diverses formes de contrôle individuel ou mutuel, arrivons-nous à en tirer quelque leçon inscriptible? Quelque doctrine où résiderait la substantifique moelle de ce que nous cherchons à mettre-en-signes, c'est-à-dire à en-seigner? L'enseignant de psychanalyse, que peut-il être? S'il est scient, savant, son élève sera-t-il le scié?<sup>25</sup> Le fait d'avoir officiellement une charge d'enseignement, lorsqu'il s'agit de psychanalyse, confronte celui qui tente de répondre à cette tâche à une expérience très peu assurée tant l'*auditeur* y prend une part, comme le suggérait Lacan, exorbitante. Le traditionnel "rapport pédagogique" s'y démonte dans ses composantes transférentielles et identificatoires plus radicalement que pour toute autre "matière" d'enseignement.

25 Trait que j'emprunte allègrement au même Octave Mannoni.

5. "CE QUE TU AS HÉRITÉ DE TES PÈRES, ACQUIERS-LE POUR LE POSSÉDER"

("Was du ererbt von deinen Vätern hasst, erweib es, um es zu besitzen") Goethe

Totem et tabou est, pour ainsi dire, une théorie de la transmission. Non pas de la transmission de la psychanalyse, du moins pas explicitement, mais des actes et des dispositions psychiques. Qu'on me permette de faire résonner les dernières pages de cet essai exceptionnel, en invitant à garder en tête la question qui est la nôtre: quelle idée de la transmission humaine s'énonce-t-elle là? Dans cette conclusion, le fondateur de la psychanalyse noue les vivants et les morts, les héritiers et le père mort, l'individuel et le collectif, le continu et le discontinu<sup>26</sup> et rejoint sur un mode spéculatif ce que Shakespeare, dans sa concision de poète proclame par la bouche d'Ariel, personnage auquel, après Freud, nous donnerons le dernier mot en cette question du transmettre... On nous pardonnera la longueur de la citation mais elle regorge d'énigmes toujours irrésolues: "Sans l'hypothèse d'une âme de la masse (Massepsyche), d'une continuité dans la vie affective des hommes, qui permet de ne pas tenir compte des interruptions des actes psychiques résultant de la disparition des existences individuelles, la psychologie des peuples ne saurait exister. Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui exclurait tout progrès de développement..."

Cette continuité est assurée en partie par l'hérédité (Vererbung) des dispositions psychiques qui, pour devenir efficaces, ont cependant besoin d'être stimulées par certains événements de la vie individuelle. C'est ainsi qu'il faut interpréter le mot du

26 Dans un style qui n'est pas sans évoquer le ton de Georges Bataille dans *l'Erotisme*: "Porteurs mortels d'une substance immortelle, nous avons la nostalgie de la continuité perdue". Paris 10/18.

poète: "ce que tu as appris de tes pères, acquiers-le pour le posséder".

Quelque fort que soit le refoulement, une tendance ne disparaît jamais au point de ne pas laisser après elle un substitut quelconque qui, à son tour, devient le point de départ de certaines réactions. Force nous est donc d'admettre qu'il n'y a pas de processus psychique plus ou moins important qu'une génération soit capable de dérober (verbergen) à celle qui la suit.

La psychanalyse nous a appris (gelehrt) notamment que l'homme possède, dans son activité spirituelle inconsciente, un appareil qui lui permet d'interpréter les réactions d'autres hommes, c'est-à-dire de redresser, de corriger les déformations que ses semblables impriment à l'expression de leurs mouvements affectifs. C'est grâce à cette compréhension inconsciente des mœurs, cérémonies et préceptes qui ont survécu à l'attitude primitive à l'égard du père, que les générations ultérieures ont pu réussir à s'assimiler le legs affectif de celles qui les ont précédées<sup>27</sup>.

Ariel:

"Ton père est enterré sous cinq brasses d'eau. On a fait du corail de ses os: ce qui était ses yeux est devenu des perles. Rien de lui n'a disparu, mais tout a été transformé par la mer en quelque chose de riche et d'étrange..."<sup>28</sup>

27 S. Freud, *Totem et tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964, p. 181-182, GW IX, 190-191.

28 Shakespeare, *La tempête*, Acte I, scène II. Cité par Freud lui-même bien au fait de la fonction symbolique du *père mort* dans la transmission – dans le dernier chapitre de *Totem et tabou*, tr. fr. p. 178, GW IX, 186-7.

\* in *Les lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*, Donner, transmettre, perdre, Patrick Guyomard, Psychanalyse et psychothérapie, n° 23 – 2010, pp.173-177.

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

## ANNEXE III

## Y a-t-il génération d'analystes?\*

JEAN FLORENCE

Il semble tout naturel aux institutions humaines de se décrire elles-mêmes en faisant usage du vocabulaire de la génération, de la généalogie, de la famille. C'est précisément ce «tout naturel» que je voudrais interroger ici.

«Génération», dans notre langue ordinaire, s'entend de plusieurs façons... mais chacune de ces acceptions peuvent résonner dans mon titre. Guidons-nous avec le *Petit Robert*:

- C'est l'action d'engendrer; cela signifie la production d'un nouvel individu; la fonction par laquelle les êtres vivants se reproduisent et tous les modes, naturels et artificiels, de mener à bien cette reproduction. Le sens propre de l'acte sexuel de génération peut se transférer au figuré: on peut dès lors engendrer des mots, des droites, des surfaces, des nombres, des accords, des harmoniques, des discours...
- Génération désigne aussi l'ensemble des êtres qui descendent d'un ancêtre, à chacun des degrés de filiation, comme descendance ou progéniture;
- Génération désigne enfin un ensemble d'individus ayant à peu près le même âge.

Quand nous parlons de transmission et de filiation dans les institutions analytiques, nous ne pouvons nous soustraire aux effets d'attraction et d'infiltration significatives de cette grande affaire de la reproduction. Pour nous, pour l'espèce de vivants-parlants que nous sommes, la reproduction est à la fois biologique et symbolique, la transmission de la vie se noue au principe généalogique, c'est-à-dire, comme le souligne Pierre Legendre qui inspire ici large-

ment ma réflexion, à la causalité symbolique. En mobilisant ces signifiants primordiaux dans nos débats présents, comment cette référence ne travaillerait-elle pas profondément nos dires?

Quels fantasmes s'agitent-ils, quand nous réfléchissons dans le langage de la génération et de la généalogie à notre praxis institutionnelle? «Dès qu'il est question de filiation, écrit Legendre, il est question de la reproduction, c'est-à-dire de la conservation de l'espèce humaine qui exige la conservation du sujet de chair et de parole... Sous tous les régimes normatifs s'organise au nom de la Référence que j'appelle encore fondatrice, la reproduction des fils à partir des fils - reproduction du semblable à partir du semblable - fils de l'un et de l'autre sexe, selon une formulation antique. Aux deux niveaux de cette construction, niveau de la Référence (au niveau symbolique de l'Inter-dit, du dit interposé, du Tiers) et au niveau du labyrinthe familial (tellement secoué aujourd'hui et auquel le droit propose sans relâche de nouveaux montages). A ces deux niveaux, le principe du Père est mis en scène comme principe différenciateur et règle de l'échange, comme principe exerçant ses effets logiques».

Il revient à toute organisation humaine de donner forme mythique, politique, juridique à ce principe différenciateur. La représentation symbolique, la mise en scène de ce principe fait passer de la causalité à la légitimité. Cette légitimité s'appuie sur le pouvoir des images partagées. Le phénomène institutionnel, dans sa quintessence, réside dans ce processus quasiment dramaturgique de la transformation de la représentation. Représentation qui doit s'en-

tendre aussi comme jeu de la délégation. «Ainsi, écrit encore Legendre, la loi de différenciation préside à l'enfantement de l'homme comme sujet. L'au-nom-de, le principe de légitimité juridiquement organisé, impose la société comme figure de l'espèce: de ce principe relève le discours privé des parents dans la construction de l'animal parlant».

Les sociétés de psychanalyse seraient-elles les nécessaires figures de l'espèce de l'animal parlant-psychanalyste? L'institutionnalité est une oeuvre essentielle des cultures, c'est-à-dire des systèmes de représentation symbolique et imaginaire de causalité. Cependant, ces constructions, tout autant que les «discours privés» des parents (légendes et traditions familiales), si elles sont indispensables à la reproduction et à la transmission, sont opaques. Cette opacité, qui porte aussi le nom d'inconscient, chaque sujet est appelé à l'interpréter. Or, pour l'inconscient, le principe différenciateur ne va pas de soi...

Au sein de nos institutions analytiques, qui sont, je le répète, le mode obligé de la génération de l'espèce psychanalyste, un moment crucial, incontournable, de transmission est celui de la génération d'un analyste. L'institution se veut, se doit, d'être le lieu d'émergence, à la fois assigné et inassignable, du devenir-analyste. De quelle «génération» s'agit-il? De génération spontanée? Ce n'est qu'à retardement, «nachträglich», après-coup, que l'institution prendra en considération ce moment dit de «passe», pour admettre, enregistrer, notifier, juger, reconnaître qu'une telle «génération» aura eu lieu. Vous entendez la diversité, l'hétérogénéité inexhaustive des termes alignés ici pour signifier la chose.

\* in *Les lettres de la Société de Psychanalyse Freudienne*, Donner, transmettre, perdre, Patrick Guyomard, Psychanalyse et psychothérapie, n° 23 – 2010, pp.173-177

DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

Car il y a bien mille tournures du «discours privé» de nos institutions aux prises avec cet enfantement.

Le cœur de l'enjeu institutionnel bat ici: comment penser la causalité symbolique, le saut de l'autorité de l'acte, commis dans la solitude au sceau de sa légitimation.

Nous ne cessons de ressasser la formule, si opaque et si paradoxale, de Lacan: «L'analyste ne s'autorise que de lui-même»... En ajoutant «et de quelques autres», sans doute rendait-il la formule moins abrupte et plus rassurante. D'où l'analyste tirerait-il l'existence même du signifiant «psychanalyste», comme de celui de «s'autorise», si ce n'est de quelques autres? Il semble acquis, dans nos cercles, qu'il ne peut en aucun cas être question d'autorisation, encore moins de permission à recevoir de quiconque ou de quelque instance pour opérer ce pas.

Ainsi se répète à chaque génération – qu'elle soit d'être vivant-parlant ou, singulièrement, de l'être-vivant-parlant-psychanalyste – la double opération de fondation (le rapport à l'Inter-dit) et de représentation, indissociable de l'interprétation.

Peut-on éviter le casse-tête de cette articulation où nous accule l'«inestimable objet de la transmission» – selon la formule si vigoureusement frappée de Legendre? Quel est cet objet qui nécessite l'institution analytique à exister et à se reproduire? Ce n'est certes pas un objet objectif, même si on se doute qu'il soit objectal: l'objet de l'amour politique. Une institution est faite pour donner «status», faire exister et tenir debout ce qui n'existerait pas sans elle, mais qui, c'est là le scandale, n'est ni objectivable, ni répétable, et qui surgit sans rien demander à personne.

On serait tenté de chercher ailleurs que dans le modèle familial, donc oedipien, une métaphore de cette transmission. Mais où se tourner? Vers le modèle socratique? le modèle initiatique? le modèle artisanal ou artistique? le modèle de l'instituteur? celui de l'entraîneur sportif ou, encore, pourquoi pas, du «coaching»?

Je veux encore souligner un autre aspect de la transmission et de la filiation institutionnelles, à savoir ce que j'appellerais sa dimension pulsionnelle.

Si une association possède quelque contour, un bord, une limite, il lui faut pratiquer une politique des seuils, une scénographie active de franchissements, de statuts: des marches à gravir, un *gradus*. Or, on ne peut qu'être frappé par la proximité sémantique des opérations institutionnelles avec celle des premiers mouvements pulsionnels instaurateurs de l'existence psychique comme telle. Toute la batterie signifiante de l'article de Freud de 1925 sur la «*Verneinung*» y est actionnée: manger (*essen*), admettre (*annehmen*), accueillir, agréer, prendre au-dedans de soi (*in sich einführen*), introjecter (*introjizieren*) ou, corrélativement, cracher (*ausspucken*), rejeter hors de soi (*aus sich ausschliessen*), refuser (*versagen*), etc. Toutes ces opérations sont en jeu dans l'exercice si délicat, si embarrassant, si inévitable, des divers modes de la fonction de juger (*Urteilsfunktion*) – rappelons-nous que *ur-teilen* veut dire diviser, séparer originairement: mettre à l'oeuvre le principe différenciateur –, fonction évidemment crucialement sinon cruellement active dans un jury.

Il faudrait encore chercher à mettre en relation ce qui s'appelle l'affiliation à une institution, affiliation qui évoque directement (*ad filius*) l'adoption, cette procédure si importante dans le droit romain pour penser le sens de la filiation de chair et de parole. Tout cela fournissant une caisse de résonance à toutes les procédures imaginées depuis la création par Freud de l'Association internationale de psychanalyse, pour donner forme légitime concrète, pour proposer une scène de légitimité, avec discours et images, à la question de la causalité symbolique de la psychanalyse. Il n'est que d'évoquer l'efflorescence des titres, grades, procédures, commissions, jurys, cartels, passe avec ou sans nomination, etc.

Qu'elle le veuille ou non, l'institution analytique est le lieu de l'exercice d'un pouvoir, ce pouvoir d'interpréter et de mettre en scène les signifiants, les symboles, les images et les rituels de la transmission de «l'inestimable objet». Un tel pouvoir ne peut être que délimité, sacrifice d'une toute-puissance fantasmée, renoncement à l'autofondation autant qu'à l'image d'un père prise comme idole ou cause incarnée. L'institution n'est ni en mesure de réduire l'imaginaire de la toute-puissance, ni de dissoudre le narcissisme, elle peut au mieux les socialiser, c'est-à-dire les soumettre à une forme d'altération pacifiante. Elle a pour fonction d'inviter le devenir-autre analytique à ce qu'elle invente comme ses propres catégories signifiantes, ses propres classifications et qu'elle met en mouvement dans son fonctionnement. Quelles que soient les classifications pour désigner les sujets et les générations, elles sont des entités juridiques. A ce titre, elles imposent la division, elles infligent une différenciation, une transformation symbolique, permettant à chacun de se reconnaître autre et, par là même, à construire, à vivre, à supporter l'autre comme semblable. Cette transformation n'est jamais achevée, elle est l'expression de la dette institutionnelle et elle est en relation avec l'opacité inconsciente et à tous les fantasmes généalogiques des sujets. La part de sacrifice due à la différenciation de la filiation est sans nul doute une part active de la souffrance institutionnelle.

**Résumé:** A partir d'une évocation de l'éventail des significations du terme de génération impliqué dans la reproduction humaine, est interrogé le recours au vocabulaire familial pour traiter de la pratique institutionnelle des analystes et de leur mode de reproduction (imaginaire et symbolique). Est soulignée la dimension pulsionnelle et fantasmatique liée au pouvoir d'admettre, de reconnaître, de juger, de conférer statut (passe, jury, gradus).

**Mots-clés:** Génération – reproduction – filiation – transmission – causalité symbolique – pouvoir – institution.



## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

## TEXTES ISSUS DU DÉBAT

## La transmission à l'EBP/BSP - Petit appoint à un dispositif d'école

LUC DETHIER

*Le vrai est un délire bachique dont il n'est aucun membre qui ne soit ivre (Hegel)  
Penser c'est renoncer au savoir (Schelling)*

Je partirai d'une certaine façon de traiter la question de la transmission (terme que je ne tiens pas, quant à moi, à distinguer particulièrement de l'enseignement de et par la psychanalyse) sous forme de passe: que se passe-t-il aujourd'hui à l'École Belge de Psychanalyse? A entendre comme: qu'est-ce qui passe (comme un courant), qu'est-ce que nous nous passons (entre nous), et peut-être même de quoi pouvons-nous, ou devons-nous, ou non, nous passer de «La Psychanalyse» pour rester et peut-être surtout encore devenir psychanalystes (sur l'air de l'aphorisme bien connu de Lacan «Le Nom-du-Père on peut s'en passer à condition de pouvoir s'en servir»)?

Je voudrais en somme mettre en lien et en résonance à la fois:

- l'expérience de la cure (je rappelle que le mot «expérience» a la même racine que «péril» et évoque le franchissement d'une limite),
- le style de théorisation qui peut s'y agencer,
- et le type d'alliance, de groupement ou d'organisation que cela secrète: quel est le singulier pluriel – mot que je préfère à celui de communauté, j'y reviendrai – d'une institution psychanalytique appelée École Belge de Psychanalyse?

Il s'agit de penser ainsi la transmission comme le fil conducteur de ce qui (se) passe entre cure, théorie et institution, et comme ce qui, dans les différents lieux de celle-ci (séminaires, jury, bureau, procédures...), détermine et nomme «la psychanalyse» dans ses actes et ses effets.

\* Je partirai donc du «module de base» de la cure, de la «talking cure» ainsi nommée par Anna O. avec Joseph Breuer: quelqu'un écoute quelqu'un d'autre lui parler, et tente d'y entendre quelque incident/incidence (Einfall) dans et par le transfert, quelque mot ou quelque silence ou quelque autre chose qui s'éprouve dans cet inextricable entremêlement. Partir de ce dispositif, qui n'est certes plus aujourd'hui «spécifique» à la psychanalyse, c'est revenir au geste essentiel de Freud à ses débuts, avant même d'ailleurs qu'il appelle son invention du nom de «psychanalyse». Cette trouvaille, c'est d'avoir pu mettre le «savoir en souffrance» (aux deux sens de ce terme: un savoir sur sa souffrance mais qui est en souffrance comme on le dit d'une lettre non encore arrivée à destination) du côté du patient dans sa demande et son adresse à quelqu'un d'autre supposé pouvoir faire quelque chose pour lui. Cela procède donc précisément d'une mise entre parenthèses du savoir du côté de l'analyste. Telle est en somme la dite «méthode» analytique: laisser une chance à ce que le patient,

via ses associations libres, entende sa langue parler de lui. Parler de lui nouvellement et autrement que dans son «discours courant». Et cela grâce au geste d'écoute parlante de l'analyste de référer ses (leurs) énoncés à leurs circonstances d'énonciation dans l'adresse de sa (leur) parole. Histoire d'y faire découvrir de la sorte le territoire d'une singularité de l'inconscient.

La cure est donc ce dispositif singulier d'une rencontre qui amène à faire naître de la singularité (autant chez le patient que chez l'analyste). Précisons que le singulier n'est pas le particulier – qui, lui, se spécifie (justement) par des propriétés universelles. C'est la différence même qui est son élément: le singulier vient comme en exclusion interne faire défailir l'application de l'universel au particulier. Comme événement il se meut dans la temporalité de l'après coup (il ne s'agit donc bien sûr pas de tenter de «se singulariser»), et à ce titre il n'est en rien programmable – ce qui ne signifie cependant pas que l'on ne puisse travailler aux conditions de possibilité de sa survenue. Il est en perpétuel différé à toute assignation à décliner son identité (qui n'est au fond, comme disait Thierry Lévy, qu'«un terme de police»), et se fait ingrédient du résultat de la cure qui consiste bien, entre autres choses, à se déprendre de la crispation identitaire, à acquérir la liberté de ne plus devoir se reconnaître soi-même comme «soi-même», autrement dit: arriver à se passer du nom «propre», et à se mouvoir dans «le parfois et l'ici ou là» plutôt que dans le «partout et toujours»...

Il s'agit en somme de se rappeler que la psychanalyse est toujours une histoire à deux, et que l'analyste n'a pas le monopole de dénommer à lui seul ce qu'est une psychanalyse: c'est à pouvoir ne pas vouloir être «complètement analyste», analyste «de part en part», qu'il est peut-être psychanalyste «à part entière», et qu'il laisse une chance à ce que «de la psychanalyse» puisse avoir lieu, me semble-t-il...

\* Ainsi qu'il apparaît ici même, une théorisation de l'acte analytique ne se doit donc aucunement d'employer un langage uniquement «propre» à l'analyse, qui «spécifierait» l'identité de l'analyse et de l'analyste. Enseigner du freudisme ou du lacanisme, utiliser un langage de conceptualité métapsychologique peut à mon sens devenir tout à fait leurrant dans la cure ainsi que dans la théorisation qui s'en déduit autant qu'elle l'anticipe. Car l'inconscient, s'il existe en dehors de la cure, ne s'interprète et ne (se) met au travail que dans la singularité de celle-ci, i.e. comme effet de ce transfert-là, en ce moment-là, entre ces deux personnes-là, donc aussi dans un langage «ordinaire», non spé-

DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

cifique. C'est dans les autres disciplines de la psychanalyse que Freud a d'ailleurs forgé le bas et le haut de casse de son enseignement - voir son projet d'institut de la psychanalyse dans son «analyse profane». Notre pratique de séminaires et de conférences devrait y souscrire...

La théorisation, pour être isomorphe et en phase avec l'acte analytique, ne saurait ainsi être prise pour une grille d'interprétation que l'on applique au cas, ni non plus comme un dispositif de repérage pour pouvoir «se retrouver» dans la cure grâce à des concepts qui seraient dûment garantis (on reste, avec ces deux conceptions, dans du particulier et non du singulier), ni enfin une simple traduction en termes techniques (censés bien démontrer la capacité analysante de l'analyste, son appartenance corporatiste instituée, et sa conformité au roc du savoir et au savoir du roc des catégories analytiques).

Il s'agit avant tout, me semble-t-il, pour faire fructifier le legs freudien, non pas tant de tenir ou de retourner à lui, que de faire sans cesse advenir «Freud» - on comprendra pourquoi je mets ce nom entre guillemets, ne sachant exactement de qui ou quoi il est le nom - sans le refuser ni s'y cramponner. On ne transmet pas «la psychanalyse» comme un corpus achevé, il y a plutôt à faire entendre la tonalité de son invention, le « la » de sa petite musique à travers un style (autant de l'analyste que de l'institution) qui soit la caisse de résonance du rapport que l'on entretient avec elle. C'est dans ce rapport qu'une institution sera instituante ou non du partitif de la psychanalyse, à savoir qu'il n'y a pas «la psychanalyse» mais «de la psychanalyse», de la psychanalyse qui se passe parfois, ni homogène ni constante, dans la cure, la théorie et l'institution, pour peu que le psychanalyste ne se prenne pas pour un psychanalyste...

C'est dans cette perspective qu'il y a nécessairement à oser aussi se laisser hanter par la fin de la psychanalyse (à laquelle nous convoque de toute façon «notre époque»), sans ni s'y résigner ni s'arc-bouter à lui assurer sa pérennité. Vouloir la conserver intangiblement est la momifier, là où sa survivance - et la survie de la psychanalyse est bien sûr d'origine sa vie même - oblige à s'accorder à sa possible disparition. Ce serait un comble qu'un psychanalyste se veuille être un gardien

du temple, de l'ordre symbolique, de l'éternité et de l'immunité de la psychanalyse!

\* Dans la continuité de ce qui vient d'être énoncé, que peut être un «groupe» de psychanalystes, de quelle enseigne peut-il se prévaloir pour donner corps à la singularité de sa méthode comme de sa théorisation? Il me semble qu'il ne s'agit pas vraiment de trouver une espèce de dénominateur commun qui ferait tenir une communauté (ça me paraît relever de la sémantique du roc). Si «l'indifférence aux propriétés est ce qui individualise et dissémine les singularités» (G. Agamben dans «La communauté qui vient»), le répondant institutionnel de cette «idiomatique» devrait peut-être s'articuler autour d'une ignorance foncière, en liaison d'ailleurs avec l'absence de savoir qui nous a fait devenir psychanalystes, voire avec le sentiment d'im-posture dont, selon Lacan, le psychanalyste ne se défait jamais. Il ne faudrait donc pas qu'une institution en vienne à conjurer l'instabilité identitaire de la psychanalyse en garantissant aux analystes une crédibilité et une posture assurée de «moi fort» que leur pratique quotidienne enjoint et enseigne pourtant de laisser choir. L'ethos de l'Ecole Belge de Psychanalyse se devrait peut-être de pouvoir se structurer autour d'une espèce de «je préférerais ne pas» cher au Bartleby de Melville, pensé comme ce qui «sans nous fonder, nous engendre» (G. Agamben). Non pas tant se référer à un critère de «qualification» commun, ni non plus à sa simple absence, mais juste mettre en place «administrativement» un lieu en creux (chôra) où puisse avoir lieu une rencontre des pluralités d'analys(t)es. Je pense que la dissémination qui élémente/alimente le singulier de la psychanalyse dans sa pratique et sa théorie n'est pas sans pouvoir lui donner une certaine forme institutionnelle, avec ses exigences d'adhésion à «l'impropriété comme telle». Qu'il n'y ait d'être que d'être-avec engage sans doute aussi qu'une des plus justes façons d'être-avec est d'être-sans... Une tâche infinie d'instituer un dispositif, une dis-position en résonance avec cette singularité plurielle, où l'impératif analytique de s'autoriser «de soi et de quelques autre» puisse trouver, ni plus ni moins, son enseigne de pluralité...

**Idealisatie en desidealisatie**

FONS VAN COILLIE

Een analyse is een proces dat verloopt in een overdracht, een verhouding die volgens Freud fundamenteel dezelfde is als de verhouding in de hypnose of in de verliefdheid. De analysant idealiseert de psychoanalyse en zijn analyticus. Hij hoopt na de analyse gelukkig, vrij, onafhankelijk, wijs... te zijn. Tijd en realiteit komen knagen aan die hooggespannen verwachtingen, maar het is vooral het analytisch proces zelf dat uiteindelijk een desidealisatie tot stand brengt. De psychoanalyse zal de wereld niet redden, ze zal zelfs niemand gelukkig maken. En toch is een ana-

lyse een buitengewone ervaring die men niet zou willen gemist hebben.

Wat doet men als een verliefdheid voorbij is? Ofwel neemt men afscheid, ofwel kiest men ervoor toch verder te gaan met die persoon die nu niet meer die unieke ideale is, maar die men intussen heeft leren kennen en appreciëren, die men graag is beginnen zien. De blinde verliefdheid is een persoonlijke keuze geworden om samen verder te gaan.

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

Zo ook zal men op het einde van zijn analyse zijn analyticus bedanken en de psychoanalyse achterlaten om aan een nieuwe fase in zijn leven te beginnen. Tenzij men ervoor kiest om verder met de psychoanalyse bezig te zijn, als analyticus. Men heeft de analyse leren kennen en is, ondanks vele desillusies, van haar gaan

houden. Wat analytici bindt, is de ervaring dat hun eigen analyse hun leven ingrijpend veranderd heeft en het verlangen dat ook anderen een dergelijke ervaring zouden kunnen doormaken. Zij engageren zich voor de psychoanalyse, in het besef van dat elke keuze beperkt is en altijd ook een verlies inhoudt.

### Idéalisation et désidéalisation\*

FONS VAN COILLIE

L'analyse est un processus qui se déroule dans un transfert, une relation qui, selon Freud, est fondamentalement la même que la relation dans l'hypnose ou dans l'énamouration. L'analysant idéalise la psychanalyse et son analyste. Il espère être heureux, libre, autonome, sage... après l'analyse. Le temps et la réalité viennent ronger ces grandes espérances, mais c'est surtout le processus analytique lui-même qui met finalement sur pied une désidéalisation. La psychanalyse ne sauvera pas le monde, elle ne rendra même personne heureux. Et pourtant une analyse est une expérience extraordinaire qu'on ne voudrait pas avoir manqué.

Que fait-on lorsque l'état amoureux est passé? Ou bien on se dit adieu, ou bien on choisit de poursuivre avec la personne qui n'est plus cet unique idéal, mais qu'entre-temps on a appris à connaître

et à apprécier, qu'on a commencé à bien aimer. L'amour aveugle est devenu un choix personnel pour aller plus loin ensemble. C'est ainsi qu'on remerciera aussi son analyste à la fin de son analyse et qu'on laissera l'analyse derrière soi pour entamer une nouvelle phase de sa vie. A moins que l'on choisisse de continuer à s'occuper de la psychanalyse, en tant qu'analyste. L'on a appris à connaître l'analyse et malgré les nombreuses désillusions, on a commencé à y tenir. Ce qui lie les analystes, c'est l'expérience que leur propre analyse a modifié de façon radicale leur vie et le désir que d'autres puissent traverser une telle expérience.

Ils s'engagent pour la psychanalyse, conscients que chaque choix est limité et qu'il contient toujours une perte.

\* Traduit du néerlandais par Ria Walgraffe

### Une position "éclectique" à l'EBP-BSP?

PHILIPPE GOOSSENS

Ma position quant au rapport à la théorie psychanalytique, aux théories psychanalytiques à l'EBP peut se formuler comme suit: la théorie psychanalytique ne sera jamais achevée ou complète: c'est un impossible de structure; elle n'est pas l'objet fini ou finissable d'un travail, elle est ce travail même, un travail de pensée persistant, un processus de théorisation.

De la même façon qu'il y a à mettre l'accent sur le processus instituant davantage que sur l'institué, plus ou moins vite en passe de se figer, il y a à mettre l'accent, l'effort, sur la position théorisante, sur le travail théorisant plutôt que sur un théorisé qui serait fixé, prétendument achevé et univoque.

Ceci mène à une conception de la théorie analytique comme théorisation toujours à l'œuvre, et non comme une œuvre-monument, un dogme, un système.

Le rapport à la théorie, à l'EBP, n'est pas dogmatique. Il se refuse à céder à la facilité, à terme mortifère, de la répétition des énoncés du maître, d'un maître auquel s'identifier à travers sa théorie. Il s'agit donc d'une position de désidentification, de désidéalisation

(cf. texte de Lina). Et c'est un travail de pensée toujours à poursuivre, à travers une confrontation aux textes (de Freud, Ferenczi, Lacan, Bion, et d'autres auteurs encore...). Cette lecture, comme l'écrit Lina, déconstruit le texte pour s'approprier ce qui s'y transmet, et sur cette lancée produit des prolongements neufs, à partir des creux du texte, de ses nécessaires manques.

Ce travail de théorisation est, pour chaque analyste, un parcours jamais terminé, qui rencontre des butées, des impasses, rebondit, bifurque...C'est une recherche, un cheminement qui choisit ses passages et ses repérages, un nomadisme qui sait qu'il n'y aura ni terme ni synthèse.

Cette position antidogmatique, je l'appelle aussi «éclectique» (du verbe éclecto, je choisis – de même racine que logos et lexis, et que le français lire, élire, élection...). Non pas au sens de l'éclectisme, qui prétend coller des morceaux choisis dans une illusoire maîtrise pour en faire une illusoire synthèse, un syncrétisme, mais au sens de la position de choisir, qui assume que tout cheminement est un choix, une suite de choix. L'allégeance à un maître,

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

à un dogme, et la répétition des ses préceptes est aussi un choix, pas moins pulsionnel.

C'est ce rapport à la théorie analytique qui caractérise l'EBP, plutôt que tels ou tels contenus théoriques de référence supposés ou

prétendus, voire imposés, communs. Ce rapport, je le qualifie de position critique et éclectique, position, bien entendu, pour chacun subjective.

## Notes sur la "transmission"

THIERRY SNOY

## I. Remarques philologiques préliminaires

Le point de départ de ces notes s'est trouvé dans la remarque de collègues néerlandophones comme quoi ils ne disposaient pas dans leur langue d'une terminologie adéquate pour évoquer la notion de «transmission». Je n'ai pas à en juger moi-même, n'ayant pas une connaissance suffisante du néerlandais. Mais, cela m'a étonné quand même. Ayant longuement fréquenté par ailleurs les livres en allemand concernant l'exégèse du Nouveau Testament, je me suis enquis de l'usage du ou des mots concernant la «transmission» dans la traduction allemande qu'a effectuée Martin Luther. J'en rends compte ici très brièvement, sans prétendre entrer dans une étude détaillée.

J'ai d'abord consulté le dictionnaire allemand-français/ français-allemand (Harrap's Global, Edinburgh/Paris/Stuttgart, 2000), que j'utilise habituellement. Au mot «transmettre», j'ai trouvé ceci qui pourrait nous intéresser. Au sens de «léguer»: weitergeben; «une qualité ou un titre à qn»: jdm eine Eigenschaft/ einen Titel vererben; «son autorité à qn»: seine/ihre Machtbefugnis auf jdn übertragen. Au sens de «faire parvenir»: überbringen, zustellen «un colis, une lettre»; überbringen, übermitteln «un message»; weiterleiten «un renseignement, un ordre». Au sens de «transmettre une maladie à qn»: eine Krankheit auf jdn übertragen. Au sens de «transmettre de l'énergie, un signal»: Energie/ ein Signal übertragen.

Au mot «transmission», j'ai retenu ces données. Au sens de «passation»: Weitergabe; «d'un secret à qn»: Weitersagen eines Geheimnisses an jdn; «de l'autorité à qn»: Übertragung der Machtbefugnisse auf jdn; «de biens/ du caractère à qn»: Vererbung von Besitz an jdn. Au sens de «diffusion» «d'une information/ d'un ordre à qn»: Weiterleitung, Übermittlung einer Information/ eines Befehls an jdn; «d'une lettre/ d'un colis à qn»: Zustellung einer Briefsendung/ eines Pakets an jdn; «la transmission des connaissances»: die Vermittlung von Wissen.

De l'allemand au français, nous avons les verbes überliefern jdm etw ou übermitteln ou encore übertragen qui évoquent le fait de «transmettre qc à qn», notamment en ce qui concerne des documents anciens à «transmettre» dans leur état original. Le substantif

Überlieferung se traduit «transmission». A signaler aussi le verbe weitergeben etw an jdn (auquel recourt Luther, nous le verrons plus loin) qui, de façon synonyme à mitteilen, vermitteln, signifie aussi «transmettre qc à qn».

On remarquera que, en allemand, la notion de la transmission ou du transmettre est associé à des mots qui évoquent, plus concrètement qu'en français, le don, le partage, la médiation, la passation, l'héritage, etc. Les préfixes über et weiter suggèrent également davantage quelque chose d'un don, d'un passage, d'une prolongation de quelque chose à quelqu'un que le français «trans-».

## II. Deux passages de la traduction du Nouveau Testament par Luther

J'ai repéré deux passages de la traduction de Luther qui fait toujours autorité et a marqué de manière décisive la langue allemande. Je les citerai assez longuement afin qu'on puisse saisir la portée des deux verbes überliefern et weitergeben dans le contexte où ils s'insèrent. Il s'agit d'abord de Luc 1,1-4:

*Viele haben es schon unternommen, Bericht zu geben von den Geschichten, die unter uns geschehen sind, wie uns das überliefert haben, die es von Anfang an selbst gesehen haben und Diener des Wortes gewesen sind. So habe auch ich's für gut gehalten, nachdem ich alles von Anfang an sorgfältig erkundet habe, es für dich, hoch geehrter Theophilus, in guter Ordnung aufzuschreiben, damit du den sicheren Grund der Lehre erfahrest, in der du unterrichtet bist.*

Le second texte provient de la 1ère épître de Paul aux Corinthiens, dont la première partie (versets 1-11) est souvent considérée comme une des formulations les plus anciennes (vers l'an 55 de notre ère) de la nouvelle foi «chrétienne» fondée sur la dite «résurrection» de Jésus. En voici les versets 1 à 5 dans la version de Luther:

*Ich erinnere euch aber, liebe Brüder, an das Evangelium, das ich euch verkündet habe, das ihr angenommen habt, in dem ihr auch fest steht, durch das ihr auch selig werdet, wenn ihr's festhaltet in der Gestalt in der ich es euch verkündet habe; es sei denn, dass*

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

*ihr umsonst gläubig geworden wärt. Denn als erstes habe ich euch weitergegeben, was ich auch empfangen habe : Dass Christus gestorben ist für usere Sünden nach der Schrift; und dass er begraben werden ist; und dass er auferstanden ist am dritten Tage nach der Schrift; und dass er gesehen worden ist von Kephass, danach von den Zwölfen.*

### III. Le verbe grec paradidōmi

Dans les deux passages précités, les verbes allemands überliefern et weitergeben traduisent tous deux le grec paradidōmi. J'ai consulté l'ouvrage auquel j'ai eu recours tout au long de mes recherches exégétiques: Walter BAUER, Griechisch-deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur, Berlin – New York, 1971, col.1218-1221. Le verbe semble avoir diverses significations. Je tente de les résumer.

1. überliefern, übergeben. a. «qc à qn», cf. Matthieu 25,20.22, «confier». Aussi dans le sens de wiedergeben, zurückerstatten, cf. Luc 4,6; Jean 19,30; Actes 15,26; 1 Corinthiens 13,3, «rendre», «remettre», «donner», «livrer». b. une personne übergeben, ausliefern, überlassen, notamment dans le cas d'une procédure juridique. Il s'agit alors de «livrer qn à qn» dans une optique menaçante; cf. entre autres Matthieu 10,19; 24,10; Marc 13,11. Le verbe s'applique souvent à propos de la passion de Jésus et le fait qu'on le «livre» à la mort ; cf. entre autres Marc 9,31 et parallèles en Matthieu et Luc; Marc 10,33 et parallèles; Marc 15,15 et parallèles. Etc.
2. übergeben, anbefehlen, anheimstellen, au sens de «confier», «recommander», cf. Actes 15,40; «s'en remettre», cf. 1 Pierre 2,23.
3. A propos d'une tradition orale ou écrite, übergeben, weitergeben, au sens de mitteilen, erzählen, lehren, cf. Luc 1,2; Marc 7,13; Actes 6,1 ; 1 Corinthiens 11,2; Matthieu 11,27 parallèle Luc 10,22.
4. zugeben, erlauben, cf. Marc 4,29.  
A noter que le substantif grec paradosis est traduit par Überlieferung selon deux acceptions: Verhaftung, «arrestation» ou, s'il s'agit d'un bien spirituel, d'un enseignement, d'une tradition, de récits, etc., le sens équivaut au point 3 du verbe paradidōmi, c'est-à-dire «transmission», «partage», «enseignement», «tradition», voir Marc 7,5.9.13.

En conclusion de cette très brève enquête philologique, je relèverai qu'en grec le verbe grec paradidōmi dans le Nouveau Testament revêt des connotations assez contradictoires, mais qui semblent concerner le partage d'un enjeu vital: soit qu'on y évoque la «livraison» de quelqu'un, sa mise hors jeu ou sa mise à mort; soit que, positivement, on y vise la «transmission» d'une «tradition»

ou d'un «message» qui a une importance capitale. A la «tradition» de l'ancienne loi judaïque vient s'opposer la nouveauté de l'«Evangile» annoncé par Jésus et à propos de Jésus.

### IV. La transmission selon 1 Corinthiens 15,1-11

#### 1. La notion de foi comme «dissidence»

L'idée m'est venue de voir s'il n'existerait un certain parallélisme entre la transmission de la foi de la première communauté des disciples de Jésus et celle de la psychanalyse. Pas du tout en ce qui concerne le contenu et son explicitation, non évidemment! Mais peut-être dans les modalités de cette transmission.

Ceci demande quelques considérations préliminaires. D'abord quant à la notion de foi. Dans le texte que je vais commenter, la dite foi n'a pas grand-chose à voir avec le système de «croyances» que les églises chrétiennes ont mis en place au long des siècles. Ce système fonctionne à partir d'un empilement de «dogmes» qui se superposent et sont imposés à la masse des «croyants», la plupart du temps, sans qu'ils les comprennent et surtout sans qu'ils aient le moins du monde voix au chapitre. Simplement, ces «croyants» sont censés y adhérer en se soumettant aux instances hiérarchiques, seules compétentes en la matière. Durant 20 siècles de «christianisme», un tel régime a prévalu et prévaut encore, même si infiniment moins de gens s'y retrouvent. Même si, au cours de l'histoire du «christianisme», à bien des reprises, des divergences ont éclaté entre les tenants de l'«orthodoxie» et des personnalités «prophétiques» diffusant l'«hérésie», c'est-à-dire proposant des interprétations nouvelles du message évangélique. Ces conflits ont perdu de leur acuité dans une société qui s'est largement émancipée depuis le 18ème siècle de la tutelle de l'autorité religieuse officielle. Celle-ci a beaucoup perdu de son crédit. Elle n'a plus le pouvoir de «brûler les hérétiques»; elle garde malgré tout, sous des formes atténuées aujourd'hui, celui de pénaliser ses membres de penser différemment d'elle, de les ostraciser, voire de les «excommunier», au moins pour ceux qui s'en soucient encore...

Si on la replace dans son contexte originnaire, la foi en l'Evangile dont font état en l'occurrence Paul et d'autres disciples du Nazaréen n'a pas grand-chose à voir avec le «christianisme» qui a suivi et au système de «croyances» et d'allégeances qu'il a comportées. Il s'agit bien plutôt de l'in vraisemblable pari d'une poignée de dissidents du judaïsme palestinien de l'époque. En dépit de toutes les oppositions du «religieusement correct» de la majorité ambiante, quelques-uns continuent à soutenir la singularité, subjectivement irréductible, d'un «événement» (Heilsgeschehen) qui a marqué leur vie de façon décisive (Erlebnis). De telle façon qu'ils persistent à en faire état dans le langage qui est leur, à travers les catégories religieuses et culturelles dont ils disposent. Etant à la jointure du «monde juif» qui parle l'araméen en Palestine, mais aussi le grec devenu la koinè de l'empire romain du

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

1er siècle de notre ère dans les innombrables communautés de la diaspora juive et, d'autre part, du «monde païen» du pourtour méditerranéen, ils sont confrontés à un double défi par rapport à l'impératif de transmettre la nouveauté de leur message. Dans un passage célèbre de sa première épître aux Corinthiens (1,18-25), Paul illustre cette opposition.

A la fois citoyen romain (Actes 22,25-28) et, par ailleurs de pure ascendance juive, pharisien de stricte observance (Epître aux Philippiens, 3,5-6), il vivra une conversion radicale et soudaine sur le chemin de Damas (Actes 9) et, de persécuteur de la nouvelle communauté, se muera en apôtre de l'Evangile de ce Jésus. Il écrira en grec qui sera d'ailleurs la langue de ce qui s'appellera plus tard le Nouveau Testament, à la différence de la Bible judaïque, presque entièrement rédigée en hébreu à l'origine, mais traduite en grec pour les communautés juives hellénistiques de la diaspora à partir du 3ème siècle avant notre ère. Et l'objectif de Paul sera justement de donner à l'obscur dissidence juive une extension universelle et donc de la faire sortir du cadre du judaïsme palestinien très circonscrit où elle avait pris forme. Les épîtres pauliniennes constituent les plus anciens documents de la nouvelle foi évangélique, les évangiles et autres écrits du Nouveau Testament datant de 15 à 50 ans plus tard. Pour ce qui relève des sources très lacunaires dont nous disposons, beaucoup de théologiens, surtout protestants, avancent l'idée que si Jésus reste l'initiateur de l'Evangile, Paul serait le véritable fondateur de ce qui deviendra plus tard le «christianisme», issu d'un métissage ou d'une synthèse entre l'apport originaire du Nazaréen et du monothéisme juif et, d'autre part, la culture grecque dominante et, plus tard, le juridisme romain.

## 2. *Je remuerai l'Achéron. L'option de Freud*

Quel rapport avec la psychanalyse? Celle-ci naît et se formalise dans un contexte tout à fait différent sous l'impulsion de Freud et de ses successeurs au cours du 20ème siècle. Elle porte sur une approche du psychisme humain tout à fait nouvelle, basée sur une pratique clinique et une observation des phénomènes psychologiques qui se veut empirique et expérimentale. Mais quelle que soit son ambition d'échapper à ce qui relèverait de la subjectivité et de ses avatars et de vouloir se cantonner à une démarche de type «scientifique», la psychanalyse, dans sa transmission, n'échappe pas à des conflits et des contradictions qui opposent entre eux ceux qui se réclament d'elle, parfois de façon très dure et polémique. Les dissidences sont légion, et il arrive qu'elles prennent l'allure de «guerres de religion» (exactement comme ce fut le cas tout au long de l'histoire du christianisme). Outre ses dissidences internes, la psychanalyse a toujours eu à affronter l'hostilité plus ou moins déclarée d'autres approches du psychisme humain qui visent ou prétendent viser à une connaissance plus «objective» et vérifiable de ce dernier et qui lui reprochent justement son caractère «non scientifique», son inefficacité thérapeutique, le caractère ésotérique ou spéculatif de ses

théorisations. Aujourd'hui, les controverses autour du traitement de l'autisme et la virulence de certaines mises en question l'illustrent plus que jamais. Dans notre monde postmoderne, avec le discours dominant du néolibéralisme qui privilégie la performance dans tous les domaines, je pense que la psychanalyse, même dans les pays de langue latine et spécialement en France et en Belgique francophone, a perdu l'hégémonie dont elle a bénéficié (et peut-être abusé) dans les dernières décennies du siècle passé. Elle tend à devenir minoritaire. Et déclarer se référer à elle relève d'un choix personnel de plus en plus risqué, contesté, de plus en plus dissident aussi d'un consensus ambiant. De ce point de vue, la psychanalyse, même si elle a pris pied dans la culture contemporaine, reste tout aussi révolutionnaire que du temps de Freud, tout aussi inassimilable au «sens commun».

Une analyse critique de l'histoire de la culture au 20ème siècle permettrait dans une certaine mesure sans doute de départager les failles et les lacunes des uns et des autres, partisans ou adversaires de la psychanalyse, et de mieux situer les enjeux et la manière d'appréhender les énigmes du psychisme humain. Ce n'est pas le lieu ici - et je ne me sens pas outillé pour cela - d'embrasser un champ aussi vaste. Mais à supposer que l'on puisse parvenir à un dialogue plutôt irénique - ce dont je doute fort -, je tends à penser que toute synthèse englobante entre des points de départ radicalement opposés est décidément impossible. Notre savoir humain, même toujours en croissance exponentielle, restera fractionné, et, nous-mêmes, nous resterons intrinsèquement «divisés» entre une pluralité d'approches de la vérité, quitte, au plan subjectif et pratique, à nous en accommoder plus ou moins bien et dans une mobilité constante. Ainsi, notamment dans notre clinique, nous serons amenés à accepter des «compromis» entre ce que nous inspire notre expérience de la psychanalyse, de la nôtre surtout et de ce qu'elle comporte de nécessairement inachevé, et, d'autre part, la demande de nos patients en ce qu'elle s'impose à nous, telle du moins que nous la percevons. Dans un sens aigu à la fois de notre faillibilité propre, comme d'une disposition à apprendre de nos patients et à nous laisser surprendre par eux.

Cherchant à dégager ce qui spécifierait l'adepte de la psychanalyse et le distinguera des tenants d'une approche davantage basée sur des données observables et mesurables, je m'aventurerais à dire que c'est une saisie fondamentale de ce que le «sujet» ne se réduit pas à ses «symptômes», si exactement et si judicieusement étiquetés qu'ils se donnent à constater (dans l'imagerie cérébrale par exemple!), si efficacement qu'on veuille et qu'on dise pouvoir les traiter, si incontestables, selon toute apparence, que soient certains résultats de ce traitement. Nous n'avons pas pour autant à dénier, automatiquement en tout cas, la pertinence d'autres méthodes thérapeutiques ni à nous arroger un quelconque monopole... Mais nous avons quand même toujours à les interroger, à les soupçonner en quelque sorte de ne pas

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

détenir l'entièreté de «la vérité» en la matière. La question qui se pose à nous: comment y parvenir de façon aussi «désintéressée» que possible? C'est-à-dire en échappant, nous, au soupçon de défendre notre corporation... Et sans nous enfermer dans un «splendide isolement». Pas facile! Dans la conjoncture actuelle, moins que jamais, nous risquons d'être pris en considération.

En définitive, quelle motion, quelle pulsion profonde nous animera-t-elle qui nous maintiendra debout, déterminés et combatifs? Convaincus, sans arrogance pour autant, d'avoir une part au moins de cette «vérité» dont, par ailleurs, nous reconnaissons - et cela nous spécifie également! - qu'elle ne nous appartient pas, que nous ne la possédons absolument pas? Par rapport à l'«inestimable objet» qui se dérobe à nous, là même où il pointe le bout de son nez (!), quelle position adopter, sans nous gonfler ni nous effondrer? Je ne discerne pas de réponse satisfaisante quant à soutenir un tel pari. Sinon celle de ce que j'appellerais une forme radicale d'«entendement» de l'humain en nous et face à nous, chez le patient, qui dépasse la rationalité. Une sorte d'élan subjectif, de foi ou de croyance ou de crédit que nous accordons à ce qui s'échange ou se transmet ou se transfère entre nous et l'autre, dans une «distance respectueuse» qui l'apparente à l'Autre.

Je balbutie, j'en prends conscience en écrivant ces mots, mais c'est à propos de ce qui relève, me semble-t-il, d'une dimension de l'humain où j'ai l'impression que, «finalement en fin de compte», comme disait jadis Albert Dondeyne, quiconque ne peut que «balbutier», faute de toute certitude, de tout savoir constitué, a fortiori de toute maîtrise sur cet Unheimliche qui nous habite. Et pourtant, Freud écrit en tête de sa *Traumdeutung* comme deux fois encore dans sa correspondance avec Wilhelm Fliess: *Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo*. Une telle affirmation, doublée d'une telle assurance, semble faire état d'une exigence et d'une décision qui fait fi des évidences communes et n'est pas sans rappeler une motion ou une émotion qui a rapport avec un enjeu d'absolu, un horizon qui nous tire en avant, hors de nous, sans cesser de se dérober à notre appréhension. Freud n'en démord pas! Et derrière lui, il me semble que nous persévérons à nous accrocher. Nous ignorons où cela nous mènera, mais nous partageons le même pari, nous sommes embarqués dans une aventure qui nous mobilise bien au-delà des perceptions communes et de toutes les compétences acquises!

C'est pourquoi en tant que théologien et exégète de formation et clinicien frotté de psychanalyse, je prends le risque de formuler l'un ou l'autre rapprochement.

### 3. Foi et Transmission

Le début du chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens constitue une des premières formulations de la foi des disciples de Jésus après sa mort. Cette foi porte sur ce que Paul appelle

l'Évangile, ou encore la bonne nouvelle. Celle-ci tourne autour de la vie, de la mort, puis de la résurrection de Jésus de Nazareth, lesquelles ouvrent une perspective de salut à ceux qui y adhèrent. Rien de commun là avec la psychanalyse qui serait plutôt une «inquiétante nouvelle», sans issue définissable, générale ou commune. Encore que, selon moi, en critiquant les productions de la culture et en relevant le malaise qu'elles provoquent chez le sujet, en subvertissant les modèles parentaux, en récusant justement toute définition établie du sens de l'existence, cette «inquiétude» peut se révéler salutaire chez certains... C'est du moins l'orientation positive de la démarche psychanalytique que je retiens. Elle conduit celui qui s'y adonne à une relativisation radicale du clivage dominant entre normal et pathologique, elle tend à le «déculpabiliser» en profondeur et, alors, il se découvre plus libre d'aimer et créer selon sa singularité propre (*lieben und leisten*). Si du moins la démarche aboutit, ce qui, bien sûr, est loin d'être toujours le cas! Outre beaucoup de gens qui ont pratiqué la psychanalyse - analysants ou analysés -, je pense à d'innombrables «parents d'autistes» qui affirment avoir été odieusement «culpabilisés» par des psychanalystes, au demeurant incapables d'améliorer tant soit peu la souffrance et les handicaps de leurs enfants «autistes»...

### 4. Je vous ai transmis ce que j'avais moi-même reçu

Première caractéristique de la transmission: chez Paul, son contenu, à savoir l'Évangile est annoncé par quelqu'un d'autre, en l'occurrence Paul et reçu par le croyant. Paul aussi se présente comme tel: *Parédôka gar humin en prôtois ho kai parélabon* ou: Je vous ai transmis en effet ce que j'avais moi-même reçu (v.3). Cette transmission ou tradition, elle ne vient pas de nulle part, elle précède le «transmetteur» qui ne la suce pas de son pouce. Cela peut paraître évident, mais c'est moins évident qu'il n'y paraît, tant l'humain aimerait s'affirmer l'inventeur de ce qu'il ne fait que transmettre en définitive. Autrement dit, il n'est pas à l'origine de ce qu'il transmet. Le contenu en procède d'un échange entre des hommes à travers leur histoire, échange marqué par les aléas d'un langage qui les précède par rapport à une vérité dont ils ne sont pas les premiers détenteurs... Cette transmission, il s'agit aussi de s'y tenir. Il ne s'agit pas d'une proposition abstraite qui n'engagerait à rien. Elle comporte un enjeu de salut et doit être retenue, avec le risque sinon d'avoir cru en vain (v.2). Elle suppose de la part du croyant une implication personnelle à laquelle il ne peut se dérober.

En soi, la psychanalyse et sa transmission ne comportent pas le même type d'enjeu. Du moins ne le devraient-elles pas. Mais sur le terrain concret, on dirait souvent que ce n'est pas si simple... En regardant le film *Le Mur*, j'entendais récemment Eric Laurent affirmer avec une assurance très tranchée que la psychanalyse se devait de dénoncer tous les «évangiles» ou pseudo solutions thérapeutiques plus ou moins magiques en matière de traitement de l'autisme. Je partageais jusqu'à un certain point son énoncé,

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

mais je m'interrogeais aussi quand même sur ce que j'entendais sur le ton de l'énonciation et la ferveur quasi religieuse qu'il me semblait y mettre. Freud a toujours maintenu, notamment dans sa correspondance avec le pasteur Pfister, que la psychanalyse n'était pas une *Weltanschauung* ou «conception du monde». Certes, lui-même et les psychanalystes après lui n'ont pas toujours été conséquents avec ce principe. Il est bien malaisé de s'y tenir, tant la psychanalyse mène de fait à suspecter les motivations inconscientes de toute prise de position sociale et culturelle, donc de toute attitude de type religieux. En même temps elle se me semble pas mandatée pour disqualifier radicalement toute «production de sens» que les humains se fabriquent pour «en sortir», plus ou moins à leur avantage, pour inventer un certain « bonheur », un minimum d'«accomplissement» d'eux-mêmes, ou tout au moins pour «moins souffrir»... J'use ici d'un vocabulaire assez élémentaire, je m'en rends compte, mais c'est celui que j'entends autour de moi, de mes patients et des gens que je fréquente tous les jours. Je reconnais aussi ne pas voir assez clair, mais j'en suis là, traversé par des doutes, divisé entre des approches diverses en ce qui concerne le sens, mon adhésion à la psychanalyse n'étant pas «totale» et mon appartenance à la tradition monothéiste judéo-chrétienne sans doute non plus, même si elle m'apparaît très «critique» et dégagée du dogmatisme, comme de toute allégeance à un quelconque magistère.

J'avoue aussi être embarrassé par des mots, tels que «croyant» ou «croyance», tant ils demeurent chargés d'un coefficient d'aveuglement et de soumission plus ou moins obtuse à une vérité définie d'en haut une fois pour toutes et imposée aux individus par une hiérarchie omnipotente, comme c'est souvent le cas dans les institutions ecclésiastiques, dont l'église romaine au premier chef, mais pas seulement celles-ci. Je pense entre autres au discours dominant de notre société néolibérale qui sacralise la performance sous tous ses aspects. De ce point de vue, si j'adhère à la psychanalyse comme intuition géniale et approche clinique nouvelle du psychisme humain, de sa «pathologie» constitutive, sa pratique, sa théorisation, son institutionnalisation, me paraissent aussi souvent marquées par ce qu'elles déclarent rejeter, à savoir une forme de «croyance» qui s'ignore. Avec une tendance au fanatisme et à l'exclusion d'autres visions des choses. Avec une forme d'autosuffisance, de prétention à l'«extraterritorialité» que je trouve abusive et extrêmement naïve. C'est pourquoi je pense que les psychanalystes auraient avantage à une position plus autocritique.

Ceci dit, porté par mon expérience de la vie et ma propre clinique, et au vu actuellement des controverses actuelles sur le traitement de l'autisme, j'estime que la psychanalyse relève, oui, d'une «croyance». Qu'entends-je par là? Une option qui implique chaque sujet psychanalyste, au-delà de ce qu'il peut en rendre compte dans le langage courant, mais à laquelle il tient en vertu d'un choix personnel impératif. Un choix qui n'est pas

non plus que le sien, mais qu'il partage avec quelques-uns qui le lui ont transmis. Ce choix relève d'une intuition et d'une expérience très concrètes: il porte sur un contenu, il n'est donc pas purement «subjectif» ou «irrationnel»; il ne se justifie pas non plus sur le mode d'une évidence du «sens commun», ni sur celui d'une démonstration rationnelle ou d'une expérimentation empirique qui recueillerait l'accord du plus grand nombre. Pour autant que celles-ci soient jamais possibles... Car justement, la psychanalyse postule que l'humain n'est réductible à aucune saisie exhaustive de soi-même, que le tréfonds de ce qu'il est, son «inconscient» pour le nommer ainsi, se dérobe à lui. Ce que les religions, idéologies, systèmes, humanistes ou «thérapeutiques», ne veulent pas entendre, car, par besoin de sécurité et goût du pouvoir, ils préconisent des définitions qui clôturent la recherche de la vérité sur l'humain.

Dès lors, la transmission de la psychanalyse ne pourra s'opérer que par une démarche qui respecte la spécificité de ce qu'elle véhicule d'assez volatil en fin de compte... Et cela, quels que soient la somme accumulée, depuis Freud et par ses successeurs, de savoir et de savoir-faire. Dans la mesure où il ne s'agira jamais d'un savoir constitué ni d'un savoir-faire breveté! Alors comment transmettre? J'inclinerais à dire que, comme pour les patients, on ne peut procéder avec les apprentis en psychanalyse qu'au «cas par cas». Avec d'autres, je me heurte là à une difficulté insurmontable ou à une quasi impossibilité, à première vue tout au moins. Toutes les institutions psychanalytiques me semblent confrontées à ce défi: d'une part en tant qu'«écoles» (ce terme a ma préférence), «sociétés», «groupes», elles visent nécessairement à définir ce qu'est «la psychanalyse» et à former des dits «psychanalystes», donc à dégager un consensus, socialement indispensable - que «n'importe qui ne fasse pas n'importe quoi»! - et, bien sûr, tout à fait légitime pour éviter toutes sortes de pirateries; d'autre part, si elles veulent transmettre ce qui relève de l'intransmissible ou de l'«indéfinissable» par excellence, qui, par nature, se soustrait à l'objectivation, elles seront accusées à remettre sans cesse en question leurs propres structures et à soutenir leur propre faillibilité intrinsèque. S'indique alors une grande fluidité ou mobilité dans le fonctionnement de ces «écoles», afin de ne pas tomber dans une forme de «statufication», où des «maîtres» règnent sans fin sur des «élèves», plus ou moins doués ou dociles...

Ce à quoi justement a abouti le «christianisme» avec ses multiples églises et confessions rivales. Dans la visée de conserver, sans en dévier, le fameux «dépôt» de la croyance (cf. première épître à Timothée 6,20; deuxième au même 1,14), un «clergé», soucieux d'«orthodoxie» s'est autoproclamé. Il a en grande partie empêché la transmission vivante de la foi en l'Évangile. Heureusement, tout au long des siècles, de nombreux «prophètes» dont, par exemple Luther, à la suite d'ailleurs du Nazaréen en son temps, se sont «autorisés» à des ruptures bénéfiques. Par fidé-



*DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG*

lité à une autre version de la vérité originaire du monothéisme biblique dont ils se réclamaient. A leurs risques et périls, naturellement, avec le risque très menaçant que ce qu'ils voulaient transmettre ne soit pas compris ou s'enlise à son tour dans les marécages du conformisme.

Pour conclure ce développement, je conviendrais de mon incertitude. Un sentiment d'embarras également: je m'éprouve en tout cas incapable de proposer un semblant de solution face aux deux exigences, en apparence contradictoires, sinon en principe, du moins sur le terrain, que représentent l'établissement d'une «institution» ou d'un «magistère» qui garantisse d'une certaine manière et authentifie la transmission et, d'autre part, la foi ou l'option marginale, la dissidence qui maintient hors de portée toute prétention à «une vérité», définie et possédée, parce qu'elle est précisément incompatible avec l'humain en son tréfonds. Je ne dénierai pas que, en pratique, des compromis puissent se mettre en place, partiels et provisoires, plus ou moins boiteux, de bonne foi sans doute, un moment au moins, mais foncièrement fragiles et contestables. Y aurait-il à incriminer de ma part un individualisme excessif, une allergie à une dimension collective, indispensable pour avancer ensemble? J'admets volontiers que c'est là une limite de ma pensée, liée à mon itinéraire à moi et à l'impératif de m'émanciper de modèles religieux et culturels très contraignants. Pourtant, je n'ai jamais pensé ni agi solitairement. Mais bien plutôt en interconnexion avec une multitude

d'interlocuteurs qui ont varié tout au long de ma vie. Que je les aie approchés «en chair et en os» ou fréquentés par leurs œuvres.

Au plan clinique, j'ai beaucoup travaillé en étroite liaison avec des équipes d'intervenants, se référant ou non à la psychanalyse. J'ai tenu compte de ce que j'entendais d'eux et de leur appréciation sur ma pratique. Je ressentais un vif besoin de cette confrontation avec eux. Par réalisme certainement. Plus fondamentalement, par un sens aigu de ma faillibilité propre et l'impératif de me concerter avec eux. Et ceci m'a fort manqué dans l'exercice privé de la psychothérapie depuis mon départ de La Ramée, malgré une supervision de plusieurs années et une intervision toujours en cours. Le «colloque singulier» entre mes patients et moi m'a très souvent laissé perplexe. Le sentiment de ma propre faillibilité s'est exacerbé. Comme de mon impuissance face à des cas de détresse extrême ou de ma lassitude devant ce qui me semblait une stagnation. Cependant, la passion d'entendre ne m'a pas lâché, ni l'aspiration à soutenir la demande qui m'est adressée, à faire confiance surtout à ce qui se dit à travers elle, par quoi le sujet, tout en tâtonnant, accède à plus de liberté et de créativité en ce qui le concerne. Vraiment, je ne regrette rien. Tout en cherchant des issues nouvelles dans le théâtre. Un des résultats de mon cheminement aura été ainsi de me conduire petit à petit sur une voie plus «ludique».

## II. POSITION DU PSYCHANALYSTE, CURE PSYCHANALYTIQUE ET PARCOURS DE FORMATION

---

### TEXTE SOUMIS AU DÉBAT

---

Une association psychanalytique a comme objectif de transmettre la psychanalyse. Mais qu'entend-on par psychanalyse aujourd'hui? La question est de mise depuis l'élargissement du traitement psychanalytique à des pathologies autrefois considérées comme incurables par la psychanalyse et depuis l'avancement de la recherche psychanalytique sur le trauma, l'archaïque, le réel, le narcissisme, qui a amené une réévaluation du cadre, de l'implication de l'analyste, de l'importance du contre-transfert et de celle de l'actualité de l'expérience psychanalytique.

Cet élargissement et cet avancement ont permis une représentation plus approfondie de ce qu'est le travail du psychanalyste en séance. Ce travail implique une rude confrontation à l'angoisse, à l'impuissance, à la passivation, à l'accueil de pensées, d'émotions, d'affects, de vides, de sensations d'«être au bord du gouffre»... qui nous déforment toujours et nous laissent la charge de figurer cette déformation pour nous même et, parfois, dans les meilleurs des cas, pour notre patient. Nous n'arrivons pas toujours à figurer, et encore moins à mettre en mots, ce qui se passe. Il est nécessaire de «tolérer l'informe» (Winnicott et Marion Milner), d'accepter de ne pas savoir (Lacan), pour que «quelque chose» surgisse de cet informe et de ce non-savoir.

Cette prévalence du trauma et de sa réactualisation dans le transfert contraint souvent l'analyste à une attention soutenue au contenu manifeste et à la mobilisation des identifications empathiques. Cette attention est du plus grand intérêt pour la conduite de la cure et pour une élaboration théorique la plus proche possible de l'interpellation cli-

nique. Mais cela a une contrepartie. La réalité de vie de l'analysant prend une consistance souvent exorbitante. Le désir de guérir du psychanalyste se trouve ainsi sollicité au point qu'il n'est pas rare qu'il prenne forme dans un souhait de changement de la réalité concrète de l'analysant. Et comme ce changement passe par une meilleure auto-estime de celui-ci, des paroles encourageantes sont souvent prononcées par l'analyste, laissant les représentations conscientes occuper dès lors tout l'espace analytique. L'interprétation est ainsi souvent remplacée par des explications, voire par des interventions directives censées soutenir l'analysant dans les changements espérés. Dans ce contexte le risque est grand que le psychanalyste ne devienne «malade de la psychothérapie» (Pierre Fédida).

Nous sommes tous exposé à ce risque. Parce que la psychanalyse est un traitement, une cure, ce qui la place à l'intérieur du champ des psychothérapies, et qu'elle se soutient du désir de guérir du psychanalyste et des fantasmes qui le forgent. Parce que, depuis Freud, des analystes et non des moindres, comme Ferenczi, Winnicott et tant d'autres, Lacan y compris à sa manière, nous ont sensibilisés aux relations précoces, avec leur cortège de mères pathogènes et de pères absents. Une nouvelle configuration s'est insensiblement mise en place, celle d'un analysant traumatisé et en défaut de symbolisation qui a besoin de l'analyste à ses côtés pour «corriger» l'expérience traumatique ou qui a besoin d'être délogé d'une jouissance innommable grâce à l'activité de l'analyste : idéal d'un analyste en bonne mère ou en bon père qui remodèle la structuration subjective précoce de l'analysant.

Nous sommes tous formés-déformés par les théorisations nouvelles qui voient le jour et qui finissent par s'imposer, lentement ou soudainement, comme des théorisations incontournables. D'où ce que nous avons déjà énoncé concernant la mise en chantier permanent de notre rapport à la théorie. Mais ici je voudrais envisager cette formation-déformation au niveau même de notre pratique. Car il y a formation-déformation permanente au sein même de la situation psychanalytique. On peut dire, avec Pierre Fédida, que la situation psychanalytique n'est jamais acquise, mais toujours en passe d'être désinstallée et toujours en tension de restauration. «Ce qu'on appelle situation psychanalytique – disait-il – ne saurait se penser sans cette désinstallation / restauration. N'est-ce pas d'ailleurs, l'écart par rapport à l'idéal de la situation qui sollicite le travail psychanalytique?».

C'est ici qu'une association psychanalytique a un rôle à jouer. Il s'agit de favoriser la pensée de ce qui se transmet au travers des théorisations psychanalytiques dans leur contenu manifeste comme dans leur contenu latent. Freud nous a enseigné que la théorisation a quelque chose à voir avec l'activité fantasmatique comme avec le délire et nous avons à en tirer les conséquences. Non pas pour contester toute théorisation au nom de l'expérience vécue et de ce qui, en elle, est surgissement, opposition qui creuse un fossé entre deux pôles qui ne tiennent que parce qu'ils sont co-présents: il n'y a pas d'opérativité de l'expérience vécue sans mise en forme de cette expérience par la théorisation et parce qu'Aulagnier appelait la «théorisation flottante», comme il n'y a pas de théorisation en prise sur la chose analytique sans expérience vécue. Nous avons à tirer conséquence des

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

racines fantasmatiques de la théorie pour mettre en question l'effet de fascination que celle-ci peut exercer. Car la théorie, dans ses soubassements fantasmatiques, ouvre à l'inconscient autant qu'elle ne ferme et lui résiste. Le travail au sein d'une association psychanalytique devrait permettre de questionner ces ouvertures comme ces fermetures, ces résistances à la psychanalyse qui ne cessent de renaître chez les analystes eux-mêmes, chez nous tous. Pour ce faire, l'association psychanalytique a à soutenir un idéal, non pas cette forme d'idéal surmoïque qui inhibe, culpabilise et raidit les capacités inventives du psychanalyste dans un moule pré-pensé, mais celle qui «sollicite le travail psychanalytique», qui fait écart, différence, travail du négatif pour que l'interrogation ne soit jamais close et la recherche toujours d'actualité.

Dans cette optique, je trouve très regrettable l'appellation de cure-type ou de cure classique pour l'analyse sur le divan de sujets névrosés. Nous savons tous qu'il n'en est rien. Nous savons que les cures de sujets hystériques, obsessionnels et phobiques sont très difficiles aujourd'hui comme hier, qu'elles requièrent un engagement de l'analyste considérable et qu'il n'est pas aisé de les mener à leur terme de manière satisfaisante. L'appellation de cure-type dévalorise non seulement la cure psychanalytique avec les sujets névrosés mais aussi ce qui nous est le plus cher et le plus précieux: à savoir la méthode psychanalytique. C'est le divan qui apprend à l'analysant comme à l'analyste ce qu'est leur travail respectif. C'est le dispositif divan-fauteuil qui est le plus apte à laisser place aux associations libres et à l'attention également flottante, à l'abstinence et à la neutralité, grâce auxquelles ce qui est spécifiquement psychanalytique peut se déployer: la régression, l'infantile, la fonction du rêve, le statut du refoulement et de l'inconscient, la fonction du symptôme et la valeur accordée au transfert.

Pierre Fédida disait que la psychothérapie, lorsque c'est un psychanalyste qui choisit de la pratiquer, est une psychanalyse compliquée. Elle l'est car la désinstauration de la

situation psychanalytique est un processus à l'œuvre de manière fréquente et souvent massive lorsque le face à face est préféré au divan. Dans ce contexte l'analyste a besoin de s'appuyer sur une solide pratique de la situation psychanalytique telle qu'elle s'expérimente dans le dispositif divan-fauteuil pour pouvoir faire confiance dans la méthode et maintenir la possibilité de sa restauration, la possibilité d'avoir accès aux rejetons de l'inconscient, actifs au niveau du moi, des répétitions, des symptômes.

On pourrait dire avec Lacan que «la psychanalyse est la cure qu'on attend d'un psychanalyste». Cette proposition me paraît exacte si l'on considère que «psychanalyse» est le nom du processus constant de réinstauration de la situation psychanalytique. Mais elle me paraît sous-estimer largement les processus de désinstauration que la pathologie de l'analysant oppose au processus psychanalytique comme des résistances à l'analyse qui peuvent être mobilisées chez l'analyste lui-même. Le psychanalyste n'existe pas, pourrait-on dire en paraphrasant Winnicott. Ce qui existe est le désir de l'analyste de procéder à la mise en chantier permanente de ce qui permet l'analyse, chez lui-même comme chez le patient. Si l'analyse met particulièrement en lumière le fait qu'on ne guérit pas tout seul, battant en brèche le fantasme mégalomane de n'avoir besoin de personne dans le processus de guérison, fantasme si largement partagé, elle montre aussi que tenir la position psychanalytique n'implique pas nécessairement qu'une analyse ait lieu. Le fantasme mégalomane n'est pas seulement l'apanage de l'analysant. Il est bon de rappeler que l'analyste n'est pas un roi Midas qui transforme tout ce qu'il touche en psychanalyse. Il faut être deux pour faire une analyse, il faut un analyste en position d'analyste et un analysant en position d'analysant. C'est pourquoi je ne pense pas qu'on puisse parler de psychanalyse en dehors d'un dispositif qui favorise la parole analysante comme la position d'analyste.

Tous nos patients ne peuvent pas occuper la position d'analysant. Cela implique le risque des associations libres et de la régression:

perte de contrôle sur les pensées, contact avec l'hallucinoire, espace pour le surgissement du fantasme... Bien sûr tout cela se construit et s'apprivoise. Mais pas toujours. Il arrive que cela ne doive pas se construire ni s'apprivoiser. Quand les angoisses du moi sont trop fortes, il est nécessaire de ne pas trop défaire ce qui a déjà tant de mal à se maintenir. La rencontre avec un analyste, qui tient la position d'analyste, est alors, c'est ma conviction, ce qui peut permettre au mieux de traverser ces angoisses et l'aliénation qu'elles produisent.

Je pense que nous avons intérêt à reconnaître les différentes modalités de rapport à l'inconscient qui se déploient dans notre travail (divan, face-à-face, institution...). Autrement l'appellation «psychanalyse» risque de devenir une nomination générique sans signification propre. S'il ne faut qu'un psychanalyste pour qu'il y ait psychanalyse, la pensée de la «chose analytique» risque de s'en trouver amputée, de même que l'importance de la rencontre et du transfert, des positions analysantes de l'un et de l'autre, du cadre, de la méthode et des conditions d'instauration du processus psychanalytique.

\*\*\*

Questionnons maintenant non plus l'avant-coup de nos positions mais l'après-coup de ce qui a été. Qu'est-ce qui permet de dire qu'une psychanalyse a eu lieu? Cette question est particulièrement importante pour une association de psychanalyse qui a l'objectif d'agréer le parcours analytique individuel d'un candidat.

La cure personnelle est une expérience vécue dans le transfert. Si le processus transférentiel peut se présenter de manière discrète, comme la toile de fond qui accompagne le déroulement de la cure, il n'est pas sans se manifester à certains moments de manière plus accentuée, plus aigue, plus vive, plus riche en potentialités de transformation. Le fait transférentiel prend alors une connotation étrange, imprévue, parfois inquiétante: c'est le surgissement de l'événement au sein du processus, événement qui fait rupture,

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

surprise, qui introduit une autre temporalité (un hors-temps) et une autre dimension (inconsciente). Tout d'un coup, comme disait Gribinski, «l'étranger est dans la maison».

Je conçois difficilement une analyse sans l'expérience de l'étranger et de l'étrange qui nous habite. Sans l'appréhension de l'expérience comme événement, comme surgissement, comme surprise. L'étranger se présente au travers de l'intrusion, c'est un intrus bien-faisant ou inquiétant, apaisant ou bouleversant, toujours saisissant.

L'interprétation psychanalytique replace l'étranger sur la scène infantile, car il est fait de l'étoffe de nos fantasmes. On a pu parler de «traversée du fantôme» pour définir l'analyse, cette formule garde aujourd'hui encore toute sa valeur. L'analyse est une expérience vécue dans le transfert de cette temporalité particulière de l'inconscient qui consiste à être hors-temps, qui est donc hétérogène au temps linéaire, qui est trace. Trace à la fois constituée d'énergie et de représentation, faite ainsi de matériaux différents, indestructible et cependant déplaçable. Faire l'expérience de la mise en forme, du surgissement d'un fantôme ou de l'analyse d'un fantôme constitué est l'expérience qui nous rapproche le plus de ces traces. Cela permet de reconnaître l'infantile et de nous en séparer.

Les psychanalystes anglais ont beaucoup mis l'accent sur la capacité de deuil comme terminaison de l'analyse. Et il est vrai que la séparation, la perte, le dessaisissement, voire le «désêtre», sont les enjeux majeurs de la fin de la cure. Je lierais volontiers cette capacité et ces mouvements à la traversée de la scène fantasmatique et, derrière elle, aux traces pulsionnelles qui nous constituent. C'est d'ailleurs le fantôme inconscient qui nous conduit à penser la vie psychique comme constituée de strates multiples et hétérogènes. C'est sa traversée qui favorise la mobilité psychique, la reconnaissance de la bisexualité et du narcissisme, de l'activité dans la passivité comme de la passivité dans l'activité, nous rendant plus accueillant à l'ouverture et à la différence.

Ainsi peut-on dire que l'événement en psychanalyse est la rencontre du hors-temps de l'inconscient avec le temps du présent de la rencontre transférentielle. A partir des événements dont est émaillée une analyse, chaque analysant construit une représentation du parcours psychanalytique accompli qui lui est propre, qui peut d'ailleurs varier d'après les périodes et les expériences de vie. Cette représentation en prise avec ces événements constitue le matériau vivant dont s'alimente le rapport constant que l'analyste entretient avec la dimension analysante, rapport ouvert, toujours en chantier.

Une manière de parler de ce qui fait qu'une analyse a eu lieu ce serait de considérer la représentation que l'analysant a pu se constituer, s'il a pu s'y appuyer et la mettre au travail, pour son profit et pour celui de ses analysants. On peut penser qu'occuper la position psychanalytique requière que le candidat ait touché aux différents strates de sa vie psychique grâce à l'expérience transférentielle et qu'il soit en mesure d'en communiquer quelque chose.

C'est le sens de la rencontre avec des membres du jury d'agrément dans le parcours du candidat.

Le jury est un lieu de grand investissement, de ce fait il est bien souvent la cible de contestations et d'insatisfactions. Pour une association il constitue un lieu essentiel non pas seulement pour l'agrément des candidats, mais pour leur formation. Le jury est un lieu de transfert et de ce fait un lieu où «quelque chose» peut se répéter, où l'inconscient peut s'ouvrir. Il constitue une possibilité, offerte au candidat, de remanier encore une fois la représentation de ce qu'a été le processus de son analyse et les événements qui ont fait de ce processus une analyse. Il offre une possibilité supplémentaire de perlaboration de ce qui, de l'analyse, est encore resté en souffrance, car toute analyse laisse des restes inanalysés plus ou moins conséquents. De ce fait, l'acceptation par le jury du candidat comme le fait de postposer l'agrément devraient être accueillis avec la même sérénité, comme une invitation à la perlaboration

de sa propre analyse, tout seul ou avec un analyste. Le devenir analyste est affaire de désir inconscient et il faut en tirer les conséquences. Parmi ces conséquences, il y a le fait de considérer que même des collègues tout à fait valables, tout à fait répondant aux critères du règlement, puissent répéter quelque chose qui leur échappe et qui mérite d'être pris en compte. Le devenir analyste n'est pas une affaire de conformité au règlement, mais est une affaire de confrontation à l'étranger, à son intrusion et à ce qui est mis en œuvre pour l'accueillir, pour lui donner droit de cité (M. Torok).

Le jury est en fait dans une position médiane: il doit tenir compte à la fois du règlement et du rapport à l'analyse. Le règlement de l'École Belge de Psychanalyse stipule que le candidat, lors de la rencontre avec le jury, «parle de son expérience de l'analyse, de son désir de travailler comme analyste» et que le jury «apprécie s'il a suffisamment travaillé les questions du «devenir analyste» dans son analyse personnelle». Ce qui est à apprécier ce sont une série de questions (culminant dans le désir de devenir analyste) et la mise au travail qu'elles ont engendrée durant l'analyse: leur capacité de susciter le trouble, d'inviter l'étranger, de bouleverser l'acquis ou d'apaiser ce qui semblait impensable ou inapaisable.

\*\*\*

L'expérience du travail de supervision est fondamentale dans la formation d'un analyste. C'est pourquoi notre règlement prévoit que l'accession à la qualité de membre implique un parcours de supervision chez aux moins deux analystes.

La supervision est une modalité de travail où la dynamique du transfert et du maniement de la cure sont prises en compte, repérées et élaborées. Il s'agit d'une mise à l'épreuve de la position analysante de l'analyste dans une cure dont il a la responsabilité en présence d'un autre analyste qui est investi transférentiellement comme pouvant transmettre, questionner et élargir cette position.

Il s'agit encore d'un lieu privilégié pour repérer ce qui se joue dans une cure, pour mettre en question son propre fonctionnement d'analyste, pour interroger le rapport au sa-

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

voir et être à même de suspendre son propre jugement, voire ses propres convictions. Au cours de cette rencontre, le superviseur témoigne du même questionnement en ce qui le concerne.

Sans épouser la conception de la supervision comme analyse quatrième proposée par J.-P. Valabrega [l'analyse quatrième est une théorie de la supervision qui vise à prendre en

compte l'ensemble complet des figures et des personnes qu'y interviennent ainsi que leurs interactions visibles et cachées: l'analyste, l'analysant, l'analyste de l'analyste, en particulier], il est incontestable que l'analyse de l'analyste joue un rôle dans la position analytante que celui-ci peut, ou non, soutenir à tel moment d'une cure. La supervision a ainsi affaire à ce qui, de l'analyse de l'analyste, a été moins bien résolu. Le travail de supervision

ne vise pas à analyser ces restes, ne vise pas à les interpréter, mais à les mettre en lumière, en laissant à l'analyste le soin de mettre au travail ce qui lui est signalé selon les modalités de son choix.

LINA BALESTRIERE

## TEXTES ISSUS DU DÉBAT

## Enkele bedenkingen

KAREL LAMBERS

De werkgroep "de BSP-EBP vandaag" heeft twee componenten, de eigenheid van onze psychoanalytische vereniging en de actualiteit waar we ons in bevinden.

Zoals voor iedere psychoanalytische vereniging bestaat haar doelstelling hoofdzakelijk uit het overdragen en uitwisselen van kennis en ervaring (transmissie) naast de erkenning, toelating van leden.

Het eigene van BSP-EBP binnen het actuele is dan ook aan bod gekomen achtereenvolgens binnen de thema's: de transmissie, wat is psychoanalyse, de psychoanalytische positie, de kuur (haar praktijk), de Jury...

Dit laatste brengt de voorafgaande thema's binnen een interessant spanningsveld terug, zo bleek uit onze laatste vergadering van 10/01/12 en het schrijven van Luc Dethier in het verlengde ervan.

Binnen dit jurymoment dat tot toelating, erkenning leidt zal namelijk het eigene, het singuliere van het psychoanalytische worden bevraagd.

Het gaat dus ook over een erkenning van wat psychoanalytisch is voor de BSP-EBP en haar verhouding tot dit 'ideaal'. Het paradox van het noodzakelijk (onbereikbaar) ideaal om het psychoanalytische te kunnen onderscheiden kwam in ons laatste debat erg naar voor, ook al vanuit de tekst van Lina die zich liet inspireren door een tekst van Pierre Fédida: 'Les psychanalystes malades de la psychothérapie' en zij schrijft: " (...) Pour ce faire l'association psychanalytique a à soutenir un idéal, non pas cette forme d'idéal surmoïque qui inhibe, culpabilise et raidit les capacités inventives..."

In de tekst van Fédida wordt dat nastreven van het ideaal, binnen een psychoanalytische ervaring, beschreven in een spanningsveld van de noodzakelijke plaats die het symptoom moet krijgen en de mogelijke genezing/normalisering (als weerstand). Dus een zich radicaal bevin-

den buiten het medische model of adaptatie eisen van de gemeenschap maar wel met een eigen psychoanalytische vereiste (ideaal).

Essentieel hierbij is ook dat het een onderneming betreft met twee en dat de mogelijkheid om het (psychoanalytisch) proces te handhaven afhangt van de wisselwerking tussen beiden, patiënt en analyticus, ieder met (vanuit) zijn symptoom. Vaak blijkt dat de weerstand zich juist bevindt aan de kant van diegene die de psychoanalytische positie zou moeten handhaven ondermeer door de verleiding om de plaats van het 'weten' in te nemen.

In onze discussie rond de tekst van Lina is gebleken dat het moeilijk is om om te gaan met de paradox van het singuliere van de psychoanalytische ervaring ('expérience'), als onbereikbaar ideaal en anderzijds de behoefte van het willen 'institutionaliseren', 'waarborgen', dankzij de theorieën, dispositieven... Dit bleek bijvoorbeeld i.v.m. de discussie die de term 'cure type' uitlokte of i.v.m. het opdelen in categorieën van psychoanalytische therapieën en het contradictoire gebruik van de betiteling 'psychoanalyticus'.

Overigens komt uit al onze discussies die we hadden naar voor dat wat de BSP-EBP het meest zou (moeten) karakteriseren haar pluralisme zou zijn, (mede door het bi-culturele), of zoals Philippe Goossens schrijft: het eclectische, antidogmatische. Dat zou dan goed kunnen aansluiten bij het singuliere van het psychoanalytische en een noodzakelijk ethos die eruit volgt van een psychoanalytische vereniging om wat Luc Dethier noemt een "...un lieu en creux (chôra) où puisse avoir lieu une rencontre des pluralités d'analys(t)es" te zijn. Dit heterogene dat de BSP-EBP zou karakteriseren kan echter ook als een feitelijkheid (moeilijkheid) van coëxistentie van verschillende standpunten gezien worden. Het beleven hiervan als een meerwaarde in het

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

psychoanalytisch denken stoot op weerstanden die zeker te maken hebben met vormen van idealisatie, het functioneren van een psychoanalytische vereniging, de verhouding tot de gemeenschap en haar eisen ('evidence based'...).

Luc Dethier heeft het ook over de onvermijdelijke (noodzakelijke?)

vergankelijkheid van de psychoanalyse, misschien noopt het verdringen van de dood, hier van de psychoanalyse, ook tot vormen van idealisatie die juist het leven beletten.

### Quelques réflexions\*

KAREL LAMBERS

Le groupe de travail "EBP-BSP aujourd'hui" comporte deux composantes, la spécificité de notre association psychanalytique et l'actualité dans laquelle nous nous situons.

Comme dans toute association psychanalytique l'objectif essentiel est de transmettre et d'échanger connaissance et expérience (la transmission), outre d'admettre des membres.

La spécificité de l'EBP-BSP aujourd'hui a successivement été abordée dans les thèmes suivants : la transmission, qu'est-ce que la psychoanalyse, la position psychanalytique, la cure (sa pratique), le jury...

Ce dernier point ramène les thèmes précédents dans un champ de tension intéressant, c'est ce qui est apparu lors de notre dernière réunion du 10/01/12 et dans son prolongement, un texte de Luc Dethier.

Le Jury dans son acte qui mène à la reconnaissance, à l'agrément, interroge en effet ce qui s'est passé de psychanalytique dans l'expérience que le candidat a à évoquer.

Il s'agit donc aussi d'une reconnaissance de ce qui est psychanalytique pour l'EBP-BSP et de son rapport à cet "idéal". Le paradoxe de la nécessité d'un idéal pour pouvoir distinguer ce qui est psychanalytique a été à l'avant-plan lors de notre dernier débat; c'est aussi ce qui ressort du texte de Lina inspiré par un écrit de Pierre Fédida: "Les analystes malades de la psychothérapie". En citant Lina: "(...) Pour ce faire, l'association psychanalytique a à soutenir un idéal, non pas cette forme d'idéal surmoïque qui inhibe, culpabilise et raidit les capacités inventives..."

Dans ce texte de Fédida, l'idéal à tenir au sein d'une expérience psychanalytique est décrit dans le champ de tension de la place nécessaire à accorder au symptôme et la possible guérison/normatisation (comme résistance). Il s'agit donc de se situer radicalement en dehors du modèle médical ou des exigences adaptatives de la société, mais avec une exigence psychanalytique propre (idéal).

Il est essentiel de noter aussi que la psychanalyse est une affaire à deux et que la possibilité de tenir le processus du côté psychanalytique dépendra de l'interaction entre les deux, patient et psychanalyste, chacun avec (à partir de) son symptôme.

Au cours de ce débat autour du texte de Lina, manier le paradoxe du singulier de l'expérience psychanalytique en tant qu'idéal s'est avéré difficile. Comment institutionnaliser, garantir, se rapporter aux théories, aux dispositifs...

C'est ce qui est apparu dans la discussion que le terme 'cure type' a suscité ou dans celle autour de la subdivision en catégories de thérapies psychanalytiques et l'utilisation contradictoire de l'intitulé 'psychanalyste'...

De l'ensemble de nos débats il ressort par ailleurs que ce qui devrait le plus caractériser l'EBP-BSP serait son pluralisme, ou comme l'écrit Philippe Goossens: "l'éclectique, l'antidogmatique". Cela pourrait bien s'approcher des qualités nécessaires d'une association psychanalytique qui se veut être en rapport, en résonance avec le singulier de l'expérience psychanalytique pour constituer ce que Luc Dethier nomme: "(...) un lieu en creux (chôra) où puisse avoir lieu une rencontre des pluralités d'analys(t)es".

Cet hétérogène (le bi-culturel y est pour quelque chose!) qui caractériserait l'EBP-BSP peut se limiter à une constatation de fait, un ensemble de points de vue différents. Par contre, pour en expérimenter la plus-value dans la pensée psychanalytique, on se heurte à des résistances qui ont certainement à voir avec des formes d'idéalisation, avec le fonctionnement d'une association psychanalytique, le rapport à la société et ses exigences ('evidence based'...).

Luc Dethier fait bien remarquer la finitude inévitable (nécessaire?) de la psychoanalyse. Peut-être que le refoulement de la mort, ici de la psychoanalyse, contraint à des formes d'idéalisation qui, justement, empêchent la vie.

\* Traduit du néerlandais par Ria Walgraffe

## DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

## Sur la supervision

LUC DETHIER

J'estime que la position de Lina dans sa dernière partie sur les supervisions mérite à tout le moins d'être interrogée. La lecture de Moustapha Safouan («Jacques Lacan et la question de la formation des analystes»), de l'ouvrage collectif «La pratique des cures contrôlées ou supervision» (n° 31 de la revue «Etudes Freudiennes») et de la revue «Oxymoron» (revue en ligne) me pose question (et c'est peu dire) quant à cette manière de voir une institution psychanalytique. D'entrée de jeu je dirai que je ne suis pas, comme tel, opposé aux supervisions, mais opposé à son inscription obligatoire dans un cursus d'Ecole.

*Florilège de quelques extraits :*

1) Marco Antonio Coutinho Jorge (in «Oxymoron»): «apprendre à apprendre» paru dans Oxymoron, 2, mis en ligne le 20 juin 2011, URL: <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3254>.

Historiquement, dès que la formation psychanalytique a commencée à être réglée par les instituts d'enseignement de la psychanalyse, l'analyse appelée didactique a été considérée le paradigme de la formation du psychanalyste, à côté de la supervision et de la fréquentation des séminaires sur la théorie psychanalytique. La supervision était alors un élément obligatoire de la formation du psychanalyste, comme elle l'est encore dans les sociétés psychanalytiques affiliées à l'International Psychoanalytical Association (IPA).

Lacan a proposé qu'on repense intégralement tous les dispositifs qui ont un rapport avec la formation psychanalytique. Il a formulé, comme dans un mot d'esprit, qu'il n'avait jamais parlé de la formation du psychanalyste, mais toujours des formations de l'inconscient.

A été exclue la notion de supervision obligatoire dans la formation psychanalytique. Quelques uns ont même cru que Lacan s'opposait à la supervision, ce qui n'est pas vrai, puisqu'il a donné des supervisions jusqu'à la fin de sa vie. La supervision n'a pas perdu sa fonction, mais elle a été accueillie dans un dispositif de formation plus libre, dans lequel le candidat à psychanalyste peut la chercher selon ses nécessités personnelles, sans avoir besoin de se soumettre à un protocole rigide qui, en fin de compte, ne fait que cacher pour lui-même ses insuffisances.

En d'autres mots, dans le modèle universitaire de formation, le candidat peut s'aliéner dans l'illusion de pouvoir résoudre les problèmes inhérents de sa formation en suivant le protocole selon lequel pour se former il faut certains nombres d'années d'analyse, un certain nombre de fois par semaine, un certain nombre d'années de supervision et de séminaires, sans

d'autres questionnements personnels. On voit tout de suite que le modèle de formation offert définit déjà un profil de candidat à psychanalyste qui le cherche: la stérilité régnante. Je considère que la supervision extrait toute sa portée et son importance du fait qu'elle représente un symptôme de la structure de la formation psychanalytique et, donc, la rendre obligatoire implique escamoter les problèmes qu'elle indique. Je conclus sur une dimension de la supervision qui a été très rarement observée: l'analysant comme premier superviseur. Cette notion peut être épinglée dès les prémices de l'expérience analytique, quand Freud a entendu sa patiente Emmy von N. lui demander de la laisser raconter ce qu'elle avait à lui dire.

2) Jean-Michel Vives (in «Oxymoron»): «l'analyse de contrôle: une façon de ne pas oublier» paru dans Oxymoron, 2, mis en ligne le 19 juin 2011, URL <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3248>.

Si Freud avait introduit à un moment de l'histoire de la psychanalyse l'idée qu'il ne suffit pas d'avoir été analysé pour être analyste, il avait introduit, pour compléter cette expérience princeps, la notion de formation (Ausbildung), formation plus proche de l'idée d'une interrogation que de la notion de modèle. Dans la notion de formation avancée par Freud était présente le souci d'un compagnonnage, la nécessité d'aider le sujet à se dégager d'identifications trop aliénantes à l'analyste et de tout surmoi institutionnel. La formation n'impliquait pas la duplication, le modèle, or comme on peut le voir dans le rapport d'Eitington, très vite, la notion de modèle a prévalu. On le sait, ce type de relations n'est pas très analytique. En fait, on pourrait même dire qu'il est foncièrement anti-analytique, parce que cette pratique impliquant la conformité à un modèle introduit, postule, favorise et institue une relation aliénante.

Quand nous donnons une interprétation trop pédagogique, nous imposons à l'analysant notre langue, nous le mettons au pas d'une élaboration qui n'est pas la sienne et nous le forçons à s'en remettre à la pensée d'un autre.

3) Jean-Louis Rinaldini, «Le contrôle: un art de la mise en cause», paru dans Oxymoron, 2, mis en ligne le 16 juin 2011, URL: <http://revel.unice.fr/oxymoron/index.html?id=3227>.

Autrement dit, si le contrôle au sens communément admis, se déroule sous les auspices d'une règle du jeu, c'est-à-dire que si le désir du contrôleur est repérable, c'est-à-dire si son désir relève d'une posture qui est par exemple de soutenir l'institution psychanalytique ou d'enfanter des analystes, alors tous les jeux de leurre sont permis. Le contrôlé pourra déployer tout son talent à cerner le désir de l'analyste puisqu'il serait

DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG

repérable, et puis devenir semblable à l'objet du désir de cet analyste. Avec le risque qu'à devenir semblable du semblable rien ne l'assurera qu'il ne fait pas semblant.

*A côté de ces réflexions, en voici d'autres tirées de la revue Etudes Freudiennes:*

1) Conrad Stein:

\* p. 10: «Mais je tiens que, psychanalystes ou contrôleurs, nous ne sommes pas des pédagogues»

\* p. 11-12: «La pesée d'une situation d'apprentissage, faisant l'objet d'une constante évaluation, vient donc s'ajouter au fait qu'autorisé par une instance extérieure, le candidat n'est pas en position de savoir dans quelle mesure il s'autorise de lui-même. Aussi serait-il illusoire de s'engager dans une étude de la pratique des cures contrôlées sans s'attarder sur la pesée des exigences d'ordre institutionnel. [...] Un collègue qui exerce des responsabilités de haut niveau au sein de l'API faisait état de la grande différence qu'il observe dans le déroulement des cures de contrôle par lui pratiqués selon qu'ils sont libres ou autorisés»

\* p. 16: «Les justifications en vue de faire admettre son caractère indispensable sont devenues de plus en plus confuses, ténues et contradictoires. [...] L'exigibilité du contrôle en est venue à faire l'objet, de la part des vétérans comme des débutants, d'un large consensus étranger à toute référence aux exigences des instituts de formation et étranger, sauf exception, à toute raison. [...] Ainsi détaché de la référence à l'institution, le consensus dont le contrôle fait l'objet a-t-il pris le caractère d'une idéologie ou, pour dire les choses plus simplement, d'une croyance»

\* p. 18: «En vérité - j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le dire et je ne suis pas le seul - le patient est dépossédé de son analyse lorsque, dans son intérêt, on croit devoir la réifier pour en faire l'objet d'une formation»

\* p. 20: «L'analyse est toujours celle de celui qui dit»

\* p. 25-26: «Le recours à des tiers n'implique pas nécessairement une demande de prise en charge telle que le dévoilement de sa signification soit attendue de ces tiers. [...] Il résulte qu'aucune procédure spéciale ne saurait être considérée comme une condition de la transmission de la psychanalyse»

\* p. 53: «Comment pourrions nous oublier que certains de nos collègues sont devenus psychanalystes sans avoir jamais fait de contrôle? Tel est d'ailleurs en un sens mon propre cas. [...] Voilà qui aurait pu suffire à prouver que la procédure n'est pas indispensable - ou irremplaçable - et que par conséquent elle ne saurait être exigible»

\* p. 101: «Je n'avais pas toléré le discours de la maîtrise, discours mortifère s'il en est, prenant le patient comme objet d'une investigation positive»

\* p. 106: «[On] a dit et répété [...] que j'ai un doute quant à l'utilité du contrôle alors que ce que je conteste c'est son

exigibilité. [...] Dire que le contrôle n'est pas une condition nécessaire à la transmission de la psychanalyse ne préjuge en rien de son intérêt et de son utilité»

\* p. 111: «celui qui, faute d'avoir un contrôleur, en vient occasionnellement à parler des séances de l'un ou l'autre de ses patients durant les séances qu'il poursuit avec son psychanalyste, n'éprouve habituellement rien de semblable à cette pesée qu'exerce assez souvent le contrôle»

2) Maud Mannoni (p. 30): «La place du mort que risque d'occuper le patient dans les cas où le contrôleur fait de ce patient son affaire personnelle. [...] La question: qui parle à qui? demeure l'axe autour de qui la supervision s'ordonne»

3) Nathalie Zaltzman (p. 48): «Il choisit le contrôle comme seul détour momentané possible pour reprendre quand même le fil de sa rencontre ratée avec l'analyse, mais dans l'évitement de son analyse»

4) René Tostain (p. 58): «dans ce creuset qu'est la situation de contrôle, où il y a beaucoup de monde, je vois quatre personnes: il y a l'analyste de la personne qui vient en contrôle, celui qui vient se faire contrôler, le patient - on en parle à peine mais il existe quand même - et le dernier larron, le super analyste qui est là pour dire comment ça se passe. Je suis content de voir qu'on ne sait pas très bien ce qu'on fait dans toute cette affaire»

5) Monique Masson (p. 110): «Que penser de la situation où un analysant, objet ou prétexte de la supervision, répète à plusieurs reprises à son analyste contrôlé «il y a quelqu'un derrière vous»; [...] Et que penser à l'inverse d'une situation où un patient objet d'un contrôle [...] fit un passage à l'acte aboutissant à l'interruption brutale de son analyse quelques jours après la fin de la situation de contrôle en groupe de son analyste?»

6) Danielle Margueritat (p. 111): «lorsque mes deux contrôles se sont terminés je me suis dit par rapport à l'un d'eux: «enfin seuls» alors que, pour l'autre, je suis passée par une phase de total désinvestissement du patient et de son analyse»

7) Alain de Mijolla (p. 130): «C'était au temps où la pudique «supervision» n'avait pas remplacé «le contrôle». Avons-nous aujourd'hui vraiment échappé par cette substitution de termes au risque de passer de «l'analyse de contrôle» au contrôle de la psychanalyse».

Après ce florilège de citations j'en viens donc à penser (et je le répète, j'ai déjà fait part de toute cette réflexion, non seulement lors de mon passage à la reconnaissance d'analyste à mes deux analystes rencontrés mais aussi lors des journées cliniques d'Hélecin il y a trois ans) que l'exigibilité institutionnelle du contrôle me paraît un geste de maîtrise de la dite institution, qui ne peut que stériliser l'inventivité (donc la fécondité des errements et autres erreurs des analystes) de l'analyse. Qu'on l'appelle contrôle ou supervision ça reste une façon pédagogique, scolaire, de transmettre la psychanalyse, dont certains peuvent semble-t-il en retirer un



*DOSSIER L'EBP AUJOURD'HUI / DE BSP VANDAAG*

bénéfice, mais qui ressortit avant tout, au fond, quand elle est rendue obligatoire, à la nécessité de réassurance et de garantie, tant pour les analystes en supervision que pour leurs superviseurs (dont le supplément de narcissisme dû à cette position de «transmetteur» fait bien évidemment partie). Je voudrais aussi ajouter que jamais depuis quinze ans je n'ai entendu une proposition de débat à ce sujet, et que j'ai été étonné de l'absence de réflexion quelque peu argumentée sur le contrôle, hormis sa sempiternelle invocation réflexe face à un danger halluciné de mettre sur le marché de l'analyse des analystes charlatans (je repense à ce mot d'Isabelle Stengers, suite à la parution du «Livre Noir de la Psychanalyse», qui s'écriait

quelque chose comme: «rendez nous nos charlatans !»), et de faire de l'Ecole une institution peu sérieuse, faillissant à sa mission de transmettre la psychanalyse comme il se doit - et le doit-elle? La transmission est-elle une entreprise? (voir encore à ce sujet les échanges fructueux entre Conrad Stein et Victor Smirnoff, pp. 112-113). Et si oui la supervision est-elle l'unique rempart contre une absence de transmission? En un mot comme en cent, je dirais donc: il me semble que l'Ecole Belge de Psychanalyse, pour des raisons proprement psychanalytiques, se devrait de rendre institutionnellement la supervision incontrôlable...

DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

## EBP-BSP AUJOURD'HUI. PRINCIPES ET POSITIONS

LINA BALESTRIERE

Comme vous avez pu le lire dans le dossier ci-avant<sup>1</sup>, le groupe de travail «EBP-BSP aujourd'hui. Principes et positions» s'est constitué fin 2010 pour porter de manière spécifique le projet de reformuler nos repères fondamentaux en ce qui concerne la psychanalyse et sa transmission. Ce groupe s'inscrivait dans le projet plus large poursuivi ces trois dernières années de remettre en chantier et d'actualiser les représentations que nous avons de l'École, des positions qui sont les siennes, de son style propre de rapport à la psychanalyse.

Aujourd'hui nous n'allons pas reprendre les développements qui ont été consignés dans les textes ci-avant. Nous allons plutôt tenter de formuler ce que nous retenons de ce cheminement, les réflexions et impressions d'après-coup qui sont propres à chacun des quatre membres du groupe de travail qui interviennent à ces Journées. Ces courts exposés n'ont pas été préparés et discutés en groupe de travail, le projet étant de vous transmettre une parole singulière d'implication dans le groupe et d'effectivité de la mise au travail qu'il a produite.

Je vais donc essayer de vous dire quelques points de ce que je retiens des échanges très riches qui se sont déroulés pendant un an et demi. Ce faisant, j'aimerais pouvoir rendre perceptible ce qui est apparu de manière très tangible au cours de ces échanges: à savoir un style particulier de rapport à la psychanalyse. Oui, il y a un style particulier de rapport à la psychanalyse propre à l'École Belge, et

j'espère qu'il apparaîtra plus clairement au travers des exposés de ce week-end.

Je partirai de cette «parole singulière» que je viens d'évoquer. Le terme «singulier» est revenu à plusieurs reprises dans nos échanges. La rencontre singulière entre un analyste et un analysant est au cœur de toutes les élaborations. C'est de cette rencontre que l'analyste garde la marque active qui lui permet de se rapporter à la théorie et à l'institution. De ce fait, le rapport à la théorie est privilégié par rapport à l'adoption d'une théorie constituée, de même le versant instituant de l'institution est privilégié par rapport au versant institué, de même encore la transmission «de surcroît», pourrait-on dire, plutôt que la transmission organisée. Cette position a été largement partagée au sein du groupe. Et les textes que nous vous avons transmis en portent amplement la trace.

Ce qui est intéressant, de mon point de vue, est que cette attention à la singularité ne cède pas sur l'appréhension de ce qui est «commun»: la théorie consignée par nos prédécesseurs et par nos contemporains; les principes du fonctionnement psychique et la métapsychologie qui en rend compte; le cadre de la rencontre analytique; les moments institués d'une association, pour ne citer que ces quelques points. Il y a eu débat dans le groupe à cet endroit. Par moments l'opposition entre le singulier et le corpus psychanalytique ou la communauté psychanalytique avec ses acquis et ses règles a pu engendrer une mise à distance de ces derniers alors qu'une prépondérance était accordée à la singularité, au surgissement, à la surprise. Et

1 Voir les pages précédentes de ce n°.

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

la question a été posée: craindrait-on que la psychanalyse s'effrite, se dilue, se perde si on largue les amarres de ce qui est établi? Or il est effectivement intéressant de larguer ces amarres, car nous savons et éprouvons que notre savoir est incertain, que nos institutions sont bancales, que la rencontre avec l'analysant est imprévue, surprenante et déroutante, que «La» psychanalyse n'existe pas et que, en ce qui concerne sa transmission, on ne sait jamais ce qu'on transmet. C'est pour cela d'ailleurs que la psychanalyse est vivante et nos associations stimulantes. C'est l'incomplétude de la théorie et l'acceptation de se perdre, plutôt que l'agrippement aux certitudes, qui font qu'on a des chances de s'y retrouver.

Tout cela me paraît juste et fort. Mais je ne partage pas la méfiance par rapport à ce qui est commun, à ce qui est établi, à ce qui peut se présenter comme un corpus aux catégories précises. Je ne ressens pas la crainte d'être prise au piège d'un système qui pourrait étouffer ma singularité ou m'inhiber par des énoncés surmoïques. Ma pratique singulière de la psychanalyse, ma théorisation toujours en chantier de cette pratique, ne sont singulières que parce qu'elles sont et ont été mises en forme par l'appropriation (et le travail que cela comporte) de ce qui ne m'appartient pas. Et ce qui ne m'appartient pas est aussi bien ce qui m'habite, l'étranger à moi, mon inconscient, que la théorie consignée par Freud, Lacan et quelques autres et, plus largement, ce qui m'a été transmis et que je garde comme un bien précieux. L'accentuation du singulier ne va pas, pour moi, sans l'accentuation de ce qui ne l'est pas, mais relève de la confrontation constante avec ce qui a été déjà pensé, déjà élaboré, déjà théorisé. Le singulier, en psychanalyse, ne surgit comme effet de la rencontre que si, non seulement je me confronte avec ce qui a été déjà pensé, mais j'élabore pour moi-même ce que je retiens de cette confrontation. Et cette élaboration se fait grâce à un jugement sur ce déjà pensé qui relève autant de mes choix conscients que de «mes préférences profondément enracinées», comme dirait Freud, ces préférences enracinées dans les motions inconscientes. Privilégier la seule perspective

de la singularité me paraît négliger le sol dans lequel elle s'enracine et duquel elle se nourrit: sol étranger, dans lequel il faut s'enfoncer pour s'en extraire grâce à un travail de pensée et de jugement, d'élaboration et de choix.

Expérimenter cette tension entre le singulier et le commun, faire l'expérience du travail qu'elle implique et auquel on consent c'est pour moi tirer les conséquences de l'hypothèse de l'inconscient, qui nous spécifie en tant qu'analystes. Pour avoir éprouvé ses effets dans mon analyse, je peux, dans ma pratique d'analyste, me fier à son surgissement imprévisible, me perdre dans les méandres associatifs, ceux de l'analysant et les miens, je peux donner voix à une pensée que je n'ai pas encore pensée mais qui surgit et me surprend. Mais justement parce que j'ai été mise à son épreuve dans mes propres analyses, je sais combien l'inconscient est rusé et la puissance qui est la sienne. Je mesure combien encore aujourd'hui des résistances à l'analyse m'habitent, combien je peux avoir «horreur de mon acte», comme disait Lacan, combien je peux être tentée d'éviter l'affrontement avec les forces en jeu convoquées en séance, combien il peut être tentant d'intervenir à partir d'un enjeu personnel. L'accent sur la singularité ne me paraît pas, à lui tout seul, rendre compte de ce qu'implique le travail de l'analyste aux prises avec l'inconscient, le sien et celui de ses analysants. A lui tout seul, il transmet, à mon sens, une idée de l'inconscient plutôt édulcorée qui ne fait pas suffisamment de place au feu au théâtre et aux matières explosives, au bistouri et au labeur de l'archéologue.

La psychanalyse est une pratique et une théorie du conflit et il me paraît bienvenu qu'une tension conflictuelle habite notre manière de nous y rapporter. Il me paraît essentiel que nous soyons attentifs à penser ce rapport comme un champ d'action où plusieurs traits, et en tout cas au moins deux, soient mis en tension dans leur différence et dans leur opposition. C'est pourquoi pour moi la singularité n'est pas la valeur essentielle mais une valeur qui ne prend tout son relief que de se confronter à d'autres valeurs tout aussi essentielles.

Je voudrais maintenant vous faire part d'une autre question qui a été abordée dans nos échanges et qui m'a beaucoup intéressée: il s'agit de la question de l'idéal. Y a-t-il un idéal psychanalytique, un idéal de cure auquel on serait censé aspirer ou auquel on devrait se conformer en tant qu'analyste? La question est forte mais redoutable. Elle touche, en effet, un point très sensible puisqu'elle pose la possibilité d'une exclusion: tout ce qui ne tend pas vers l'idéal serait exclu du champ de la psychanalyse. Le narcissisme de l'analyste paraît dès lors menacé: il se pourrait que sa pratique ne soit pas psychanalytique et que de ce fait il soit disqualifié, exclu de ce qu'il croit être.

En prenant en compte ces effets possibles, l'assimilation de l'idéal à un énoncé surmoïque a d'abord circulé dans le groupe. L'idéal joue comme un impératif surmoïque inhibiteur, contraignant et rigidifiant ce qui devrait se maintenir mobile, espace de jeu aux innombrables potentialités.

Mais à un examen plus attentif, le champ de la notion d'idéal se montre plus large. L'idéal n'est pas uniquement du côté du surmoi, il est aussi du côté de l'idéal du moi. Qu'il soit du côté de l'idéal du moi, cela veut dire qu'il peut fonctionner du côté de l'acceptation de l'incomplétude et du côté du désir, né de cette acceptation, de mettre sans cesse cette incomplétude au travail, tout en sachant qu'elle ne sera jamais obturée. L'idéal du moi, si on le différencie du moi idéal comme l'a fait Lacan et Aulagnier après lui, est du côté de la castration symbolique et de la promesse qui soutient le désir. Nous avons lu, dans le groupe de travail, un texte fort intéressant de Pierre Fédida intitulé «Les psychanalystes malades de la psychothérapie». Il y était soutenu que la situation psychanalytique n'est jamais acquise, mais toujours en passe d'être désinstaurée et toujours en tension de restauration. «Ce qu'on appelle situation psychanalytique – disait-il dans cet article – ne saurait se penser sans cette désinstauration/ réinstauration. N'est-ce pas d'ailleurs – continuait-il – l'écart par rapport à l'idéal de la situation qui sollicite le travail psychanalytique?» P. Fédida nous invite ainsi à penser que le travail psy-

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012*

chanalytique dans la cure est sollicité par l'écart entre la situation actuelle à laquelle on est confronté et l'idéal de cette situation. L'idéal est en effet une «sollicitation», un «appel», et on peut donner à ces termes toute leur force pulsionnelle. Une «sollicitation», un «appel» à partir de l'écart inévitable et nécessaire, rendant l'écart un moteur du travail psychanalytique.

Je vais conclure. Si je devais dire le mérite du travail de ce groupe, je dirais que c'est celui d'avoir pu affronter des questions difficiles, même «menaçantes», et de les avoir traitées avec simplicité et ouverture. Je garde l'impression d'avoir moi-même cheminé, d'avoir pu préciser non seulement mes représenta-

tions concernant l'École mais mes propres représentations concernant la spécificité de mon rapport à l'analyse.

Comme vous l'avez certainement entendu, il n'y avait pas de «belle unanimité» dans le groupe de travail «EBP-BSP aujourd'hui». Il y a eu unanimité, cependant, sur la fécondité de l'échange et de la confrontation. D'autant plus que séance après séance devenait perceptible un style particulier qui nous réunissait. Comme je vous le disais, on peut en tracer des traits: le refus de tout dogmatisme, de toute langue de bois, de toute référence à un jargon technique à même de clôturer la question en produisant une réponse ficelée d'avance; le refus aussi de l'unique, que cette

unicité prenne la forme d'un maître, d'une théorie, d'un nom, d'une vérité, d'un idéal. L'École Belge de Psychanalyse est plurielle et fait du pluriel une valeur à laquelle elle tient. Je pourrai encore souligner la prédilection non pas du discours sur la chose mais plutôt sur le rapport à la chose. Ou encore la disposition à une parole personnelle, qui ne craint pas de «balbutier» (je reprends ici le terme de Thierry Snoy) ni de s'exprimer en langage courant, non technique. Mais ces traits ne rendent pas compte d'un style. Aucun trait, d'ailleurs, ne peut rendre compte d'un style. Il y va, en effet, du singulier, d'une parole singulière.

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012***BSP-EBP VANDAAG. PRINCIPES EN STANDPUNTEN\***

LINA BALESTRIERE

Zoals u heeft kunnen lezen in het dossier op vorige bladzijden, werd eind 2010 de werkgroep “BSP-EBP vandaag. Principes en standpunten” opgericht met de specifieke bedoeling om onze fundamentele richtpunten wat betreft de psychoanalyse en de transmissie ervan te herformuleren. De groep past in het kader van een project dat de laatste drie jaar op stapel stond om de voorstellingen over de School, haar standpunten, de eigen verhouding tot de psychoanalyse aan de tijd aan te passen. Vandaag zullen we ons niet opnieuw inlaten met de uitwerking die op papier werd gezet en die u terugvindt in de teksten die u reeds las. We zullen veeleer onder woorden trachten te brengen wat we van de afgelegde weg hebben onthouden, reflecties en indrukken achteraf die specifiek zijn voor elk van de vier leden van de werkgroep die op deze dagen interveniëren. Deze korte uiteenzettingen werden niet voorbereid en niet ter discussie voorgelegd in de werkgroep. De bedoeling is dat elk van hen in “singuliere” beoordelingen over de eigen betrokkenheid bij de groep spreekt en over het resultaat van het werk dat er werd verricht.

Ik zal dus een poging doen om enkele punten aan te halen die mij zijn bijgebleven van de zeer vruchtbare discussies die gedurende twee jaar plaats hebben gevonden. Daarmee wil ik graag aantonen wat tijdens deze discussies heel erg voelbaar is geworden: te weten de heel eigen verhouding van de Belgische School tot de psychoanalyse. Ik hoop dat de lezingen van dit weekend u hiervan een helderder beeld zullen geven.

Ik vertrek dus van dit “singuliere spreken” dat ik daarmee heb vermeld. De term “singulier” is tijdens onze debatten verschillende keren opgedoken. De “singuliere” ontmoeting tussen een analyticus en een analysant vormt de kern waarrond elk idee wordt uitgewerkt. Het is van deze ontmoeting dat de analyticus het actieve merkteken bewaart dat hem in staat stelt om zijn relatie tot de theorie en het instituut aan te gaan. Dit maakt dat de verhouding tot de theorie primeert op het adopteren van een gevestigde theorie. Op dezelfde manier primeert de instituerende kant van het instituut op de verhouding tot de geïnstitueerde kant. Op dezelfde manier zien we de “transmissie” eerder als een “een toemaatje” zou men kunnen zeggen, dan als een georganiseerde “transmissie”. De leden van de groep deelden dit standpunt grotendeels. En de teksten die we hebben doorgegeven dragen hiervan ruimschoots het spoor.

Vanuit mijn standpunt is het interessant om zien dat deze aandacht voor het singuliere niet wijkt voor het begrijpen van wat “gemeenschappelijk” is: de theorie die door onze voorgangers en onze tijdgenoten werd neergeschreven; de principes van het psychisch functioneren en de metapsychologie die dat weergeeft; het kader van de psychoanalytische ontmoeting; de geïnstitueerde momenten van een vereniging, om maar enkele punten op te noemen. Over deze punten is er discussie geweest binnen de groep. Op sommige momenten heeft de tegenstelling tussen het singuliere en het analytische corpus of de psychoanalytische gemeenschap met zijn verworvenheden en regels een distantiëring teweeggebracht ten opzichte van

---

\* Uit het Frans vertaald door Helen Van Dorpe

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

deze laatste wanneer een overzicht werd toegekend aan het "singuliere", aan de opwelling, de verrassing. En de vraag werd gesteld: vreest men dat de psychoanalyse uit elkaar valt, opgelost wordt, zich verliest als men de trossen van het gevestigde losgooit? Of is het inderdaad interessant om deze trossen los te gooien omdat wij weten en ervaren dat ons weten onzeker is, dat onze instellingen wankel zijn en dat de ontmoeting met de analysant onverwacht, verrassend en verwarrend is, dat "De" psychoanalyse niet bestaat en dat we wat betreft de transmissie nooit weten wat doorgegeven wordt? Dat is trouwens de reden waarom de psychoanalyse leeft en onze associaties stimulerend zijn. Het is de onvolkomenheid van de theorie en de aanvaarding dat men zich erin kan verliezen, veeleer dan het vastklampen aan de zekerheden die maken dat we de kans hebben om ons erin terug te vinden.

Dat alles lijkt me juist en pertinent. Maar ik deel het wantrouwen niet voor het gemeenschappelijke, voor het gevestigde, voor wat zich kan presenteren als een corpus met precieze categorieën. Ik voel de vrees niet om in de val gelokt te worden door een systeem dat mijn 'singulariteit' zou kunnen verstikken of door uitspraken van het Boven-Ik zou kunnen remmen. Mijn 'singuliere' praktijk om aan psychoanalyse te doen, mijn theorievorming die vanuit mijn praktijk vertrekt, zijn maar 'singulier' voor zover ik (door mijn werk) wat mij niet toebehoort, heb eigen gemaakt en vorm gegeven. En wat niet van mij is, mijn bezit niet is, is evengoed dat wat in mij huist, het mij vreemde, mijn onbewuste, evenzeer als de theorie van Freud, Lacan en sommige anderen en in bredere context, alles wat mij werd doorgegeven en wat ik als iets precieus bewaar. De klemtoon leggen op het singuliere kan voor mij niet zonder de klemtoon te leggen op wat het niet is. Het singuliere vloeit voort uit de voortdurende confrontatie met wat reeds gedacht werd, uitgewerkt, reeds in theorie gegoten. In de psychoanalyse ontspringt het "singuliere" slechts als resultaat van de ontmoeting voor zover ik me niet enkel confronteer met het reeds gedachte, maar ook voor mijzelf uitwerk wat ik van deze confrontatie heb onthouden. En deze elaboratie

kan gebeuren dank zij een beoordeling van dat reeds gedachte dat evenzeer voortvloeit uit mijn bewuste keuzes als uit "mijn voorkeuren die diep verankerd zijn" zoals Freud zou zeggen, verankerd in onbewuste moties. Singulariteit als enig perspectief kiezen, lijkt mij de bodem te verwaarlozen waarin ze wortelt en waaraan ze zich voedt: een vreemde bodem, waarin men moet wegzinken om zich eruit te bevrijden dankzij denkwerk en oordeelvorming, dankzij elaboraties en keuzes.

Deze spanning ervaren tussen het singuliere en het gemeenschappelijke, de ervaring opdoen van het werk dat hiermee gepaard gaat en dat ik bereid ben te doen, betekent voor mij dat ik de gevolgen trek uit de hypothese van het onbewuste, die ons als analytici onze specificiteit verleent. Doordat ik de effecten ervan in mijn eigen analyse heb ervaren ben ik in staat om in mijn praktijk te vertrouwen op de onvoorspelbare manifestatie van het onbewuste, kan ik mij verliezen in de associatieve kronkels, die van de analysant en de mijne, kan ik een gedachte die ik nog niet heb gehad maar die bij mij opkomt en me verrast, in woorden omzetten. Net omdat ik op de proef werd gesteld in mijn eigen analyses, weet ik hoe listig het onbewuste is en ken ik de kracht ervan.

Ik herken vandaag nog de weerstand tegen de analyse die bij mij leeft, hoezeer ik "mijn daden kan verafschuwen" zoals Lacan beweerde, hoezeer ik ertoe neig om de confrontatie met het krachtenspel dat tijdens de sessie opgeroepen wordt, uit de weg te gaan, hoe verleidelijk het kan zijn om tussen te komen vanuit een persoonlijke inzet. Uitsluitend het accent leggen op de singulariteit lijkt me geen rekening te houden met het werk van de analyticus die aan het worstelen is met zijn onbewuste en dat van zijn analysanten. Op zichzelf genomen, geeft dat naar mijn gevoel een nogal zeemzoet idee van het onbewuste dat niet voldoende plaatsmaakt voor het vuur op het theater en voor het explosief materiaal, voor het scalpel en voor het zwoegen van de archeoloog.

De psychoanalyse is een praxis en een theorie van het conflict en het lijkt me zeer wel-

kom dat een conflictueuze spanning onze verhouding tot de psychoanalyse kenmerkt. Het lijkt me essentieel om deze verhouding te denken als een actieveld waar verschillende kentrekken, in ieder geval tenminste twee door hun verschil en hun tegenstelling, onder spanning worden gezet. Daarom is het singuliere voor mij niet de essentiële waarde maar een waarde die slechts zijn volledige betekenis krijgt door de confrontatie met andere waarden die even essentieel zijn.

Nu zou ik u graag over een ander probleem spreken dat tijdens onze discussies werd aangeraakt en mij sterk heeft geïnteresseerd: het probleem van het ideaal. Bestaat er zoiets als een psychoanalytisch ideaal, een ideale analyse die men zou moeten nastreven of waaraan men zich als psychoanalyticus zou moeten spiegelen? Het is een pertinente maar een te duchten vraag. Zij raakt inderdaad een zeer gevoelige snaar want ze maakt uitsluiting mogelijk: alles wat niet het ideaal benadert zou uit het psychoanalytisch veld verwijderd worden. Het narcisme van de analyticus/ca lijkt me bijgevolg bedreigd: het zou kunnen dat zijn/haar praktijk niet psychoanalytisch is en dat hij/zij gediskwalificeerd wordt, uitgesloten uit wat hij/zij gelooft te zijn.

Rekening houdend met deze mogelijke gevolgen, circuleerde aanvankelijk in de groep de idee om het ideaal gelijk te stellen met een uitspraak van het Boven-ik. Het ideaal als een remmend, dwingend imperatief van het Boven-ik, onbuigzaam makend wat in beweging zou moeten blijven, een speelruimte met talloze mogelijkheden.

Maar bij nader onderzoek, blijkt de notie van ideaal breder te zijn. Het ideaal situeert zich niet enkel aan de kant van het Boven-ik, maar ook aan de kant van het ik-ideaal, wat betekent dat het kan functioneren aan de kant van de aanvaarding van het tekort en aan de kant van het verlangen dat uit de aanvaarding van dit tekort ontstaat, dat het voortdurend deze onvolkomenheid aan het werk kan zetten, wetend dat dit tekort nooit wordt opgevuld. Als men het ik-ideaal onderscheidt van het ideale ik zoals Lacan en na hem Aulagnier hebben gedaan, dan situeert

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012*

het zich aan de kant van de symbolische castratie en de belofte die het verlangen onderbouwt. We hebben in de werkgroep een heel interessante tekst gelezen van Pierre Fédida met als titel "Psychanalystes, malades de la psychothérapie". Daarin werd beweerd dat de psychoanalytische situatie nooit een verworvenheid is. Ze staat altijd op het punt te niet te worden gedaan, altijd onder druk om opnieuw geïnstalleerd te worden. Wat men psychoanalytische situatie noemt – zegt hij in dit artikel – kan niet gedacht worden zonder dit desinstalleren – herinstalleren. Hij vervolgt: is het trouwens niet de kloof in de verhouding tot het ideale van de situatie die aanspoort om analytisch te werken? P.Fedida zet ons er zo toe aan om te denken dat het psychoanalytisch werk in de analyses in gang gezet wordt door de confrontatie met de kloof tussen de actuele situatie waarmee men geconfronteerd wordt en het ideaal van deze situatie. Het ideaal is inderdaad een "beroep doen op", een "appel" en men mag aan deze termen hun volledige pulsionele kracht toe-

kennen. Een "beroep doen op", een "appel" vanuit de onvermijdelijke en noodzakelijke kloof, en de kloof tot motor maakt van het psychoanalytisch werk.

Ik besluit. Als men mij vraagt welke de verdienste deze groep heeft, zou ik antwoorden dat het de durf is geweest om moeilijke, zelfs "bedreigende" vraagstukken aan te hebben gepakt, en ze met openheid en eenvoud behandeld te hebben. Ik heb de indruk van zelf een weg te hebben afgelegd, niet enkel heb ik mijn voorstellingen die ik over de School had, kunnen preciseren maar ook mijn eigen voorstellingen met betrekking tot mijn eigen specifieke verhouding tot de analyse.

Zoals u zeker hebt gehoord, was er van "roerende eensgezindheid" in de werkgroep "BSP-EBP vandaag" geen sprake. Toch was er eensgezindheid en wel over de vruchtbaarheid van debat en confrontatie. Temeer omdat zich sessie na sessie een bijzondere stijl aftekende die ons verenigde. Zoals ik al zei

kan men de omtrekken ervan schetsen: het weigeren van elk dogmatisme, van elk wellig spreken, van elke referentie naar technisch jargon dat in staat blijkt om een vraag zo te formuleren dat ze eindigt in een vooraf geconstrueerd antwoord; de weigering ook van het ene, in de vorm van een meester, een theorie, een naam, een waarheid, een ideaal. De Belgische School is meervoudig en maakt van haar meervoudigheid een waarde waaraan ze gehecht is. Ik zou ook nog kunnen onderstrepen dat onze voorkeur uitgaat niet naar het discours over de zaak, maar naar de verhouding tot de zaak. Of ook nog de instelling om persoonlijk te spreken, zonder vrees om te stamelen (ik herneem hier de term van Thierry Snoy) of om zich uit te drukken in gewone, niet technische spreektaal. Geen enkele kentering trouwens kan de weergave zijn van een stijl. Hier gaat het effectief om het singuliere, van het singuliere spreken.

*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

## PSYCHOANALYTISCHE ZEKERHEDEN IN ONZEKERE TIJDEN

FONS VAN COILLIE

In de loop van de geschiedenis van onze School zijn er twee teksten geweest die beschouwd werden als representatief voor de eigenheid van de School: een tekst van Antoon Vergote uit 1972 en een van Jean Florence van 1992. Een van de ambities van Lina als presidente was de redactie van een nieuwe tekst die meer zou aansluiten bij de ideeën en de problemen van onze tijd. De werkgroep die daarvoor geregeld bijeenkwam liet al snel de idee van één tekst varen. In plaats daarvan zouden er meerdere teksten komen, die geen uiting zouden zijn van iets als de 'identiteit' van de School maar die eerder de verschillende standpunten zou weerspiegelen die binnen onze School naast elkaar leven, soms met elkaar en soms tegen elkaar. Met dit project kunnen we wellicht ook beter aansluiting vinden bij onze tijd waarin wij niet meer het houvast kennen van één waarheid, maar integendeel soms stuurloos geraken door de vele gezichten van wat zich als waarheid aandient.

Ik was zelf aan een tekst beginnen schrijven onder de voorlopige titel 'wat weten we zeker?', maar na een tijdje vlotte het niet meer en mijn schrijven viel stil. Toen werd Thierry Snoy zijn tekst *Notes sur la "transmission"* rondgestuurd. Die tekst was voor mij een echte verademing en bracht mij opnieuw tot schrijven. Belangrijk voor mij was onder meer dat Thierry Snoy zijn tekst eindigt met een aantal persoonlijke bedenkingen, die mij de vrijheid schonken om ook iets persoonlijker te zijn in mijn geschrift. Thierry eindigde met het meer persoonlijke, ik wil er mee beginnen.

Ik ben 'van nature' (?) een scepticus. Bij al wat als waarheid wordt voorgeschoteld heb ik vragen en twijfels, ik sta sceptisch tegenover alle zekerheden. Op mijn manier was en ben ik nog steeds een cartesiaan: twijfel is niet alleen de eerste zekerheid, het is vooral de oorsprong en ook de blijvende voedingsbodem van het denken, waarzonder het denken snel steriel wordt. Mijn scepticisme heeft mij niet alleen verwijderd van het traditionele geloof waarin ik ben grootgebracht, het heeft mij ook tot de filosofie gevoerd en nadien tot de psychoanalyse.

In de filosofie vond ik veel van wat ik er hoopte te vinden: een denken dat niet bang is van twijfels, dat in de eerste plaats kritisch is en vooral niet dogmatisch, een denken dat zich verre houdt van het wijd verbreide spuien van persoonlijke opinies zonder enig soortelijk gewicht. Toch was de filosofie voor mij ten dele een teleurstelling, omdat ik het gevoel had dat zij, met al haar abstracte theorieën, te ver verwijderd bleef van het reële leven, van het lichaam, van ons vlees en onze driften. Filosofische overtuigingen leken nauwelijks een invloed te hebben op het reële leven van de filosofen. Het kwam mij ook voor dat sommige grootse filosofieën tegelijk ook een groot scherm zijn waarachter persoonlijke drama's verborgen moeten blijven.

Zo kwam ik dan bij de psychoanalyse terecht, die niet alleen leert dat de mens in de eerste plaats een driftmatig wezen is dat beheerst wordt door conflicterende passies, maar die aan die theorie ook een praktijk verbindt. Die praktijk maakt gebruik van een



*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

van de grote menselijke passies, het verlangen naar kennis en waarheid. Daarmee wil ze de strijd aangaan met een andere passie, die minstens even groot is: *'la passion de l'ignorance'*, onze neiging om de waarheid te verdringen en in de plaats illusies voor waarheid aan te nemen. Onvermijdelijk moest ik ook in de psychoanalyse teleurgesteld worden, omdat haar praxis niet kan bewerken dat de mens in zijn verhouding tot de waarheid ten gronde verandert. Descartes' alles omvattende twijfel duurde ook maar een paar seconden. Eigenlijk was zijn zogenaamde twijfel niet veel meer dan een filosofische truk om een reeks onbetwifelbare zekerheden te kunnen poneren. In blijvende onzekerheid leven is wellicht onmogelijk. Het is dan ook geen verrassing dat de illusies die doorprikt werden in een psychoanalyse vaak gewoon vervangen worden door nieuwe illusies, die op hun beurt fanatiek beleden en verdedigd worden. Zo'n houding strookt niet met de basisprincipes van de psychoanalyse, maar ze duikt desondanks telkens opnieuw op in de psychoanalytische beweging zelf. Mijn teleurstelling in de psychoanalyse heeft mij niet echt van haar verwijderd – ik zou niet weten waar naartoe, want ik heb nog niets gevonden dat beter is – maar die teleurstelling heeft mij wel bevestigd in mijn fundamentele levenshouding van scepsis, ook tegenover de psychoanalytische theorie en praktijk.

Mijn teleurstelling in de analyse mag dan wel onvermijdelijk geweest zijn, maar, moest ze ook onvermijdelijk zo groot zijn? Is er geen psychoanalyse denkbaar die meer ruimte heeft voor onzekerheid en twijfels, die minder dogmatisch is, die wat hogere eisen stelt aan haar theorievorming, die minder religieuze trekken heeft?

Dit zijn ook de vragen die Thierry Snoy in zijn tekst aankaart. Het is een grote verdienste van zijn tekst dat hij, een analyticus, zijn twijfels en onzekerheden over de analyse niet verbergt. Daardoor is zijn tekst ook een tekst die aansluit bij onze tijd, die een tijd is van onzekerheid, zelfs van ontredde-ning. Ik heb nog les gekregen van Alfons De Waelhens en ik herinner mij dat hij eens zei dat

de samenleving veranderd was: van dwangneurotisch was ze hysterisch geworden. De laatste jaren van die dwangneurotische maatschappij heb ik nog gekend in mijn kinderjaren. Het traditionele geloof hield iedereen in het gareel met onwrikbare dogma's en strakke rituelen. We werden bedreigd met hel en verdoemenis als we ons zouden durven overgeven aan onnoembare zonden. Autoriteiten werden toen nog gevreesd. Op het doodsprentje van mijn grootvader stond als ultieme lofbetuiging dat "hij een *godvrezend* man was". Naast alle diep rooms gekleurde schuldgevoelens waren er ook nog grootse idealen die veel nonkel paters naar de missies hebben gebracht. Freud was geen religieus man, maar daarom niet zonder geloof: hij geloofde in wetenschap en rationele kennis, en de waarheid onverbloemd onder ogen te zien was zijn ideaal en dat van zijn psychoanalyse.

Analytici dragen onvermijdelijk de kenmerken van hun generatie. De creativiteit, de vrolijke chaos van de beginnende psychoanalyse werd al snel beteugeld door opleidingsinstituten waar jonge kandidaten zich leerden onderwerpen aan de onwrikbare regels van de analyse. De analytici waren autoritair, hun neutraliteit was koele afstandelijkheid, en de strenge bewaking van het analytische kader was de eerste en onaanstbare regel van elke analytische praktijk. Maar tijden veranderen, zo stelde De Waelhens vast. De dwangneurotische opoffering werd verruild voor hysterische idealen van vrijheid en gelijkheid. Waar vroeger het verschil tussen man en vrouw werd benadrukt, werd nu gewezen op hun fundamentele gelijkheid. Het asymmetrische traditionele huwelijk werd een open huwelijk, en nog wat later moest de vrije liefde de weg bereiden voor een ideale wereld zonder oorlog of geweld. Voor de maatschappelijke bevrijding wist men niet goed of men alle macht aan de arbeiders moest geven dan wel de verbeelding aan de macht brengen. Ook hier was de psychoanalyse kind van haar tijd. Na een leuke flirt met het surrealisme en geïnspireerd door de filosofie van voornamelijk Hegel, Sartre en Heidegger, doorbrak Lacan het analytische keurslijf met zijn passioneel

pleidooi voor de bevrijding van het verlangen. Durf te verlangen! is de essentie van zijn boodschap, en zijn helden zijn diegene die, zoals Antigone of Oedipoes, bereid zijn hun leven te geven voor hun verlangen. Hij zingt ook de lofzang van de hysterica die vasthoudt aan haar verlangen naar een niet te bevredigen verlangen.

Een volgende kanteling in de tijdsgeest heeft geleid tot de dominantie van een andere pathologie, die van het contact en de stemmingstoornissen. De sociale banden zijn in onze tijd veel minder duurzaam. Het open huwelijk is een gebroken huwelijk geworden met als gevolg veel eenzaamheid, ontredde-ning en ook armoede, en daarnaast het moeizame geknutsel van nieuw samengestelde gezinnen. Tegen de dreigende leegte verdedigt men zich met frenetiek zoeken naar vluchtig genot, of ook met zijn narcisme – niet het narcisme van de zelfliefde want zelfs die liefde lukt niet meer, maar het narcisme van controle, macht en succes. Contacten met anderen zijn vluchtiger en wisselvalliger geworden, en de betrokkenheid op waarden en idealen is weinig stabiel en onsamenhangend. Gezagsdragers ondervinden dagelijks dat ze nog maar weinig autoriteit kunnen ontlenen aan hun positie, dat ook zij nog slechts gerespecteerd worden als ze dat verdienen. Analysanten spreken hun analyticus onmiddellijk aan met de voornaam, alsof ze twee gelijken waren! De hedendaagse mens maakt zich nog maar weinig illusies – met alle voor- en nadelen van dien. Hij gelooft niet meer zo blindelings in een *sujet supposé savoir* en laat zich dan ook niet meer zo makkelijk verleiden tot een klassieke analyse. Zijn aanhechtingspunt voor een overdracht is minder 'de Ander die weet' dan een ander die in hem geïnteresseerd is. Hij verwacht van zijn analyticus meer dan welwillende neutraliteit. Ik las ooit dat als een analyticus begint te dromen van zijn analysant, hij beter met die analyse kon stoppen. En als het nu eens omgekeerd was, dat een analyticus er beter mee kan stoppen als hij niet droomt van zijn analysant?

De scepticus is ook een kind van deze tijd: hij ontmaskert alle illusies, wellicht uit angst

*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

om opnieuw gedesillustreerd te raken. En als hij analyticus is, dan vraagt hij zich af wat *weten* wij analytici eigenlijk, wat is onze kennis waard, waarvan kunnen wij zeker zijn? Nu kunnen we niet anders dan toegeven dat van onze theorieën maar weinig zeker is. Meestal voldoen de analytische theorieën niet eens aan de allereerste voorwaarde om van zekerheid te kunnen gewagen, namelijk dat wij analytici het onder elkaar zouden eens zijn. Het tegendeel blijkt het geval, wij zijn het over zo goed als niets met elkaar eens: niet over de theorie, niet over de praktijk en ook niet over de analytische opleiding.

Die onenigheid belet niet dat wij toch heel wat gemeen hebben. In de eerste plaats delen wij de ervaring dat een analyse een ingrijpend proces is (of kan zijn) dat niet alleen therapeutische effecten heeft maar ook een subject verandert en verrijkt. We zijn ook verbonden door onze gehechtheid aan de 'analytische zaak', wij delen het verlangen dat de analytische theorie en praktijk verder zouden blijven bestaan. We weten allen dat 'analyticus' geen beroep is dat men aanleert en uitoefent zoals een ander. Men moet vooreerst zich de analyse eigen maken in de eigen analyse, die zoals alle andere analyses, gedreven wordt door overdracht, een verhouding die volgens Freud fundamenteel dezelfde is als die in de hypnose of in de verliefdheid. De analysant idealiseert zijn analyticus en de psychoanalyse. Hij hoopt na zijn analyse gelukkig, vrij en onafhankelijk, of minstens wijs te zijn. Tijd en realiteit komen knagen aan die hooggespannen verwachtingen, maar het is vooral het analytisch proces zelf dat uiteindelijk een 'des-idealiserende' tot stand brengt, of dat zou moeten doen. De psychoanalyse zal de wereld niet redden, ze zal zelfs niemand gelukkig maken. Maar toch is een analyse een buitengewone ervaring die men niet zou willen gemist hebben.

Wat doet men als een verliefdheid voorbij is? Ofwel neemt men afscheid, ofwel kiest men ervoor toch verder te gaan met die persoon die nu niet meer die unieke ideale is, maar die men intussen heeft leren kennen

en appreciëren, die men graag is beginnen zien, waaraan men gehecht is geraakt. De blinde verliefdheid is veranderd in een persoonlijke keuze om samen verder te gaan. Zo ook zal men op het einde van zijn analyse zijn analyticus bedanken en de psychoanalyse achterlaten om aan een nieuwe fase in zijn leven te beginnen. Tenzij men ervoor kiest om verder met de psychoanalyse bezig te zijn, als analyticus. Men heeft de analyse leren kennen en is van haar gaan houden. Ondanks een aantal desillusies blijft men de analyse iets heel bijzonders vinden – men blijft toch een beetje verliefd – en men wil zich voor haar engageren. Het analyticus-zijn gaat deel uitmaken van onze identiteit, van ons *ik* en ons *ik-ideaal*, en ook van diens bewaker, het Boven-ik dat soms door zijn strengheid een verlamme uitwerking heeft op de analyticus. Het is dan ook niet te verwonderen dat de des-idealiserende van de psychoanalyse (of, a. g. de analyse van de overdracht) veel moeilijker is bij analysanten die zelf ook analyticus willen worden dan bij een normaal persoon. Van hieruit vallen een aantal trekken te begrijpen die de geschiedenis van de analytische beweging ontsieren, en waar Thierry Snoy ook naar verwijst: dogmatisme, fanatisme, quasi religieuze dweepzucht. Valt daar dan niet aan te ontsnappen?

Daar valt vermoedelijk niet helemaal aan te ontsnappen. Maar het valt toch op dat wanneer analytici zelfverzekerd en dogmatisch uit de hoek komen, dit bijna altijd in een context is van zuiver theoretische uiteenzettingen, waarbij klinische verwijzingen slechts mogen meespelen als illustratie van briljante ideeën. Omgekeerd heeft iedereen al wel ervaren hoe scherpe theoretische meningsverschillen tussen analytici veel minder scherp worden wanneer die analytici een open discussie aangaan over klinische gevallen. Dat mag niet verbazen, want wat wij analytici ook nog gemeen hebben is de ervaring van een kliniek waar weinig zekerheden te rapen vallen. Onze praktijk is er een van vragen, van onzekerheid en angst, met daarnaast gelukkig ook van onvoorspelbare momenten van waarheid en begrip, van schoonheid en ontroering.

De onzekerheid die inherent is aan de analytische praktijk werd vroeger beperkt en gecamoufleerd door psychoanalytische instituten die regels oplegden over frequentie en duur van de zittingen, betaling bij afwezigheid, enz. Die strikte regels leken gebaseerd te zijn op een soliede kennis van het analytische proces. Lacan doorbrak radicaal dat strakke kader. Sindsdien is niet alleen elk analyticus verantwoordelijk voor zijn eigen kader, maar vooral is duidelijk geworden dat onze kennis over de analytische praktijk veel minder soliede is dan het leek. Er zijn heel wat vragen waarop het antwoord zeer onzeker is geworden. Kan men van 'analyse' spreken als de tijdsduur van een sessie minder is dan 45 of 30 of 20 of 5 minuten, of als de frequentie lager is dan 3 of 2 of 1 sessie per week? Kan men van analyse gewagen bij een *face à face*? Of nog: is het voor het analytisch proces beter dat iemand 2 jaar lang 3 zittingen per week heeft of 6 jaar lang een zitting per week? En wat is eigenlijk een 'analytisch proces'?

Al die onzekerheid belet niet dat onze praktijk toch een redelijk stevige basis heeft. De psychoanalyse is een 'praatkuur', en zelfs de wetenschap weet intussen dat praten helpt. Spreken over wat je bezwaart, je verhaal mogen doen kan ontzettend opluchten. Spreken kan oude wonden laten genezen, spreken kan inzicht geven en uitzicht. Spreken kan iemand op ideeën brengen – het ene woord brengt het andere mee. Vrijuit mogen spreken tegen iemand die men vertrouwt en door wie men zich begrepen voelt kan belangrijke therapeutische effecten genereren. Al deze factoren behoren echter tot de zogenaamde 'non specifieke factoren' en ze zijn veel gewoner, veel banaler en dus ook veel minder boeiend dan het specifiek analytische. Maar toch mag dat geen reden zijn om er weinig aandacht aan te besteden. Want, ook al horen we dit misschien niet graag, het staat intussen vast dat ze voor het welslagen van een therapie belangrijker zijn dan de specifieke factoren.

Over de effecten van de klassieke analytische werkwijze bestaat veel minder zekerheid, ook onder analytici. Een paar jaar

*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

geleden zei onze Franse collega Guyomard in een lezing voor onze school dat hij met de jaren hoe langer hoe minder mensen in klassieke analyse nam, maar meer in 'face à face'. Ik ben zelf een grote propagandist van de klassieke analyse maar ook alleen maar voor wie dat schoentje past, en het past niet velen. De klassieke analyse sluit veel minder aan bij de huidige tijdgeest en haar pathologie, die, zoals gezegd, meer een pathologie van het contact is. Een van de allerbelangrijkste non specifieke factoren is de kwaliteit van de therapeutische relatie. Hierin heeft de analyse vaak tekort geschoten. Ik hoop dat niemand zich nog laat leiden door Freuds ideaal dat een analyticus even objectief en afstandelijk zou werken als een chirurg, of door Lacans ideaal dat de analyticus naar de analysant luistert als een linguïst die een geheimtaal probeert te ontcijferen, of door de opvatting van de analyse als een 'gedirigeerde paranoia'.

De onzekerheden en tekortkomingen van de analytische praktijk hangen nauw samen met de psychoanalytische theorie. De psychoanalytische kennis is geen wetenschappelijke kennis. Wij moeten het stellen zonder de grote troefkaart van de echte wetenschap, de mogelijkheid tot toetsing van hypothesen door feiten. Lange tijd heb ik gedacht dat de psychoanalyse ondanks die handicap toch moest proberen om zo wetenschappelijk mogelijk te zijn, door veeleisend te zijn wat betreft onbevooroordeeld denken, logisch redeneren, sterkte van argumentatie, coherentie van hypothesen, enz. Het was ook Freuds ideaal dat de psychoanalyse een wetenschap zou worden, maar hij stootte snel tegen de grenzen van zijn ideaal. Zijn gevalsstudies, zo moest hij bekennen, leken meer op literatuur dan op wetenschap. Literatuur en psychoanalyse hebben nog meer raakvlakken. Freud verwees in zijn teksten heel veel naar de literatuur, hij haalde er veel van zijn inspiratie en hij stelde ook dat wat het analytisch onderzoek met veel moeite te weten kwam, vaak bij dichters of romanciers zo maar te lezen staat! En de analytische kuur zelf, is dat niet voor een groot deel de uitwerking van de eigen familieroman?

Dit alles heeft mij ertoe gebracht wat langer stil te staan bij de vergelijking tussen literatuurtheorie en psychoanalytische theorie. In beide gevallen wordt er gereflecteerd en geschreven over een specifieke praktijk, die niet altijd bestaan heeft en die een tijdlang een veel grotere plaats had in de cultuur dan nu het geval is. In beide gevallen is de praktijk louter een praktijk van woorden. De precieze afbakening van het literaire domein is een even onmogelijke opdracht als het bepalen wat wel en niet meer tot het psychoanalytische domein behoort. De reflectie over literatuur kan vele vormen aannemen: het is een veelkleurige waaier waarin wetenschappelijke studies, essays, pamfletten, literaire reflecties binnen een roman, gedichten over het dichten en nog van alles meer een plaats kan hebben. Men ziet dat, anders dan wetenschappelijke theorieën, literaire theorieën niet helemaal boven of buiten het literaire bedrijf staan. Met de psychoanalytische theorieën is het niet anders. Ze wortelen eveneens in het onbewuste, zodanig dat ze reeds vaak werden vergeleken met de infantiele seksuele theorieën. Door hun eigen analyse gaan analysanten de theorieën die ze reeds kenden op een heel andere wijze ervaren, meer bepaald op een heel eigen wijze, en analysanten die geen kennis hebben van de analytische theorie gaan in hun eigen woorden grote stukken van die theorie heruitvinden. Theoretische reflectie maakt deel uit van de analyse, en omgekeerd is voor analytici denken en schrijven over de analyse ten dele een manier om hun eigen analyse verder te zetten. De analytische theorieën vertonen dan ook de trekken van hun bedenker en zijn pathologische verwantschappen. Zo staat Freud, met zijn groot respect voor realiteit en feiten, met zijn gedegen argumentatie en evenwichtige betoogtrant, veel dichter bij het neurotisch compromis dan bijvoorbeeld Lacan: de gedachte dat de betekenaar autonoom is kan slechts ontstaan bij iemand met veel affiniteit met de psychose. Wie zich met literatuurtheorie bezighoudt is veelal zelf een schrijver en in ieder geval een hartschtelijke lezer. Het lijkt ook niet veel zin te hebben dat iemand over poëzie zou schrijven als die iemand niet van poëzie houdt. Door de band vind je hetzelfde als het over

analyse gaat, maar hier zijn er toch een aantal merkwaardige uitzonderingen. Er bestaan zowel grote pleitbezorgers van de analyse als passionele tegenstanders ervan, die nooit in analyse zijn geweest! Dat is iets als schrijven over de roman zonder ooit een roman gelezen te hebben...

Een schrijver kan soms bepaalde redenen hebben om een boek te schrijven: iets aanklagen, van iets willen getuigen, bepaalde ideeën verdedigen of, dichter bij ons bedrijf, iets willen verwerken... Er kunnen ook therapeutische motieven meespelen bij het schrijven van bij voorbeeld autobiografische romans, familiegeschiedenissen of introspectieve geschriften... Maar een auteur kan even goed aan het werk gaan zonder externe drijfveer. Literatuur is doel op zich geworden, men schrijft omdat men graag schrijft en men leest omdat men graag leest. Een boek moet dan ook in de eerste plaats zo geschreven zijn dat het graag gelezen wordt. De inhoud is uiteindelijk van minder belang, literatuur kan over alles en over niets gaan, maar het moet goed geschreven zijn. Dit is de enige echte regel van de literatuur, en men kan dus zeggen dat de literatuur gedreven wordt door een 'ethique du bien écrire'. In de analyse geldt een heel andere regel: de analysant moet niet proberen het zo goed mogelijk te zeggen maar zo waar mogelijk. We gaan ervan uit dat de waarheid niet alleen zeer kwetsend kan zijn maar ook helend. Misschien gelijken we toch meer op de chirurg dan ik dacht, want ook hij kwetst om te helen.

De schrijver moet zijn lezer verleiden tot het aankopen en het lezen van zijn boek. De analysant koopt zich daarvan vrij, hij betaalt zijn analyticus om te luisteren, ook als wat hij zegt niet goed gezegd is. Literatuur is doel op zich, al kunnen er andere bedoelingen meespelen. Is de analyse doel op zich? Tijdens discussies naar aanleiding van een mogelijke erkenning van de psychotherapie heeft onze School het standpunt verdedigd dat de psychoanalyse een psychotherapie is, naast andere psychotherapieën, maar uiteraard met haar eigen specificiteit. In die optiek is de analyse geen doel op zich maar een

*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

ondergeschikt aan een hoger, psychotherapeutisch, doel. Vele collega's analytici waren het niet eens met de positie van onze School. Die onenigheid getuigt van de spanning tussen de psychotherapeutische ambities van de analyse en een opvatting van de analyse als doel op zich, met therapeutische effecten als mogelijk bijproduct. Wie een analyse begint doet dit meestal om therapeutische redenen, soms om didactische, maar nooit 'zomaar', terwijl men wel een boek 'zomaar' kan beginnen lezen, louter omdat men graag leest. Maar een analyse kan wel geleidelijk doel op zich worden, wanneer de analysant zijn analyse 'zomaar' verder zet, zonder zich nog veel te bekommeren om therapeutische resultaten maar gewoon omdat hij er deugd van heeft. Het lijkt mij zelfs een best te verdedigen idee dat analytici beter hun hele leven in analyse zouden blijven: een schrijver blijft toch ook lezen, en een monnik blijft toch bidden en mediteren?

Het is stilaan tijd om een paar conclusies te trekken. De psychoanalytische theorie komt voort uit de haar praktijk, die gebaseerd is op een zeer bijzondere methode: jarenlang, meerdere keren per week vrij associërend

spreken. Vrij associëren is ontstaan voor wat komt, wat dat ook moge zijn. Vrij associëren is twijfelend en tastend spreken, is onzekerheid toelaten zodat iets nieuws kan gezegd en gehoord worden. Een analytische theorie zou in de eerste plaats een theorie moeten zijn die getuigt van diezelfde openheid, diezelfde zoektocht en diezelfde twijfel. Uit de analytische praktijk kan men geen zekerheden distilleren. De praktijk leidt wel tot soms verrassende observaties, tot interessante reflecties, tot een nieuwe kijk op menselijke problemen. Analytische theorieën zijn theorieën in de oorspronkelijke zin van het woord: het zijn visies, een manier om de dingen te bekijken. Als we alle illusies over wetenschappelijkheid, objectiviteit en zekerheid achter ons laten, wat mogen we dan nog wel verwachten van analytische theorieën? Dat ze perspectieven openen, dat ze inspirerend en ontregelend zijn, dat ze duidelijk maken dat er nog veel raadselachtig is, dat ze ons helpen om beter te luisteren en beter te spreken, dat ze zelf beseffen meer fictie te zijn dan wetenschap en daar niet om treuren, dat ze interessant zijn voor de analyse en voor elke reflectie over de menselijke pathologie.

In vroegere tijden kon de psychoanalyse het zich wellicht nog permitteren van vol zelfvertrouwen allerlei analytische zekerheden te poneren. Toen de dwangneurose nog het maatschappelijke model was klampten velen zich levenslang vast aan één meester of één ideaal. In de hysterische tijden ging men van meester naar meester. In onze narcistisch-depressieve tijden zijn er geen meesters meer, er bestaan alleen nog maar ego's en alter ego's. Al die ego's zijn allen even ongebonden, even vrij en even hulpeloos. In steeds wisselende combinaties klampen ze zich aan elkaar vast en laten ze elkaar weer los. Twijfel en onzekerheid zijn hier geen filosofische truk meer. Bij gebrek aan meesters is voor al die ego's het recht op zelfbeschikking een vanzelfsprekend recht. Wil de psychoanalyse in deze tijden nog relevant en interessant zijn dan zal ze nog analytischer moeten zijn: minder dogmatisch, minder zelfverzekerd, en meer open, vragend en luisterend. Ze zal ook in haar theorievorming haar eigen ethiek in gedachten houden, om een spreken of schrijven te zijn dat zo waar is als mogelijk.

DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

CERTITUDES PSYCHANALYTIQUES  
EN DES TEMPS INCERTAINS\*

FONS VAN COILLIE

Au cours de l'histoire de notre Ecole, deux textes ont été considérés comme représentatifs de la spécificité de l'Ecole: un texte d'Antoine Vergote datant de 1972 et un autre de Jean Florence, en 1992. Une des ambitions de Lina, en tant que présidente, était la rédaction d'un texte qui correspondrait davantage aux idées et aux problèmes d'aujourd'hui. Le groupe de travail qui s'est réuni régulièrement à cet effet a très rapidement abandonné l'idée d'un texte unique. A la place il y aurait plusieurs textes qui ne seraient pas l'expression de quelque chose comme l'«identité» de l'Ecole, mais qui refléteraient plutôt les diverses perspectives qui vivent côte à côte dans notre Ecole, tantôt l'une avec l'autre et tantôt l'une contre l'autre. Ce projet nous permet sans doute d'être mieux en connexion avec notre époque où nous n'avons plus le tenon d'une vérité unique mais où, au contraire, nous sommes désemparés par les multiples visages de ce qui se présente comme vérité.

J'avais moi-même commencé à écrire un texte sous le titre provisoire de "que savons-nous avec certitude?", mais au bout d'un moment, cela ne venait plus et je me suis arrêté d'écrire. C'est alors que le texte de Thierry Snoy, *Notes sur la "transmission"*, a été diffusé. Ce texte fut pour moi une véritable bouffée d'air et me permit d'écrire à nouveau. Ce qui a été important pour moi, entre autres, c'est que Thierry Snoy termine son texte par une série de réflexions personnelles qui m'ont offert la liberté d'être, à mon tour, plus personnel dans mon écriture. Thierry a terminé avec ce qui était le plus personnel, quant à moi c'est par là que je débute.

Je suis 'de nature' (?) un sceptique. J'ai des questions et des doutes par rapport à tout ce qu'on nous sert comme vérité, je suis sceptique face à toute certitude. A ma manière j'ai été et je reste un cartésien: le doute est non seulement la première certitude, c'est avant tout l'origine et le sol nourricier permanent de la pensée, sans lequel la pensée devient rapidement stérile. Mon scepticisme m'a non seulement écarté de la foi traditionnelle dans laquelle j'ai été élevé, il m'a également mené vers la philosophie et à la psychanalyse ensuite.

J'ai trouvé dans la philosophie beaucoup de ce que j'espérais y trouver: une pensée qui ne craint pas les doutes, qui est avant tout critique et surtout non dogmatique, une pensée qui se tient à l'écart de l'écoulement largement répandu d'opinions personnelles sans aucun poids spécifique. Et pourtant, pour moi, la philosophie a été partiellement une déception parce que j'avais le sentiment qu'avec toutes ses théories abstraites elle restait trop éloignée de la vraie vie, du corps, de notre chair et de nos pulsions. Les convictions philosophiques semblaient avoir à peine une influence sur la vie réelle des philosophes. Il me semblait également que certaines philosophies sublimes sont simultanément un grand écran derrière lequel doivent rester cachés des drames personnels.

C'est ainsi que je suis arrivé à la psychanalyse, qui non seulement apprend que l'homme est avant tout un être pulsionnel dominé par des passions conflictuelles, mais qui lie une pratique à cette théorie. Cette pratique utilise une des grandes passions humaines, le désir

\* Traduit du néerlandais par  
Ria Walgraffe-Vanden Broucke

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

de savoir et de vérité. C'est ainsi qu'elle veut mener la bataille contre une autre passion, au moins tout aussi importante: "*la passion de l'ignorance*", notre tendance à refouler la vérité et à prendre des illusions pour la vérité. La psychanalyse devait inévitablement me décevoir à son tour, parce que sa praxis ne peut pas obtenir que l'homme change fondamentalement dans son rapport à la vérité. Le doute hyperbolique de Descartes n'a d'ailleurs duré que quelques secondes. Son soi-disant doute n'était en fait rien d'autre qu'une sorte de truc philosophique pour pouvoir poser une série de certitudes indubitables. Sans doute est-il impossible de vivre dans l'incertitude permanente. Ce n'est dès lors pas surprenant que les illusions percées à jour lors d'une psychanalyse sont souvent simplement remplacées par de nouvelles illusions, fanatiquement confessées et défendues à leur tour. Une telle attitude ne cadre pas avec les principes de base de la psychanalyse mais, malgré cela, elle émerge chaque fois à nouveau au sein même du mouvement psychanalytique. Ma déception envers la psychanalyse ne m'a pas vraiment écarté d'elle – je ne saurais vers où aller, car je n'ai encore rien trouvé de mieux – mais cette déception m'a confirmé dans mon attitude fondamentale de sceptique face à la vie et aussi envers la théorie et la pratique psychanalytique.

Mon désappointement envers l'analyse peut bien avoir été inévitable, mais devait-il irrémédiablement être aussi grand? Est-ce impensable que la psychanalyse laisse davantage de place pour l'incertitude et les doutes, qu'elle soit moins dogmatique, qu'elle soit un peu plus exigeante pour la production de sa théorie, qu'elle ait moins de traits religieux?

Ce sont des questions que Thierry Snoy aborde également dans son texte. Un de ses grands mérites, c'est que lui, un analyste, ne dissimule pas ses doutes et ses incertitudes concernant l'analyse. Par là même, son texte concorde avec notre temps, temps d'incertitude et même de désarroi. J'ai eu la chance d'avoir encore Alphonse De Waelhens comme professeur et je me souviens qu'il avait dit un jour que la vie sociale avait changé: que d'obsessionnelle elle était deve-

nue hystérique. Les dernières années de cette société obsessionnelle, je les ai connues au cours de mon enfance. La foi traditionnelle tenait tout un chacun sous son joug avec des dogmes inébranlables et des rituels rigides. Nous étions menacés de l'enfer et de la damnation si nous avions osé nous adonner à des péchés innommables. En ce temps-là, les autorités suscitaient encore la crainte. Sur l'image mortuaire de mon grand-père était écrit en guise d'ultime éloge que: "c'était un homme qui *craignait Dieu*". A côté de tous les sentiments de culpabilité profondément teintés de catholicisme il y avait aussi des idéaux grandioses qui ont mené bon nombre d'oncles "pères" vers les missions. Freud n'était pas un homme religieux, ce qui ne signifie pas qu'il était sans foi: il croyait en la science et la connaissance rationnelle. Son idéal, comme celui de sa psychanalyse, c'était de pouvoir regarder crûment la vérité en face.

Les analystes portent inévitablement les caractéristiques de leur génération. La créativité, le gai chaos de la psychanalyse débutante furent assez vite bridés par des institutions de formation où de jeunes candidats apprenaient à se soumettre aux règles inébranlables de l'analyse. Les analystes étaient autoritaires, leur neutralité était une froide distance et la stricte observance du cadre analytique était la première règle inviolable de toute pratique analytique. Mais les temps changent, c'est ce que De Waelhens constatait. L'abnégation obsessionnelle a été troquée contre des idéaux hystériques de liberté et d'égalité. Là où on accentuait précédemment la distinction entre homme et femme, on attirait dorénavant l'attention sur leur égalité fondamentale. Le mariage traditionnel asymétrique devint un mariage ouvert et, peu de temps après, l'amour libre devait préparer la voie pour un monde idéal sans guerre ni violence. Pour la libération sociale, on ne savait pas trop s'il fallait donner tout pouvoir aux travailleurs ou plutôt à l'imagination. Là encore, la psychanalyse était fille de son époque. Après un flirt amusant avec le surréalisme et, inspiré principalement par la philosophie de Hegel, Sartre et Heidegger, Lacan brisa le corset analytique par son plaidoyer

passionnel pour la libération du désir. Osez désirer! est l'essence de son message et ses héros sont ceux qui, tels Antigone ou Oedipe, sont prêts à donner leur vie pour leur désir. Il chante aussi les louanges de l'hystérique qui s'accroche à son désir d'un désir insatiable.

Un autre renversement dans l'air du temps a mené vers la domination d'une autre pathologie, celle des troubles du contact et de l'humeur. A notre époque les liens sociaux sont beaucoup moins durables. Le mariage ouvert est devenu un mariage brisé, avec pour conséquence beaucoup de solitude, de désarroi et aussi de pauvreté et d'autre part, le bricolage laborieux de familles nouvellement composées. On se défend contre le vide menaçant par la recherche frénétique d'une jouissance passagère, ou par son propre narcissisme – non pas le narcissisme de l'amour de soi, car même cet amour-là ne réussit plus guère, mais le narcissisme du contrôle, du pouvoir et du succès. Les contacts avec autrui sont devenus plus fugaces et plus aléatoires et l'implication par rapport à des valeurs et des idéaux est peu stable et incohérente. Ceux qui sont des autorités reconnues expérimentent quotidiennement que leur position ne leur confère plus guère d'autorité, que même eux ne sont respectés que s'ils le méritent. Des analysants s'adressent directement à leur analyste en le tutoyant, comme s'ils étaient deux égaux! L'homme actuel ne se fait plus beaucoup d'illusions – avec tous les avantages et inconvénients que cela comporte. Il ne croit plus aveuglément en un *sujet supposé savoir* et ne se laisse plus aussi facilement séduire par une analyse classique. Son point d'attache pour un transfert est moins 'l'Autre qui sait' qu'un autre qui s'intéresse à lui. Il attend de son analyste davantage qu'une neutralité bienveillante. J'ai lu un jour que lorsqu'un analyste commençait à rêver de son analysant, il valait mieux qu'il arrête cette analyse. Et si c'était le contraire, s'il valait mieux qu'un analyste arrête s'il ne rêve pas de son analysant?

Le sceptique, lui aussi, est enfant de l'époque: il démasque toute illusion, sans doute par peur d'être désillusionné derechef. Et s'il est analyste, il se pose alors la question 'que sait-

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

on vraiment, que vaut notre savoir, de quoi peut-on être certain? Nous devons bien admettre actuellement que nos théories ne comportent que peu de certitudes. Le plus souvent les théories analytiques ne satisfont même pas à la toute première condition pour pouvoir faire mention d'une certitude, à savoir qu'entre nous, analystes, nous serions d'accord. C'est plutôt le cas contraire: nous ne sommes d'accord sur quasi rien: ni sur la théorie, ni sur la pratique ni davantage sur la formation à l'analyse.

Cette dissension n'empêche pas que nous ayons cependant pas mal de choses en commun. En premier lieu nous partageons l'expérience qu'une analyse est un processus marquant (ou peut l'être) qui, non seulement, a des effets thérapeutiques mais qui change et enrichit un sujet. Nous sommes également liés par notre attachement à la 'cause analytique', nous partageons le désir que la théorie et la pratique analytiques continuent à exister. Nous savons tous que 'être analyste' ne s'apprend pas ni ne s'exerce comme un autre métier. Il faut d'abord s'approprier l'analyse au cours de sa propre analyse qui, comme toute autre analyse, est mue par le transfert, une relation fondamentalement identique à celle dans l'hypnose ou dans l'état amoureux, selon Freud. L'analysant idéalise son analyste et la psychanalyse. Il espère qu'il sera heureux, libre et indépendant ou du moins sage après son analyse. Le temps et la réalité viennent grignoter ces grandes espérances, mais c'est surtout le processus analytique lui-même qui, en fin de compte, met sur pied une dés-idéalisation ou qui du moins devrait le faire. La psychanalyse ne sauvera pas le monde, elle ne rendra même pas quelqu'un heureux. Et pourtant l'analyse est une expérience exceptionnelle que l'on ne voudrait avoir manquée pour rien au monde.

Que fait-on quand on n'est plus amoureux? Soit on se quitte, soit on choisit de continuer quand même avec la personne qui n'est plus l'unique idéal, mais qu'entre-temps on a appris à connaître et à apprécier, qu'on a commencé à bien aimer, à laquelle on a fini par s'attacher. L'amour aveugle s'est modifié en choix personnel de poursuivre

la route ensemble. De la même manière, à la fin de son analyse, on remerciera son analyste et on abandonnera la psychanalyse pour entamer une nouvelle phase de sa vie. A moins que l'on choisisse de continuer à s'occuper de la psychanalyse en tant qu'analyste. On a appris à connaître l'analyse et l'on s'est mis à tenir à elle. Malgré un certain nombre de désillusions on continue à trouver que l'analyse est quelque chose de très particulier – on reste tout de même un peu amoureux – et on veut s'engager pour elle. Etre analyste fera partie de notre identité, de notre *moi*, et de notre *idéal du moi* ainsi que de son gardien, le Sur-Moi qui, par sa sévérité, a parfois un effet paralysant sur l'analyste. Ce n'est donc pas étonnant que la dés-idéalisation de la psychanalyse (ou, autrement dit l'analyse du transfert) est beaucoup plus difficile chez des analysants qui veulent devenir eux-mêmes analystes que chez une personne normale. C'est à partir de cela qu'il faut comprendre certains traits qui déparent l'histoire du mouvement psychanalytique, auxquels Thierry Snoy se réfère également: dogmatisme, fanatisme quasi religieux. N'est-il donc guère possible d'y échapper?

On ne peut apparemment pas y échapper totalement. Mais ce qui est tout de même frappant c'est que lorsque des analystes sûrs d'eux et dogmatiques se produisent, c'est presque toujours dans le contexte d'un exposé purement théorique dans lequel les références cliniques ne peuvent intervenir que pour illustrer des idées brillantes. Inversement, tout un chacun a déjà pu expérimenter combien des différences tranchées d'opinions théoriques deviennent beaucoup moins aigües lorsque ces analystes entament une discussion ouverte sur des situations cliniques. Cela n'est pas étonnant, car ce que nous avons également en commun, nous analystes, c'est l'expérience d'une clinique où l'on trouve peu de certitudes à glaner. Notre pratique en est une de questionnement, d'incertitude et d'angoisse, mais aussi et fort heureusement avec des moments imprévisibles de vérité et de compréhension, de beauté et d'émotion.

Précédemment, l'incertitude inhérente à la

pratique analytique était limitée et camouflée par des organisations psychanalytiques qui imposaient des règles quant à la fréquence et la durée des séances, le paiement en cas d'absence, etc. Ces règles strictes semblaient basées sur une connaissance solide du processus analytique. Lacan brisa radicalement ce cadre rigide. Depuis lors, non seulement chaque analyste est responsable de son propre cadre, mais il est surtout devenu évident que notre connaissance concernant la pratique analytique est beaucoup moins solide qu'il n'y semblait. Il y a bon nombre de questions auxquelles la réponse est devenue fort incertaine. Peut-on parler d'«analyse» lorsque la durée d'une séance est de moins de 45 ou 30 ou 20 ou 5 minutes, ou bien si la fréquence est en deçà de 3 ou 2 ou 1 séance par semaine? Peut-on parler d'analyse lors d'un face-à-face? Ou encore: est-ce mieux pour le processus analytique que quelqu'un vienne pendant 2 ans 3 séances par semaine ou pendant 6 ans à raison d'une séance/semaine? Et à proprement parler qu'est donc réellement un 'processus analytique'?

Toutes ces incertitudes n'empêchent pas que notre pratique ait tout de même une base assez solide. La psychanalyse est une 'cure de parole', et même la science sait aujourd'hui que parler aide. Parler de ce qui vous accable, pouvoir raconter votre histoire peut soulager énormément. Parler peut guérir d'anciennes blessures, parler peut provoquer une prise de conscience et ouvrir des perspectives. Parler peut vous donner des idées – un mot amène l'autre. Pouvoir parler librement à quelqu'un en qui l'on a confiance et dont on se sent compris peut générer d'importants effets thérapeutiques. Cependant tous ces facteurs appartiennent au facteurs dits 'non spécifiques' et ils sont beaucoup plus ordinaires, plus banaux et donc aussi beaucoup moins passionnants que ce qui est spécifiquement analytique. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas y prêter attention. Car, même si l'on n'aime peut-être pas l'entendre, il s'est avéré entre-temps que, pour la réussite d'une thérapie, ils sont plus importants que les facteurs spécifiques.

En ce qui concerne les effets du dispositif

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

analytique classique il y a moins de certitudes, même entre analystes. Il y a quelques années, notre collègue français Guyomard disait lors d'une conférence à l'École qu'avec le temps il prenait de moins en moins souvent de gens en analyse classique, mais davantage en face-à-face. Je suis moi-même un grand propagandiste de l'analyse classique mais uniquement pour ceux qui y trouvent chaussure à leur pied, et elle ne convient pas à beaucoup. L'analyse classique correspond moins à l'esprit de l'époque actuelle et à sa pathologie, qui est davantage une pathologie du contact, comme nous l'avons déjà dit. Un des facteurs non spécifiques les plus importants est la qualité de la relation thérapeutique. En cela l'analyse a souvent failli. J'espère que plus personne ne se laisse guider par l'idéal de Freud selon lequel un analyste doit travailler de façon aussi objective et distante qu'un chirurgien, ou par l'idéal de Lacan où l'analyste écoute l'analysant comme un linguiste qui essaie de décoder une langue secrète, ou par la conception de l'analyse comme une 'paranoïa dirigée'.

Les incertitudes et les carences de la pratique analytique sont étroitement liées à la théorie psychanalytique. Le savoir psychanalytique n'est pas un savoir scientifique. Nous devons nous accommoder du fait de n'avoir pas l'atout des vraies sciences, la possibilité de soumettre les hypothèses à l'épreuve de la réalité. J'ai longtemps pensé que malgré ce handicap la psychanalyse devait tenter d'être la plus scientifique possible, en étant exigeante en ce qui concerne la pensée sans préjugés, le raisonnement logique, la force de l'argumentation, la cohérence des hypothèses, etc. C'était également un idéal freudien que la psychanalyse puisse devenir une science, mais Freud s'est rapidement heurté aux limites de son idéal. De son propre aveu, ses études de cas ressemblaient davantage à de la littérature qu'à de la science. La littérature et la psychanalyse ont encore d'autres aspects tangents. Dans ses textes, Freud a très souvent fait référence à la littérature, il y a trouvé beaucoup d'inspiration et il a également affirmé que ce que l'investigation analytique parvenait à savoir à grand'peine, on pouvait le lire fréquemment chez les poètes

ou les romanciers. La cure analytique elle-même n'est-elle pas pour une large part l'élaboration du propre roman familial?

Tout cela m'a amené à m'arrêter plus longtemps à la comparaison entre théorie littéraire et théorie psychanalytique. Dans les deux cas, on réfléchit et on écrit à propos d'une pratique spécifique qui n'a pas toujours existé et qui a occupé pendant un laps de temps une place bien plus importante dans la culture que ce n'est le cas aujourd'hui. Dans les deux cas, la pratique est purement pratique de mots. Délimiter de façon précise le domaine littéraire est une mission tout aussi impossible que de déterminer ce qui appartient ou non au domaine psychanalytique. La réflexion sur la littérature peut prendre diverses formes: c'est un éventail multicolore dans lequel des études scientifiques, des essais, des pamphlets, des réflexions littéraires au sein d'un roman, des poèmes à propos de l'acte de poétiser et que sais-je encore peuvent avoir leur place. On voit que, différemment des théories scientifiques, les théories littéraires ne sont pas entièrement au-dessus ou en-dehors de l'acte littéraire. Il n'en va pas autrement des théories psychanalytiques. Elles s'enracinent également dans l'inconscient, à tel point qu'elles ont déjà souvent été comparées aux théories sexuelles infantiles. De par leur propre analyse, des analysants vont expérimenter les théories qu'ils connaissent déjà de façon toute différente et surtout d'une façon toute personnelle, alors que des analysants qui n'ont aucune connaissance de la théorie analytique, vont réinventer dans leurs propres mots des pans entiers de cette théorie. La réflexion théorique fait partie de l'analyse et inversement, pour les analystes, penser et écrire sur l'analyse est pour une part une façon de poursuivre leur propre analyse. Dès lors, les théories analytiques laissent entrevoir les traits de ceux qui les ont conçues ainsi que leurs apparentements pathologiques. Ainsi Freud, avec son grand respect de la réalité et des faits, avec son argumentation bien soupesée et sa façon équilibrée d'argumenter se trouve-t-il plus proche du compromis névrotique que Lacan par exemple: l'idée que le signifiant est autonome ne peut naître que chez quelqu'un qui a beaucoup d'affi-

nités avec la psychose. Quelqu'un qui s'occupe de théorie littéraire est le plus souvent lui-même écrivain et en tout cas un lecteur fervent. Cela ne semblerait pas très sensé que quelqu'un qui écrit sur la poésie n'aime pas la poésie. Par la bande, il en va de même lorsqu'il s'agit d'analyse, mais il y a tout de même ici un certain nombre d'exceptions remarquables. L'analyse compte aussi bien de grands défenseurs que des opposants passionnés qui n'ont jamais été en analyse! C'est comme écrire sur le roman sans jamais en avoir lu un seul

Un écrivain peut avoir certaines raisons d'écrire un livre: dénoncer quelque chose, vouloir en témoigner, défendre certaines idées ou – plus proche de notre métier – vouloir assimiler, digérer quelque chose. Il peut y avoir aussi des motifs thérapeutiques peuvent aussi jouer lorsqu'on écrit par exemple un roman autobiographique, des histoires familiales ou des écrits introspectifs. Mais un auteur peut tout aussi bien se mettre à l'œuvre sans motif extérieur. La littérature est devenue une fin en soi, on écrit parce qu'on aime écrire et on lit parce qu'on aime lire. Dès lors un livre doit d'abord être écrit de manière telle qu'on aime le lire. Le contenu a finalement moins d'importance, la littérature peut traiter de tout et de rien, mais il faut que ce soit bien écrit. C'est la seule vraie règle en littérature, et on peut donc dire que la littérature est mue par une 'éthique du bien écrire'. En analyse c'est une toute autre règle qui prévaut: l'analysant ne doit pas essayer de dire le *mieux* possible, mais le plus *vrai* possible. On part du fait que la vérité peut non seulement être blessante, mais aussi curative. Peut-être ressemblons-nous davantage au chirurgien que je ne le croyais, car lui aussi blesse pour guérir.

L'écrivain doit séduire son lecteur pour l'inciter à acheter et à lire son livre. L'analysant se libère de cela, il paie son analyste pour écouter, même si ce qu'il dit n'est pas bien dit. La littérature est une fin en soi, bien que d'autres visées puissent jouer en même temps. L'analyse est-elle une fin en soi? Lors de discussions à l'occasion de l'éventuelle reconnaissance de la psychothérapie, notre



*DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012*

Ecole a défendu que la psychanalyse est une psychothérapie parmi d'autres, mais avec ses propres spécificités bien sûr. Dans cette optique, l'analyse n'est pas un but en soi, mais elle est subordonnée à un but supérieur, psychothérapeutique. Plusieurs collègues psychanalystes n'étaient pas d'accord avec la position de notre Ecole. Cette dissension témoigne de la tension entre des ambitions psychothérapeutiques de l'analyse et une conception de l'analyse comme fin en soi, avec des effets thérapeutiques possibles de surcroît. Celui qui entame une analyse le fait généralement pour des raisons thérapeutiques, parfois didactiques, mais jamais 'comme ça', alors qu'on peut se mettre à lire un livre 'comme ça', juste parce qu'on aime lire. Mais une analyse peut devenir progressivement but en soi, lorsque l'analysant poursuit son analyse 'comme ça' sans plus se préoccuper de résultats thérapeutiques, mais simplement parce que cela lui fait du bien. Cela me semble même une idée bonne à défendre, que les analystes feraient mieux de rester en analyse toute leur vie: un écrivain ne continue-t-il pas à lire, et un moine à prier et à méditer?

Il est temps de tirer quelques conclusions. La théorie psychanalytique découle de sa pratique, basée sur une méthode très particulière: durant des années, plusieurs fois par semaine, parler en associant librement. Associer librement, c'est être ouvert à ce qui vient, quoi que cela puisse être. Associer librement c'est parler en doutant et en tâtonnant, c'est tolérer l'incertitude de sorte que quelque chose de nouveau puisse être dit ou entendu. Une théorie analytique devrait être en premier lieu une théorie qui témoigne de cette même ouverture, de cette même exploration et de ce même doute. On ne peut pas distiller des certitudes à partir de la pratique analytique. Il arrive que la pratique mène à des observations surprenantes, à des réflexions intéressantes, à un regard neuf sur les problèmes humains. Les théories analytiques sont des théories au sens premier du terme: ce sont des visions, une manière de regarder les choses. Si nous laissons derrière nous toutes les illusions sur la scientificité, l'objectivité et la certitude, que pouvons-nous encore attendre

de théories analytiques? Qu'elles ouvrent des perspectives, qu'elles soient inspirantes et dérangeantes, qu'elles manifestent qu'il reste encore beaucoup d'énigmes, qu'elles nous aident à mieux écouter et à mieux dire, qu'elles-mêmes se rendent compte qu'elles sont davantage fiction que science et qu'elle n'en soient pas affligées, qu'elles sont intéressantes pour l'analyse et pour toute réflexion sur la pathologie humaine.

Jadis la psychanalyse, pleine de confiance en soi, pouvait sans doute se permettre d'avancer toutes sortes de certitudes analytiques. Lorsque la névrose obsessionnelle était encore le modèle social, nombreux étaient ceux qui s'accrochaient pour la vie à un seul maître ou à un seul idéal. A l'époque hystérique, on allait de maître en maître. En notre temps narcissique-dépressif il n'y a plus de maîtres, il n'existe plus que des egos et des alter egos. Tous ces egos sont tous même déliés, libres et sans ressource. Dans des combinaisons sans cesse changeantes ils s'accrochent les uns aux autres, pour se lâcher ensuite. Ici le doute et l'incertitude ne sont plus un truc philosophique. A défaut de maîtres, pour tous ces egos le droit de libre disposition est un droit allant de soi. Si la psychanalyse veut encore avoir du sens et être intéressante aujourd'hui, il faudra qu'elle soit encore davantage analytique: moins dogmatique, moins sûre d'elle et plus ouverte, questionnante et à l'écoute. Dans sa mise en forme théorique, elle gardera en pensée sa propre éthique pour être une parole ou une écriture aussi vraie que possible.

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012*

## POUR OUVRIR LE DÉBAT

ANNE-FRANÇOISE DAHIN

Il nous a été demandé d'intervenir après ces deux exposés de ce matin pour ouvrir le débat. Il nous faut tout d'abord souligner que les soubassements de ces exposés nous échappent pour une grande part: on y fait référence au travail d'un groupe durant 3 ans... des textes sont proposés à la lecture... nous en prenons acte mais nous ne connaissons pas tous les tenants et les aboutissants de ce groupe, son émergence, sa composition, son cheminement, ...

Dès lors, prendre la parole, c'est un peu comme accepter un rôle dans une pièce dont nous ne connaissons pas tous les enjeux ni les réparties et dont une part tient pourtant à la vie de l'Ecole Belge. C'est sur cet arrière-fond que nous allons la prendre, la parole, mais de manière peut-être particulière.

Pour ma part, j'ai préféré me laisser imprégner des propos tenus ce matin et j'ai choisi de les écouter avec une certaine «attention flottante» pour voir comment ils pouvaient résonner en moi... pour laisser jaillir ce qui peut apparaître spontanément... Il s'agira donc moins de questions adressées que d'un écho que ces exposés ont pu trouver en moi.

J'ai surtout retenu une image: «Larguer les amarres par rapport à ce qui est établi»... pour faire place à la singularité: la singularité d'une parole, d'une écoute, d'une rencontre, d'une position théorique, ... «Ce qui est établi» se réfère aussi bien à la relation analytique elle-même, mais aussi à la théorie, aux règles de cadre, à l'institution analytique, et aussi au corpus de formation.

«Larguer les amarres par rapport à ce qui est établi» donc... A la fois la nécessité de larguer les amarres pour trouver une position singulière... mais à la fois aussi la peur qu'on peut en avoir ou la peur que l'on attribue à l'autre. J'ai donc laissé un peu voyager en moi cette image métaphore et voici ce que cela m'a inspiré.

Larguer les amarres, pour surfer sur la vague de la singularité... que vogue la galère, dit l'expression. On ne peut pas le faire bien longtemps finalement, à moins de s'en aller à la dérive et d'être conduit à l'extinction et à la mort... Et je pense à l'écriture de Fons qui au début s'éteint, se tarit...

Il s'agit quand même toujours à un moment donné de «rentrer à bon port», pour se réalimenter, réalimenter sa pensée, sa pratique, les relancer...

J'ai cru entendre une question sous-jacente aux deux exposés de ce matin, mais pas seulement, aussi dans les autres textes qui nous ont

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012*

été donnés, une question qui semble tourner autour de ce que serait un « bon port » ou plutôt faudrait-il tout de suite dire, un port suffisamment bon... une analyse suffisamment bonne, une théorie suffisamment bonne, un corpus, une institution analytique...

Ce qui me vient à partir de ce que j'ai entendu et de ma propre position subjective, mais aussi de quelques apports théoriques soutenus, ce sont 2 concepts en apparence simples mais en réalité d'une épaisseur complexe.

C'est tout d'abord la dimension de l'Accueil. Quel accueil ce port a-t-il prévu? Aura-t-il prévu suffisamment de place pour permettre de venir s'y arrimer? Si les places sont limitées elles feront l'objet d'un certain jeu de coudes... Dans ce cas, une fois qu'on en aura obtenue une, on voudra la garder, tant c'est difficile. Ou à l'inverse, s'il y a trop de places prévues, cela peut avoir effet de dispersion, de morcellement, d'éclatement dans lequel on peut se sentir perdu et isolé... (Faut-il préciser que je n'entends pas l'Accueil comme bienveillance, empathie, contenance, autant de notions qui éjecteraient la question de la cruauté... mais bien comme acte de réception).

Une autre dimension, c'est la Rencontre. L'aménagement portuaire va-t-il favoriser ou empêcher les rencontres... rencontre avec une théorie, une figure de maître, rencontre avec l'autre, l'autre langue, l'autre communauté, l'Autre, l'inconscient... Comment est soutenu dans la rencontre le rapport à l'autre, et donc à la différence? S'agit-il de rapports de fermeture, d'ouverture, va-t-on attiser ou niveler les différences, les nier... Tous les dispositifs portuaires sont possibles et ont des effets particuliers.

Au-delà de ces deux éléments, un port suffisamment bon mais pas trop bon quand même... Si le port est trop bon, pas d'envie de larguer les amarres, on préférera y être constamment rivé pour être nourri en permanence en ne prenant plus de risques, ne plus prendre le large par peur de manquer... C'est qu'en plus, nous sommes à l'époque du retour des pirates modernes, les navires sont pris d'assaut, pillés et saccagés, coulés... – les pirates de la psychanalyse ne manquent pas à l'heure actuelle!

Vous l'entendez, je pourrais continuer cette métaphore à l'infini; ainsi, si le port se prend pour le seul au monde ou le meilleur des ports, faut-il nécessairement y croire?... mais aujourd'hui, ne serait-ce pas plutôt qu'il y en a tellement, qu'on ne sait plus à quel port se vouer? Je vous fais grâce de la suite de cet élan métaphorique et je termine sur cette question: l'intérêt n'est-il pas dans les allers et retours, dans le mouvement même de l'un à l'autre? Ce qui serait mortifère, ce serait l'absence de mouvement, rester figé dans l'un ou dans l'autre, voire d'exclure l'un ou l'autre.

Ce qui est « chouette » avec l'abord métaphorique, c'est qu'il pourrait donner l'illusion de mettre tout le monde d'accord tant cela pourrait être consensuel... Je ne suis tout de même pas dupe: sortis de la métaphore, les choses sont bien plus complexes.

Je m'en voudrais dès lors de me dérober à ma propre parole singulière, je souhaite donc énoncer pour terminer mon propos, ce que je trouve, moi, dans l'Ecole Belge. Je me réfère à la venue de la dernière conférencière, Laurence Kahn. Je ne la connaissais pas, sans cette invitation de l'école, je ne l'aurais pas rencontrée comme psychana-

lyste et auteur d'ouvrages. Elle a commencé sa présentation avec un texte très théorique, très construit, avec tous les concepts analytiques très classiques... Elle est passée ensuite à la clinique, l'exposé d'une analyse d'un patient, encore construit mais déjà plus abordable, plus parlant... Ensuite, dans les questions/réponses, elle est apparue plus spontanée dans ses propos mais aussi dans sa gestuelle et ses mimiques... On a ainsi appris que ce patient, et bien, elle l'avait beaucoup aimé et il l'avait aussi presque rendue folle... Un analyste aime donc son patient et peut développer des symptômes.

Le lendemain, en petit comité, elle a aussi évoqué d'autres analyses, dont celle d'un enfant, où elle n'avait pas brillé... et n'a pas su faire grand-chose. J'y ai donc trouvé un peu de tout... à la fois une théorie des plus établies, de la clinique mais aussi de la singularité, de la spontanéité, une déclaration d'amour et des aveux d'impuissance... Et finalement, n'est-ce pas cela l'Ecole Belge? ce qu'il y aurait de plus spécifique, ne tient-il pas dans le terme « Belge »... n'y trouverait-on pas « un peu de tout »? « Een beetje van alles »... et c'est entre autre cela qui permettrait, encouragerait, soutiendrait le mouvement, la mobilité sans pour autant se perdre et s'en aller à la dérive, et qui permettrait alors l'assomption, sans doute jamais acquise définitivement, de singularités.

*DIAFORA, BRUSSEL, 16 EN 17 JUNI 2012*

## INLEIDING TOT DEBAT

HELEN VAN DORPE

Het gevoel van in een theaterstuk te zijn terechtgekomen, zonder goed te weten waarover het gaat, doet me denken dat we met zijn allen inderdaad in een stuk van Pirandello zijn beland: *Zes personages op zoek naar een auteur*: in een stuk dat gaat over identiteitsverlies, ontreddeering en desillusie, een stuk waarin geworsteld wordt met oude zekerheden die verdwijnen, met oude waarheden die hun zeggingskracht hebben verloren...

Vandaag en morgen komen er vier protagonisten hun verhaal vertellen over hun eigen implicatie in een debat dat sinds twee jaar of zelfs drie, dacht ik, aan de gang is, en waar we op dit moment, zonder veel voorbereiding of kennis in zijn terechtgekomen. Zoals Anne-Françoise liet opmerken, we weten eigenlijk heel weinig daarover, niet echt welke thema's er aan bod zijn gekomen, niet op basis waarvan de protagonisten voor de werkgroep werden uitgekozen, of uitgesloten, ook niet of jonge mensen hun stem hebben kunnen laten horen.

Ter voorbereiding van deze dagen kreeg iedereen een dossier toegestuurd met persoonlijke neerslagen, over het debat *Psychoanalyse vandaag. Principes en standpunten*. Ik heb die teksten niet allemaal of slechts heel vluchtig gelezen. Voor het debat vandaag hoefde dat niet, had men ons gezegd. Maar misschien heeft het ook te maken met mijn gebrek aan affiniteit voor sommige heel brillante teksten weliswaar, of misschien is mijn kennis niet voldoende. Toch heb ik ook wel een licht vermoeden dat niet iedereen van u dat dossier helemaal heeft doorgenomen. Ik kan me vergissen...

Enkele bedenkingen dus als een buitenstaander, naar aanleiding van de lezingen van Fons en van Lina, onzekere bedenkingen, of bedenkingen die ook wel open deuren zullen ingooien.

In tegenstelling tot de vorige keren, telkens met 20 jaar tussen, blijkt het deze keer in de zoektocht naar een referentietekst, na drie jaar, of na twee jaar, van debat en discussie niet zo iets als een "roerende" eensgezindheid te zijn ontstaan, tenzij dan een eensgezindheid over de niet eensgezindheid, een eensgezindheid rond het singuliere, het niet dogmatische, het niet wollige, het meervoudige, zoals Lina het positief tracht te verwoorden.

*DIAFORA, BRUSSEL, 16 EN 17 JUNI 2012*

Zou het kunnen dat die eensgezindheid die Lina looft eigenlijk een dekmantel is die uit liefde voor de psychoanalyse en voor de School gespreid wordt over een fundamenteel gevoel van onoverbrugbare verdeeldheid, over een fundamenteel gevoel van malaise, van onzekerheid in verband met alles wat met "de" psychoanalyse te maken heeft? Met de wankele fundamenten van de theorie, als met de effectiviteit van de praktijk? Met wat psychoanalytisch is en met wat het niet is? Met haar erfenis en haar toekomst?

En zou het kunnen dat het nieuwe klimaat in de School er een geworden is van ongebonden ego's die soms met, soms tegen elkaar hun narcisme botvieren, zoals Fons het uitdrukt? In een klimaat van fundamenteel scepticisme van iedereen tegen iedereen? Of zou die verdeeldheid niet ook iets te maken hebben met het andere, en de ander van de andere taal?

Voorspelt het feit dat er meerdere teksten zijn verschenen, die niet alleen verschillende maar ook tegenstrijdige standpunten verdedigen niet ergens het failliet van de onderneming, en dus de dood van de School? Ik hoop dat deze pessimistische visie, deze vrees ongegrond is.

Zegt Fons trouwens ook niet in zijn mooie, toegankelijke en pertinente tekst, waarin hij ongeveer alle zekerheden ondermijnt, dat de psychoanalyse ook kind is van de tijd, dat onzekerheid, scepticisme en desidealiserende de psychoanalytische grondhouding als zodanig uitmaken?

Zegt Lina niet dat deze houding juist de psychoanalyse in haar theorie en haar praxis levend houdt? En zeggen beiden niet dat verschil of singulariteit het gemeenschappelijke en het gevoel van gebondenheid niet in de weg staat?

Maar waarom is men er dan niet in geslaagd een tekst te maken waarin deze eensgezindheid wordt verwoord en geëxpliciteerd, waarin deze waarden unaniem kunnen onderschreven en uitgewerkt worden? Zou de School zich willens nillens niet moeten profileren tegenover het culturele en het maatschappelijke onbehagen of anti-klimaat dat er tegen de psychoanalyse heerst?

Onenigheid belet niet dat we veel gemeen hebben, zegt Fons. Maar hoe loopt die draad van gemeenschappelijkheid en verbondenheid dan door de School? En zou er dan toch iets meer kunnen zijn dat de psychoanalytici binnen de School met elkaar kunnen delen buiten de ervaring van de eigen analyse, de subjectieve gehechtheid aan een soort identificatie met de psychoanalyse en de klinische praktijk die we hebben? Is de Belgische School voor Psychoanalyse niet ook een "school", een scholè, een plaats dus waar onderwezen wordt? Waar een erfenis, een weten, een onzeker niet dogmatisch weten wellicht, gedeeld kan worden, doorgegeven of overgeleverd wordt of kan worden. Zoveel mooie woorden die wij, dank zei Thierry Snoy geleerd hebben om het woord 'transmissie' te vertalen. Dat is veel meer dan wat een khora, een lege ruimte, kan bieden. En ik denk dat de seminaries daarbij een zeer bijzondere rol kunnen spelen. Het is een plaats van ontmoeting, in de seminaries delen we dezelfde tafel, bestuderen we samen dezelfde teksten, we vormen er onze eigen ideeën, wars van alle dogmatiek, elitarisme en meesterdiscours.

En hierbij wil ik wel even verwijzen naar het belang van de confrontatie met andere talen, die met een 'Verfremdungseffekt' de demystificatie en de creatie van nieuwe zingeving produceert, zoals Jean Florence het heeft geformuleerd. Waarom dus in seminaries of op vrijdagavond niet meer analytici uitnodigen die van over de grenzen komen, uit andere dan Franstalige of Nederlandstalige landen? Wil een school blijven voortleven, wil ze zich niet op zichzelf sluiten, wil ze niet verstenen of fossiliseren, dan moet ze zich ook vernieuwen, verjongen, zich meer openstellen en aantrekkelijk worden voor nieuwe, jonge mensen.

Een poging daartoe was de hervorming van de gradus die, naar men zegt, haar vruchten heeft opgeleverd, voor een grotere doorstroming heeft gezorgd en meer nieuwkomers, meer participanten heeft aangetrokken.

Maar hoe zit het met de opvang van die jonge mensen, met de relatie of de verbondenheid tussen de leden van de School en de jongen mensen of participanten die nu nog soms in het voorportaal teruggedrongen worden of zich als asielzoekers moeten installeren in een tentenkamp op een open plein aan de poorten van de psychoanalytische kerk? Weet men binnen de School wel goed wat hun verzuchtingen en hun verlangens zijn? Weet men wat ze willen? Wat hen naar de School brengt? Wat hen ervan weghoudt? Weten we of ze een haven zoeken, dan of ze eventjes komen aanmeren?

Misschien zijn al die onderwerpen wel ter sprake gekomen ook in de werkgroep 'onderwijs'. Maar van wat daar gebeurt heb ik het gevoel dat er maar weinig van naar buiten komt, tenzij ik me natuurlijk weer vergis...

Vorig jaar kwamen op de Dagen, die toen nog gewoon Dagen heetten, enkele leden met lange analytische ervaring spreken over hun psychoanalytisch parcours, hun verhouding tot de psychoanalyse, hun verleden dat hun heden had beïnvloed.

Wat zou men ervan denken, mochten jonge mensen op hun beurt het woord krijgen of het woord nemen en met anderen in dialoog treden over wat hen in deze tijden van onzekerheid en vijandigheid, voor de psychoanalyse deed kiezen? Wat hen in de Belgische School aantrekt of afstoot.

Ik zou dus willen besluiten met een oproep, met een parafraze dat Fons ergens heeft aangehaald: "Alle macht – niet aan de arbeiders, maar alle macht aan de jonge mensen en aan de verbeelding". En wat meer eigentijds uitgedrukt: "Indignez-vous les jeunes... et les moins jeunes!"

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012

## DÉBAT

*Jacques Roisin* : je vous remercie de me donner la parole, merci aussi pour ce que vous avez dit. Je voulais simplement reprendre les résonances de ce que j'ai entendu ce matin, je voudrais reprendre le conflit entre ce qui est de l'ordre, comme l'a dit Lina, du singulier et du commun.

Du côté du singulier, ici, à l'Ecole belge, on est tous d'accord sur le principe de respecter la singularité en insistant sur l'implication personnelle, avec la créativité de la personne, sur le fait des trajets psychanalytiques et cliniques tout à fait singuliers, et autant vous dire uniques, et cela, c'est tout à fait intéressant. Ce qui a pour résultat que les gens soulignent la chose analytique de façon différente.

Mais je voudrais surtout vous soumettre une réflexion qui m'est venue par rapport à ce qui a été nommé du côté du commun. Parce que je crois que, même si il y a l'ouverture à la singularité, il reste que nous avons à penser les références incontournables concernant la psychanalyse, en dehors desquelles nous ne nous reconnaitrions pas les uns les autres comme analystes de l'Ecole belge. Et il me semble qu'il y a là deux choses différentes: du côté de la théorie, on peut voir deux choses différentes.

Cela veut dire que d'une part, tout ce qui est de l'ordre des concepts, des théorisations – du côté par exemple de Winnicott, de Bion, de Mélanie Klein etc. – cela peut donner chez ceux qui y adhèrent quelque chose de l'ordre de la conviction. La conviction, il me semble qu'elle n'a pas à être fanatique; la conviction fanatique et la conviction non fanatique, ce n'est pas la même chose, je crois que cela rejoint ce que Fons a raconté et aussi Lina. A savoir que la conviction fanatique, c'est quand on se réfère à des dogmes, des vérités absolues. Et pour reprendre le concept de l'idéalité, je crois que c'est quand se produit une régression de l'idéal du moi qui supporte le doute, qui supporte l'incertitude, qu'il y a une régression vers le moi idéal; là, on est dans le narcissisme primaire. La conviction fanatique, c'est justement ce qui ne se laisse pas simplement porter par le moi idéal, par le narcissisme primaire, mais qui tient le cap de ce qu'on pourrait appeler sa propre castration, c'est-à-dire qui tient plus quelque chose du côté de l'idéal du moi. Tant mieux s'il y a des gens qui sont kleinien, winnicottien ou lacaniens.

Autre chose est – et là, ce n'est plus de l'ordre de la conviction, fanatique ou pas fanatique – autre chose est que dans une institution, nous avons à nous mettre clairement d'accord sur ce qui pour nous fait la différence incontournable. A savoir: comment entend-on le fait qu'on travaille sur la réalité de l'inconscient, que cette réalité est pulsionnelle, qu'il y a une démarche analytique qui n'est pas, par exemple, le fait de traduire ce que les patients viennent nous raconter – sinon on régresse avant 1900, avant *L'interprétation des rêves*. Mais que devient la psychanalyse à partir du moment où on dit: vous prenez dix psychanalystes, vous allez

avoir 10 interprétations différentes; cela, c'est croire que la psychanalyse, c'est traduire des choses. Ou bien les gens qui croient que c'est pour réparer le manque d'amour, le manque de narcissisme.

Là on n'est plus du côté de l'attention "ne soyons pas fanatique", non; on est du côté d'une reconnaissance que l'on partage ensemble. Et si on ne la partage pas, on peut dire à quelqu'un: vous seriez mieux dans une association jungienne, par exemple.

Je crois donc que c'est différent d'avoir des conceptions qui portent et puis de se mettre d'accord sur le roc incontournable autour duquel on dit: pour nous, dans notre institution, on est analyste.

La singularité, quant à elle, est très différente je trouve: il y a la singularité de conviction et puis la singularité par rapport au groupe. Comment une institution fait-elle – différemment d'une autre – avec ce roc, ce cap que l'on tient, pour reprendre le langage entendu tout à l'heure. Il y a un cap que l'on tient en dehors duquel nous ne reconnaitrions plus la psychanalyse.

*Thierry Snoy* : je serai assez bref, parce que je dois malheureusement partir ayant d'autres engagements, mais je voulais en tout cas remercier Fons et, personnellement, sa communication avec laquelle je sens une très profonde connivence, avec des nuances, mais je ne pourrai pas toutes les relever.

D'abord j'apprécie beaucoup que tu inscrives la psychanalyse dans un contexte culturel donné, qui part d'une conception un peu obsessionnelle de la vérité et qui passe du côté de l'hystérie, puis du côté du narcissisme dépressif qui caractérise notre époque. Je trouve cela très juste et vrai.

Alors en réponse à ce scepticisme, comme tu dis, je le sens finalement très délictueux, et simplement quant à moi j'aimerais en relever le côté positif. Quand tu dis par exemple – j'aime aussi le parallèle avec la littérature – que dans la psychanalyse il s'agit de dire le plus vrai possible, et pas tellement le mieux, je dirais que c'est déjà vrai dans la littérature. Le mieux, c'est de toute façon relativement indéfinissable, et le vrai, je dirais: il est toujours là, insaisissable. C'est dans la mesure où, comme tu dis, la vérité peut être naissante, qu'elle aussi peut partir. Je suis très frappé, chez Freud, il n'y a que la vérité qui blesse. Mais je crois qu'elle est aussi libératrice. Pour le dire de façon extrêmement ramassée, l'enjeu de la psychanalyse ce serait de ne jamais assimiler la faille à la faute.

*Ingrid Demuyne* : Ik wil eerst en vooral alle sprekers van deze morgen bedanken, ook de twee discussanten. Wat mij vooral getroffen heeft is wat de twee discussanten hebben gezegd: dat ze het gevoel hadden van te moeten meespelen in een toneelstuk waarvan de script en de regie allemaal onduidelijk was. En ik hoor Ria naast mij zeggen van: dat kan toch niet! Iedereen is toch verwittigd

DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012

in het begin van het jaar dat deze werkgroep zou doorgaan”, en ik denk dat wij ons moeten de vraag stellen en blijven de vraag stellen: “hoe komt het dat dit zo weinig doordringt? Ik denk aan Nederlandstalige kant, als ik me niet vergis, dat alleen leden aanwezig waren, vergeet ik iemand? Ik weet het niet, maar ik dacht: alleen leden, geen kandidaat-leden. Aan Franstalige kant waren er wel kandidaat-leden aanwezig, maar niet aan Nederlandstalige kant. Ik denk dat wij ons blijvend die vraag moeten stellen: hoe komt dat? Ik heb het gevoel dat er een erg grote kloof is tussen de participanten /kandidaat-leden en de leden.

*Fons Van Coillie* : Ik wou graag even reageren op wat Thierry gezegd heeft. Ik denk dat er toch wel een groot verschil is tussen literatuur en het spreken in de analyse. Ik denk: goed, schrijven en waar zeggen. Ik herinner me ooit een recensie in de Standaard, over een boek van iemand die in een concentratiekamp had gezeten. Om kort samen te vatten, het was uiteraard een heel aangrijpende geschiedenis, maar slecht geschreven, en dus onleesbaar. En ik denk dat die anekdote zeer goed het verschil aangeeft. En een taifoen kan granen plukken, een zuchtje wind of een bijna niets, als het goed geschreven is, dan is het prachtig.. Dus ik denk dat het verschil tussen waar spreken en goed schrijven toch wel essentieel blijft.

*Chris Vanstraelen* : een kleine aanvulling bij wat Ingrid zei: ik vind het wat beledigend ten opzichte van die werkgroep: maar niet alleen was die open maar ten tweede vraag daarover is niet gediscussieerd. Ook de teksten die in het dossier zijn. En dat zijn dan eerst teksten van de mensen die hier spreken. Dus ja... Ik vind dat merkwaardig, precies die knoop altijd opnieuw...

*Helen Van Dorpe* : als ik daar even iets over mag zeggen, het kan natuurlijk liggen aan ons gebrek aan belangstelling, dat is misschien één stuk, maar het ander is dat de doorstroming van de informatie misschien niet zo ideaal is als ze zou kunnen zijn. We hebben het dossier gekregen en daarmee wil ik uiteraard niemand aanvallen. Het gaat niet over personen, maar het gaat over hoe het gebeurt, wat er gebeurt. De openheid van die discussiegroep stel ik eigenlijk niet in vraag, maar toch blijkt dat er alleen maar leden bij betrokken waren. En dat het dossier dat we gekregen hebben helemaal op het eind, dus twee weken voor dat deze dagen werden georganiseerd, ons is toegekomen.

*Tomas Geyskens* : Ik wou even reageren op wat Ingrid en Helen gezegd heeft en wat de reactie was van Chris Vanstraelen. Het zal waarschijnlijk aan mij liggen, ik heb nooit een mailwoord ontvangen en ik heb ook het gevoel van: misschien was die openheid en was die mogelijkheid, maar ik werd toch niet hierover op de hoogte gesteld van die mogelijkheid. En dus is er toch minstens een communicatief probleem. En als die openheid er dan toch wel zou zijn, zou het niet (?) als participanten en kandidaat-leden ook het gevoel hebben, het gevoel van een soort schijn democratie. Men

kan daarop reageren maar eigenlijk is alles al beslist dus. Het komt ervan dat die openheid, als ze er dan is, tenminste duidelijk stelt en dat het om reële openheid en niet een schijnopenheid waarvan men niet op de hoogte is. Men vertrekt van teksten die zouden ter beschikking zijn geweest? Ik stel alleen maar vast dat die teksten er te beschikking waren, vlak voor de dagen van de School, dus dat was niet op voorhand, dat dossier was er niet tot inzage. Dat doet me denken aan wat in de kamers gebeurt: de informatie die burgers kunnen hebben op openbare dossiers. Die mogelijkheid is er, maar men is er niet van op de hoogte. Dat is het grote probleem van de Belgische School.

*Sophie Guiot* : ik wou alleen maar zeggen dat ikzelf knopen er-vaar. Ik ben zelf kandidaat-lid (...) Ik was ook niet op de hoogte dat die groep bestond, maar ergens wist ik wel dat die groep bestond, denk ik.

*Lina Balestriere* : s'il faut préciser, on peut préciser.

*Didier Lestarquy* : moi je vais simplement témoigner que j'ai participé à quelques-unes des premières réunions de ce groupe. Je voudrais que l'on parle peut-être de choses plus essentielles. En tout cas, j'y ai été et si j'ai arrêté, c'est pour des raisons personnelles qui m'appartiennent. Je voudrais qu'on revienne à autre chose, non?

*Lina Balestriere* : je voudrais juste dire un mot: que ce soit clair: les participants n'ont pas été prévenus. Le groupe a été pensé comme un groupe entre candidats membres et membres. Un courrier a prévenu tous les membres et candidats membres. Il y a eu au départ 15 personnes. Ensuite on a été à peu près une douzaine. Cela a été communiqué dans les *Communications/Mededelingen*. Si vous ne les lisez pas, tant pis.

Que ce soit clair! Ce groupe a été annoncé publiquement. Les travaux, les textes qui ont été produits, on a voulu vous les transmettre au plus tôt. On a fait de notre mieux. Voilà l'état de la situation et maintenant j'aimerais que nous passions à autre chose.

*Anne-Françoise Dahin* : J'espère bien qu'on ne retiendra pas de nos propos, à nous deux, que cette question-là. C'était juste pour dire que quelque chose nous échappe et on voit bien que vos interventions renvoyaient à tout un travail.

*Lina Balestriere* : on aurait dû vous soumettre les enregistrements? ...

*Anne-Françoise Dahin* : c'est dommage que vous ayez entendu ça! On a dit cela en introduction, mais on a dit beaucoup d'autres choses; je ne voudrais pas qu'on rabatte nos propos sur cette question-là alors qu'on parle d'ouverture, d'ouverture aux jeunes, et ce serait tout de même intéressant d'y entendre ce que Helen a amenée aussi.

DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012

*Hervé Linard* : Je ne vais pas revenir à dire qu'il faut aller à l'essentiel, quel est-il? Mais une association: en écoutant Fons tout à l'heure, je me suis dit: mais qu'est-ce que la vérité? Dans ton texte, tu peux tenter peut-être une ouverture là-dessus maintenant, tu dis à plusieurs reprises: "la vérité, être le plus vrai possible", tu termines ton exposé en parlant d'une éthique du sujet, j'imagine, tu ne peux pas en dire un peu plus? Parce que si on entend la vérité au plus vrai ou au plus près possible, ce n'est sans doute pas du côté de l'idéal du moi?

*Vincent Magos* : on peut répondre d'une manière pratique à ce débat, moi j'entends surtout qu'on a encore beaucoup de travail à faire et on a un travail éternel quant à désidéaler les maîtres et les institutions. Pour prendre un exemple, il y a un jour quelqu'un qui me dit: il faudrait changer ceci par rapport à tel élément de l'Ecole. Je lui dis: propose-le! et il me semble que dans cette institution il y a une possibilité de propositions et de mettre au travail les propositions pour que des modifications puissent s'opérer. Mais cela inclut une désidéation d'une merveilleuse institution bien organisée qui devrait etc...

*Catherine Petit* : c'était dans le texte de Fons, concernant l'accent sur le fait que l'essentiel du thérapeutique ne se trouvait pas nécessairement dans l'exclusivement analytique. J'ai trouvé que c'était vraiment intéressant. Alors, quelle conséquence d'une part? Est-ce que, quand Jacques dit: "la psychanalyse elle n'a pas pour but de réparer", est-ce que c'est un écho? Pour moi, ce sont des questions qui ont vraiment une importance, peut-être parce que je suis fort accrochée à la notion thérapeutique, et qu'effectivement, je pense que la psychanalyse n'a pas le monopole. C'est un axe qui m'intéresse.

*Didier Robin* : je vais reprendre quelque chose qui a été dit par Jacques, mais moi j'ai beaucoup apprécié toutes les interventions de la matinée. Peut-être que cela a été morcelé, mais je voudrais insister sur le fait qu'on ne peut pas, me semble-t-il, opposer le singulier au commun parce que, par définition, il ne peut pas y avoir du singulier s'il n'y pas de commun. Il me semble donc que la tâche d'une association analytique, c'est quand même de soutenir une certaine communauté, ou un certain 'commun', dans lequel du singulier peut émerger. C'est un défi quand on connaît évidemment l'évolution des divers mouvements analytiques, mais il ne me semble pas qu'il y ait d'opposition entre le singulier et le commun, au contraire! S'il n'y a pas de commun, il n'y a pas de singulier.

*Denise Desmedt* : à propos de l'accueil, j'ai cherché en vain certaines adresses et numéros de téléphone, sans trouver; il n'y a pas moyen de savoir si la liste date d'il y a 10 ans ou si elle est récente, il n'y a pas de date. Ensuite, je connais les visages souvent, je connais les noms par

fois, mais je ne mets pas les choses ensemble. J'ai l'impression que les jeunes ne sont pas très accueillants, euh!... pas très bien accueillis, (rires et applaudissements de la salle)... Et il y a de plus en plus des nouveaux, ça c'est bien par contre.

Moi, je suis dans les membres fondateurs, et il y a un tas de gens que je ne connais pas, je trouve qu'il y a un effort à faire. Comment pouvons-nous vraiment accueillir nos patients si on ne peut pas s'accueillir?

Autre chose: c'était Laurence Kahn qui disait qu'elle avait passionnément aimé ce patient. Je me réfère à ce merveilleux livre de Serge Leclair, le titre est: "Apprendre à aimer". N'est-ce pas ce que nous avons affaire dans les analyses, apprendre aux gens à aimer? Comment apprendre cela, s'ils ne se sentent pas accueillis dans toute leur diversité?

*Anne Verougstraete* : Je voudrais revenir sur ce que disait Didier Robin: il faut du commun pour que le singulier puisse exister. Et cela me faisait penser à une phrase de Jeroen Brouwers, dans *Rouge décanté, Bezonken rood*, "Rien n'existe qui ne touche à quelque chose d'autre", "er bestaat niets dat niet aan iets anders aanraakt". Et en fait, c'est dans ce toucher premier que peut naître aussi et la diversité, les singularités, les rencontres, *gebondenheid*, tout ce dont nous parlons. Cette phrase me revenait comme rassemblant un peu la sensation que j'ai eue en vous écoutant ce matin.

*Michel Thys* : (...) de behoefte aan meer contact, aan betere conversatie, dan kun je toch alleen maar zeggen dat wat de School nu toont heel illustratief is voor het maatschappelijke debat waarvan Fons zegt dat het nu actueel is. Dus in die zin zou je verwachten dat de Belgische School heel goed past in dit debat en toch is er een soort paradox waar de School in de marge geplaatst is. Dus is er toch een andere dimensie die maakt dat er toch een spanning ontstaat tussen – laat ons zeggen – het bredere maatschappelijk veld en de plaats erin van de School, die op zich ook een deel is van die maatschappij natuurlijk. Dat spanningsveld tussen die twee, zo dicht op mekaar, en een discussie van de marge zou toch ook wel een mooie illustratie van (? niet duidelijk).

... Wat Lina heeft aangehaald, het verschil tussen twee soorten idealen, het ideaal ik en het Ik-ideaal. Op maatschappelijk vlak heeft psychoanalyse nog altijd te veel (? niet duidelijk).

*Fons Van Coillie* : er zijn mij een aantal vragen gesteld, waarvan er een aantal zeer moeilijk zijn.

Wat is waarheid? Nu denk ik: wat we allen in de analyse ervaren, is dat er inderdaad iets bestaat als een waarheid, en zeker dat er zoiets bestaat als zelfbedrog. Wanneer zelfbedrog of illusies doorprikt worden, dan zijn er momenten van waarheid. Momenten van waarheid die ook ons als subject veranderen. En wat ik wou met mijn tekst is, als wij vragen dat de theorie ook meer in die richting zou gaan, dus ook momenten van waarheid zou kennen, en niet gelezen worden als een reeds vastliggende waarheid. Maar



DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUN 2012

een analytische theorie moet ook telkens opnieuw herontdekking zijn van waarheid en onvermijdelijk tegen weerstanden in. Dus de theorie moet zich telkens vernieuwen om iets fris en ook iets als waarheid te kunnen teweeg brengen.

Wat betreft de niet specifieke factoren, die zo wijze onderzoeken uit de (?) belangen in therapeutische resultaten, ik neem graag die opmerking op, maar ik weet geen antwoord. In die zin, het is wel duidelijk dat we daar meer rekening mee moeten houden en bvb. denk ik dat een vraag die een jury zou moeten stellen als we een kandidaat wel of niet willen aannemen, is – naast de typisch analytische dingen – de simpele vraag: hebben we het idee dat die persoon een goed therapeut zou kunnen zijn? Ik vraag me af of dat uiteraard analytisch is, maar het feit dat iemand analytisch gezien zeer interessante dingen heeft meegemaakt in zijn analyse, en dus een hele analytische weg heeft afgelegd, ik denk dat dit geen garantie is of zo iemand een goeie analist wordt en een goeie analist is toch ook een therapeut. Nu uiteraard gaat het voor ons om veel meer, maar het moet er toch ook in betrokken worden.

Een ander gedacht die erbij aansluit, de vraag is: "wat maakt ons tot analytici, wat hebben we gemeenschappelijk?" En voor de opvatting van Jacques die zegde: "het gaat over het driftmatige onbewuste", dat maakt een gemeenschappelijk concept, of idee, of theorie die men kan verdedigen, ik ben daar zeker niet tegen, ik denk het idee van het onbewuste – wat Lina ook zei, dat we gemeenschappelijk hebben, wellicht deze theorie, maar dan wordt het meteen wel moeilijker, want binnen Freud zelf is de definitie van de drift toch nog grondig geëvolueerd: bijvoorbeeld, dat er een doodsdrift is, ja! dat is toch een andere driftopvatting dan de eerste van Freud, wat maakt dat het moeilijk is om te zeggen waar we het precies over eens zijn. Ik denk dat wat ons deelt, misschien, een aantal referenties zijn waar het oeuvre van Freud een unieke base neemt, toch door hem begonnen is, en dus dat we minimum gemeenschappelijk hebben, dat we die teksten nog altijd als basisteksten vinden, niet om te zeggen hoe het is, maar om te denken over de praktijk.

*Leo Ruelens* : drie korte opmerkingen eigenlijk over disparate zaken.

Ten eerste: over de inhoud van wat u in de werkgroep wou benaderen lijkt me bijzonder interessant, maar ik heb de teksten proberen te lezen, en ook de teksten die nu gekomen zijn. Ik heb goed genoten van jouw tekst, Fons, maar ik heb niet het gevoel dat dit nu zeer klaar stelt waar de School nu voor staat, of waar jullie het mogelijk – ik vind het een extreem moeilijke taak – over eens kunnen zijn. Ieder heeft zijn taal bvb. over de transfert, Lina zegt transfert de travail anderzijds, akkoord, maar ik denk dat dit bij elke psychoanalytische vereniging zich voor doet.

Wat is specifiek in de School? dat mis ik een beetje, en ik zeg nog van jouw analyse, vooral de historiek vind ik bijzonder boeiend, maar het staat een beetje los van wat ik nu verwacht had.

Tweede opmerking: over de kloof tussen analisten en kandidaat-leden. Persoonlijk denk ik dat dit een beetje een fictief probleem

is. Die kloof is er en die moet er ook zijn. Hoe is anders de transitie mogelijk van het ene in het andere. En dat is inderdaad een heel singulier proces, dat bij iedereen anders verloopt en dat leidt tot iets anders. Dus persoonlijk ben ik een beetje (...). Maar je moet daar ook niet in overdrijven. Laat die mensen dat ook allemaal maar ontdekken.

Derde opmerking: over de waarheid, jouw streven om die waarheid te benaderen in de psychoanalyse. Persoonlijk, ik denk dat je daar zeker gelijk hebt in jouw exposé, maar ik denk dat er ook een andere versant is van de waarheid, dat is dat met de waarheid niet te leven is. Lacan wil die heel dicht bij de 'Réel' plaatsen en die 'Réel', die moet ook een stuk overdekt worden. Elke neurotische symptoomvorming is een compromis met het mogelijke, met dat reële, en ook stukken waarheid waar soms bijna niet mee te leven valt.

*Lina Balestriere* : nous approchons là du terme de cette matinée. Alors je voulais remercier Jacques et Didier aussi, pour leurs interventions en particulier, parce qu'ils ont touché un point particulier, comme vous avez pu l'entendre, qui me tient à coeur. Je suis bien d'accord avec tout ce que Jacques dit, et que Didier souligne aussi. Je veux juste reprendre le terme conflit: je sais que l'un n'existe pas sans l'autre, que l'un peut entrer en conflit avec l'autre, et donc il y a par moment dans les échanges du groupe et au sein du groupe, il y a des moments où l'accentuation portait sur un versant, par moments sur l'autre, donc la question c'était où on met l'accent; est-ce qu'on conçoit les choses, est-ce qu'on accepte qu'il y ait conflit, conflit à l'intérieur de nous-mêmes, ou l'on pense que la chose est résolue, qu'il n'y a à penser que dans une seule direction? Ce sont des questions qui n'ont pas été tranchées dans le groupe, parce qu'il n'y avait pas d'unanimité.

Alors je reviens à ce que tu dis, Jacques, de cette partie où il s'agit de conviction. Evidemment on espère que ces convictions ne sont pas fanatiques, dis-tu, qu'elles soient plutôt du côté de l'idéal du moi que du moi idéal, et tu parles de ce roc, enfin, de l'incontournable, avec cette métaphore du roc incontournable. Oui, je pense aussi qu'en tant que psychanalyste on a peut-être l'exigence – et c'est peut-être la seule exigence qu'on a – c'est de se référer quand même à la métapsychologie. Je sais que tout le monde n'est pas d'accord, mais je pense que le roc dont tu parles, c'est l'inconscient pulsionnel, c'est le fait de la traduction, de l'interprétation, c'est-à-dire toutes des notions qui se réfèrent à la métapsychologie.

Je crois qu'on a l'obligation d'explicitier notre métapsychologie, de la mettre en débat, de nous la formuler à nous-mêmes, et de la formuler pour les autres. C'est ce que je disais tout à l'heure en parlant du jugement. Le jugement doit porter sur la théorie et sur ce roc incontournable.

Je ne suis pas d'accord avec Fons, parce que je trouve que tu n'es pas très juste envers la métapsychologie. Qu'elle soit mise en doute, là n'est pas la question, c'est la question, mais ce n'est pas la question freudienne. Freud a toujours reconnu la part de

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012*

fantasmatisation dans la théorie, il a toujours dit: "théoriser, pour un peu j'aurais dit «fantasmer»", donc il a toujours lié théorie et fantasmatisation. Il n'a jamais pensé que ce qu'il avait amené était **La** vérité sur le fonctionnement psychique. Il a toujours parlé d'hypothèses, ou de mythes. Donc c'est une mauvaise guerre que tu fais, en tous cas à la métapsychologie freudienne. L'assimiler à la fiction, c'est lui enlever justement ce côté construction solide, à laquelle il faut s'atteler pour que l'édifice tienne et pour que nous ayons effectivement des cadres qui nous permettent de quitter le port, de larguer les amarres, mais quand même de pouvoir y revenir et d'avoir une sorte de mer navigable et non pas une mer démontée. Parce qu'on doit affronter les tornades, c'est pour cela que je parlais de l'inconscient comme d'une tempête de matière explosive, de feu, de théâtre et qu'on a besoin de limiter le feu, et pas simplement de l'accueil. On a besoin de limiter le feu, et cela, il faudrait qu'on y réfléchisse. Qu'on ne se cantonne pas à dire on se rencontre, et c'est thérapeutique. Non! Pour que ce soit thérapeutique il faut de l'igné, du feu, et donc on ne peut pas se passer de la métapsychologie. L'assimiler à une fiction c'est, je pense, ne pas tenir compte de ce qu'elle est, à savoir une construction au sens précis que Freud lui donne, avec cette référence à l'interprétation, il fait référence à la fantasmatisation, mais au dépassement continu de la fantasmatisation; il fait aussi qu'elle est partagée, qu'elle est explicitée, qu'elle n'est pas simplement la mienne, implicite, qui surgit dans la rencontre, par surprise. Non! C'est un travail constant. La fiction, ça laisse un peu trop de marge, peut-être à la création, mais nous, on n'est pas des artistes, on est des bûcherons de l'inconscient, il faut en tenir compte aussi. C'étaient les lignes de force du groupe, vous en avez eu ici un bel échantillon, demain vous en entendrez d'autres, d'autres manières d'aborder la question avec d'autres particularités, d'autres singularités, d'autres styles. J'espère que je vous laisse sur votre faim... par rapport à demain.

DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012

## EBP AUJOURD'HUI, QUEL STYLE ?

LUC DETHIER

*Le vrai est un délire bachique dont il n'est aucun membre qui ne soit ivre. Hegel*  
*Penser c'est renoncer au savoir. Schelling*

*L'analyste praticien emploie mieux son temps à lire le philosophe J.L. Austin*  
*que la psychanalyste Mélanie Klein. Adam Phillips*

Je voudrais d'abord repartir du document des débats sur la transmission, dont je broserai quelques grands traits destinés à mettre en perspective ce que je voudrais vous dire aujourd'hui. L'idée principale était celle de la passe, de faire passer, et de voir ce qui se passe et ce dont on peut se passer peut-être, dans une continuité traversant la cure, sa théorisation et l'organisation d'une école de psychanalyse. Le concept articulant ces trois faces était celui de la singularité.

1) **Je parlais de la cure** qui, avant même de se spécifier comme psychanalytique, était celle d'une rencontre singulière promouvant la singularité chez l'analysant autant que chez l'analyste. C'est ainsi que je définissais la «talking cure» dont le geste freudien avait été de s'articuler sur le «savoir en souffrance» de l'analysant, délestant le praticien du monopole du savoir, et offrant une chance à ce que le patient, via ses associations libres, **entende sa langue parler de lui**. Parler de lui nouvellement et autrement que dans son «discours courant». Et cela grâce au geste d'écoute parlante de l'analyste de référer ses (leurs) énoncés à leurs circonstances d'énonciation dans l'adresse de sa (leur) parole. Histoire d'y faire découvrir de la sorte le territoire d'une singularité de l'inconscient. Je tenais à préciser que **le singulier n'est pas le particulier** – qui, lui, se spécifie (justement) par des propriétés universelles. Le singulier vient comme en exclusion interne faire défailir l'application de l'universel au particulier. Il est en **perpétuel différé à toute assignation à déclinier son identité** (qui n'est au fond, comme disait Thierry Lévy, qu'«un terme de police»), à partir de propriétés, et se fait ingrédient du résultat de la cure qui

consiste bien, entre autres choses, à se déprendre de la crispation identitaire, à acquérir **la liberté** de ne plus devoir se reconnaître soi-même comme «soi-même», autrement dit: arriver à se passer du nom «propre», et à se mouvoir dans le «parfois et l'ici ou là» plutôt que dans le «partout et toujours»... Le singulier n'est pas l'ineffable, on peut même dire que tout commence avec lui, qu'il est même la seule cause de la connaissance, et que la pensée peut atteindre ce singulier en chair et en os, sans arrière-monde qui lui conférerait sa légitimité (je renvoie ici au beau livre de Pierre Alféri, *Guillaume d'Okham le singulier*, Paris, Minit, 1989). Il s'agissait au fond de se rappeler que la psychanalyse est toujours **une histoire à deux**, à deux singuliers, et que l'analyste n'a pas le monopole de dénommer à lui seul ce qu'est une psychanalyse: c'est à ne pas vouloir être «complètement analyste», analyste «de part en part», qu'il est peut-être psychanalyste «à part entière», et qu'il laisse une chance à ce que «de la psychanalyse» puisse avoir lieu...

2) Dans cette perspective il apparaissait que **la théorisation de l'acte analytique** ne devait aucunement d'employer un lan-

DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

gage uniquement «propre» à l'analyse, qui «spécifierait» l'identité de l'analyse et de l'analyste. Enseigner du freudisme ou du lacanisme, utiliser un langage de conceptualité métapsychologique peut à mon sens devenir tout à fait leurrant dans la cure ainsi que dans la théorisation qui s'en déduit autant qu'elle l'anticipe. Car l'inconscient, s'il existe en dehors de la cure, ne s'interprète et ne (se) met au travail que dans la singularité de celle-ci, i.e. comme effet de **ce transfert-là, en ce moment-là, entre ces deux personnes-là, donc aussi dans un langage «ordinaire», non spécifique**. C'est dans les autres disciplines de la psychanalyse que Freud a d'ailleurs forgé le bas et le haut de casse de son enseignement – voir son projet d'institut de la psychanalyse dans son «analyse profane». Notre pratique de séminaires et de conférences devrait y souscrire... La théorisation, pour être isomorphe et en phase avec l'acte analytique, **ne saurait ainsi être prise pour une grille d'interprétation** que l'on applique au cas, ni non plus comme un **dispositif de repérage** pour pouvoir «se retrouver» dans la cure grâce à des concepts qui seraient dûment garantis (on reste, avec ces deux conceptions, dans du particulier et non du singulier), ni enfin une **simple traduction** en termes techniques (censés bien démontrer la capacité analysante de l'analyste, son appartenance corporatiste instituée, et sa conformité au roc du savoir et au savoir du roc des catégories analytiques). Il s'agit avant tout, me semble-t-il, pour faire fructifier le legs freudien, non pas tant de tenir ou de retourner à lui, que de faire sans cesse advenir «Freud» – on comprendra pourquoi je mets ce nom entre guillemets, ne sachant exactement de qui ou quoi il est le nom – sans le refuser ni s'y cramponner. On ne transmet pas «la psychanalyse» comme un corpus achevé, il y a plutôt à faire entendre **la tonalité** de son invention, le «la» de sa petite musique à travers un style (autant de l'analyste que de l'institution) qui soit la caisse de résonance du *rapport* que l'on entretient avec elle. C'est dans ce rapport qu'une institution sera instituante

ou non du partitif de la psychanalyse, à savoir qu'il n'y a pas «la psychanalyse» mais «de la psychanalyse», de la psychanalyse qui se passe parfois, ni homogène ni constante, dans la cure, la théorie et l'institution, pour peu que le psychanalyste ne se prenne pas pour un psychanalyste...

3) Dans la continuité de ce qui vient d'être énoncé, **que peut être un «groupe» de psychanalystes**, de quelle enseigne peut-il se prévaloir pour donner corps à la singularité de sa méthode comme de sa théorisation? Il me semble qu'il ne s'agit **pas vraiment de trouver une espèce de dénominateur commun** qui ferait tenir une communauté (ça me paraît relever de la sémantique du roc). Si «l'indifférence aux propriétés est ce qui individualise et dissémine les singularités» (G. Agamben dans «La communauté qui vient»), le répondant institutionnel de cette «idiomatique» devrait peut-être s'articuler autour d'une **ignorance foncière**, en liaison d'ailleurs avec l'absence de savoir qui nous a fait devenir psychanalystes, voire avec le **sentiment d'imposture structurelle** dont, selon Lacan, le psychanalyste ne se défait jamais. Il ne faudrait donc pas qu'une institution en vienne à conjurer l'instabilité identitaire de la psychanalyse en garantissant aux analystes une crédibilité et une posture assurée de «moi fort» que leur pratique quotidienne enjoint et enseigne pourtant de laisser choir. L'ethos de l'École Belge de Psychanalyse se devrait peut-être de pouvoir se structurer autour de cette ignorance qui «sans nous fonder, nous engendre» (G. Agamben). Il ne s'agirait pas tant de se référer à un **critère de «qualification» commun homogène** jusque dans les procédures de reconnaissance, mais de juste mettre en place un lieu en creux (chôra) où puisse avoir lieu une rencontre des pluralités d'analys(t)es. Je pense que la dissémination qui élémente/alimente le singulier de la psychanalyse dans sa pratique et sa théorie n'est pas sans pouvoir lui donner une certaine forme institutionnelle, avec ses exigences d'adhésion à **«l'impropriété**

**té comme telle»**, où l'impératif analytique de s'autoriser «de soi et de quelques autres» puisse trouver, ni plus ni moins, son enseigne de pluralité...

4) Je pense d'ailleurs que **la cruauté de la communauté analytique** pourrait se penser selon le concept d'auto-immunité développé par Derrida. La cruauté est en quelque sorte «la réalisation de l'impossible appropriation de soi et dépropriation de l'autre reposant sur la présupposition originaire du propre, pris dans la hantise de l'impropriété dans le propre, refoulant le spectre de l'autre ou l'autre spectral rendant impossible la fermeture sur soi du propre, rendant impossible la fermeture de la blessure narcissique par le spectre. Elle est le désir de l'immunité, du soi immun, intouché, indemne. **L'immunité** est toujours le produit d'une exclusion ou d'une inclusion. L'immun (*im-munis*) est ce qui est affranchi des charges, des obligations (*munus*, racine du commun de la communauté) et se protège ou se décharge des charges communes dans la constitution d'un propre conçu comme séparé du commun, dans l'appropriation qui est une désappropriation ou une décommunisation de la communauté impropre. **L'étymologie de «communauté»** dérive de *munus* (don ou obligation) comme le rappelle le philosophe italien R. Esposito: «Cela veut dire que ce qui est à l'origine de l'idée de communauté, ce n'est pas du tout une propriété ou une appartenance commune, mais au contraire, quelque chose qui nous oblige envers les autres. Non pas, donc, une appropriation, mais bien plutôt une expropriation. **Non pas un avoir, mais une dette. Non pas une identité, mais une altération**. Quelque chose qui nous pousse non pas à nous enfermer en nous-mêmes, mais plutôt à nous contaminer sans cesse au contact de ce qui est différent de nous». La cruauté est la réalisation de cette appropriation impossible, affolée par le spectre même de l'impropre revenant sans cesse» (Vincent Houillon, «L'in-immun. (De la cruauté du massacre)» in *Contre-Allée*, janvier 2008).

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

Autrement dit, je pense que **la cruauté des communautés analytiques vient de leur volonté d'auto-immunité**, qui consiste à exclure ce qui, à l'intérieur d'elles plus encore qu'à l'extérieur, les menace. Etant entendu que cette protection s'effectue, par exemple, moyennant une novlangue. On sait que **la novlangue**, telle que le développe Orwell dans son célèbre roman *1984* (publié en 1949) c'est une réordonnance lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées subversives et à éviter toute formulation de critique (et même la seule «idée» de critique) du pouvoir en place. Elle doit favoriser la parole officielle et empêcher l'expression de pensées hétérodoxes ou critiques. Il me semble que la novlangue psychanalytique terrorise ceux qui ne la parlent point, et que si la communauté analytique ne repose que sur les qualifications et les propriétés partagées, se déchaîne alors la cruauté à l'égard de l'impropre. Je ne dis pas, par ailleurs, et pour répondre à Lina, qu'il faille être méfiant vis-à-vis de **l'héritage**, je dis que se rapporter à l'héritage peut se faire de multiples façons dont certaines sont excluantes (comme me disait un notaire sur les héritages dans le monde agricole où la question de la propriété est par excellence primordiale, on peut comprendre pourquoi il y a des prisons et des cimetières), et que l'héritage est justement autre chose que la simple acquisition d'un donné par exemple dans la langue donnée. Je ne dis pas non plus que le singulier n'est pas **enraciné dans un sol**, je dis précisément que le singulier est le mémorial d'un sol plutôt que son simple souvenir, et que le singulier ne s'oppose ni à un autre singulier, ni au particulier, ni à l'universel: il est hors catégorie d'opposition, ce qui ne signifie pas non plus qu'il n'est susceptible d'aucune science ni d'aucun discours comme je l'ai dit. Je ne pense pas, enfin et corrélativement, que la psychanalyse soit **une théorie et une pratique du conflit**, et qu'il soit bienvenu qu'une tension conflictuelle habite notre manière de s'y rapporter. Je ne crois pas que le rapport conscient-inconscient

se réduise à du conflit, mais qu'il y va aussi de la ruse, de la surprise, du déjouement, du vrai et du faux semblant (vieille définition lacanienne du signifiant: faire semblant que c'est vrai pour qu'on croie que c'est faux alors que c'est vrai), etc., bref de tout ce qu'on entend dans une cure – et si d'ailleurs l'inconscient ne connaît pas la négation, s'il n'est pas pour lui de contradiction, on peut y entendre, me semble-t-il, que la catégorie de l'opposition lui est foncièrement inappropriée. C'est en cela d'ailleurs, par parenthèse, que Hegel (dont je rappelle qu'il est, dans l'index des noms des «Ecrits» de Lacan, l'auteur le plus référencié après Freud) serait, comme Austin selon Adam Phillips, un auteur grandement profitable à étudier.

5) **En conclusion**, de tout ce qui précède il s'avère que ce que je trouve comme dimension essentielle d'une analyse, ce n'est pas tant, ou pas seulement, celle de l'interprétation, mais celle de **la rencontre** qui la conditionne. Je pense ici à ce que Adam Phillips relate de la conception winnicottienne de l'analyse: «Winnicott est contre les théories qui font autorité et les soins rapides... Il est pour les gens en général, qui font les choses à leur propre rythme... Et il ne croit pas que l'instruction soit ce dont nous aurions le plus besoin... (p. 24). Un peu plus loin il ajoute combien Winnicott n'avait «pas peur des lacunes» et les voyait comme «des espaces potentiels pour l'imagination» (p. 30) car au contraire de «l'herméneutique du soupçon» chez Freud comme le disait Paul Ricoeur, il s'agit de «mettre en place un dispositif analytique dans lequel le patient n'est pas livré à une traduction autorisée – qui évalue en quelque sorte son inconscient à sa place – mais où l'analyste le rend à même de se révéler lui-même à lui-même... L'analyste est une sorte d'hôte... qui crée un dispositif qui rend possible l'auto-interprétation...» (passim pp. 43-45). C'est donc la capacité à **l'hospitalité** qui permet à l'étranger et à l'étrangeté d'avoir droit de cité. Etre capable de ce que j'appellerai cette vivance

dans toutes ses dimensions d'accompagnement (avec son cortège de sentiments de colère, d'ironie, d'impuissance,...) est précisément ce qui acte l'interprétation comme geste de (re)nouement à la situation initiale de **détresse** qu'a connu le petit d'homme. Winnicott dira que sont «suspectes les descriptions du travail interprétatif qui ont l'air de **faire crédit aux interprétations analytiques pour rendre compte de tout ce qui se passe**» (p.79). Je pense effectivement, à titre personnel, que la psychanalyse est avant tout une épreuve d'accompagnement, de voyage à deux dans des contrées mortelles. Avec quelle carte demandera-t-on? Là encore je me contenterai de vous résumer cette histoire que raconte Adam Phillips dans son ouvrage intitulé *Trois capacités négatives*: un lieutenant, durant la guerre, envoie trois de ses hommes en reconnaissance dans les Alpes. Mais voilà que survient une tempête de neige qui s'abat sur le trio, au comble du désespoir dans cette contrée inconnue d'eux. Heureusement cependant l'un des soldats découvre au fond de sa poche une carte, grâce à laquelle leur chef parvient à s'orienter... Une fois revenus au camp de base où ils relatent leur aventure, le lieutenant demande à voir cette fameuse carte qui leur a permis de se retrouver. C'était une carte des Pyrénées... Comme le même Adam Phillips l'écrivait ailleurs, «toutes les catégories psychanalytiques aujourd'hui [...] sont, entre autres choses, des parodies de réglementation» («Promesses», p. 94), ou encore (p.73) «il y a peut-être quelque ironie involontaire dans le fait que, pour une grande part, la théorie psychanalytique qui prône la valeur d'altérité et les incapacités de l'omniscience se contente de citer toujours le même éventail limité d'auteurs»... Je vous laisse là-dessus...

DIAFORA, BRUSSEL, 16 EN 17 JUNI 2012

## PSYCHOANALYSE IN DE BELGISCHE SCHOOL\*

LUC DETHIER

*Le vrai est un délire bachique dont il n'est aucun membre qui ne soit ivre. Hegel*  
*Penser c'est renoncer au savoir. Schelling*

*L'analyste praticien emploie mieux son temps à lire le philosophe J.L. Austin*  
*que la psychanalyste Mélanie Klein. Adam Phillips*

Als uitgangspunt wil ik opnieuw het document over het transmissiedebat nemen, waarvan ik enkele grote lijnen zal schetsen met de bedoeling om wat ik u vandaag wil zeggen in perspectief te plaatsen. De belangrijkste idee was die van de "passe"/de overstap, het laten/doen "passeren" en het zien wat "passeert" en waarvan men zich misschien kan "passeren", in een continuïteit die doorheen de analyse, haar theorievorming en de organisatie van een psychoanalytische school loopt. Singulariteit was het concept dat deze drie aspecten met elkaar verbindt.

1) *Ik ging uit van de analyse* die een singuliere ontmoeting is die zowel bij de analysant als bij de analyticus de singulariteit bevordert, zelfs nog voor ze specifiek psychoanalytisch wordt. Zo definieerde ik de 'talking cure' waarbij de houding van Freud erin bestond zich te concentreren op "een savoir en souffrance" van de analysant, een houding die de praktiserende arts van het monopolie van het weten bevrijdde en de patiënt een kans bood om via zijn vrije associaties, **zijn taal over hem te horen vertellen**. Over hem te horen vertellen op een nieuwe en andere manier dan in zijn "gewone spreken". En dat dankzij het sprekende luisterende gebaar van de analyticus die zijn (hun) uitspraken refereert naar de omstandigheden waarin de woorden in zijn (hun) adressering worden gesproken. Om op die manier het domein van de singulariteit van het onbewuste erin te laten ontdekken. Ik hield eraan te verduidelijken dat **het singuliere niet het particuliere is** – dat (net) gespecificeerd wordt door universele eigenschappen. Het singuliere komt als door een interne uitsluiting de toepassing van het universele op het particuliere onmogelijk maken. Het staat in **permanente opschorting tegen-**

**over elke opvoeding om zijn identiteit te omschrijven** vanuit eigenschappen (in de grond is, zoals Thierry Lévy zei, identiteit slechts een "politie-term"). Het singuliere wordt een bestanddeel van het resultaat van de analyse die er o.a. juist in bestaat om zich van de identitaire crispatie te bevrijden, **de vrijheid** te verkrijgen om zichzelf niet meer als 'zichzelf' te moeten herkennen, anders gezegd: ertoe te komen om te kunnen verzaken aan de "eigen"-naam en zich te bewegen in het "soms en hier of daar" eerder dan in het "overal en altijd"... Het singuliere is niet het onzegbare, men kan zelfs zeggen dat alles ermee begint, dat het zelfs de enige oorzaak is van de kennis en dat het denken dit singuliere in vlees en bloed kan raken, zonder een wereld daarachter die het zijn legitimiteit zou verstrekken (hier verwijs ik naar het mooie boek van Pierre Alféri, "", Paris, Minit, 1989). In feite ging het erom zich te herinneren dat de psychoanalyse een **geschiedenis is met twee**, met twee singulieren en dat de analyticus het monopolie niet bezit om op zijn eentje te bepalen wat een psychoanalyse is: het is omdat hij het vermag niet "volledig", niet "door en door" psychoanalyticus te

\* Vertaling: Helen Van Dorpe

## DIAFORA, BRUSSEL, 16 EN 17 JUNI 2012

zijn, dat hij misschien een “volwaardig” psychoanalyticus kan zijn en dat hij een kans laat dat er “psychoanalyse” (“de la psychanalyse”) kan gebeuren...

- 2) In dit perspectief werd het duidelijk dat het absoluut niet hoort dat het **theoretiseren van de analytische handeling** een taal zou gebruiken die uitsluitend “eigen” is aan de analyse, die de identiteit van de analyticus en de analysant “specifiek” zou maken. Het Freudiaanse of Lacaniaanse denken onderwijzen, de taal van metapsychologische conceptualisering gebruiken, kan naar mijn aanvoelen een hele bedrieglijke invloed hebben op de analyse als op de theorievorming die eruit voortvloeit of die ze anticipeert. Want ook indien het onbewuste buiten de analyse bestaat, kan het maar geïnterpreteerd worden en aan het werk gezet/zich aan het werk zetten in de singulariteit van de analyse, d.w.z. als uitwerking van die overdracht, op dat moment, tussen die twee personen, dus ook in een gewone, niet specifieke taal. Het is in de andere disciplines van de psychoanalyse dat Freud trouwens zijn leer zowel in hoofd- als in kleine letters heeft gesmeed: kijk naar zijn project om een instituut voor psychoanalyse op te richten in zijn “Lekenanalyse”. Onze praktijk van seminaries en conferenties zou hiermee moeten instemmen... Om isomorf te zijn en gelijke tred te houden met de analytische handeling, **kan** de theorie **bijgevolg niet genomen worden voor een interpretatioerooster** dat men op een geval toepast, noch dienen als een **positiebepalend dispositief** om zich te kunnen “terugvinden” in de analyse dankzij goed gewaarborgde concepten (men blijft met deze twee concepten in het particuliere en niet in het singuliere), noch is de theoretisering tenslotte **een eenvoudige vertaling** in technische termen (die verondersteld worden het analytische vermogen van de analyticus goed aan te tonen, zijn geïnstitutionaliseerd lidmaatschap van een corporatie, en zijn conformiteit met de rotssteen van de kennis, en met de kennis van de rots-

stenen van de analytische categorieën). Als men de Freudiaanse erfenis vruchten wil laten dragen, gaat het me dunkt, voor alles erom niet zozeer aan Freud vast te houden of naar hem terug te keren, maar “Freud” – men zal begrijpen waarom ik deze naam tussen aanhalingstekens zet, omdat ik niet juist weet voor wie of waarvoor zijn naam staat – voortdurend te laten ontstaan zonder dat men hem afwijst of zich aan hem vastklampt. Men geeft “de psychoanalyse” niet door als een corpus dat af is, men moet veeleer de tonaliteit van Freuds uitvinding laten horen, de toon van zijn kleine muziek laten horen (zowel van de analyticus als van het instituut) doorheen een stijl die de resonantiekast zou kunnen zijn voor de die men ermee heeft. Het is binnen deze verhouding dat een instituut al dan niet een instituerende rol speelt in het deelhebben aan/deel zijn van/ de psychoanalyse: te weten dat er niet zoiets als “de psychoanalyse” bestaat, dat “psychoanalyse” (de la psychanalyse) niet iets homogeen en permanent is, maar iets dat soms gebeurt in de analyse, in de theorie en in het instituut, tenminste voor zover de psychoanalyticus zich niet voor een psychoanalyticus houdt ...

- 3) Verder gaand op wat hier werd gezegd, komt de vraag: **een “groep” psychoanalytici, wat kan dat zijn?** Onder welk uithangbord kan deze groep zich scharen om gestalte te geven aan de singulariteit van haar methode als van haar theorievorming? Mij lijkt het dat het er **niet echt toedoet om een soort gemene noemer te vinden** die een gemeenschap samenhoudt (dat lijkt te passen in de semantiek van de rots). Als “de onverschilligheid tegenover eigendom dat is wat de singulariteiten individualiseert en versnipperd” (G. Agamben in “la communauté qui vient”) dan zou de corresponderende institutionele kant van dit “idiomatische” zich misschien moeten articuleren rond een **fundamentele onwetendheid**, die overigens verbonden is met de afwezigheid van het weten die ons analyticus/ca heeft doen worden, ja zelfs verbonden is

met **het gevoel van structureel bedrog** waarvan de psychoanalyticus/ca zich volgens Lacan nooit ontdoet. Het zou dus niet zo mogen zijn dat een instituut de onzekere identiteit van de psychoanalyse zou bezweren door de analytici een geloofwaardigheid en een zelfverzekerde houding van “sterk ik” te garanderen, wat toch iets is dat de dagelijkse praktijk leert en beveelt om te laten vallen. De ethiek van de Belgische School verplicht er misschien wel toe om zich te structureren rond deze onwetendheid die “zonder te stichten, ons voortbrengt” (G. Agamben). Het gaat dan niet zozeer om het refereren naar een tot in de procedures van erkenning gemeenschappelijk homogeen “kwalificatie”- criterium, maar juist om het installeren van een gemeenschappelijke holle ruimte (khôra) waar een ontmoeting kan plaatsvinden tussen een pluraliteit aan analytici of analyses. Ik denk dat de versnippering die aan het singuliere van de psychoanalyse in haar praxis en in haar theorie voeding geeft (éléments/aliments) deze ook een zekere institutionele vorm kan verlenen, met vereisten tot aansluiting bij iets wat “als zodanig niet-eigendom” is, waar de analytische imperatief om “zich door zichzelf en enkele anderen te autoriseren” haar pluralistisch uithangbord zou kunnen vinden, niet meer, niet minder...

- 4) Ik denk trouwens dat men de wreedheid of **onverbiddelijkheid van de analytische communauteit** zou kunnen denken met het begrip van auto-immuniteit dat door Derrida werd ontwikkeld. De wreedheid is in zekere zin “de realisatie van de onmogelijke toe-eigening van zichzelf en ont-toe -eigening van de ander die berust op de oorspronkelijke vooronderstelling van het eigene, dat gegrepen is in de obsessie van het on-eigene in het eigene, waardoor het spook van de ander of de ander als spook verdrongen wordt en het sluiten van het eigene op zichzelf, het sluiten van de narcistische kwetsuur door het spook onmogelijk gemaakt wordt. De wreedheid/ onverbiddelijkheid is het verlangen naar immuni-

*DIAFORA, BRUSSEL, 16 EN 17 JUNI 2012*

teit, naar een immuun zelf, onaangetast, ongedeerd. **De immuniteit** is altijd het product van een exclusie of inclusie. Het immune (im-munis) is wat vrijgesteld is van lasten, van verplichtingen (munus, wortel van het com-mune van de communiteit) en zich beschermt of zich ontdoet van de gemeenschappelijke lasten in de constitutie van iets eigen dat opgevat wordt als afgescheiden van het gemeenschappelijke, in de toe-eigening van wat een ont-toe-eigening of een ont-“communiseren” is van de gemeenschap/communauteit die geen bezit is. De **etymologie van “communauteit”** is afgeleid van munus (gift of verplichting) zoals de Italiaanse filosoof R. Esposito ons eraan herinnert: “Dat wil zeggen dat wat aan de oorsprong ligt van de idee van communauteit, helemaal niet een gezamenlijk eigendom is of een gezamenlijk behoren tot, maar integendeel, iets wat ons tegenover de ander verplichtingen oplegt. Niet dus een toe-eigening, maar eerder een ont-eigening. Niet een hebben, maar een schuld. **Niet een identiteit, maar een vreemdheid**, een anders-zijn. Iets wat ons voortstuwt niet om ons in onszelf op te sluiten, maar eerder iets dat ons voortdurend besmet in het contact met iets wat verschillend is van onszelf”. De wreedheid is de realisatie van deze onmogelijke toe-eigening, radeloos gemaakt door het spook zelf van het niet-eigene dat voortdurend terugkeert. Vincent Houillon, “l’in-immun. De la cruauté du massacre” in “Contre-Allée”, janvier 2008).

Met andere woorden, ik denk dat de onverbiddelijkheid/wreedheid van de analytische gemeenschappen voortkomt uit hun streven naar auto-immuniteit, die erin bestaat uit te sluiten wat hen, van binnenuit meer nog dan van buiten uit, bedreigt. Onder verstaan dat deze bescherming tot stand komt door middel van een “newspeak”. We weten dat de “newspeak” zoals Orwell die ontwikkelde in zijn beroemde roman “1984” (gepubliceerd in 1949) een lexicale en syntactische herschikking is van de taal

bedoeld om het uiten van subversieve ideeën en elke formulering van kritiek (en zelfs de “idee” alleen van kritiek) op de gevestigde macht tegen te gaan. Deze “newspeak” moet het gebruik van de officiële taal aanmoedigen en het uiten van niet-orthodoxe of kritische ideeën verhinderen. Me dunkt dat de psychoanalytische “newspeak” degenen die haar nooit gebruiken terroriseert, en dat voor zover de analytische gemeenschap enkel berust op gedeelde kwalificaties en eigenschappen, de wreedheid dan tegenover het niet-eigene losbarst. Ik zeg overigens niet en om op Lina te antwoorden, dat men wantrouwig tegenover **de erfenis** moet staan, ik zeg dat men zich op vele manieren tot de erfenis kan verhouden en dat er sommige van een uitsluitende aard zijn (zoals een notaris me vertelde over de erfennissen in de wereld van de landbouw waar eigendom het probleem bij uitstek is – men kan begrijpen waarom er begraafplaatsen en gevangenis zijn) en dat een erfenis juist iets anders is dan het eenvoudige verwerven van een gegeven iets, bijvoorbeeld in de gegeven taal. Ik zeg ook niet dat het singuliere niet **in een bodem, verworteld** zit, ik zeg precies dat het singuliere het gedenkteken is van een bodem veeleer dan een eenvoudige herinnering eraan, en dat het singuliere niet tegengesteld is aan een singulier ander, niet tegengesteld aan het particuliere, niet tegengesteld aan het universele: het valt buiten de categorie van tegengesteldheid, wat ook niet betekent dat het niet geschikt zou zijn voor wetenschap of voor een verhoog, zoals ik heb gezegd. Tenslotte en correlatief gezien denk ik niet dat de psychoanalyse een **theorie en een praxis van het conflict** zou zijn, en dat het goed zou zijn dat er een conflictueuze spanning is in onze manier van ons ertoe te verhouden. Ik geloof niet dat de verhouding bewust-onbewust tot dit conflict herleid kan worden, maar dat er ook list, verrassing, dwarsboming, waarheid en valse schijn meespeelt (oude Lacaniaanse definitie van de betekenaar: de schijn geven dat het waar is opdat

men zou geloven dat het vals is terwijl het waar is) enz. kortom van alles wat men in een analyse hoort – en indien overigens het onbewuste de ontkenning niet kent, indien er voor het onbewuste geen contradictie bestaat, kan men volgens mij daaruit verstaan dat de categorie van de tegenstelling er fundamenteel ongeschikt voor is. Het is trouwens daarin tussen haakjes dat Hegel (van wie ik me herinner dat hij in de index van de “Ecrits” van Lacan de auteur is die na Freud het vaakst geciteerd wordt) zoals Austin volgens Adam Phillips, een zeer nuttige auteur is om te bestuderen.

- 5) **Ter afsluiting** van alles wat voorafgaat, volgt dat ik vind dat een essentiële dimensie van de psychoanalyse niet zozeer, of niet alleen de interpretatie is maar **de ontmoeting** die deze mogelijk maakt. Hier denk ik aan wat Adam Phillips vertelt over de Winnicottse opvatting van de analyse: “Winnicott is tegen de gezaghebbende theorieën en tegen de vlugge verzorging... Hij is in het algemeen voor de mensen die de dingen doen op hun eigen ritme en hij gelooft niet dat het onderricht dat is waar we het meest behoefte aan hebben... (p.24). Iets verder voegt hij eraan toe dat Winnicott “geen schrik had voor lacunes”, hij zag ze als “potentiële ruimtes voor de verbeelding” (p.30). Want in tegenstelling tot de “hermeneutiek van het wantrouwen” bij Freud, komt het, zoals Paul Ricoeur zei erop aan om “een analytisch dispositief te installeren waarin de patiënt niet overgeleverd is aan een geautoriseerde vertaling – die in zekere zin zijn onbewuste in zijn plaats evalueert – maar waarin de analyticus hem ertoe kan brengen om zich aan zichzelf te openbaren... De analyticus/ca is een soort gastheer/vrouw... die een dispositief creëert die de auto-interpretatie mogelijk maakt...” (passim pp.43-45). Het is dus het vermogen om **gastvrij** te zijn dat de aanvaarding van de vreemde en de vreemdheid toelaten. Dit vermogen tot wat ik deze “vivance” noem in alle dimensies van de begeleiding (met zijn



*DIAFORA, BRUSSEL, 16 EN 17 JUNI 2012*

stoet van gevoelens van woede, ironie, machteloosheid, ...) is precies wat de interpretatie tot een gebaar maakt van (hernieuwde) aanknopings met de initiele toestand van *hulpeloosheid* die het kleine mensenkind heeft gekend. Winnicott zal zeggen dat "wat verdacht is, zijn die beschrijvingen van het interpretatief werk die een schijn geven van vertrouwen in de analytische interpretaties om weer te geven wat er allemaal gebeurt" (p.79). Ik denk inderdaad ten persoonlijke titel, dat de psychoanalyse voor alles een begeleidingsproeftocht is, van een reis met twee doorheen dodelijke contreien. Met welke kaart zal

men vragen? Ik zal mij ertoe beperken om een geschiedenis samen te vatten die Adam Phillips vertelt in zijn werk met als titel "Trois capacités négatives". Tijdens de oorlog stuurt een luitenant drie van zijn mannen op verkenningstocht naar de Alpen. Maar een sneeuwstorm verrast hen, en ze voelen zich in deze onbekende contreien diep wanhopig. Gelukkig echter vindt een van de soldaten in zijn binnenzak een kaart, dankzij dewelke hun chef erin slaagt om zich te oriënteren. Teruggekeerd in het basis-kamp waar ze hun avontuur vertellen, vraagt de luitenant om die fameuze kaart te mogen zien die het hen heeft moge-

lijk gemaakt de weg terug te vinden. Het was een kaart van de Pyreneeën... Zoals dezelfde Adam Phillips elders schreef "zijn alle psychoanalytische categorieën [...] o.a. parodieën van reglementering" ("Promesses", p. 94), of nog (p. 73). "Er steekt wellicht een onwillekeurige ironie in het feit dat de psychoanalytische theorie die de waarde van de alteriteit looft en het onvermogen van de alwetendheid zich grotendeels tevreden stelt met het telkens opnieuw citeren van dezelfde gelimiteerde waaier van auteurs"... Hierbij laat ik het...

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012*

## BRÈVE RÉFLEXION SUR LES CARTES\*

*Albert Szent-Gyorgyi, qui en savait un bout sur les cartes  
Par où l'histoire s'écoule en un sens ou un autre  
Racontait cette histoire de guerre  
Par où la vie s'écoule dans un sens ou dans un autre*

*Un jeune lieutenant d'une petite compagnie hongroise,  
Envoya une patrouille dans les déserts glacés des Alpes  
En reconnaissance  
Aussitôt après,  
Il se mit à neiger. Il neigea deux jours et la patrouille  
Ne revint pas. Le lieutenant était désespéré: il avait  
Envoyé  
Ses hommes à la mort*

*Le troisième jour, la patrouille revint.  
Où avait-elle été? comment avait-elle pu trouver  
Son chemin?  
Oui, dit l'homme au rapport, nous nous considérons  
Perdus et attendions notre fin. Lorsque, soudain,  
L'un de nous  
Trouva une carte dans sa poche. Rassurés  
Nous décidâmes de bivouaquer, attendîmes que cesse la neige  
A l'aide de la carte  
Nous trouvâmes la direction  
Et nous voilà.*

*Le lieutenant demanda à voir cette carte remarquable  
Afin de l'étudier.  
C'était la carte des Pyrénées.*

*Adieu*

*Miroslav Holub*

---

\* Je voulais adresser à Luc Dethier, mais aussi aux membres de l'Ecole, le poème de Miroslav Holub "Brève réflexion sur les cartes" dans son texte intégral (traduit du tchèque, mais je ne connais pas le nom du traducteur), et dans toute sa force. Miroslav Holub était un immunobiologiste de renom, il est décédé en 1998. Son oeuvre est peu traduite en français: "Programme minimal" chez Circé. Et un ou deux poèmes dans une anthologie de poètes tchèques chez Gallimard. La traduction de ce poème-ci est peut-être due au traducteur d'Adam Phillips, puisque c'est dans le livre traduit d'Adam Phillips, *Trois capacités négatives* (éditions de l'olivier), qu'il se trouvait.

*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

# BSP-EBP VANDAAG ?

## ONZE BEVRAGING EN STANDPUNTEN: EEN STIJL?

CHRIS VANSTRAELEN

*DE DRIE WONDERBAARLIJKSTE WOORDEN**Wanneer ik het woord Toekomst uitspreek,  
Vertrekt de eerste lettergreep al naar het verleden.**Wanneer ik het woord Stilte uitspreek,  
Vernietig ik haar.**Wanneer ik het woord Niets uitspreek,  
Schep ik iets dat in geen enkel niet-bestaan past.*WISLAWA SZYMBORSKA <sup>1</sup>

### TOEKOMST

Ik heb me altijd opgehouden in de marge van de institutie. Mijn passie en ambitie gaan veel meer uit naar kliniek en theorie dan wel naar instituut en beweging. Bijgevolg mis ik het jargon en de ervaring om over strikt institutionele kwesties na te denken. Maar de marge is wél een geschikte plek om iets op te vangen van wat zich enerzijds *intra muros* en anderzijds *extra muros* afspeelt. Een politiek standpunt...

Terwijl in de werkgroep een uitwisseling bezig was tussen verschillende tendensen binnen de School, kwam de psychoanalyse van buitenaf plots fel onder vuur te liggen. Ik spreek over de commotie rond *Le Mur*. Over de discussies omtrent autisme en de ontwikkelingen in Frankrijk heeft Mileen regelmatig gebriefd. Ikzelf heb vooral het

virulente debat gevolgd dat in Vlaanderen gedurende weken in de media en op het internet heeft gewoed omtrent dé psychoanalyse. Amper verholen werd de aanval ingeleid door een kritisch artikel in *De Standaard* over *Le Mur*, Freud en de psychoanalyse. De kritiek werd onmiddellijk gerelayerd in opiniestukken van enkele Gentse filosofen. Psychoanalytici schoten in de verdediging en werden daarin bijgetreden door andere culturele werkers. Naar mediatieke gewoonte werden de interventies gepolariseerd tot een debat tussen voor- en tegenstanders.

De kritieken van de tegenstanders zijn gegoten in de gekende standaardformules. Psychoanalyse is een pseudowetenschap: er zijn geen hypothesen, geen falsifieerbare theorieën, geen experimentele toetsingsprocedures, geen controlegroepen, geen voorspellingen. We moeten ze drin-

---

1 Poolse Nobelprijswinnares Literatuur, 1996

## DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012

gend inruilen voor wetenschappelijk verantwoorde vormen van psychotherapie: cognitivo-comportementalistische, neem ik aan. In één van de opiniestukken staat letterlijk: *We kunnen niet voorspellen hoe lang de psychoanalyse nog zal overleven – in Gent zal het misschien nog een tijdje duren – maar we hopen dat de overheid en de universiteiten niet langer geld zullen verkwisten aan pseudowetenschap. Een academische opleiding moet studenten weerbaar maken tegen pseudowetenschappelijk denken in plaats van dit aan te moedigen.* Met andere woorden: elimineer de psychoanalyse binnen de Academie door de geldkraan dicht te draaien.

Zo'n vaart zal het niet onmiddellijk lopen. De psychoanalyse is goed ingeplant binnen de Gentse universiteit. Het is betekenisvol dat men daar in de School (ook onder Nederlandstaligen) zo weinig zicht op heeft. Er bestaat een klinische afstudeer-richting psychologie van analytische inspiratie. Er zijn twee master-na-master opleidingen tot analytisch psychotherapeut (één met volwassenen en één met kinderen). Daarbij aanleunend zijn er twee verenigingen bijzonder actief: de *Kring voor psychoanalyse*, geaffilieerd aan de *New Lacanian School* van Miller, en het *Gezelschap voor psychoanalyse en psychotherapie*, lid van het *Inter-associatif*. Samen vertegenwoordigt dat een hele generatie jonge, analytisch geïnteresseerde psychotherapeuten, die op de arbeidsmarkt van de geestelijke gezondheidszorg worden afgezet, en die desgewenst een verder analytisch parcours kunnen afleggen binnen de associaties. De suggestie om deze – stevig uitgebouwde – opleidingen niet langer te financieren had dus nog enige amusementswaarde kunnen hebben, ware het niet dat ongeveer op datzelfde moment in Frankrijk het advies van de *Haute Autorité de Santé* werd uitgebracht. Ook ginder is dat niet van de ene dag op de andere, maar na een lange aanloop gebeurd.

In Vlaanderen is het publieke debat ondertussen afgesloten en de mediatieke belangstelling gedoofd. Maar het gebeurde

bleef me bezig houden. In 1911 schreef Freud aan Binswanger: *En vérité, il n'y a rien à quoi l'homme, par son organisation, soit moins apte qu'à la psychanalyse.* Aan Freud-bashing heb ik me daarom nooit veel gelegen gelaten. Maar deze sterk gemediatiseerde controversie liet wél een ongemakkelijk gevoel na. Enige intellectuele meerwaarde heeft ze niet gehad – voor niemand. Zonder de imaginaire support van dé Wetenschap stuiken de sciëntistische kritieken als een kaartenhuisje in elkaar. *Pseudowetenschappelijke kritiek op de psychoanalyse*, luidde het laconiek vanuit de psychoanalytische vakgroep. Maar er heeft zich even 'iets' geopend en getoond, dat zal blijven sluimeren en weerkeren. Datzelfde 'iets' manifesteert zich de laatste decennia regelmatig ook elders. In de meeste gevallen zien we geen echte lobby's aan het werk, maar opiniemakers uit academische en journalistieke kringen. Wat opvalt is de heftigheid en ongenueerdheid waarmee ze hun standpunten verdedigen, de hardnekkigheid en stereotypie waarmee ze zichzelf en elkaar herhalen, en vooral de verrassend brede weerklank die ze telkens vinden. Een dergelijke affectlading, dat insisteren, dat resoneren doet denken aan manifestaties van het onbewuste.

In zijn kritische analyse van de neoliberale culturele instellingen in de jaren '80-'90 hanteerde de Franse socioloog Bourdieu het begrip *discours écran* – naar analogie met de *souvenir écran* van Freud. Hij verwijst ermee naar een ideologisch spreken, waarvan de wortels onttrokken zijn aan het bewustzijn van de agenten zelf, en waarin het arbitrair karakter van de ingenomen posities wordt miskend. Een sciëntistische rationaliteit doet dat door te verwijzen naar de onfeilbaar zekere wetenschap. Het sociaal darwinisme, dat in dezelfde kringen erg populair is, doet dat door te verwijzen naar de onomstotelijk bewezen evolutieeler. Beide benaderingen impliceren een visie op mens-zijn en menselijk samenleven, die aansluit bij politiek-maatschappelijke ontwikkelingen van de laatste decennia. Ze worden erdoor bekrachtigd en geven er

op hun beurt een legitimering aan. Psychoanalyse blijkt veel minder goed in de vrije markt te liggen.

'Het einde van de psychoanalyse' is een sterk ideologisch geladen gedachte, die ons van buitenaf wordt voorgehouden. In die zin valt het te begrijpen dat sommigen onder ons ze wat verveeld wegwuiven. Maar als 'teken des tijds' zou het onwijs zijn om ze te negeren. Ons buigen over de toekomst van de psychoanalyse betekent ook ons afvragen wat er zich buiten de muren van het instituut en achter het scherm afspeelt.

*Une résurgence de la tentation totalitaire, le monde de l'organisation totale, le monde administré*; neoliberalisme en meritocratie<sup>2</sup>; medisch en juridisch discours; technocratie en disciplineren. Het is allemaal erg verwarrend. Ik wou dat ik me op de vlakte kon houden. Analytici zijn meestal wars van politiek en achten zich immuun voor ideologie. Ze buigen zich over intrapsychische en taalstructuren, ze houden zich niet bezig met politieke ontwikkelingen of ideologische formaties. Maar de politiek zal zich sowieso met hén bezighouden via de organisatie van de gezondheidszorg, tegemoetkomingen, subsidiëring, erkenning, besparingen. Een persoonlijke ervaring in een andere maatschappelijke sector: de universiteiten. Toen ik in de jaren '80-'90 aan de U.G. werkte, heb ik de overgang van de klassieke Academie naar de moderne universiteit meegemaakt. We zaten middenin de hervormingen en we zagen toen niet waar die heen leidden. Dat is pas *nachträglich* duidelijk geworden: *an intrusive regime of government regulation and inquisitorial audit, crude attempts to*

1 Deze uitdrukkingen worden gebruikt in de presentatie van het laatste themanummer 'Le genre totalitaire' van Penser/Réver. Revue de psychanalyse, nummer 21, lente 2012. Ze verwijzen naar de Kritische (maatschappij)Theorie van Adorno.

2 Verhaeghe, Paul, 'De effecten van een neoliberale meritocratie op identiteit en persoonlijke verhoudingen', in: Oikos, 56, 1/2011. De tekst is als PDF te vinden op het Internet.

## DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012

*measure and increase scholarly output, a requirement that all academic research have an impact on the economy*<sup>3</sup>. Parallele evoluties voltrekken zich in andere sociale velden zoals onderwijs, gezondheidszorg, hulpverlening. Steeds dezelfde sleutelwoorden komen terug: evaluatie, specialisatie, registratie, uniformiteit, objectiviteit, kwantificering, expertise, efficiëntie, management. Hoe in een dergelijke omgeving een analytische logica vrijwaren – als een ondeelbare praxis van ‘onderzoeksmethode’, metaconcepties en therapeutische dispositieven? De ‘politieke kwestie’ is gesteld – moet het instituut ze opnemen?

## STILTE

Te midden deze desubjectiverende tendensen – in moeilijke omstandigheden – moeten we verder werken aan een psychoanalyse met een **menselijk gelaat**. Een persoonlijke getuigenis ...

Als ik in drie ‘vreemde’ woorden onze ‘wonderbaarlijke’ praktijk zou moeten kenmerken, dan vallen me in: een onbewuste, een vreemde ander, een fragiliteit.

Ik werk zelfstandig als klassieke analytica: veel divankuren (niet uitsluitend), hoge frequentie, lange termijn, duidelijk kader, welwillende aandacht, abtinent en neutraal. De kuur blijft voor mij de *pièce maîtresse* in de vorming tot analyticus/ca en zou dat ook moeten zijn in de opleiding tot analytisch psychotherapeut. Ik ben nog altijd even geboeid door de vreemde formaties en de wonderlijke gelaagdheid van het onbewuste, de listen van de weerstand en het raadsel van de overdracht, het bizarre tijdsverloop en de tijdeloosheid van het psychisme. Dat aparte spreken, dat je nooit elders te horen krijgt, blijft eindeloos

intrigeren. Elk nieuw dialect is een verrassing, elke droom een geschenk.

En toch gaat psychoanalyse niet louter daarover. En *filigrane* in dat wederzijdse toewenden van spreken en luisteren duikt er iets op van een andere orde dat nauwelijks of niet onder woorden te brengen is. Van zodra we het proberen, ontsnapt het. Hoe meer woorden we gebruiken, hoe verder het wegloupt. Ik heb het ontdekt in geen enkele grondtekst, geleerd in geen enkel basisseminarie, gehoord op geen enkele studiedag, gelezen in geen enkele gevalsstudie. Toch heeft het niets te maken met intuïtie, magie of mysterie. Integendeel, misschien is het zelfs heel gewoon, basaal en nabij. Het werkt in **stilte**, zit ingeweven tussen de woorden, bevindt zich in de marge van het symbolische, houdt zich op aan de grens van de taal. Lina spreekt over zintuiglijkheid, lichamelijke beleving, sporen van het voelen. Bracha Ettinger heeft het over grenszones, zintuiglijke en affectieve sporen, grensverbindingen. Beiden wijzen ze in de richting van het moederlichaam en ik heb mogen ondervinden dat zoiets delicaat kan liggen. Laten we daarom bij deze gelegenheid eenvoudigweg spreken over een **register van sensibiliteit**. Ik vind momenteel geen beter woord, ik heb hier geen theoretische pretenties.

Soms sluit het register zich, en dan is het mis. Een enkele keer lukt het zelfs niet om het te openen. Maar alleen in de mate waarin het kan ‘meespreken’, wordt *une écoute juste et fine* mogelijk. In die zin is het een voorwaarde voor al de rest. Het register van de sensibiliteit brengt de lichamelijke dimensie binnen in ons werk: capteren, relayeren, resoneren, intunen, afstemmen. Altemaal woorden die tekort schieten om ‘iets lijfelijk’ voor ‘de geest’ te roepen. Geraakt en aangedaan worden passen al beter. Het is alsof telkens andere facetten van onszelf zich toewenden naar de ander. Het gaat over een openheid, een ontvankelijkheid en een gastvrijheid die zich onttrekt aan de tegenstelling actief/passief – én aan de tegenstelling mannelijk/vrouwelijk die Freud ermee in equivalentie zet.

Hier situeert zich voor mij de singulariteit. Elk subject, elk analytisch gebeuren, elk analytisch moment verschilt van elk ander subject, elk ander gebeuren, elk ander moment. *Niets gebeurt tweemaal en niets zal tweemaal gebeuren... Niet één dag keert ooit terug, twee nachten zijn nooit identiek*, dicht Wislawa Szymborska, *geen kus is als een andere, elke oogopslag is weer uniek ...*

Men zal mij nooit horen spreken over een ‘overdrachtelijk-tegenoverdrachtelijke ontmoeting’; wél over overdracht (en tegenoverdracht) en over ontmoeting (of niet). Een ontmoeting heeft plaats binnen het register van de sensibiliteit of ze heeft niet plaats. Met ‘ontmoeting’ bedoel ik niets anders dan een ontmoeting met een medemens, de *Nebenmensch*, de ander met wie we verbonden zijn – willen of niet. Voor mij gaat het analytisch avontuur ten gronde daarover, de rest is techniek. Als we onze technische concepten (*in casu* overdracht) inflatoir gaan gebruiken, verliezen ze elke betekenis en maken we er bezwerende formules van. Het avontuur kan inderdaad riskant zijn – ook voor ons. Want dat ander subject is tevens een vreemde en dat ‘voelt’ *unheimlich*. In het register van de sensibiliteit vervalt elke positie, elke plaats, elk recht van waaruit we een weten zouden kunnen hebben over de ander. Het sluit elke vorm van objectivering uit. Het ondermijnt ook onze ‘positie’ als analyticus/ca, want elke ontmoeting is in wezen wederzijds en anti-hiërarchisch. Voortdurend worden we geconfronteerd met menselijke breekbaarheid en psychische kwetsbaarheid. We kunnen de ‘gefragiliseerde ander’ niet tegemoet treden, als we die ook niet erkennen in onszelf. In elke analytische act is de eigen subjectiviteit ge(co)impliceerd – vreemde *métier*, wonderlijke *expertise ...*

Aan de broze dimensie van de sensibiliteit gaan we in onze samenkomsten al te vaak stilzwijgend voorbij. In de transmissie kunnen we ze hoogstens inbrengen door er een lege plaats voor te reserveren. Drie jaar geleden sprak Jan Cambien op het Weekend over het *sapere aude* (durf te denken)

3 Dit is een erg radicale visie. Er zijn natuurlijk niches, maar de algemene trend lijkt die richting uit te gaan. Jammer genoeg is de referentie van dit citaat verloren gegaan. Het komt vermoedelijk uit een artikel in de Times Literary Supplement of de London Review of Books.

## DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012

van de Verlichting. Als filosofe sta ik daar helemaal achter. Als psychoanalytica wil ik eraan toevoegen: *sentire aude* (durf te voelen). Het zou de psychoanalyse een menselijker gelaat verlenen: *extra muros* én *intra muros*.

## NIETS

Hoe singulariteiten samenbrengen? Hoe een associatie bewerken die recht doet aan al die verschillende praktijken, posities, perspectieven? Er zijn niet zo veel manieren om verschillen samen te denken. Een filosofische oefening – *vér* van *realpolitik* ...

Een eerste manier bestaat erin **particuliere** verschillen ondergeschikt te maken aan een **algemene** referentie. In de analytische traditie staat op die plaats: de stichter, de meester(s), de autoriteit(en), de naam (of de namen) van de vader. Er ontstaat een sterke samenhang, maar met risico op verarming en verstarring. Het valt te begrijpen dat we daar huiverig voor zijn, maar dat we daar zo huiverig voor zijn... Momenteel mag de vraag naar identiteit, specificiteit, fundament nog amper worden gesteld. Iedereen dringt met zo veel nadruk aan op non-dogmatisme, dat het bijna symptomatisch wordt. Zoiets zou de evidentie zelve moeten zijn: openheid, non-dogmatisme, tolerantie nastreven binnen symbolische praktijken. Er moet hier iets zijn dat me ontgaat. Hoe komt het uiteindelijk dat de psychoanalyse telkens opnieuw van traditie in *doxa* versukkelt? Het courante antwoord op die vraag is: overdrachten; (des) identificerende en (des)idealiserende overdrachten. Dezelfde dus als degene die we verondersteld zijn te kunnen doorwerken met onze analysanten, omdat we verondersteld zijn ze zelf te hebben doorgewerkt in de eigen analyse. Natuurlijk zeg ik dat niet zonder ironie. Er zijn resten, zegt men. Ja, er zijn *altijd* resten. Waar het me over gaat is dat we dit *type* 'verklaring' voor de woelige episodes in onze institutionele geschiedenis nooit in vraag stellen. Als de kiem van het dogmatisme nu eens besloten

lag in de wijze zelf waarop de verschillen worden samengehouden ...

Een tweede manier om verschillen samen te denken is ze gewoon naast elkaar laten bestaan: een **meervoudig enkelvoud**, *un singulier pluriel*. In die optiek is een analytische associatie een open, vrije, creatieve werkplaats. Minimale institutionele constraints, controles en dispositieven moeten maximale diversiteit en vernieuwing teweegbrengen. De verschillen komen volop tot hun recht, maar de samenhang lijkt minder verzekerd. Omdat mijn Frans taalgevoel niet verfijnd genoeg is, was ik in *dictionnaires* het semantisch veld gaan afzoeken van *singulier* (ten opzichte van *particulier*, *spécifique*, *unique*, *concret*). Mijn oog viel op twee citaten die aan het denken zetten: één van Jabès *La singularité est subversive* en één van Fénélon *La singularité est dangereuse en tout*. Als we een analytische vereniging nadrukkelijk articuleren rond een betekenaar als 'singulariteit', dreigen we dan de subversieve kracht van de psychoanalyse niet tegen haarzelf te keren? Riskeren we geen versnippering, versplintering, verzwakking? Of maken we ons op die manier net sterk, veerkrachtig en weerbaar – o.m. tegen de desubjectiverende tendensen die ons omringen?

Er is nog een derde manier om verschillen binnen een samenhang te denken: met de **familiegelijkenissen** van Wittgenstein. Ik moest eraan denken toen ik mijmerde over de 'drie vreemde woorden die onze wonderbaarlijke praktijk kenmerken': voor de collega's niet dezelfde drie als voor mij. De idee van familiegelijkenissen is subliem in haar eenvoud. Ze behoeft geen technische uitleg. Ik zou vragen u te laten meedrijven op de woorden van één van de grootste filosofen van de 20<sup>ste</sup> eeuw en ze te laten resoneren met het thema van dit weekend. Enige 'welwillendheid' is geboden, want dit is een taalfilosofische traditie die ons niet vertrouwd is. We kruipen in de tekst van de *Philosophical Investigations* waar hij zijn gedachte belicht vanuit het voorbeeld van het spel:

*Kijk bijvoorbeeld eens naar de activiteiten die we 'spelen' noemen. Ik bedoel bordspelen, kaartspelen, balspelen, olympische spelen, enzovoort. Als je ze bekijkt, zal je weliswaar niet iets zien dat ze allemaal gemeen hebben, maar je zult gelijkenissen, verwantschappen zien en wel een hele reeks. Kijk bijvoorbeeld naar de bordspelen, met hun veelvuldige verwantschappen. Ga nu over naar de kaartspelen: hier vind je veel overeenkomsten met die eerste groep, maar vele gemeenschappelijke trekken verdwijnen, andere verschijnen. Wanneer we nu naar de balspelen overgaan, dan blijven veel gemeenschappelijke trekken behouden, maar vele gaan ook verloren. Zijn ze allemaal onderhoudend? Of gaat het overal om winnen of verliezen, om rivaliteit tussen de spelers? Denk aan patience. In balspelen is sprake van winst en verlies, maar wanneer een kind een bal tegen de muur gooit en weer opvangt, is deze eigenschap verdwenen. En zo kunnen we vele andere groepen spelen afwerken. En we zien een gecompliceerd web van gelijkenissen verschijnen die elkaar overlappen en kruisen. Ik kan deze gelijkenissen niet beter karakteriseren dan met het woord 'familiegelijkenissen'; want zo overlappen en kruisen de verschillende gelijkenissen tussen de leden van een familie elkaar: bouw, gelaatstrekken, kleur van de ogen, manier van lopen, temperament, etc. En ik zal zeggen: de 'spelen' vormen een familie. En we breiden ons begrip van het spel steeds verder uit zoals we bij het spinnen van een draad vezel aan vezel draaien. En dat de draad sterk is, komt niet doordat er één vezel is die door de hele lengte van de draad loopt, maar doordat een groot aantal vezels elkaar overlappen. ... Er loopt een iets door de hele draad, namelijk het elkaar volledig overlappen van deze vezels'.*

Het analytische is dat 'iets dat doorheen de hele draad loopt'. En dat de draad (van de traditie) sterk is, komt niet doordat er één vezel is die door de hele lengte van

4 Vrij geciteerd uit de paragrafen 65, 66 en 67 van de *Philosophical Investigations*.

*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

de draad loopt, maar doordat (langsheen de transmissie) een groot aantal vezels elkaar overlappen. Dat iets is sterker dan het **Niets**.

De denkfiguur van de familiegelekenissen en de metafoer van het spinnen openen een ander perspectief op traditie, transmissie en associatie dan de metafoer van de vaderlijke naam(door)geving. Ze zijn *in wezen* anti-dogmatisch. Ze laten toe het overdragen van de psychoanalyse te zien als het doorgeven niet van 'een naam' of een weten maar van een praxis en een cultuur. Binnen het instituut scheppen ze ruimte voor traditie en vernieuwing, samenhang en verschillen, densiteit en fluïditeit, harde kernen en grenszones. Natuurlijk is het niet de bedoeling dat het instituut zijn vaderlijke functies neerlegt. Maar daarnaast moet een analytische associatie werken als een 'permanent spinatelier' waar we vezel na vezel aan elkaar draaien; waar we samen doorspreken wat ons onderscheidt; waar al ons symbolisch kapitaal in omloop wordt gebracht; waar frequent klinische ontmoetingen plaats vinden, want daar worden de verschillen bewerkt; waar we de vinger aan de pols houden van wat er leeft binnen de School (ook de hete hangijzers); waar we elkaar alert houden voor wat er buiten de muren gebeurt; waar we onze specifieke praxis laten 'bijlichten' vanuit kunst, filosofie, wetenschap; waar aan de randen gedebatteerd wordt met andere analytici en niet-analytici. Waarom zo'n permanent atelier niet ook daadwerkelijk organiseren op regelmatige basis? Het zou in diverse constellaties kunnen worden gedragen vanuit de verschillende geledingen. Ons instituut is sterk genoeg om een dergelijk initiatief te (ver)dragen. In de mate waarin zo'n atelier af en toe kan worden opgesteld, zou het jonge mensen kunnen aantrekken – we zouden er zelf ook op verjongen. Maar hier raken we aan institutionele politiek *stricto sensu*...

Verder zouden we onze analytische cultuur op twee manieren kunnen verfrissen. Ten eerste door een praktijk van wederkerende tranches aan te moedigen: omdat het

ons scherp houdt, omdat het onze praktijk voedt, omdat het *anankè* is langs geweest, om de taal van het onbewuste niet te verliezen. Het stereotiepe beeld dat er een moment komt waarop ons eigen analytisch werk is afgerond, en de bijbehorende geijkte uitdrukking 'mijn eigen analyse', 'mijn eigen analyticus' beantwoordt niet altijd aan de realiteit. Ten tweede door ervan uit te gaan dat onze stellingnames (ook de theoretische elaboraten!) ultiem *altijd* doortrokken zijn van een subjectieve investering en persoonlijke stijl. Dat is duidelijk te merken in de interventies dit weekend. Het komt erop aan dat te releveren bij onszelf en te accepteren bij anderen – niet omgekeerd.

Ter afronding... Gedurende mijn vijftwintig jaar lidmaatschap van de School heb ik een continuïteit, ondersteuning en collectieve inzet mogen ervaren, waarzonder het werk met mijn analysanten niet mogelijk was geweest. Ons inschakelen in een traditie betekent niet enkel ons erdoor laten erkennen, maar ook ze actief *bejahren*. Jammer dat er in het Nederlands geen equivalent is voor het Engelse *to acknowledge*: van een ontvangst berichten, erkennen, erkentelijkheid tonen, beantwoorden, dank betuigen.

Tenslotte hou ik eraan te zeggen dat dit – in moeilijke omstandigheden – een bijzonder boeiende legislatuur is geweest. Bedankt.

Met dank ook aan Anne Verougstraete voor de vertaling

DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

# EBP-BSP AUJOURD'HUI ? RECHERCHES ET POSITIONS: UN STYLE ?\*

CHRIS VANSTRAELEN

LES TROIS MOTS LES PLUS ÉTONNANTS

*Quand je prononce le mot Avenir,  
Sa première syllabe appartient déjà au passé.*

*Quand je prononce le mot Silence,  
Je le détruis.*

*Quand je prononce le mot Rien,  
Je crée une chose qui ne tiendrait dans aucun néant.*

WISLAWA SZYMBORSKA <sup>1</sup>

## AVENIR

Je me suis toujours tenue à la marge de l'institution. Ma passion et mon ambition me tournent davantage vers la clinique et la théorie que vers l'institut et le mouvement. De ce fait, me font défaut le jargon et l'expérience pour mener une réflexion sur les questions strictement institutionnelles. Toutefois la marge est un lieu adéquat pour accueillir un 'quelque chose' de ce qui se joue *intra muros*, d'une part, et *extra muros*, d'autre part. Un point de vue politique...

Alors qu'à l'intérieur du groupe de travail un échange était en cours entre différentes tendances internes de l'Ecole, subitement au dehors la psychanalyse devint la cible de fortes attaques externes. Je veux parler du tumulte autour de l'affaire *Le Mur*. Au sujet des controverses à propos de l'au-

tisme et de son évolution en France, Mileen nous a tenus régulièrement informés. Personnellement, j'ai surtout suivi le débat virulent qui, en Flandre, a fait rage des semaines durant dans les médias et sur internet concernant La psychanalyse. De façon à peine voilée, l'offensive fut introduite par un article critique dans 'De Standaard' sur *Le Mur*, Freud et la psychanalyse. La critique fut immédiatement relayée par des communications d'opinions de quelques philosophes gantois. Les psychanalystes montèrent au créneau et furent rejoints dans leur action défensive par d'autres 'agents culturels'. Selon l'habitude médiatique, les interventions se polarisèrent en un débat entre partisans et opposants.

Les critiques des opposants sont coulées dans le moule des formules standards. La psychanalyse est une pseudoscience: ni hypothèses, ni théories falsifiables, ni pro-

\* Traduit du néerlandais par Anne Verougstraete  
1 Polonaise, Prix Nobel de Littérature, 1996



## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

cédures expérimentales de vérification, ni groupes de contrôle, ni prédictions. D'urgence, nous devons la remplacer par des formes scientifiquement justifiées de psychothérapie: cognitivo-comportementales, je suppose. Une des communications d'opinions affirme littéralement ceci: *Nous ne pouvons prédire combien de temps encore la psychanalyse survivra – à Gand, vraisemblablement, encore un certain temps – mais nous espérons que les autorités et les universités ne gaspillent pas plus longtemps de l'argent à une pseudoscience. Une formation académique doit aguerrir les étudiants contre une pensée non-scientifique au lieu de l'encourager.* En d'autres termes: éliminez la psychanalyse de l'Académie en coupant les vivres.

Une telle dérive n'est sans doute pas pour demain. La psychanalyse est solidement implantée à l'Université de Gand. Il est significatif en soi qu'à l'École (également chez les néerlandophones) la perception en soit si peu claire. Une orientation de fin d'études en psychologie clinique d'inspiration analytique y existe. Également deux post-graduats de formation approfondie à la psychothérapie analytique (l'une à la clinique analytique avec les adultes, l'autre avec les enfants). Deux associations analytiques très actives lui sont étroitement liées: *Kring voor Psychoanalyse*, affilié à la *Nouvelle École Lacanienne* de Miller, et *Gezelschap voor Psychoanalyse en Psychotherapie*, membre de *L'Inter-associatif*. Cela représente toute une génération de jeunes psychothérapeutes portés par un intérêt analytique, mis sur le marché du travail de la santé mentale et en mesure de poursuivre leur parcours analytique dans les associations s'ils le souhaitent. La suggestion d'arrêter le financement de ces formations – bien enracinées – pourrait avoir valeur d'amusement, si ce n'était qu'à peu près au même moment en France, était rendu l'avis de la *Haute Autorité de Santé*. Là également ce n'est pas du jour au lendemain, mais au terme de longs préambules, que les choses se sont passées.

En Flandre, le débat public s'est entretenu clos, l'intérêt médiatique éteint. Mais ce qui s'est passé, a continué à me travailler. En 1911 Freud écrivait à Binswanger: *En vérité, il n'y a rien à quoi l'homme, par son organisation, soit moins apte qu'à la psychanalyse.* Raison pour laquelle les campagnes de dénigrement de Freud m'ont toujours laissée impassible. Cette fois, par contre, la controverse tellement médiatisée a fait surgir en moi un sentiment de malaise. Aucune plus-value intellectuelle – pour personne. Privées du support imaginaire de La Science, les critiques scientistes s'effondrent comme château de cartes. *La critique pseudo-scientifique faite à la psychanalyse* est l'intitulé laconique de l'article émanant du groupe professionnel de la psychanalyse. Néanmoins, le temps d'un instant, 'quelque chose' s'est ouvert et montré qui va continuer à couvrir et va revenir. Pareille 'chose' se manifeste ailleurs aussi, de façon régulière, les dernières décennies. Dans la plupart des cas, nous ne voyons pas à l'œuvre de vrais groupes de pression mais des faiseurs d'opinions, issus des cercles académiques ou journalistiques. Choquantes la véhémence et l'absence de nuances dans la défense des points de vue, interpellants l'entêtement et la stéréotypie avec lesquels ils se répètent eux-mêmes et les uns les autres, et particulièrement surprenant le large écho dont ils bénéficient. Une telle charge d'affects, ce qui insiste, ce qui résonne fait songer à des manifestations de l'inconscient.

Dans son analyse critique des institutions culturelles néo-libérales des années '80-'90, le sociologue français Bourdieu fait usage du concept de *discours écran* – par analogie avec le *souvenir écran* freudien. Il renvoie par là à un discours idéologique, dont les racines sont soustraites à la conscience des agents eux-mêmes et qui méconnaît le caractère arbitraire des positions prises. Une rationalité scientiste agit ainsi en renvoyant à la science dont la certitude est infaillible. Le darwinisme social, très populaire dans ces cercles, fait de même en référant à la théorie de l'évolution irréfutablement prouvée. Les deux ap-

proches impliquent une vision de l'humain et de la société humaine congruentes aux développements politiques et sociaux des dernières décennies. Confirmées par eux, elles leur confèrent à leur tour une légitimité. La psychanalyse semble moins bien lotie dans le marché libre.

'La fin de la psychanalyse' est une idée, idéologiquement fortement chargée, venant de l'extérieur. Dans ce sens, il est compréhensible que certains d'entre nous la balaient agacés. Mais en tant que 'signe des temps', il n'est pas sage de la nier. Nous pencher sur l'**avenir** de la psychanalyse, signifie aussi nous interroger sur ce qui se joue hors des murs de l'institution – derrière l'écran.

*Une résurgence de la tentation totalitaire, le monde de l'organisation totale, le monde administré<sup>1</sup>; néolibéralisme et méritocratie<sup>2</sup>; discours médical et juridique; technocratie et resserrement de la discipline.* Tout cela est très déconcertant. J'aimerais n'avoir pas à me situer. Les analystes sont, la plupart du temps, rétifs à la politique et s'estiment immunisés contre l'idéologie. Ils se penchent sur les structures intrapsychiques et linguistiques, ils ne s'occupent pas des développements politiques ni des formations idéologiques. Mais la politique va à sa manière s'occuper d'eux par le biais de l'organisation des soins de santé, des dédommagements, des subventions, des agréments, des économies. Une expérience personnelle dans un autre secteur de la société: les universités. Alors que je travaillais dans les années '80-'90 à l'Université de Gand, j'ai vécu le passage de l'Académie classique vers l'université moderne. Nous nous trouvons en plein mi-

1 Ces expressions sont utilisées dans la présentation du dernier numéro thématique 'Le genre totalitaire' de la revue *Penser/Rêver*. Revue de psychanalyse, numéro 21, printemps 2012. Elles réfèrent à la *Théorie Critique de la société* d'Adorno.

2 Verhaeghe, Paul, Les effets d'une méritocratie néolibérale sur l'identité et les relations personnelles in : *Oikos*, 56, 1/2011. Le texte peut être trouvé sur Internet en PDF.

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

lieu des réformes et nous ne savions pas, à ce moment-là, vers où elles menaient. Ce n'est qu'après-coup que cela s'est clarifié: *un régime intrusif de régulation gouvernementale et d'audit inquisitoire, des tentatives grossières de mesurer et d'accroître les productions de l'enseignement et l'exigence que toute recherche académique ait un impact sur l'économie*<sup>3</sup>. Pareilles évolutions adviennent dans d'autres champs sociaux, tels l'enseignement, les soins de santé, les services d'aide. Sans cesse, reviennent les mêmes mots clés: évaluation, spécialisation, enregistrement, uniformisation, objectivation, quantification, expertise, efficience, management. Comment dans un tel environnement préserver une logique analytique en tant que pratique à la fois d'une 'méthode d'investigation', de méta-concepts et de dispositifs thérapeutiques? Une 'question politique' est posée – l'institution doit-elle la prendre en compte?

## SILENCE

Dans ce contexte désubjectivant – en des circonstances difficiles – nous devons continuer à œuvrer pour une psychanalyse **à visage humain**. Un témoignage personnel...

Si je dois caractériser en trois mots 'étonnants' notre 'étrange' pratique, alors émergent en moi: un inconscient, un autre étranger, une fragilité.

Je travaille en tant qu'indépendante comme analyste classique: cures nombreuses sur le divan (pas uniquement), fréquence élevée, longue durée, cadre clairement défini, attention bienveillante, abstinence et neutralité. La cure demeure pour moi la *pièce maîtresse* dans la formation d'analyste et devrait l'être aussi dans la formation de

psychothérapeute analytique. Je reste passionnée par les formations étranges et la stratification étonnante de l'inconscient, les ruses de la résistance et l'énigme du transfert, l'écoulement bizarre du temps et l'atemporalité du psychisme. Cette façon particulière de parler, nulle part ailleurs entendue, n'arrête jamais d'intriguer. Chaque dialecte nouveau est une surprise, tout rêve un cadeau.

Et pourtant, il ne s'agit pas uniquement de cela en psychanalyse. *En filigrane*, dans cette adresse mutuelle de la parole et de l'écoute, surgit quelque chose d'un autre ordre, ne pouvant pas ou à peine être mis en mots. Sitôt que nous nous y essayons, cela se dérobe. Au plus nous y mettons de mots, au plus cela s'esquive. Je n'ai rencontré cela dans aucun texte fondamental, appris dans aucun séminaire de base, entendu dans aucune journée d'étude, lu dans aucune analyse de cas. Toutefois, cela n'a rien à voir avec l'intuition, la magie ou le mystère. Au contraire, il se peut même que ce soit quelque chose de très ordinaire, basal et proche. Cela agit en **silence**, se trouve tissé entre les mots, réside à la frontière du symbolique, se tient dans la marge de la langue. Lina parle de sensorialité, d'expériences corporelles, de traces du sentir. Bracha Ettinger étudie les zones frontières, les traces sensorielles et affectives, la reliance-bords. Toutes deux nous orientent en direction du corps maternel et j'ai pu faire l'expérience que cela peut être délicat. Laissons-nous en l'occasion simplement parler du **registre de la sensibilité**. Je ne trouve momentanément pas de meilleure expression, je n'ai pas ici de prétentions théoriques.

Parfois ce registre se ferme et alors c'est raté. Parfois même, il n'est pas possible de l'ouvrir. C'est uniquement dans la mesure où ce registre peut donner sa note, qu'une *écoute juste et fine* devient possible. Le registre de la sensibilité introduit dans notre travail la dimension corporelle: capter, relayer, résonner, ajuster, accorder. Autant de mots qui échouent à faire venir à 'l'esprit' 'quelque chose de corporel'. Etre touché et

affecté conviennent déjà mieux. Il semble qu'à chaque fois ce sont d'autres facettes de nous-mêmes qui se dirigent vers l'autre. Il s'agit d'une ouverture, d'une réceptivité et d'une hospitalité qui se soustraient à l'opposition actif/passif – ainsi qu'à l'opposition masculin/féminin que Freud met en équivalence avec elle.

C'est là que se situe pour moi la singularité. Tout sujet, tout événement analytique, tout moment analytique diffère de tout autre sujet, de tout autre événement, de tout autre moment. *Rien n'arrive deux fois et rien n'arrivera deux fois... Pas un jour faisant retour, jamais deux nuits identiques*, poétesse Wislawa Szymborska, *pas un baiser à un autre pareil, chaque coup d'œil à nouveau unique*...

On ne m'entendra jamais parler d'une 'rencontre transférentielle/contre-transférentielle'; bien de transfert (et de contre-transfert) et de rencontre (ou non). Une rencontre a lieu dans le registre de la sensibilité ou alors elle n'a pas lieu. Par 'rencontre' j'entends simplement une rencontre humaine avec un autre sujet: un semblable, le *Nebenmensch*, l'autre avec lequel nous sommes liés – qu'on le veuille ou non. Pour moi, l'aventure analytique réside fondamentalement en cela, le reste est technique. Si nous utilisons nos concepts techniques (dans ce cas, le transfert) de façon inflationniste, ils perdent toute signification et nous en faisons des formules incantatoires. L'aventure est, en effet, risquée – également pour nous. Car cet autre sujet est, de fait, aussi un étranger et cela est 'éprouvé' comme *unheimlich*. Dans le registre de la sensibilité sont effacés toute position, toute place, tout droit à partir desquels nous pourrions avoir un savoir sur l'autre. Cela exclut toute forme d'objectivation. Cela sape aussi notre 'position' comme analyste, parce que toute rencontre est par essence réciproque et non-hiérarchique. Nous sommes, sans cesse, confrontés à la vulnérabilité humaine et à la souffrance psychique. Nous ne pouvons aller à la rencontre de 'l'autre fragilisé', si nous ne reconnaissons pas aussi en nous-

3 Cette vision est fort radicale. Bien sûr, des niches existent mais la tendance générale semble aller dans cette direction. Malheureusement, la référence de cette citation s'est perdue. Sa provenance est, probablement, un article du Times Literary Supplement de la London Review of Books.

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

mêmes notre propre fragilité. Dans chaque acte analytique, notre propre subjectivité est (co)impliquée – étrange *métier*, étonnante *expertise*...

Trop souvent, dans nos réunions, nous passons sous silence la dimension précaire de la sensibilité. Dans la transmission, la seule manière de la transfuser est de lui réserver une place vide. Il y a trois ans, Jan Cambien parlait au week-end du *sapere aude* (ose penser) des Lumières. En tant que philosophe j'y souscris pleinement. Comme psychanalyste je voudrais y joindre: *sentire aude* (ose ressentir). La psychanalyse en recevrait un visage plus humain: *extra muros* et *intra muros*.

### RIEN

Comment (r)assembler des singularités? Comment façonner une association qui fasse justice à toutes ces différentes pratiques, positions et perspectives? Il n'existe pas tant de façons pour penser conjointement les différences. Un exercice philosophique – éloigné de la *realpolitik*...

Une première façon consiste à subordonner les différences *particulières* à une référence *générale*. Dans la tradition analytique se retrouvent à cette place: le fondateur, le(s) maître(s), le(s) autorité(s), le nom (ou les noms) du père. Une forte cohésion en découle, mais au risque de l'appauvrissement et de la pétrification. Il est compréhensible que nous redoutions cela, mais que nous le redoutions à ce *point*... De nos jours, la question de l'identité, de la spécificité, du fondement peut à peine encore être posée. Tout un chacun prône avec une telle insistance le non-dogmatisme que cela en devient presque symptomatique. Une telle chose devrait être l'évidence même: l'ouverture, le non-dogmatisme, l'aspiration à la tolérance à l'intérieur des pratiques symboliques. Il doit y avoir là quelque chose qui m'échappe. Comment se fait-il qu'en finale la psychanalyse ne cesse de se dégrader de la tradition à la *doxa*? A cette question la réponse courante est : les trans-

ferts; transferts (dés)identifiants et transferts (dés)idéalisants. Les mêmes donc que ceux que nous sommes supposés pouvoir perlaborer avec nos analysants, parce que nous sommes supposés les avoir perlaborés dans notre propre analyse. Naturellement, je ne dis pas cela sans ironie. Il y a des restes, dit-on. Oui, il y a *toujours* des restes. Ce qui me dépasse c'est que nous ne mettions jamais ce *type* d'explication en question pour ce qui concerne les épisodes houleux de notre histoire institutionnelle. Et s'il se faisait que le germe du dogmatisme résidait dans la manière même dont les différences sont tenues ensemble....

Une seconde façon de réunir dans la pensée les différences est de les laisser simplement exister les unes à côté des autres: **un singulier pluriel**. Dans cette optique, une association analytique devient un lieu de travail ouvert, libre et créatif. Des contraintes institutionnelles, des contrôles et des dispositifs minimaux sont censés maximiser la diversité et le renouveau. Les différences reçoivent plein droit de cité mais la cohésion semble moins assurée. Etant donné que ma sensibilité à la langue française n'est pas suffisamment affinée, j'ai été rechercher dans différents dictionnaires le champ sémantique du mot *singulier* – par rapport à *particulier*, *spécifique*, *unique*, *concret*. Mon attention fut attirée par deux citations qui donnent à réfléchir: l'une de Jabès *La singularité est subversive*, l'autre de Fénélon *La singularité est dangereuse en tout*. Si nous articulons, explicitement, une organisation analytique autour d'un signifiant tel que la 'singularité', ne faisons-nous pas peser la menace de retourner la force subversive de la psychanalyse contre elle-même? Ne courrons-nous pas le risque de désintégration, démantèlement, déforçage? Ou, de cette façon, nous rendons-nous précisément forts, flexibles et résistants – entre autres face aux tendances désobjectivantes qui nous entourent?

Une troisième façon de penser les différences dans la cohésion existe: à savoir les **ressemblances de famille** de Wittgenstein. J'y songeais en méditant aux 'trois

mots étonnants qui caractérisent notre étrange pratique': pour mes collègues pas les mêmes que pour moi. L'idée des ressemblances de famille est sublime dans sa simplicité. Elle ne nécessite aucune explication technique. Je voudrais vous inviter à vous laisser emporter par les paroles d'un des plus grands philosophes du 20<sup>ème</sup> siècle et les laisser entrer en résonance avec le thème de ce week-end. Quelque 'bienveillance' est requise car cette tradition de la philosophie du langage ne nous est pas familière. Glissons-nous dans son texte *Investigations philosophiques* où il éclaire sa pensée à partir de l'exemple du jeu:

*Considérons par exemple les processus que nous nommons les «jeux». J'entends les jeux de damiers, de cartes, de balle, les jeux olympiques, etc. Si vous les considérez, vous ne verrez sans doute pas ce qui leur serait commun à tous, mais vous verrez des analogies, des affinités, et vous en verrez toute une série. Voyez, par exemple, les jeux sur damiers avec leurs multiples affinités. Puis passez aux jeux de cartes: ici vous trouverez beaucoup de correspondances avec la classe précédente, beaucoup de traits communs disparaissent, tandis que d'autres apparaissent. Si dès lors nous passons aux jeux de balle, il reste encore quelque chose de commun, mais beaucoup se perd. Tous ces jeux sont-ils «divertissants»? Ou bien y a-t-il en tous une façon de gagner et de perdre, ou une compétition des joueurs? Songez aux patiences. Dans les jeux de balle, on gagne et on perd; mais quand un enfant lance la balle contre le mur et la rattrape, ce caractère se perd. Et ainsi nous pouvons parcourir beaucoup d'autres groupes de jeux. Nous voyons apparaître un réseau complexe d'analogies qui se recouvrent et se s'enveloppent. Je ne puis caractériser mieux ces analogies que par le mot «ressemblances de famille»; car c'est de la sorte que s'entrecroisent et s'enveloppent les unes sur les autres les différentes ressemblances qui existent entre les différents membres d'une famille; la taille, les traits du visage, la couleur des yeux, la démarche, le tempérament, etc. Et je dirais: les «jeux» constituent une famille. Et*

DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

*nous étendons notre concept du jeu à la manière dont nous lions fibre à fibre en filant un fil. Et la résistance du fil ne réside pas dans le fait qu'une fibre quelconque le parcourt sur toute sa longueur, mais dans le fait que plusieurs fibres s'enveloppent mutuellement...*

*Un quelque chose parcourt le fil tout entier, à savoir l'enveloppement sans lacune de ces fibres*<sup>4</sup>.

L'analytique est ce 'Quelque chose qui court à travers tout le fil'. Et le fil (de la tradition) n'est pas solide du fait qu'une fibre parcourt toute la longueur du fil, mais bien du fait qu'un grand nombre de fibres se recouvrent (à travers la transmission). Ce quelque chose est plus fort que **Rien**.

Le schéma de penser des ressemblances de familles et la métaphore de filer le fil, ouvrent une autre perspective sur la tradition, la transmission et l'association que la métaphore de la transmission du Nom du Père. Elles sont *en-soi* antidogmatiques. Elles permettent de considérer la transmission de la psychanalyse comme le transfert, non pas d'un 'nom' ou d'un savoir, mais d'une pratique et d'une culture. A l'intérieur de l'institution, elles font naître de l'espace pour la tradition et le renouveau, la cohésion et la différence, la densité et la fluidité, les noyaux durs et les zones frontalières. Naturellement, l'intention n'est nullement que l'institution se démette de ses fonctions paternelles. Mais une association analytique a, en outre, à œuvrer comme un 'atelier de tissage' permanent là où nous lions fibre à fibre; là où ensemble nous perlaborons ce qui nous différencie; là où tout notre capital symbolique est mis en circulation; là où des rencontres cliniques ont fréquemment lieu car y sont traitées les différences; là où nous prenons le pouls de qui se vit dans l'Ecole (y compris les 'questions brûlantes'); là où nous nous alertons

les uns les autres sur ce qui se passe hors les murs; là où nous laissons notre pratique être 'éclairée' par l'art, la philosophie et les sciences; là où des débats ont lieu aux marges avec d'autres analystes ou non-analystes. Pourquoi ne pas organiser aussi, effectivement, un tel atelier permanent sur une base régulière? Cela pourrait se réaliser en une variété de constellations choisies parmi les différents gradus. Notre institution est suffisamment solide pour (sup)porter pareille initiative. Dans la mesure où un tel atelier pourrait être ouvert de temps à autre, il pourrait attirer des jeunes – et nous-mêmes en serions aussi rajeunis. Mais ici nous touchons à la politique institutionnelle à strictement parler...

Par ailleurs nous pourrions rafraîchir notre culture analytique de deux manières. En premier lieu, en encourageant la pratique de la reprise d'une tranche d'analyse: de quoi rester affûtés, de quoi nourrir notre pratique, de quoi faire face quand le destin nous frappe (*anankè*), de quoi ne pas désapprendre le langage de l'inconscient. L'image stéréotypée que vient un moment où notre propre analyse est achevée, avec la formule consacrée correspondante 'ma propre analyse', 'mon analyste', ne correspond pas toujours à la réalité. En second lieu, de partir de la conviction que nos prises de positions (y compris les élaborations théoriques!) sont *toujours* ultimement traversées par un investissement subjectif et un style personnel. Ceci est clairement observable dans les interventions de ce week-end. Il convient de relever cela en nous-mêmes et de l'accepter chez les autres – et non l'inverse.

Pour terminer... Durant mes vingt-cinq années d'appartenance comme membre de l'Ecole, j'ai pu faire l'expérience d'une continuité, d'un support et d'un engagement collectif sans lesquels le travail avec mes analysants n'aurait pas pu être possible. Notre insertion dans une tradition ne consiste pas uniquement à nous faire reconnaître par elle, mais aussi à lui donner activement notre acquiescement (*bejahren*). Dommage qu'il n'existe pas d'équivalent

français pour l'anglais *to acknowledge*: informer de la réception, reconnaître, exprimer de la reconnaissance, répondre, témoigner de la gratitude...

En finale, je tiens à dire que – en des circonstances difficiles – cette législature a été particulièrement passionnante. Merci.

Mes remerciements aussi à Anne Verougs-traete pour la traduction.

4 Citations libres des paragraphes 65, 66 et 67 des Investigations philosophiques de Ludwig Wittgenstein, in *Tractatus logico-philosophicus* suivi de Investigations philosophiques, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961, p.147-148.

*DIAFORA, BRUSSEL 16 EN 17 JUNI 2012*

## ENKELE BEDENKINGEN

HILDE VAN PELT

Ik wil het bureau bedanken, en in het bijzonder Ingrid Demuynck, om mij uit te nodigen, en aan te sporen, als eerder jonge participant, respondent te zijn vandaag. Ik beklemtoon dit, omdat het ook iets te maken heeft met de manier waarop een instituut iets wil doorgeven en mensen wil vormen.

1. Het brengt mij onmiddellijk bij een eerste bedenking bij de lezingen vanochtend. Deze lezingen ervaar ik als warm, uitnodigend, acceptierend. De dimensie van het sensibele, het sensoriele, het affectieve, en de klemtoon op het singuliere, roept voor mij veel op van het moederlijke, het matrixiële, zo men wil, en het belang daarvan in de psychoanalytische praktijk, sluit aan bij wat ik zelf belangrijk vind in mijn werk als therapeut. Wanneer ik de teksten beluister, heb ik dat niet alleen gedaan als therapeut, maar ook vanuit mijn positie als leerling, en me afgevraagd wat ik verwacht of hoop van een instituut waar ik me bij aansluit, en dan vraag ik me af of wat men zoekt of vindt in een analyse, door te trekken is naar wat men zoekt of vindt in een instituut of een school. Dan merk ik dat een uitnodiging als die van Ingrid om respondent te zijn, en uit mijn comfortzone te komen, mezelf te overtreffen mag ik wel zeggen, belangrijk is. Hierbij denk ik eerder aan een vaderlijke functie, anders dan dogmatische theorie of voorschriften, maar eerder aan ondersteuning en aansporing; of is dat toch een moederlijke, enlivening-functie? Alleszins iets dat wel aanwezig is in de School, en waar Mevrouw Vanstraelen ook van getuigt, maar waarbij ik me afvraag, wanneer het gaat over de "stijl" van een instituut, men zich ook over dit aspect zou kunnen buigen, of zich uitspreken, expliciet maken waar men op dit vlak wil voor staan.

Het doet me ook denken aan het gesprek met Rudy Vermote, tijdens de opening van het Huis van de Psychoanalyse, over het verschil tussen de Vereniging en de School in hoe naar "opleiding" gekeken wordt. Waar de Vereniging veel gestructureerder is in hoe de opleiding verloopt, laat de School veel, zonet alles over aan de participanten in het vinden van hun weg. Dan valt mij op hoe de School misschien minder een school is, in de dagelijkse betekenis van het woord, dan wel een vereniging...

Ik wil zeker niet het gevoel wekken dat ik een pleidooi houdt voor het éne of het andere, maar dat dit verschil pas vorige week voor mij zo duidelijk werd is veelzeggend. Veelzeggend over mij en de naïviteit waarmee ik me heb aangesloten, maar misschien niet alleen veelzeggend over mij...

2. Met plezier aanhoorde ik het stuk in de lezing van Mevrouw Vanstraelen met betrekking tot het register van de sensibiliteit en hoe deze iets van het sensoriele, het lijfelijke binnenbrengt in ons werk. Het sluit aan bij mijn ervaring met non-verbale therapie in ELIM, een centrum voor residentiële psychotherapie waar ik werk. Waar de non-verbale therapie of creatieve therapie vooral gegroeid is in functie van contact maken met mensen die via de taal moeilijk bereikbaar zijn (mentaal gehandicapten, dementerenden, psychotici, kinderen,...) ondervinden wij elke dag in ELIM hoe ook bij mensen met neurotische problematiek die verbaal erg vaardig zijn, de non-verbale therapie de **meest** uitgelezen manier is om contact te maken met het onbewuste en beweging te brengen in betekenissen die vastgeroest zijn, niet in het minst bij mensen voor wie het spreken de manier is om zich te verbergen of afstand te creëren. De vraag die rijst is of en op welke manier deze therapievormen, en dan denk ik in de eerste plaats aan de muziektherapie, een plaats kunnen krijgen binnen de school en het denken en de theorievorming zouden kunnen inspireren. Een rekruteringsdomein?

3. Een laatste bedenking, of vraag sluit aan bij de bespreking van Chris Vanstraelen over de pseudo-wetenschappelijke kritiek op de psychoanalyse, en de grote affectlading waarmee deze weerklank vindt. Deze affectlading doet denken aan manifestaties van het onbewuste. Ja. Dan ben ik benieuwd naar hypothesen over de inhoud van dat onbewuste.

Net zoals ik benieuwd ben naar welke manifestaties van het onbewuste mogelijk sluimeren in het grote belang dat gehecht wordt aan het singuliere dit week-end.

Het doet me wel wat denken aan de maatschappelijke tendens, van terugkeer naar het authentieke, naar het unieke product, naar de ambacht, de breiclubs die ontstaan, ...

Ik vraag me dan af of daar iets gelijkaardigs in resoneert van een onbewuste, en wat het zou kunnen zijn dat ons zo wegleidt van het analytische werk.

Maar wat is het analytische werk in een instituut, in een school voor psychoanalyse? Ik vraag me dan af of het spreken over wat ervaren wordt, wat er overdrachtelijk leeft, wat niet gezegd wordt, niet meer verbinding zou kunnen creëren tussen singulieren. Naar mijn gevoel sluit dit aan bij het voorstel dat Chris uitwerkt met betrekking tot een permanent atelier waar ook hete hangijzers kunnen besproken worden.

DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

## QUELQUES RÉFLEXIONS

HENRI DE CAEVEL

Je n'ai pas fait un texte. Je me suis dit qu'intervenant ainsi après tout le monde, j'allais plutôt essayer de donner des réflexions à moi, à partir de ce qui a été dit, plutôt que d'amener un élément supplémentaire.

Je vais quand même en amener un petit au départ: c'est qu'on est bien content que l'Ecole ait fait les frais de nous payer une interprète, et que je crois qu'interpréter, c'est un des verbes les plus importants de la découverte freudienne.

Comment va-t-on prendre cela? On en a discuté il y a quelques années avec Alain-Didier Weil, certains s'en souviennent peut-être, interprétation musicale, interprétation théâtrale, dans lesquelles on entend qu'il y a le verbe 'prêter' et non pas le verbe donner. Donc peut-être que l'analyste doit à certains moments prêter une idée, une hypothèse, une traduction, plutôt que de la donner et surtout pas de l'imposer bien sûr. L'interprétation me semble donc quelque chose qui est fort important.

Une autre chose qui m'a frappé, ce sont toutes ces réflexions qui ont été faites notamment ce matin par Luc et par Chris, avec un quelque chose qui ne va pas tout à fait. Ce quelque chose qui résiste, qui reste, je me demande pourquoi on ne prend pas le risque d'essayer de retravailler cela avec l'hypothèse du Réel de Lacan, ce qui n'est ni dans l'imaginaire, ni dans le symbolique. Cela me manque un peu, de par ma formation, de par mes pôles d'intérêt, de par comment moi je me débrouille avec ma pratique, cette référence à quelques grands principes lacaniens qui étaient quand même assez présents dans l'Ecole il y a quelques années et que j'entends moins.

Une autre chose qui m'a frappé dans les exposés de ce matin – je vais l'appeler comme cela – c'est la question du père. C'est vrai que ce n'est plus à la mode du tout, que la question de la paternité dans la société a fortement évolué en un certain nombre d'années, alors se référer au nom du père, ça paraît quand même archaïque, au moment où l'évolution des sociétés dit qu'il n'est plus nécessaire ou logique que l'enfant – même dans la réalité – hérite du nom de son père. Cela peut être le nom de la mère, on peut inventer des noms, il y a des choses toutes nouvelles qui se passent là-dedans... Et pourtant, l'idée de la transmission, elle se fait peut-être par les ressemblances dans les familles, mais elle se fait quand même essentiellement par ce qui est transmis par l'hérédité dans laquelle le père a au moins cinquante pour cent. Même si – et là j'entends bien les questions que Lina a lancées depuis quelques années, très fort, et qui sont intéressantes – qu'il y a cette espèce de reste maternel, qui reste présent dans la structure de tout le monde, notamment de l'analysant, et que fait-on avec cela? Chris nous a dit qu'elle mettait cela sous le mot de 'sensibilité'.

C'est peut-être intéressant de dire qu'il y a là une sensibilité à quelque chose qui n'est pas que ce qu'on disait classiquement transmis par le père, par le mot, par le nom, par le symbolique, peut-on dire, que ce ne soit pas non plus – et là je dévie un peu avec les ressemblances familles – que ce ne soit pas trop non plus du côté de l'imaginaire. Mais je crois qu'on est là devant une vraie question dont on pourrait peut-être débattre, cette place du paternel, du maternel, dans la transmission, dans la pratique avec nos patients et peut-être au niveau institutionnel. Peut-être que là aussi les fondateurs, même s'il y avait des femmes, les fondateurs étaient quand même en gros les pères fondateurs, comme on disait. Maintenant ce n'est plus tout à fait une référence intéressante, on a encore deux grands noms qu'on met sur les papiers officiels de l'Ecole belge, nos références à Freud et à Lacan, là on met deux images, on va dire quand même un peu paternelles, mais ce sont des référents et non plus tellement des organisateurs, des fondamentaux de la structure même de la façon de penser.

On doit donc repenser tout ça, et je suis content de voir que le travail qui a été lancé, c'est de repenser tout cela, en arrivant à tenir malgré tout une structure. Et c'est là que c'est un peu plus compliqué: de même que nos patients, on essaie de voir évoluer les choses, n'empêche que subsiste-t-il encore la question de la structure, la triade freudienne, psychose, névrose, perversion, est-ce que cela tient toujours, est-ce qu'on

veut absolument y rajouter des 'border-machins', des nouveautés etc? Ou est-ce que l'on garde cela comme un point sur lequel on pourrait dire: là au moins on est d'accord? Il y a toutes ces triades qui nous ont formés: inhibition, symptôme et angoisse, et Lacan a repris avec d'autres triades: Réel, Imaginaire, Symbolique, les trois jouissances etc., il y a beaucoup de ces triades, bien sûr sus le mode de la sainte Trinité, je suppose que ça vient de là, on remet toujours 3, ce chiffre majeur, on a beaucoup travaillé sur le tiers: il faut du tiers, pourrait-on vivre sans tiers? Dans des réflexions sur la famille, sur l'évolution des couples etc., cette idée de tiers. Tout cela est présent: s'il y a du tiers, c'est parce qu'il y a du trois.

Dans cette ligne-là – je vais terminer là-dessus, parce qu'il faudra lancer la discussion – je vous signale que je l'ai déjà dit un peu hier, que ce qui me semble effrayant, c'est que justement la psychiatrie est en train de dénommer les grandes structures de la psychanalyse, que la psychanalyse après Freud a soutenue. Il n'y a donc plus de névroses, il n'y a plus que des troubles de toutes sortes, alors pourquoi des troubles? C'est un mot tout de même très léger à côté du mot structure! Et notamment quelque chose que je reçois, moi, tout le temps, puisque je suis d'origine médecin, donc je suis peut-être plus sensible

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

que d'autres à ça, qu'on voit actuellement un développement extraordinaire de l'hystérie sous forme de demande folle à la médecine. Et la médecine, comme toujours, essaie de répondre de manière aussi folle, délirante. J'ai une patiente qui, après des problèmes de vertige, on ne trouve rien, elle est arrivée dans un service universitaire où on lui a dit qu'elle devait prendre un rendez-vous avec l'ophtalmo-neurologue. Donc on va aller préciser jusque là, et l'ophtalmo-neurologue va faire comme tous les autres qu'elle a vus, lui dire qu'elle doit encore aller ailleurs... Et cette femme, au moment où on lui a dit oph-

talmo-neurologue, elle a eu cette idée: j'arrête! Et je vais voir un psy. Qu'est-ce qui a pu se passer chez cette femme, qui fait qu'elle dise j'arrête ça? Je crois que les grandes hystériques de l'histoire de la psychanalyse, de leur temps, ont fait quelque chose de cet ordre-là. Donc je crois que c'est une vraie question: comment actuellement peut-on d'abord croire à nouveau ou pas dans les grandes structures et comment peut-on du coup amener ces gens-là, malgré toutes les neuro-sciences, à venir quand même, humblement se mettre sur un divan plutôt que sur des tables d'examen?

### DÉBAT

*Leo Ruelens:* vlug een bedenking op het discours van Chris dat ik heel interessant vond. Waar Chris de nadruk op legt, dat is een register dat ik persoonlijk altijd een beetje gemist heb in het Lacaniaanse denken. En dat is juist dat heel primaire, maternelle, matrixiële, sensitieve register dat ik wel terugvind in het Szondiaans denkveld, waar precies de drievoudige structuur van Lacan, psychose, neurose, perversie, aangevuld wordt door de heel belangrijke contactvector die daar vooraf gaat, die ook door Winnicott beklemtoond wordt. In die zin denk ik dat er een zeker tekort in de Lacaniaanse structuur, als ik het zo mag noemen, aanwezig is, tekort aan een structuur die daaraan vooraf gaat. Het idee komt niet van mij, ik heb dat bij Schotte gehaald, die ook al gaan zoeken is – wat hij niet vond in de Franse psychoanalyse – bij de Duitse Phenomenologen, over *vom Sinn der Sinne* bij Erwin Straus, die veel meer met die zaken bezig geweest is. Dat was een opmerking.

*Henri De Caemel:* je suis bien d'accord.

*Jacques Roisin:* je voudrais revenir sur le concept de discours écran. Je pense que ce concept nous permet aussi de parler, de commenter, de nos pratiques, de notre place en tant qu'analystes, avec ce qui nous arrive comme hostilité de la part de la cité (?). Parce qu'on est quand même fort impliqué dans ce qui nous arrive, au sens où nous utilisons tout d'abord les mécanismes et nous avons aussi utilisé pour parler de la psychanalyse un discours écran.

Je prends un exemple que j'ai vraiment vécu dans les années 70. J'étais un jeune psychologue et je travaillais alors avec des enfants autistes et psychotiques. Il y avait un discours dans les maisons d'enfants, du côté de la Belgique francophone, un discours d'une hostilité terrible vis à vis des parents d'enfants autistes et d'enfants psychotiques, comme si on les accusait d'être responsables de la souffrance et de la pathologie de leur enfant. Et moi, à l'époque, j'étais scandalisé, mais à l'époque je ne suis pas intervenu pratiquement dans ces rencontres, y compris avec l'association des parents d'enfants psychotiques, qui étaient assaillis par un discours culpabilisant. Alors que dans mes contacts personnels, professionnels avec les parents, j'agissais tout à fait différemment par rapport à ce discours.

Et je pense que vous-mêmes, vous faites une invitation implicite ou explicite, je ne sais pas, à réfléchir aussi sur ce qui de notre part a

suscité cette intolérance avec la psychanalyse, puisque vous nous invitez à enfin commencer à penser au commun autrement que dans un discours habituel, appris, répétitif.

Alors d'autre part je crois que le concept avec lequel est venu Luc, permet aussi de mener une façon de participer à l'hostilité [...] avec le concept de novlangue. Le lacanisme détient quelque chose qui répond à une sorte de novlangue. Le lacanisme – malheureusement la plupart des psychanalystes lacaniens sont lacanistes – c'est dommage, mais il y a aussi des lacaniens qui ne sont pas dans le jargon, le 'jargonisme', mais enfin c'est plus rare. Je dirais que le lacanisme ce n'est pas seulement un jargon, mais c'est aussi "un discours qui vous dit tout sur le monde".

Par contre, je n'ai pas bien perçu, Luc, ce que tu voulais dire avec le concept d'auto-immunité. Est-ce que tu pourrais expliquer un peu, parce que dans ce que tu as écrit dans ton texte, on peut dire que ce serait une défense contre une subversion intérieure. Mais dans ton commentaire, je ne sais pas, j'ai peut-être mal compris, c'était comme le contraire, c'était une défense contre nos propres défenses?

*Luc Dethier:* Oui,

*Jacques Roisin:* Ce n'est pas la même chose...

*Luc Dethier:* c'est une question difficile que tu me poses, qui demanderait – c'est vrai – un peu plus de développement. Mais moi je retenais essentiellement que le système immunitaire s'effondre finalement avec tout cela. A vrai dire c'est que, du coup, la défense contre l'impropre devient une défense contre le propre, contre la défense du propre. Et donc les choses s'effondrent. C'est comme cela qu'il y a – on le sait bien en médecine – des cancérisations. Je ne sais pas si je réponds bien tout à fait à ce que tu demandais, mais c'est de cet ordre-là. Merci de m'avoir questionné aussi.

*Freek Dhooghe:* wat mij aanspreekt in de twee tussenkomsten van vanmorgen, is nog altijd de nederheid vanuit de ontmoeting naar de mensen toe, iets dat voor mij toch essentieel is naar een manier van open te staan naar wat er gebeurt en dat mij ook meer openheid geeft naar een proces...

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

*Fons Van Coillie:* ik wil vooreerst zeggen dat ik het twee zeer mooie lezingen vond.

De opmerking is dat Chris met drie woorden onze praktijk bevatte: onbewuste, vreemde ander, en fragiliteit. Nu wat er daar bij opvalt, maar dat is echt geen kritiek, maar een shibboleth op de schort van de psychoanalyse dat daar niet over mag gesproken worden. Het is geen kritiek maar ik vind dat het toch mag gereleveerd worden.

Nu wat betreft de ontmoeting, dat is ook iets waar ik gevoelig aan ben, daar wordt sterk de nadruk op gelegd, terecht denk ik, maar daar is niets, maar dan ook niets van specifiek analytisch aan. Dat sluit dan ook aan bij de [...] dat de niet specifieke factoren wellicht de belangrijkste zijn.

*Henri De Caevel:* Je voulais dire que j'ai été très agréablement surpris quand j'ai reçu le texte de Luc, où je trouvais une étymologie, un sens à 'communauté' que je ne connaissais pas. Dans le sens commun, dans lequel j'étais inscrit, je le reconnais, comme-un, comme si le un existait, et c'était banalement comme cela que je pensais cette notion-là. Alors avec cette idée de 'immunité', de im-munus, il y a là vraiment quelque chose de neuf et je crois qu'on va le mettre comme un point acquis.

*Jean Florence:* Je voudrais d'abord vraiment remercier très profondément nos deux collègues qui se sont vraiment avancés avec des mots qui ne sont pas ici des attributs, mais qui sont extrêmement forts et qui souvent ont des prolongements rhizomiques et qui vont faire leur petit travail en douce. En douce, et peut-être aussi en force, parce qu'il y a deux aspects. Tous les deux, vous privilégiez la dimension de la rencontre, de l'ouverture, mais en même temps, aussi bien Luc que Chris, vous soulignez la dimension de violence potentielle qu'il y a dans le fait de se mettre à faire foi à la singularité, à donner de la place au singulier. Le singulier qui ne s'oppose pas contrairement au particulier et qui le met donc dans une position aussi bien en tant qu'analyste dans la pratique, mais aussi dans l'institution, qui rend compte de ce qu'il y a de cruel et de difficile et de paradoxal. Au fond nous devons vivre avec un paradoxe: puisque comme risquant de donner place à ce qui émerge de l'inconscient, au fond on pourrait toujours le vivre comme des imposteurs, ou des apprentis sorciers qui ne savent pas du tout où cela va aller. Donc notre offre de dire et même d'aller plus loin, de dire vrai, là aussi il y a une violence – Fons l'a peut-être déclenchée associativement – mais il y a une violence dans ce rapport au vrai, il y a quelque chose de fou dans cette violence, ce délire bachique. C'est fou, ça peut être très destructeur, le délire bachique – qu'on relise Eschyle et Euripide, notamment. Cette dimension du paradoxe donc. Une association psychanalytique ne vit que paradoxalement, puisque c'est une association d'imposteurs, et par ailleurs c'est une nécessité par rapport à l'audace ou le péril qu'il y a dans le singulier, que nous assumons. Nous essayons donc de produire un discours qui soit respectueux de ce à quoi on est confronté, qui est la théorisation. Mais par ailleurs, en tant qu'association, nous devons prendre place dans le particulier, c'est-à-dire dans les classifications. Nous devons nous défendre contre le dehors, même ceux pas agressifs, puis ce que

nous ne sommes pas, nos voisins, les autres associations, les autres courants, les autres écoles... Et donc il y a là à tenir deux choses à la fois et qui, je crois, est la souffrance institutionnelle, le malaise: le fait que toutes les réformes n'arriveront jamais à satisfaire quelque chose et c'est ce côté infini, profondément insatisfaisant, mais par ailleurs peut-être réconfortant, qui est vraiment de prendre au sérieux ce que vous avez dit chacun.

*Philippe Goossens:* Je voudrais d'abord vraiment vous remercier, Luc et Chris, pour vos deux exposés entre lesquels il y a pas mal de convergences. Mais il y a un point qui me retient, plus intimement, particulièrement dans l'écrit de Chris, c'est l'ouverture de la dimension sociétale et au contexte macro-institutionnel dans lequel la pratique de la psychanalyse aujourd'hui est prise. Et c'était déjà très présent aussi hier dans l'intervention de Fons. J'apprécie beaucoup parce que c'est quand même assez nouveau qu'au Week-end de l'Ecole il y ait cette ouverture, pas seulement à l'actualité, mais à une forme de réalité sociétale, culturelle, actuelle, je dirais bien historique. Le défaut de beaucoup d'analyses et de débats c'est une manière de se situer un peu dans l'extra-territorialité, comme on l'a dit hier et même comme en dehors du temps de l'histoire. Bien sûr il y a toujours eu beaucoup de références notamment à des philosophes, mais finalement je trouve une sorte de méconnaissance du contexte politique, social, dans lequel nous sommes amenés à exercer. Et je pense que c'est ça aujourd'hui qui fait retour. Les analystes, souvent, quand ils parlent de l'extérieur, c'est les autres écoles d'analyses, éventuellement d'autres écoles de psychothérapies. Mais il y a plein de choses qui se passent à différents niveaux scientifiques, politiques, culturels, dont jusqu'ici on parlait très peu, dont actuellement on est obligés de parler, parce que ça fait retour à toutes sortes de niveaux. Et Chris nous les a évoqués aujourd'hui. Voilà où j'en étais et j'apprécie beaucoup. Je crois qu'il est urgent de penser ça dans ce contexte qui effectivement devient beaucoup plus difficile au niveau, alors là institutionnel, on ne parle pas au niveau institutionnel de l'Ecole, mais au niveau institutionnel au sens sociétal, les choses changent vraiment très, très vite.

*Christiane Poncelet:* je voudrais rebondir justement sur cette dimension sociétale, parce que je m'adresserai plus particulièrement à toi, Henri, qui nous parlait de cette personne qui avait été consulter un ophtalmologue neurologue, et cela avait suscité un désir d'analyse. Tu insistais sur la nécessité d'utiliser le divan, et cela m'a rappelé qu'il y a 3 jours, notre ministre de la santé a formulé le souhait que les Belges consomment moins de médicaments, s'étendent sur le divan, fassent appel aux thérapeutes... Mais en fait il y avait en même temps, dans Le Soir, des statistiques disant qu'un Belge sur quatre, donc 25% des Belges, consommaient trop de médicaments mais en même temps, qu'ils ne savaient pas où s'adresser pour faire autre chose que consommer des médicaments. Qu'il y avait une grande incertitude sur les 'psys', qu'ils se battent tous entre eux, ils se critiquent etc. Cela, c'était pour le côté sociétal.

L'autre chose, j'étais contente que tu fasses allusion à Alain Didier-Weill, parce que je pense que, dans les lacaniens, il a été sensible à



## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

une certaine dimension – ce qu’il appelait la pulsion invoquante – et qui n’est pas sans rapport avec le maternel, avec une dimension du maternel qui est symbolique aussi, enfin, un aspect du symbolique.

Ce qui m’a frappé dans les deux communications ce matin, c’est qu’il y avait une complémentarité très forte. Chris a insisté sur cette question du sensible, que je trouvais très présente dans le texte de Luc. Mais je trouve que la question du père, elle était présente par ce souci de penser. C’est un appel à ce qu’on repense, pas qu’on emploie un langage tout fait, symbolique, théorique... Je trouve qu’il laissait entendre entre les mots, en insistant sur la nécessité d’un langage singulier, justement, de ne pas répéter les paroles d’un autre, de trouver ses paroles à soi. Je trouvais que sa citation “penser, c’est renoncer à savoir”, c’est une grande porte ouverte de pouvoir ne pas s’astreindre à savoir, à avoir lu tous les textes etc., mais repartir d’une pensée personnelle. Au bout d’un certain nombre d’années d’être psychanalyste, je suis beaucoup plus sensible à reprendre à partir de réflexions philosophiques. Je pense par exemple au livre d’Elisabeth de Fontenay, *Acte de naissance*; c’est vraiment une philosophe reconnue, cela s’appelle acte de naissance, mais c’est quand même une sorte de testament de son parcours, et ça soutient beaucoup, c’est un appui. *Petit appui pour un dispositif institutionnel*, c’était le premier titre de Luc, et donc je vais céder la parole à quelqu’un d’autre.

*Yves Bibrowski*: je voudrais réagir à deux choses. J’ai été très content d’entendre des discours novateurs, si je puis dire, qui vont chercher ailleurs, ce qui ne renie pas du tout nos pères fondateurs, ou nos textes de base. Je crois que Freud le disait – je ne me souviens plus très bien de la citation – que le psychanalyste doit être aussi instruit, ouvert, s’ouvrir à plein de dimensions qui peuvent nourrir sa réflexion. Il y a des nouvelles références, de nouveaux mots, sans dénier du tout celles qui sont déjà présentes. Je trouve que le contact et la rencontre, Schotte a longuement développé ces dimensions.

En fait je voulais rebondir sur l’intervention de Philippe et de Jacques Roisin, dans l’Ecole belge, nombre de personnes travaillent aussi dans des institutions particulières, centres de guidance, centres de santé mentale, etc., beaucoup d’institutions. Souvent, dans ces institutions, les psychanalystes qui y travaillent depuis longtemps, il y a un langage – je ne vais pas dire paranoïde – mais on nous veut du mal, on veut nous chasser, on veut nous éliminer etc., ce qui correspond bien sûr à une certaine réalité sociale. Mais d’autre part je pense aussi, dans beaucoup d’institutions, nous travaillons relativement en paix, en devant répondre à des normes gouvernementales, mais nous travaillons toujours suivant notre éthique, suivant la manière dont nous le pensons. Je pense que tout cela peut aussi être relié à la théorie de l’Ecole, puisque plusieurs travaillent dans des institutions.

Je partage tout à fait la question de Jacques Roisin, sans aller aussi loin, qu’il y a en quelque sorte, que ce qui a été pratiqué dans les institutions, nous ne sommes pas tout à fait étrangers non plus à ce qui peut nous arriver d’hostile. C’est la question en tout cas. Nous ne sommes pas étranger à ce mouvement, c’est une question en tout cas. Et c’est la question psychanalytique, pour ne pas dire que c’est nous qui avons amené ça, il y a du mouvement dialectique, mais en tout

cas, pour une certaine part, j’ai entendu dans les institutions beaucoup de psychanalystes y travaillant, très fermés sur leur discours, sur leurs références, notamment sur des références lacaniennes, sans être lacanistes, – il y a aussi une novlangue freudienne ou d’autres encore – donc très fermés sur eux-mêmes, sans s’ouvrir à des questionnement sociaux. Voilà, c’est pour moi une grande question...

*Ingrid Demuyck*: hartelijk dank aan de sprekers en aan de discussanten voor deze leerrijke voormiddag, Het invoeren van relatief nieuwe begrippen, de min of meer nadruk leggen op die begrippen zoals sensorialiteit, ik denk ook het begrip ontmoeting, ik ben aan het denken bvb aan de Italiaanse psychoanalyticus Bonognini die ook veel werkt over empathie. En dan kom ik weer terug op het begin van jouw lezing, Chris, waar je zegt vele klassieke divankuren te hanteren, abstinentie en neutraliteit, en ik vroeg me gewoon af: het meer nadruk leggen op al die andere dingen, hoe zou dat nu vorige begrippen als abstinentie en neutraliteit beïnvloeden? En verstaan we dan nu nog allemaal hetzelfde?

*Chris Van Straelen*: Ik wou vooral zeggen dat ik in de drie blokken, die dingen naar voren wou gaan halen, die volgens mij te weinig benadert worden in het instituut. Dus zoals Fons zegt, de drie woorden om de psychoanalyse te kenmerken, voor mij. ik heb die ook aan de voorkant willen halen, omdat het er misschien nu te weinig over gaat. Dus in die zin gaat het over accenten, geen alternatieven, maar accenten. Nu, jij vroeg hoe articuleert dat zich? Dat is de vraag natuurlijk om dat te bewerken. Ik heb in het eerste punt: wat is het belangrijkste woord? het onbewuste, daar zit de klassieke benadering onder. Terwijl de twee andere willen aanbrengen om aan te vullen. Ja, ik vind dat een werk op zich, ik ben alleen niet op, ik vind het te simpel om die ontmoeting, of de idee van hospitaliteit, of de fragiliteit, het krijgt heel weinig plaats in de traditionele benadering, denk ik. Ik heb dat afgelegd, dat heeft voor mijzelf heel lang geduurd voor ik daar ruimte kon voor maken. Ik dacht: dat hoeft niet, dat hoort niet, ik heb dat zo niet geleerd, het staat niet zo in boekjes, om het heel simpel te zeggen. Dus het gaat erover om dat naar voor te halen, maar het is natuurlijk een spanning, en ik vind het eenvoudig om te zeggen: ja maar ja, dat gaat anticiperen op negatieve overdracht, of seductie, complicité. Nee dat is iets onderliggend, dat klassieke processen laat doorgaan. Ik bedoel dat niet geëxpliciteerd wordt, maar dat iemands werk heel de tijd meegaat. In die zin ook het argument – ik vind dat geen argument – van die niet specifieke factoren, ja misschien zit dat daar wel in, in die niet specifieke factoren, in die openheid, die sensibilliteit en wegneemt dat, ja, dat specifiek analytisch blijft door heel onze traditie, cultuur, teksten... daar zit misschien iets dat niet specifiek is, ja... daar moeten wij het over hebben, wat moeilijk te articuleren is, waar je alleen een soort lege plaats kunt voor behouden...

*Karel Lambers*: Chris heeft het woord “en filigrane” in het Frans, gebruikt.

*Chris Van Straelen*: ja, en filigrane...

DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

*Anne Verougstraete:* Je trouve que c'est une matinée très riche et que certains disaient hier "on n'a pas pu aller plus loin, on aurait aimé pouvoir aller plus loin". Mais je crois que ce matin on a pu faire un pas de plus dans rechercher et entendre quelque chose du style de l'École. La notion que Chris amène, de ce tissage fil à fil, se sentait le fil d'hier, puisque tout à fait concrètement passé même aujourd'hui, en repensant à Fons qui hier nous interpellait à la manière de Lacan "d'oser désirer"; en faisant toi, aujourd'hui Chris, référence à Jan Cambien qui, à une précédente rencontre, nous a invité à "oser penser" et puis tu y ajoutes: "osez sentir". Je sentais un tissage de fils, fibre à fibre, se complétant et s'ouvrant à travers ces trois expressions. Aussi quand Luc nous a parlé de l'immunité, je serais très heureuse qu'il continue à nous entretenir de cet aspect-là, comme Henri t'y invitait. Mais je retrouvais aussi dans le texte de Chris: les psychanalystes se croient immunisés, ils sont immunes par rapport à la politique. Et les questions de l'hospitalité et de l'immunité sont unies dans vos deux textes. Dans cet atelier de tissage permanent, moi j'en ai entendu quelque chose à l'œuvre dans ce WE. Déjà par le fait que cela a été précédé de tout ce tissage du groupe de travail qu'on a reçu, et puis le fil parcourt, sans qu'on puisse le saisir; c'est le propre de notre travail analytique, c'est qu'il continue à nous envoyer plus loin. Merci.

*Johan De Groef:* Vooreerst bedankt. Als ik provocatief mag zijn, Chris, de elementen die je naar voor brengt, die vind ik heel belangrijk, maar je zou kunnen zeggen: ik heb dat in de tijd met Rogers geleerd... Waarom zeg ik dat? Wel, in mijn klinisch werk met verstandelijk gehandicapten valt mij keer op keer op – en daar zit ik als analyticus echt in de minderheid – als wij met onze onmogelijke casussen samen zitten, en dan zijn dat meestal mensen die anders geschoold zijn dan wij, dat zijn dan zeer vruchtbare besprekingen. De keren dat ik met uitsluitend analytici daar rondzit, ontardt dat meestal binnen de kortste keren in ongelooflijke disputen. Dat is een merkwaardige vaststelling. Ik denk dat het voor de School interessant zou zijn, [...] om effectief ook anders geschoolde therapeuten soms uit te nodigen om rond casussen te reflecteren om geconfronteerd te worden wat denkbaar is binnen het ene kader en niet in het andere kader. Ik denk dat dit zou getuigen van een sterke identiteit die we moeten cultiveren, maar niet – dat lijkt me eerder een zwakke identiteit – door de anderen te diaboliseren. In die zin vind ik het dus zeer waardevol wat je inbrengt, maar wat toch aanduidt dat inderdaad niet specifieke factoren, die zo werkzaam zijn, dat dit niet toe te eigenen is. En dat we niet zo bevreesd moeten zijn voor onze immuniteit door met andere bacillen in contact te komen.

*Denise Desmedt:* Je pense à Winnicott qui disait: "à mes malades qui m'ont tout appris". Je pense aussi à une malade qui m'a dit un jour: "vous faites beaucoup plus par ce que vous êtes que par ce que vous dites". Par contre, il m'est arrivé souvent d'agir, de faire des 'agirs' et qu'à ce moment-là, c'était juste. Et je pense qu'on ne le fait pas assez. Je suis très pour la sensibilité, une certaine sensibilité qu'on ne sent pas. La vie est faite de tout ce que nous avons vécu, de tout ce que nous

avons éprouvé, des épreuves, et aussi de tout notre passé et du passé généalogique qui se transmet, quoi qu'on pense. Je pense que cette sensibilité-là est très importante.

Quelqu'un a parlé de tranche à refaire, je pense qu'étant donné que le monde actuel a tellement changé, je pense que cette exigence de l'analyse personnelle est quelque chose de tout à fait incontournable.

*Fons Van Coillie:* er is veel gezegd nu over het niet specifieke, maar ik wil toch eventjes terugkomen op het probleem van het specifieke. Het doet me denken aan een zinnetje uit de tekst van Luc: "want ook indien het onbewuste buiten de analyse bestaat". Het is een beetje vreemd om zo te beginnen – alsof dat te betwijfelen valt – dan kan het maar geïnterpreteerd worden en aan het werk gezet, zich aan het werk zetten, in de singulariteit van de ander". Vanuit die zin zou ik even nog een vraag stellen: hoe specifiek is het analytische? En men kan uiteraard de nadruk leggen op het eigene, het specifieke, of men kan er ook op gaan wijzen dat wat in een analyse gebeurt, elders bij momenten kan gebeuren, wat ook een mogelijkheid biedt om mensen die niet met analyse vertrouwd zijn, een zekere plechtiging van wat analyse kan zijn, wat ook de analyse ten dele zou demystificeren. Bvb. Wat de essentie is van een analyse, heel klassiek zou men het formuleren als een opheffing van de verdringing, bewust worden, dus een moment van waarheid dat een subject verandert. Ik denk ook aan Lacan die zegt: "c'est de l'ordre de l'aveu", het is een bekentenis die de persoon verandert. Wel, dan is het toch duidelijk dat zoiets ook buiten de analyse bestaat. Als men in die termen denkt zou men kunnen zeggen: wat een analyse doet, is iets dat ook buiten de analyse bestaat, een methode maken, een systeem, en daarin heel ver gaan, maar dan is de analyse niet zoiets dat zomaar uit de lucht is gekomen te vallen. Maar dat er ook mogelijkheden zijn om meer te dialogeren met anderen die ook wel ervaring hebben met bewustwording, met verandering, met plots zich iets realiseren, iets beseffen, waardoor we veranderen.

*Chris Van Straelen:* Mag ik daar iets aan bijvoegen? Ik wou even de aandacht trekken op een zinnetje uit de tekst van Luc, die mij heel echt gefraspeerd had en die nu zijdelings iets te maken heeft met wat je nu zegt. Op de laatste bladzijde zegt hij: "l'analyste est une sorte d'hôte, il crée un dispositif qui rend possible l'auto-interprétation". Ik vind dat eigenlijk heel erg juist. Ik sta er misschien een beetje verloren tussen, ik weet niet of hij het zelf zo accentueert, maar voor mij is dat heel erg belangrijk. En zo'n dispositief "qui rend possible l'auto-interprétation", misschien zal dat wel een keer zich voordoen, onder andere omstandigheden dan echt een analytische therapie, maar ik denk zo'n dispositief, dat valt meestal niet uit de lucht. Het heeft zijdelings iets te maken met wat jij zegt, denk ik. Het kan wel zijn dat er iets opengaat maar normaal gebeurt dat in de loop van een doorwerken, om een heel proces. Ik ben daarmee akkoord dus.

*Christiane Poncelet:* ton texte me fait penser à ce que Freud dit dans "L'analyse profane": il dit qu'on ne doit se soumettre ni à la méde-

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

cine, ni à la religion. Et après avoir lu ton texte, je m'étais dit que peut-être on ne devait pas se soumettre non plus aux théories analytiques, tu avais quelque chose de ça, quand tu parles de novlangue, puis quand tu parles de trouver un langage spécifique, ne pas avoir de grille d'interprétation, que ce n'est pas nécessaire de donner tant de consistance à la métapsychologie... Là, tu dis vraiment quelque chose qui pour moi résonne du côté de "pas se soumettre à ces impératifs". Mais si on laisse advenir Freud, c'est son départ, c'est d'avoir dit à un moment, quand les hystériques lui ont dit: "Taisez-vous, j'ai quelque chose à dire" et qu'il s'est tu; il a reconnu que le savoir était là, et puis toutes les constructions après, c'est autre chose. Ses grands livres, c'est *L'interprétation des rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, où il témoigne de ce que c'est d'être en rapport avec l'inconscient. Donc moi j'entends bien, pas de soumission non plus à comment la psychanalyse a été institutionnalisée. Mais c'est comme pour la religion. D'ailleurs si l'on revenait à ce qu'il dit dans "Le traitement d'âme", bien que ce titre, effectivement on est plus du côté de ce sur quoi Chris a essayé de nous faire entendre quelque chose de l'ordre du sensible. Le traitement d'âme – le mot âme d'ailleurs a été progressivement traduit autrement.

*Fons Van Coillie*: ik wou nog even kort reageren om die hier en daar enkele momenten die gewoon kunnen voorkomen en die men ook analytisch zou kunnen noemen, maar dat er misschien andere dispositieven zijn die processen op gang brengen die erg gelijken, maar die niet per se hetzelfde zijn. Bvb iemand die systematisch autobiografisch schrijft, sommige mensen gaan daar heel ver in, maar u kunt u afvragen, er zullen waarschijnlijk nog verschillen zijn, maar er zullen ook overeenkomsten zijn met palen analytische processen, dat is nog de moeite om daar eens over na te denken.

*Lina Balestriere*: il est difficile de soutenir une position tout en laissant entendre peut-être l'amplitude de ce qu'on laisse de côté. Il est vrai que lorsqu'on accentue un axe, tout à coup cet axe prend toute la place et on dirait qu'on a trouvé le fil rouge, ou les fils qui s'emboîtent... Je pense que c'est incontournable: si je défends ma position, je vais aussi accentuer quelque chose et laisser dans l'ombre d'autres. Mais je voudrais quand même revenir à la question de la métapsychologie, parce que vous savez que cela me tient à cœur et je trouve que quand on dit: il ne faut pas se soumettre à la métapsychologie, aux théories, je suis entièrement d'accord. Mais il est difficile d'avoir une position juste par rapport à cela, en laissant entendre à la fois la position personnelle qu'on doit avoir vis à vis des théories et combien nous sommes redevables des théories et combien finalement, si nous ne nous confrontons pas à elles, si l'on ne prend pas la peine d'élaborer notre propre théorie, parce qu'elle est implicite, ou parce qu'elle est trop connotée de nos propres théories sexuelles infantiles, par exemple, ou de nos propres préférences profondément enracinées, comme je disais en citant Freud... Mais pour revenir à la métapsychologie, pourquoi avons-nous besoin de la métapsychologie? Tout simplement parce que c'est la seule manière que nous avons de traiter de clinique. Les questions cliniques les plus redoutables, celles

qui engagent la violence la plus importante, celle qui a circulé depuis hier d'ailleurs, et que Jean Florence a énoncé tout à l'heure, toutes ces questions cliniques où il y a la violence qui nous met à mal, ne peuvent être élaborées que sur le terrain métapsychologique. Freud dit: "sans appel à la sorcière métapsychologique, on n'avance pas ici d'un pas". Et donc ce n'est pas quelque chose qui nous soumet ou qui nous libère, mais la métapsychologie est – je vais reprendre l'adjectif de Jacques – incontournable, c'est comme ça! Notre méthode est celle-là, et ce qui nous permet alors aussi de nous confronter les uns aux autres. Donc j'espère que tout au long de ce week-end vous avez pu vous faire une représentation plus précise de l'Ecole, en tout cas vous voyez bien qu'il y a des sensibilités différentes, des accentuations diverses. Vous avez bien entendu aussi que nous n'avons pas la même conception de l'inconscient, que nous n'avons pas la même conception de la rencontre, du transfert. C'est riche! Mais ce qui m'importe moi, ce dont j'avais rêvé – et je continuerai sans doute à rêver – c'est que ces positions soient beaucoup plus explicites et qu'on puisse alors se parler davantage, aller un peu plus loin que de simplement rester à des énoncés de principes. Si je sais que ma collègue, quand elle parle d'inconscient, elle privilégie ceci, cela, je peux alors entrer dans un dialogue profond avec elle en disant: moi, quand je parle d'inconscient, je privilégie ceci cela. Tant que cela reste flou, nos discussions aussi resteront floues et seront superficielles. Pour moi, c'était une mise au travail, une explicitation: parce que la théorie nous l'avons, et si nous la contestons, cela ne veut pas dire qu'elle ne soit pas là, cela veut simplement dire qu'elle reste implicite. Je pense que ce qui nous spécifie – on en a beaucoup parlé – en tant que psychanalyste, c'est de voir ce qui est possible pour pouvoir expliciter la chose, quelles sont les bases sur lesquelles nous nous fondons, comment nous articulons les choses, comment nous les pensons, à quoi nous donnons priorité, comment nous nous confrontons à l'étranger, c'est-à-dire aux autres qui pensent autrement que nous sur notre propre terrain à tous, commun, à savoir la psychanalyse. A vouloir accentuer l'insoumission, ce par rapport à quoi je suis tout à fait d'accord, on risque de perdre ce qui est notre sol, à savoir que cliniquement on ne sait pas penser sans charpente métapsychologique.

(Fin de l'enregistrement, bien que ce n'ait pas été la fin du débat...).

*DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012*

## BILAN DE LA PRÉSIDENTE SORTANTE

LINA BALESTRIERE

J'aimerais d'abord vous dire le plaisir qui a été le mien durant ces trois années de présidence, plaisir qui doit beaucoup au Bureau qui m'a entouré,

- à Karel qui a toujours su attirer mon attention sur des points que peut-être j'aurais couru le risque de négliger. Et il l'a fait de façon remarquable, en nous permettant de prendre le pouls de l'École et d'ajuster de ce fait notre action ;
- à Ria qui a assuré un secrétariat je pense parfait, tout à fait impeccable et
- à Ingrid qui a assuré une tâche qui, au début, la laissait un peu perplexe, mais qu'elle a assumée avec rigueur, avec précision. Nos comptes sont en positif et on la remercie beaucoup parce qu'elle y a porté une attention constante.

**O**n ne se refait pas... vous connaissez ma passion pour les origines. Alors je vais reprendre les choses depuis les origines, depuis le début. Le début, c'est l'impression que j'ai eue, pendant de très nombreuses années, que l'École était au fond habitée par le trauma. Je parle surtout du côté francophone, parce que ce n'était peut-être pas la même chose du côté néerlandophone, je ne sais pas grand' chose du côté néerlandophone des débuts. Ce traumatisme était celui des années 80, où toute une génération de collègues a claqué la porte de l'École avec mépris, ou si pas avec mépris, du moins avec un désaccord plutôt rejetant. Le côté francophone a longtemps été encombré par des sédiments de ce traumatisme initial, qui était vraiment quelque chose de très déchirant. J'ai vécu ces années-là, c'était vraiment une guerre fratricide.

Mais le problème, c'est que ce traumatisme-là a été réactivé par d'autres départs, certains très douloureux – je pense ici à celui de Francis Martens – et d'autres qui n'ont pas fait de bruit, qui se sont passés un peu en catimini, mais qui, je pense, ont néanmoins laissé une trace, peut-être au-delà même de ce qu'on a pu penser. J'en cite deux, trois comme cela, mais ils sont nombreux : Anne-Marie Decuyper, Manoëlle Descamps, Françoise Lavendhomme...

De tout cela il m'était resté une double représentation de l'École: un côté très vivant, avec beaucoup de vitalité et cela, surtout dans ce que j'entendais, et que je vivais moi-même, de la pratique des séminaires où effectivement il semblait bien qu'on ait du plaisir à travailler ensemble, où il y avait beaucoup de choses qui se

passaient, c'était très animé, très créatif; et un autre côté où s'imposait une représentation de l'École marquée par une certaine dépressivité, liée davantage au collectif, à l'ensemble, à l'École en tant que telle. Par rapport à l'École en tant que telle, nous étions tous dans une attitude un peu discrète, sans témoigner trop d'enthousiasme, ni trop de fierté non plus. On a toujours été très attachés à l'École, mais d'une manière très discrète, je ne sais pas le dire autrement.

Je pense que tout cela a beaucoup changé, je pense que tous les Bureaux se sont attelés à ce dépassement-là, au dépassement de cette dépressivité post-traumatique qui avait habité l'École. Je salue les Bureaux que Jean a présidé dans ces années difficiles, et j'ai quand même envie de saluer ce que j'appelle mes deux présidents, à savoir Jaak Le Roy et Jan Cambien – comme j'ai participé à leur bureau, je reste attachée à eux et ce sont mes présidents à moi!

Je pense que, de cette dépressivité, on est sorti depuis longtemps. Je crois que depuis un certain nombre d'années on est heureusement sorti de cela, et ayant fait ce constat, il m'a semblé que le moment était venu pour en balayer les dernières scories et en même temps, de remettre au travail notre représentation de l'École. Il se peut que, alors que la dépressivité n'est plus là, notre représentation est-elle encore trop ancrée dans ce que nous avons connu et qu'il était temps de remettre en mouvement.

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16 ET 17 JUIN 2012

Donc, le projet de ma présidence, partagée par le Bureau qui a été tout à fait preneur, s'est centré sur trois axes:

- le premier axe a été celui qui est au centre de ce week-end Diaphora, c'est-à-dire la remise au travail de la représentation de l'Ecole,
- le deuxième axe, c'était pour moi investir esthétiquement l'Ecole, parce que je pense que *l'esthesis*, le sentir, le sensoriel est en lien très étroit avec le narcissisme et que prendre soin de l'Ecole, pour moi, était prendre soin de cette dimension-là, dimension toujours mise à mal par le trauma.
- le troisième était de favoriser la convivialité, l'échange, pas seulement la convivialité orale, dans le partage de moments communs, mais aussi l'oralité de la parole, un échange, une prise de parole, un débat, une reconnaissance réciproque, un support.

Le premier axe s'est concrétisé dans le groupe de travail « EBP-BSP aujourd'hui », qui a porté la réflexion de l'Ecole pendant un an et demi et qui vous fait part de ses résultats, de ses réflexions, de ses textes pendant ce week-end-ci. Ce premier axe a aussi été pris en charge par les week-ends Diaphora. On a donné la parole aux psychanalystes d'adultes, à nos collègues psychanalystes d'enfants, pour qu'ils nous disent comment ils se situent par rapport à la psychanalyse, les questions qui sont les leurs, les préoccupations qu'ils défendent, la position qui est la leur.

Donc ce premier axe était essentiellement centré sur le groupe de travail qui aboutit aujourd'hui et sur les week-ends Diaphora.

Le deuxième axe, celui que j'appelle plus esthétique, a été suivi de plusieurs manières. D'abord nous avons investi le site – on a refait le site de fond en comble – et, à cette occasion, on a écrit de nouveaux textes. On a aussi repris les anciens en en revoyant la formulation, côté français et côté néerlandais, on a retraduit tous les textes parce qu'il y avait quelques insatisfactions – exprimées entre autres par Fons – concernant la langue. On a donc voulu porter une attention particulière à la langue néerlandaise, tout aussi bien à la française, parce qu'on a constaté que les textes français étaient truffés de fautes, et on a aussi été attentifs à l'esthétique du site, qui est bien fréquenté, beaucoup consulté – il y a beaucoup d'internautes qui le visitent.

Ensuite on a porté une attention particulière au courrier: on a voulu penser un papier spécifique pour chaque activité, qu'elles aient chacune une présentation particulière, par la couleur, par la mise en page. Vous voyez que les mails ont une entête, l'entête de l'Ecole. Ria a pris un soin remarquable au courrier, pour que tout le monde reçoive une réponse, que vos informations circulent au mieux, donc un soin au courrier aussi l'accueil des nouveaux, à chaque étape, on a fait en sorte qu'une lettre d'accueil soit pensée et écrite d'une manière personnelle et chaleureuse.

Il y a donc tout un soin à la chose commune qu'on a essayé de matérialiser par l'esthétique. Et aussi par le soin de la langue, par la nomination, parce que la nomination de nos activités fait partie de cet investissement de la chose commune. Le projet était que nos

activités reçoivent aussi un prénom par rapport au nom de famille. On peut considérer que « la matinée d'Hélécine », « le week-end de juin » étaient les noms de famille qui signaient leur statut d'activités de l'Ecole. Nous avons souhaité qu'ils aient un nom qui les spécifie, qui témoigne de l'investissement de ces activités et de leur existence pensée.

Il y a aussi la brochure, elle a aussi été revue, pour qu'elle soit un peu l'ambassadrice de notre Ecole.

Ces réalisations s'inscrivent donc dans l'axe esthétique, c'est-à-dire le soin pris à la communication entre nous, et au fait que cela soit tangible dans la manière dont on investit cette communication porteuse du style de notre Ecole.

Et enfin le troisième axe, c'était la convivialité. Evidemment on a essayé d'être attentif à la convivialité dans chaque activité, mais peut-être plus particulièrement par le lancement, du côté francophone, de "l'Ecole fait salon", cette activité où on discute sur le mode de la conversation autour d'un livre, d'un article ou d'une recherche de l'un d'entre nous, après avoir partagé un repas ensemble. Il y a eu, jusqu'à présent, trois séances, deux à Bruxelles et une à Liège sur le travail de psychodrame et de groupe. Mais au-delà de l'aspect convivial, c'était aussi le soin aux échanges qui a été particulièrement soutenu. Et je dois dire que le Bureau et moi-même, nous sommes particulièrement heureux que trente et une personnes ont pris la parole durant les trois dernières Diaphora. Ce fait, qu'un nombre aussi important de collègues, comme discutant ou comme conférencier, ait pris la parole, me tient beaucoup à cœur et c'est peut-être le trait qui me rend le plus contente: qu'il y ait eu une prise de parole aussi nourrie à la tribune, de la part de nos collègues, en discussions avec l'ensemble. C'est une des données qui m'a fait le plus plaisir.

En conclusion, je dirais que notre travail, le travail de ce Bureau, a été conséquent. Je vous rappelle que nous avons commencé notre mandat en n'ayant plus de locaux, on a dû en trouver, on a démarré sur les chapeaux de roues. Bien plus important, il y avait une réforme en cours, et cela nous a pris un an et demi pour la mener à terme. Ce n'était pas rien, tous ces échanges, pour aboutir à une réforme du gradus et du jury qui puisse arriver à un consensus. Je peux donc vous dire que l'investissement du Bureau n'a jamais fléchi pendant ces trois ans.

Voilà, je n'en dirai pas plus. Je voudrais simplement souhaiter au nouveau président et au Bureau qui est en continuité avec l'ancien Bureau – ce qui me réjouit beaucoup – qu'ils puissent trouver tout le bonheur nécessaire dans l'accomplissement de leur tâche et je formule le vœu qu'ils puissent réaliser leurs projets. D'ailleurs je suis très impatiente d'entendre le nouveau président nous parler de ses projets et je propose alors de lui céder la parole, sans plus tarder.

*DIAFORA, BRUSSEL, 16-17 JUNI 2012*

## VOORUITBLIK VAN DE NIEUWE VOORZITTER\*

JOHAN DE GROEF

Ik heb een tekst voorbereid van ongeveer 20 minuten en hij is getoetst met mijn collega Ria Walgraffe, want ik wil persoonlijk spreken maar tegelijkertijd toch in een gemeenschappelijkheid van besturen. Vooreerst nogmaals mijn erkentelijkheid om mij als voorzitter en Ria als ondervoorzitter te verkiezen. Ik beschouw het als een blijk van vertrouwen, een gave die meteen een opgave is want het impliceert verantwoordelijkheid. Anders dan in een analytische situatie, waar de abtinentieregel geldt, wordt van een voorzitter terecht ook antwoorden verwacht, wordt van het bestuur ook sturing gevraagd. Insitutionele abtinentie is dodelijk.

Ik begin graag met het bedanken van het vorige bureau dat zij een vroeger ingezet proces van bijsturing – noem het verjonging, noem het dynamisering – van het analytisch curriculum (de gradus) hebben gefinaliseerd en gezorgd hebben voor een vlotte overgang van de oude naar de nieuwe regeling. Wat mij betreft is dat niet het einde, maar pas een begin. Mijn appreciatie ook voor de fundamentele reflectie op wat de lading is die gedekt wordt door de vlag ‘psychoanalyse’ in onze naam; reflectie die dit weekend ook tot een goed einde wordt gebracht. Einde, ik zou zeggen, analytisch gesproken, toch voor even. Ik apprecieer dit des te meer omdat het, voor de voorzitter, werken was in moeilijke gezondheidsomstandigheden en dat de ondervoorzitter dit leed heeft mee gedragen. Verre van evident. Administratief en financieel ziet alles er verder gezond uit dank zij de inzet zowel van Ria als secretaris en Ingrid als penningmeester. En de toegenomen stijlvolheid in communicatie en vormgeving is zeker te danken aan de vervrouwelijking.

Maar gelukkig waren jullie níét perfect en kan alles dus beter. Hoop doet leven.

In dit gezelschap van analytici lijkt het mij gepast om te vertrekken van een paar anekdoten die voor mij in deze context een méér aan betekenis krijgen en verweven zijn met de thema’s van eindigheid en terugkeer van hetzelfde, van meester en leerling, van jong en oud. Daarop zal ik vervolgen met enkele gedachten over de BSP en besluiten met een eerste schets van project voor de komende drie jaren van ons mandaat als voorzitter en ondervoorzitter.

\* Vous pouvez lire une traduction française partielle de ce texte dans la brochure de l’Ecole: Informations et activités 2012-2013, Ouverture.

*DIAFORA, BRUSSEL, 16-17 JUNI 2012*

## ENKELE ANEKDOTEN

Ik heb dat geschreven voor dat ik de teksten voor het week-end in handen heb gehad en u moet zelf maar zien hoe het ene met het andere zich verhoudt.

Mijn klinisch werk (met mensen met een verstandelijke handicap enerzijds en institutionele processen/management anderzijds) bevindt zich voor een belangrijk deel in de marge van de psychoanalytische kern die de type kuur is, de gouden kern die kan verworden tot gouden kalf. Mijn scholing in de BSP heeft mogelijk gemaakt dat ik niet-geïnhibeerd of geagiteerd door angst of een ideologische verblindheid onverschrokken met voornamelijk niet-analytici dagdagelijks kon omgaan en samenwerken. Mijn meesters in de School hebben er toe bijgedragen dat ik in zo'n klinisch vreemde wereld – maar ook een wereld die vreemd is aan het klinische – en dus in een minderheidspositie staande, open en niet-wetend de realiteit van mensen met een verstandelijke handicap heb kunnen verdragen, ontvangen en duiden zodat dat donkere continent zich heeft ontsloten. Ook omgekeerd, heeft het mij als analyticus maar ook als directeur getransformeerd. Psychoanalyse en handicap hebben nu bestaansrecht en zijn zelfs in, in Frankrijk (cfr SIICHLA een interuniversitair netwerk van tientallen analisten en onderzoekers rond handicap). Hetzelfde geldt voor de institutionele processen en het management van vele vzw's waarin ik noodgedwongen betrokken ben of was. Maar de voorbije 10 jaar zijn aan de belangrijkste business schools leerstoelen voor de psychoanalytici. U kunt gaan kijken op de website van de ISPSO (the international society for the psychoanalytic study of organisations) waar ik op dit moment als enige Belg lid van ben.

Ik hou dus niet van kastjes en nog minder van muren en blijf dan ook liefst uit een discours van kastjes naar de muur of kastjes tegen de muur. De psychoanalyse als theorie, praktijk en methode is wat mij betreft levendiger dan ooit. En anderen hier aanwezig kunnen op hun beroepsterrein daar evenzeer van getuigen hoe een analytische vorming het verschil maakt, de jonge garde misschien het meest. Psychoanalyse is geen illusie zonder toekomst, het is ook geen toekomstige illusie. En ik weet dat dit afgezaagd zal klinken, maar ook psychoanalyse is een werkwoord, of een Penelope-arbeid, waarbij het tapijt door Penelope telkens ontrafeld wordt om te weerstaan aan de verleiders in afwachting dat de zwervende Odysseus thuiskomt.

Het is en blijft – en misschien meer dan ooit in tijden van getwitter – een klinisch hoopvol perspectief dat er geluisterd wordt naar mensen en zeker naar diegenen die niet gehoord worden of zwijgen uit volle borst. Levend of levendiger wil niet zeggen dominant of modieus laat staan vanzelfsprekend gevestigd. Levendig wil zeggen intens contact met het binnenstebuiten, met het buiten tout court, en dat metaboliseren en teruggeven. Mijn hobby als wijnjournalist – en ik neem aan dat Karel in een ander leven als wijnbouwer mij niet zal tegenspreken – authentieke psychoanalyse is geen oude wijn in nieuwe zakken, maar telkens opnieuw een nieuwe oogst van jonge vruchten van nieuwe jonge scheuten op alsmat oudere stokken op een waardevol terroir. (applaudissements de la salle)

En daar geldt de heterogeniteit.

Het is aan ons om de psychoanalyse levendig te houden, levendig te maken en dat vraagt een analytische school. De toekomst van onze school ligt dan ook fundamenteel niet in accumuleerbare, onbeweeglijke materialiteiten of immobilia, zei het nu bakstenen of teksten; toekomst ligt in het jonge denken, in jonge mensen, in mensen die jong van gedacht blijven, wat iets anders is dan mensen die denken dat ze jong blijven. (rires)

Ook al ben ik voorzitter of voorzitter geweest van nogal wat organisaties, voorzitter verkozen worden van de School, veel méér dan een narcistisch aureool, betekent heel wat voor mij, want het raakt aan de – ook familiale – wortels van mijn verlangen waarom ik analyst wou worden. Mochten mijn ouders nog leven ze zouden fier geweest zijn en daar zou ik deugd van hebben gehad. Mijn enige nog levende leermeester in de School wenste me veel succes en gaf mij zijn vertrouwen. Daarmee is voor mij ook deze cirkel rond. Het deed me deugd dat het Antoon Vergote deugd deed. En *by the way* hij vroeg mij niet te vergeten Vergote te excuseren.

Ik heb veel aan de psychoanalyse en aan de Belgische School voor Psychoanalyse in het bijzonder te danken. Zij heeft mij veel gegeven en ze heeft mij dat genereus en in vertrouwen gegeven. Ik vind het betekenisvol dat Ria en ik – twintig jaar terug – gevraagd werden om 'Communications' op te starten. We hebben dat toen jaren samen getrokken, de laatste jaren heeft zij dat met plezier weliswaar maar toch alleen getorst.

U begrijpt dus dat verkozen worden een bijzondere gelegenheid is om in mijn nogal – meestal ingehouden – gedreven stijl iets te willen doen voor de School, haar iets te willen geven. Teruggeven van wat ik zelf ook gekregen heb, m.n. generositeit van een oudere generatie naar een generatie van beginnende geëngageerde jonge analytici.

**De Belgische School voor Psychoanalyse:** drie woorden waarbij ik toch enige persoonlijke commentaar wil plaatsen.

**Belgisch:** ik vind het een grote meerwaarde om op het kruispunt van verschillende talen en cultuursferen te leven en te werken. De moeite die het kost, de gebrekkigheid die het impliceert en de prijs die we hiervoor betalen (letterlijk en figuurlijk) zijn het méér dan waard, want het is die voortdurende passage van een taal die men beheerst naar een taal die men niet beheerst en omgekeerd die ik exemplarisch vind voor ons klinische werk.

**Psychoanalyse:** hiervoor verwijst ik naar de hele reflectie door mijn voorgangers met de bijhorende referentieteksten en de werkzaamheden van dit weekend. Ik wil enkel iets reveleren met de beeldspraak die Freud zelf hanteerde ivm de psychoanalytische arbeid, m.n. de drooglegging van de Zuiderzee. Ik heb de indruk dat de psychoanalyse, eens zij een klinisch moeras heeft weten droog te leggen, zeg klinisch bewerkbaar heeft gemaakt, in haar kielzog anderen bedrever zijn om het verder te exploiteren en te instrumentaliseren. De psychoanalyse haar biotoop zijn misschien wel de klinische moerasen. Die zijn echt niet verdwenen, maar verschoven. Het reizen, het nomadische en het ontdekken zit ons in het bloed.

**De School:** als pedagoog van basisopleiding is me dat méér dan vertrouwd. Maar de school is door haar stichters niet schools bedoeld en bedoelde zeker geen meester-leerlingen gezelschap. School verwijst

*DIAFORA, BRUSSEL, 16-17 JUNI 2012*

ten diepste naar zijn Griekse betekenis (in deze tijden klinkt dat wat dubieus), de Griekse oorspronkelijke betekenis van scholè is: vrije tijd. D.w.z. tijd die vrijmaakt en waarvoor men tijd vrijmaakt. Dat heeft mij altijd aangetrokken dat mensen in de school het continue levenslang leren uit ervaring cultiveren. Levenslang als een beginnening, als een amateur (uit liefde) ook als men een zeker meesterschap heeft verworven, blijven leren. Zo'n leren impliceert méér dan een overdragen van een gevestigd weten of van meesterlijke gedachten: een doorgeven van een levendig en doorleefde praktijk en denken in en over die praktijk. En echte meesters zijn naar een woord van Jacques Schotte diegenen die hun leerlingen steunen en motiveren om hun meesters te overtreffen. Symbolische meestermoorden. Niets levendiger en uiteindelijk deugdoeners dan meesters die leren van hun vroegere leerlingen en leerlingen die hun eigen weg kunnen gaan.

Het blijft een vraag en een uitdaging hoe de school een geestigheid – zowel spiritualiteit als een Witzigheid – kan cultiveren die voldoende verenigbaar is met de subversieve geestigheid van een analytisch discours. Dat maakt een analytische school natuurlijk tot een bijzondere school en tot een bijzonder moeilijke school. Beide dynamieken, het analytische enerzijds en het schoolvormen anderzijds klinkt wat mij betreft door in het Nederlandse woord luisteren, met zijn dubbele betekenis van horen en gehoorzamen, de spanning tussen beide dat vuur dat dient levendig gehouden zonder uitslaande branden.

Samen onze school vormen wil daarom ook zeggen: een diaforisch proces van een levendig en gedreven passeren van een ontdekkend openen van een wereld, ook een wereld van teksten en in dat samen ontdekken iets heilzaams te ervaren dat verjongend werkt, hoezeer men feitelijk doorheen dat proces tegelijk veroudert. Alleen diaforisch – we weten het – klinkt weinig euforisch in de oren van jongere mensen.

## ONS BESTUURLIJK PROJECT

Mijn goede vriend Rudi Vermote – nu voorzitter van de Belgische Vereniging voor Psychoanalyse – attendeerde mij op een citaat van Bion uit *experiences in groups* (p. 122: “*all indicate this same tendency of the Group to choose, when left unstructured, its most ill member as its leader*”), dat een ongestructureerde groep de neiging heeft om haar meest zieke, gekke lid tot leider te kiezen.

Gelukkig is de school niet ongestructureerd; of toch? En te bedenken dat de voorzitter en de ondervoorzitter samen dan nog eens hun eigen ploeg zelf samenstellen. Het gekke in het kwadraat? Enige onrust beving mij. De leider als monstreuze incarnatie van projecties waarmee de leden zich vervolgens identificeren. Een antropopsychiatrisch oogpunt bracht gelukkig enige opluchting en verheldering. Allicht moet een leider, een bestuursploeg zoveel mogelijke driftposities samenhouden die elk afzonderlijk en gefigeerd pathologisch zouden zijn. De leider als een pontifex oppositorum. Voor het pontificale bedank ik en wat het oppositorium betreft is mijn mening dat een organisatie met een sterke identiteit en een draagkrachtig project (en dat is de psychoanalyse) er alle belang bij heeft om zoveel mogelijk verschillen te containen, meer zelfs om de tegenspraak te cultiveren, want die bergen in hun samenspel een grote creativiteit en rijkdom.

Antropopsychiatrisch gesproken houdt het leiden en besturen alvast volgende elementen in:

- het meest basale, en wat mij betreft, het meest gebrekkige in de school, het contact. Dat wil zeggen het geraakt worden – en je kan niet raken als je ook niet aangeraakt wordt. Het is voor een bestuur essentieel om contact te hebben (zonder er mee samen te vallen) met de basis en daarnaast, het verzorgen van een zekere stemming en ambiance en het geven van veiligheid voor de meest kwetsbaren in een organisatie – dat zijn de participanten. Dat gegeven zodanig dat men er veranderingen (in het woord verandering zit de ander in) mogelijk maakt;
- voldoende plezier te cultiveren, niet dat we een club zijn, maar er moet ook iets van het plezier zijn. En daarin speelt sowieso het in handen kunnen nemen en zelf iets kunnen brengen, uitgenodigd worden om iets te doen, een cruciale rol: wij verkiezen allen de actieve rol tegenover de passieve positie;
- een regulerend kader, hoewel het me toch opvalt dat in het besturen van de school het volgen van regels geen eenvoudige zaak is.
- en dan het meest belangrijke: onze identiteit en het eigenlijke project: psychoanalyse die niet samenvalt met één auteur en niet immuabel is ‘*comme dieu*’, om De Waelhens te citeren, maar onze droom, die telkens opnieuw dient gedroomd te worden, want anders wordt de droom van de ene een nachtmerrie voor de andere.

Deze vier facetten zou je woordspelerisch kunnen zeggen: het forische, het euforische, het metaforische en finaal het diaforische. Maar het forische gaat mij het meest ter harte. Want het contact enerzijds en het eigenlijke project anderzijds vormen het meest fundamentele koppel, de twee anderen, het plezier, de regels, zijn middelen om finaal het project te kunnen realiseren.

We hebben dus een bestuursploeg kunnen samenstellen die een aantal evenwichten respecteert: Franstaligen, Nederlandstaligen, mannen en vrouwen, oud en de relatief jongst toegetrede leden. Homo- en heteroseksualiteit hebben we niet verrekend maar dat was bij gebrek aan archieven.

De bestuursploeg zijn: Lina en Karel, de traditie om zo voldoende continuïteit te behouden, Philippe Van Haute en Jean Florence, en de jongste twee leden zijn: Vincent Magos en Lieve Leys. Het Bureau bestaat op dit moment uit Ria, Ingrid en ikzelf. Inderdaad we missen nog een Franstalig lid die secretaris wil worden. Het is een symptoom van onze School dat we uitgeput zijn qua leden die zich kunnen en willen inzetten niet alleen voor de metaforische functie (seminaries enz.) maar ook voor zo'n forische functie als die van secretaris; zelfs wanneer we de taken in het bureau broederlijk en zusterlijk verdelen. Ik had graag Philippe Godard gevraagd en hij had zeker graag aanvaard, maar zoals jullie weten...; ik laat straks een kaartje rondgaan om hem verder beterschap en moed bij zijn herstel toe te wensen.

Te goeder trouw en vanuit de geest waarop de Raad van Bestuur gewoonlijk wordt samengesteld, hadden Ria en ik graag meteen de Raad van Bestuur uitgebreid, niet in juridische zin, maar in feitelijke zin met 4 gecoöpteerde kandidaat-leden. Zij zouden structureel, dwz gedurende de komende drie jaar systematisch deelnemen aan de Raad van Bestuur en dat – niet stemgerechtigd (voor zover al gestemd



*DIAFORA, BRUSSEL, 16-17 JUNI 2012*

wordt op de Raad van Bestuur) en dus consultatief – voor alle punten die verenigbaar zijn met hun analytisch curriculum (dus niet inzake het aanvaarden van participanten, of ethisch-deontologische punten zoals klachten tav leden). We hadden en hebben die ambitie – in de overtuiging dat dit verder dient geoptimaliseerd – omdat een verjonging en betrokkenheid van de jongere generatie in het reilen en zeilen van de school essentieel is. Ook het expliciet consulteren van Participanten is levensnoodzakelijk voor onze school. Die mensen zijn hier – op enkele uitzonderingen na – niet aanwezig!

Het is goed om bij het begin ook aan het einde te denken en zeker ook omgekeerd.

De Algemene Vergadering heeft de samenstelling van de Raad van Bestuur goedgekeurd en tevens gesteld dat de leden van de Raad van Bestuur, dus ook van het Bureau, enkel volwaardige leden kunnen zijn (dus niet zoals het soms het geval is geweest in het verleden, kandidaat-leden). Dat lijkt me redelijk maar toch niet om gerust te zijn als ons ledenaantal niet vergroot en verjongd en zin krijgt om betrokken te worden bij het besturen en het forisch dragen van de school. Zoniet stevenen we opnieuw af – zoals dertig jaar geleden – op een soort geciviliseerde putch van toenmalige jonge analytici kandidaten als Patrick Vandermeersch, Jean Florence, Regnier Rirard, ikzelf zat er toen als kersvers groen kandidaatje met rode oortjes bij, hoe wij het reglement wouwen hervormen, het leek wel op een revolutionair clubje ergens in Leuven. Spannend!

Daarnaast heeft de Algemene Vergadering enkele – begrijpelijke, terechte vragen gesteld bij ons voorstel van coöptatie van vier kandidaat-leden. Bvb de representativiteit van die, net als de leden van de Raad van Bestuur, gecoöpteerde leden, de expliciete bepaling van hun bevoegdheden en de toch wel heel presidentiële *démarche*. Een beslissing daaromtrent is nu verwezen naar onze eerstvolgende en eerste raad van bestuur op 5 september.

**Onze eerste projectpunt** – als ik het iets agressiever mag noemen speerpunt – is dan ook een daadwerkelijke verjonging van het bestuur en grotere betrokkenheid van de jongere generatie bij het bestuur en de organisatie van de school. We willen dat op papier verder optimaliseren en combineren met een discussie over dynamischer en representatiever samenstellen van een bestuursploeg en een reflectie over het impliciet en vrij ambivalent karakter van de verkiezingen van een voorzitter en ondervoorzitter. Transferts spelen hierin misschien wel soms een veel te grote rol. Al zeker dient opgenomen, is het verbeteren van de overgang en het verzorgen van de dagelijkse continuïteit van het ene Bureau naar het andere, en het vernieuwen van het verbeteren van onze minder goedlopende onderwijsfacetten. Wat met de vrijdagavondlezingen? zou Diotima beter een hele dag duren? De aloude vraag voor de jonge mensen, om Diafora niet in juni te doen omdat ze met kleine kinderen op belangrijkere plaatsen in het leven moeten zijn dan op dagen van de school... Redenen om bestuurlijk te verbreden en te verjongen.

**Ten tweede** willen we ons identiteit die misschien nog niet zo duidelijk is als we zouden hebben, maar willen we die identiteit – als we het er dan zelf over eens zijn – duidelijk, hedendaags en wervend communiceren naar buiten, want wat wij denken is een zaak, maar

wat de anderen denken is een andere zaak. We willen dus zorgen voor een rijkere dynamiek in de school, en een dialectiek tussen binnen en buiten de school. Op welke fora zijn we al aanwezig? Op dewelke zouden we best aanwezig zijn en onze stem laten horen? En dat zowel in het psychoanalytische veld als daar buiten, alleszins in een stijl van gematigde eigenwaarde, respectvol en respectafdwingend, samenwerking met andere organisaties is zeker een topiek die we hier moeten meenemen.

Communicatie en ‘Communications’ in het bijzonder heeft een belangrijke dragende functie: het verbindt en het houdt vast. Hiervoor – net als twintig jaar terug – hebben we een jonger iemand aangesproken, Freek Dhooghe, (maar overbelast door werk kan hij daarop niet ingaan). Dus een oproep: zijn er jongere mensen, Franstalige en Nederlandstalige, die daar hun schouders willen onder zetten om Communications een dynamiek te geven voor de komende jaren, zodat het niet een eenmans of eenvrouws project blijft? We kijken er naar uit en we zoeken ook actief, bij de participanten en de kandidaten.

**Ten derde**, qua procedures vind ik het noodzakelijk – gezien het verleden en gezien de toekomst (erkenning van het beroep van psychotherapeut) – om in rustige tijden een procedure van behandeling van klachten tegen leden te behandelen. Eenmaal een klacht is anders het risico op goed bedoelde maar institutionele acting outs te groot met alle pijnlijkheden voor alle betrokkenen vandien.

**Ten vierde**, op het einde van ons mandaat bestaat de school – het is geverifieerd in de archieven – 50 jaar. Reden genoeg om samen feest te vieren en naar buiten te komen met een verheffend programma waar jong en oud elk hun geëigende plaats in zullen hebben. Een ruime werkgroep zal hieromtrent worden samengesteld.

En dan **ten vijfde** is er het gewone dagelijkse leven van de school die zoals elke institutie elke dag opnieuw gemaakt moet worden, met z’n allen (Tosquelles). D.w.z alle organisatorische besognes rond de kern van ons bestaan, de seminaries, de lezingen, Diafora en Diotima en het vooral komen, hopelijk van velen en het gaan – gelukkig – van weinig leden.

We zetten dan ook de teneur in tal van opzichten met de openingslezing op 28 september. Lili De Vooght en coreferaat door Ariane Bazan zullen het hebben over: Het nu en de tijdloosheid van het onbewuste. Ik dank jullie en méér nog, ik reken op jullie want er is werk voor de boeg,

DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012

## BILAN DU BUREAU SORTANT

LINA BALESTRIERE

Vous savez que selon la tradition de l'Ecole, l'ancien président continue tout le samedi et il passe la main au nouveau le dimanche. Donc aujourd'hui je vais continuer moi, puisqu'il y a à l'ordre du jour des points qui concernent l'activité du Bureau sortant.

## La Réforme

LINA BALESTRIERE

Elle est entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 2011. Pendant toute l'année 2011, des mesures transitoires ont été d'actualité. Elles se sont terminées en ce qui concerne le dépôt des candidatures le 31 décembre 2011, mais nous avons accordé encore six mois pour les demandes en cours. Donc au 30 juin 2012, les mesures transitoires seront terminées. Elles ont, je pense, rempli leur fonction. A partir de juillet, nous passons à la réforme, telle qu'elle a été approuvée. Je vous rappelle qu'il y a trois étapes.

D'abord pour les trois étapes il y a un curriculum à envoyer au Bureau, qui le prend en compte et qui l'examine du point de vue formel. Ensuite, si la demande est acceptée du point de vue formel par le Bureau, alors:

- pour le Participant, il y a une rencontre avec le Secrétaire des participants, qui est un membre du Conseil d'Administration;
- pour le candidat membre, il y a le Jury, tel que nous le connaissons, avec la rencontre de trois membres du Jury et
- pour les Membres, il y a un cartel, composé de deux membres choisis par le candidat-membre et de deux membres tirés au sort; il s'agit d'un travail qui prévoit au moins 3 séances – mais il peut y en avoir plus – sur l'année où on discute ensemble de clinique et des positions analytiques à partir des positions propres du candidat amenées dans l'échange avec les autres. Puis la candidature est présentée à l'Assemblée générale.

La réforme telle qu'elle a été adoptée est donc en place à partir du 1<sup>er</sup> juillet. En fait elle était déjà en place depuis le 1<sup>er</sup> janvier pour les nouvelles demandes.

Nous voulons faire un rapide bilan.

Voici **les admissions qui ont eu lieu en 2011**

- Ont été admis comme **Participants**:

Anne Coquyt, Marianne Smet, Dany Lambeens, Isabelle Debeer, Fabienne Maron-Bellière,

Wouter Keirse: ik zou me een beetje willen voorstellen omdat ik al heel wat projecties heb gekregen in de loop van deze dag, als asielzoeker en migrant, deze kwetsbare, ik hoop ook voor de toekomst. Ik zou daar toch in plaats van een passieve positie, ik ben daar ook al wat mee bezig geweest, meer een actieve positie in te nemen. En ik wil gerust die projecties dragen, maar ik zou me toch eerder zien als een soort van geïntegreerde migrant of asielzoeker of hij moet zich integreren, en misschien waarom ik dat ook zeg: ik ben toch al een aantal jaren in de School aanwezig, het seminarie van Leo alreeds gevolgd, het seminarie van Winnicott heb ik ook gevolgd. Ik kom ook in mijn werksituatie mensen tegen die vermoedelijk aanwezig zijn, Jan Cambien en Michel Thys in Gent die collega's zijn van mij in het centrum Andante en ik denk ook aan Pieter Vercaeren die binnenkort gaat samenwerken met mij in een kleine groepspraktijk. Dus bij deze heb ik me even voorgesteld en in beachting gepositioneerd.

- Ont été admis comme **Candidats Membres**:

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012

Ariane Bazan, Liliane De Vleeschouwer, Tomas Geyskens, Pieter Debaere, Freek Dhooghe, Koen Baeten, Samuel Gonzales-Puell, Jan Doscche, Anne-Françoise Dahin, Philippe Béague, Jens De Vleminck.

- Ont été admis comme **Membres**:  
Vincent Magos, Leen Van Compernelle, Luc Dethier, Henri De Caevel.
- Comme **membre honoraire**, nous avons Patrick Vandermeersch, qui a préféré être inscrit dorénavant comme membre honoraire.

Comme **démissions** nous avons:

- chez les participants: Ludwina Huyghebaert, Frieda Bogaerts, Eric Pierrard, Inse Van Melkebeke.
- chez les candidats membres: Marleen Janssens, Jean-Louis Taquin.

**Les admissions en 2012**, toujours pendant les mesures transitoires,

- Ont été admis comme **Membres**:  
Anne Verougstraete, Lieve Leys, Jacques Roisin, Dirk Olemans, Pauline Vignaels-Sames, Rudi Vandenborre, Philippe Szafarz.
- Ont été admis comme **Candidats Membres**:  
Mileen Janssens, Catherine Petit, Sophie Guiot, Martie Mol, Pieter Vercaeren, Barbara Haverhals, Marc Calmeyn, Ilse Deurinck, Paul Hentgen, Luc Hoppenbrouwers, Jean-Noël Laviagne, Didier Robin, Dominic Stockwell.
- Ont été admis comme **Participants**:  
Cyrielle Cossement, Ariane Desmet, Emmanuelle Delmarquette.

Ont **démissionné**:

chez les participants: Patrick Knapen, Yves Lecléf.

Cela représente une quarantaine de personnes qui ont changé de statut, qui ont avancé dans leur gradus, ou qui sont entrées dans l'Ecole. Le Bureau est donc relativement content. Mais maintenant la parole est à vous; à vous de voir ce que vous souhaitez dire quant à la réforme: avez-vous encore des questions, des appréciations, des remarques? La parole est à vous.

X: Il y a plus de nouveaux que de départs...

*Lina*: quand même oui, les départs, c'est quelqu'un qui arrête sa pratique, un autre qui prend une autre direction... Les départs sont plutôt des réorientations.

*Ria*: En deux ans, il y eu 6 démissions.

*Lina*: nous sommes intéressés par vos appréciations, et le nouveau Bureau certainement aussi. Je rappelle qu'il était prévu que le nouveau bureau, dans lequel se trouvent Ria et Ingrid, fasse une évaluation de la réforme, trois années après son entrée en vigueur. Cela tombera donc au cours de votre mandat. Pour ceux qui ont fait leur passage, nous serions intéressés d'entendre leur sentiment.

---

### Le fonctionnement de l'Ecole

LINA BALESTRIERE

Il y a plusieurs points que nous souhaitons réévoquer avec vous:

- la question des séminaires, lorsqu'il y a une participation de personnes extérieures  
C'est une initiative lancée par Bénédicte Uyttenhove, qui a invité l'an dernier Marie-Eve Golder à tenir trois séances sur la psychanalyse d'enfants, mais aussi d'adultes, un séminaire de transmission, d'enseignement, où le débat était tout à fait bienvenu, 3 séances que l'Ecole a fortement soutenues (financièrement également) et ouvertes à des extérieurs à l'Ecole. Cette initiative a été vue comme tout à fait intéressante au Bureau et ce dernier a voulu continuer en ce sens en demandant à Lili De Vooght de bien vouloir organiser 3 séances avec Christian Chaput autour de la psychose et la psychanalyse ou la thérapie analytique des psychoses. Vous aviez été nombreux à être enthousiasmés et passionnés par la manière innovante de travailler de Monsieur Chaput, et donc nous avons eu envie qu'il nous propose un séminaire de co-formation, de travail et d'échange sur la psychothérapie des

## DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012

psychoses. La première séance aura lieu le 1er décembre, les deux autres dates vous seront communiquées très prochainement. Nous voulions vous communiquer que c'est une modalité de travail que nous voulons soutenir.

Toute suggestion ou initiative est la bienvenue. Le bureau se réserve bien sûr le droit de l'examiner attentivement, il faut que ce soit dans l'intérêt général. Et puisque c'est ouvert sur l'extérieur, évidemment, il faut que ce soit soumis à la discussion. Mais toute proposition est la bienvenue.

Bénédicte: je voulais juste ajouter que ça vaut la peine de soigner l'annonce de ce qui va être proposé.

- le site et le forum. Sur le site, il y a un forum qui pourrait être très utile pour échanger entre les membres de l'Ecole. Nous enverrons un message à chacun pour vous inviter à aller visiter ce forum.
- les conférences et les groupes de travail du samedi (la suite n'a pas été enregistrée).

Karel nous donne ensuite quelques nouvelles de l'I-AEP, l'Inter-associatif européen de psychanalyse.

### I-AEP Vandaag

KAREL LAMBERS

Sinds een tweetal jaren wordt de huidige vorm van bestaan van het Interassociatief bevraagd en bepaalt dit grotendeels het kalender van haar werkzaamheden.

De oorzaak:

- de geloofwaardigheid van de Europese dimensie. Het Inter-associatief gereduceerd tot een Belgo-Franse groepering door de ontbindingen van de Luxemburgse, Deense en Spaanse verenigingen die er deel van uit maakten.
- de motivatie van de grote verenigingen, Espace Psychanalytique, Association Lacanienne Internationale (ALI, Melman), Société de Psychanalyse Freudienne (SPF) verminderde ook al door de groter wordende behoefte om gestalte te geven aan een meer politieke dimensie waar zij zelf voor zorgen, hebben genoeg aan zichzelf, hebben hun eigen internationale bindingen (Convergencia).
- de historische context van haar ontstaan is veranderd, een groepering 'tegen' het monopolistische van Jacques-Alain Miller betreffende het gedachtegoed van Lacan.

De psychoanalyse zelf kwam in verdrinking vandaar ook minder behoefte om de verschillen tussen de grote bewegingen ten top te drijven. Eveneens een ieder voor zich, vooral bij de grotere Franse verenigingen.

Vandaar dat er verschillende seminaries-coördinaties werden georganiseerd met de vorm van bestaan zelf van het Inter als onderwerp.

2009 Parijs, 2010 Gent, september 2011 Oostende, 2012 juni in Parijs.

Op zich zeer boeiende vergaderingen met veel belangstelling maar zonder te kunnen concluderen.

Het ligt zonder twijfel aan de moeilijke dialectiek tussen wat Moscovitz noemt: Psychoanalyse 'en intention', et 'en extension'. Het denken van een politiek ter bevordering van het psychoanalytische enerzijds en haar plaats willen verdedigen binnen het maatschappelijke (naar het politieke) anderzijds.

De uitwisselingen binnen het Inter-associatif in denken van het psychoanalytische hebben ook meer en meer te maken met een maatschappelijke realiteit die het uitoefenen van psychoanalyse bemoeilijkt.

De essentiële noodzakelijkheid voor de psychoanalyse van laïciteit in ruimere zin, namelijk haar paradoxale houding wat 'genezing' betreft, het behouden van haar eminent subversieve karakter, komt meer en meer in het gedrang binnen de geestelijke gezondheidszorg (le sanitaire) waar zij haar plaats wil hebben. Die bedreigde laïciteit van de psychoanalyse verhoogt binnen het Inter de druk naar politieke activering.

Binnen deze context is er ook belangstelling van buiten af om aansluiting te vinden bij het Inter zo is onlangs een Italiaanse vereniging komen aankloppen voor hulp, aansluiting, bij het Inter.

Daar heeft de wet die (zoals min of meer in Duitsland, Groot-Brittannië...) de psychotherapie regelt (sinds 1989) verschillende scho-

## *DIAPHORA, BRUXELLES, 16-17 JUIN 2012*

len doen ontstaan van psychoanalytische therapie... de kandidaat heeft 4 jaar vorming te doen om zich in de orde van psychotherapie te kunnen inschrijven en dit alleen maar voor diegenen die een diploma hebben van psychologie, geneeskunde.

Sinds het wetsontwerp wet Accoyer in Frankrijk ter regularisatie van de psychotherapie (een 8-tal jaar terug) zijn er binnen het Interpogingen geweest van politieke mobilisatie die er het steeds moeilijk hebben gehad, het staat ook helemaal niet beschreven als een doelstelling binnen haar huidige statuten.

Wat met andere statuten?... of het stichten van een vereniging (vzw)? Federatie nu een 'feitelijke' vereniging zonder publiekrechtelijk statuut.

Het zou onze groepering meer gewicht kunnen geven op de publieke scene ...

Anderzijds veel weerstand uiteraard van de grote verenigingen, (die zeker helemaal zouden afhaken) maar ook inhoudelijk, het behoud van de eigenheid van de verenigingen binnen de groepering, een groepering van werkwisseling (partenariat de travail) met een noodzakelijke heterogeniteit (zie de statuten), wat zou verloren gaan door zich te groeperen op die wijze, het achter één vlag te gaan staan (faire de l'un).

Mijn standpunt: Het interessante van dit associatief project betekent ook weerstand, de tendens het zich willen identificeren met één makende mobilisatie. Het willen zien van resultaten, efficiëntie.

Men vergeet dat dit dispositief van werking indirecte effecten heeft, concreet FABeP, hervorming binnen de School...

Dus eerder een behoud van de groeperingsstructuur misschien Europees vervangen door internationaal, geloofwaardiger met twee landen...

Meer politieke mobilisatie moet kunnen met de leden die willen, zonder daar voor een unanimité na te streven.

En vooral heractiveren van de uitwisselingen met de bredere basis (de groep van afgevaardigden, coördinaties op zich is actief), dit wil zeggen de seminaries (colloquia), interassociatieve werkcontacten, sprekers, kartels...

Een concreet voorstel voor de BSP, ieder die in de werkgroep komt kan afgevaardigde zijn en genieten van een financiële tussenkomst, ipv een werkgroep met vaste afvaardiging, en open voor leden en kandidaat-leden. Participanten kunnen uiteraard ook deelnemen aan al de activiteiten.

Voorstel ook van organisatie van een 'seminarie' colloquium door de BSP bv. vanuit de werkgroep 'BSP vandaag' uitgebreid: een psychoanalytische vereniging in de huidige context.

---

### **La Bourse aux séminaires / Beurs voor de seminaries**

Chaque communauté linguistique présente ses propositions de séminaires  
Elke taalgroep stelt zijn seminaries en werkgroepen voor.

## LEZINGEN

# FREUDS MISKENDE PUPIL

## SABINA SPIELREIN EN HAAR BIJDRAGE AAN DE PSYCHOANALYSE ALS THEORIE EN PRAXIS

VRIJDAGAVONDLEZING EBP-BSP – 18 NOVEMBER 2011  
JENS DE VLEMINCK

## INLEIDING

In 2011 verbaasde cultregisseur David Cronenberg vriend en vijand met de release van *A Dangerous Method*, een psychodrama dat zich ontspint rond de intrigerende figuur van Sabina Spielrein (1885-1942), “één van de grote vrouwelijke pioniers van de psychoanalyse” (Bettelheim 1991: 80; onze vertaling).<sup>1</sup> Spielrein kwam meer dan dertig jaar geleden hernieuwd in de aandacht. Dit gebeurde op aangeven van de Italiaanse historicus Carlo Trombetta, die in 1977 in het kader van zijn onderzoek naar de Zwitserse psycholoog-pedagoog Édouard Claparède (1873-1940) in de kelders van diens *Institut Jean-Jacques Rousseau* (in Genève) een anonieme koffer met ‘geschriften’ opdiepte. Het was echter de jungiaanse analyticus Aldo Carotenuto die Spielreins dagboeken van onder het stof haalde en ontsloot (Carotenuto 1982).<sup>2</sup> Enkele jaren eerder was Spielrein reeds van tussen de plooiën van de geschiedenis van de psychoanalyse opgedoken dankzij de publicatie van de briefwisseling tussen Freud en Jung waarin zij kort ‘figureert’. Sindsdien kreeg Spielrein naam en faam, voornamelijk omwille van haar vermeende ‘driehoeksrelatie’ met Freud en Jung. In het kielzog van het proefschrift van de Amerikaanse psycholoog John Kerr,

gepubliceerd onder de fascinerende titel *A Most Dangerous Method* (1993), werd het intrigerende levensverhaal van de mysterieuze Spielrein nieuw leven in geblazen via romans, toneelstukken en films.<sup>3</sup> De meeste secundaire literatuur laat zich ertoe verleiden om Spielrein te reduceren tot een voetnoot in de psychoanalyse en om haar psychoanalytische aandeel te herleiden tot dat van een *femme fatale* in de coulissen van Freuds *Sache*. De inbreng van Spielrein lijkt echter veel fundamenteeler te zijn dan men meestal laat uitschijnen.

In deze bijdrage stellen we de focus scherper op de betekenis van Spielrein als één van de grondleggers van de psychoanalytische theorie en praxis. We zetten enkele historische bakens uit, maar zijn in eerste instantie geïnteresseerd in Spielreins inhoudelijke aandeel in de psychoanalyse.<sup>4</sup> In een eerste beweging, schetsen we de betekenis van Spielrein als intellectuele inspiratiebron van Freud en Jung. In tegenstelling tot de meeste andere auteurs begeven we ons ook ‘aan gene zijde’

van de *petite histoire*. We schetsen haar invloed op de ontwikkeling van een cruciaal thema als de overdracht en de tegenoverdracht, op Freuds hypothese van de doodsdrijf en op jungiaanse concepten als het collectief onbewuste, de archetypen, de anima en de schaduw. We beroepen ons op Spielreins *Sämtliche Schriften* (2002) als leidraad en toetssteen. Meer bepaald staan Spielreins twee vroegste studies centraal. In het tweede deel van deze bijdrage staan we vervolgens stil bij haar latere studies, die meestal totaal onvermeld blijven. We tonen aan hoe deze mee de impuls hebben gegeven tot de introductie van thema’s die vaak op conto van anderen worden geschreven. Zo heeft Spielrein een funderende rol gespeeld in de ontwikkeling van de kinderaanlyse en zo mee de weg gebaad voor Melanie Klein en Anna Freud. Daarnaast wijzen we ook op Spielreins bijdrage inzake thema’s als de vrouwelijke seksualiteit en de ontwikkeling van de Ik- en de ontwikkelingspsychologie. We tonen aan in welke mate deze thema’s werden opgepikt door latere analyticae, maar ook door mannelijke epigonen als Donald Winnicott en Wilfred Bion.

### HET ‘GEVAL’ SABINA SPIELREIN: VAN PATIËNTE EN MUZE TOT BEGINNENDE ANALYTICA

Spielreins afspraak met de geschiedenis van de psychoanalyse en de psychiatrie kent een feitelijk beginpunt door haar verblijf in de be-

1 Voor een bespreking van de film zie: Aguayo 2013, De Vleminck 2012, Fusar-Poli 2012 en Ratner 2012.

2 Het onderzoek van Trombetta resulteerde in de publicatie van het zevendelige, geannoteerde en becommentarieerde verzameld werk van Claparède.

3 In de nasleep van Kerrs studie (1993), die naar aanleiding van Cronenbergs film werd heruitgegeven als *A Dangerous Method* (2012), volgen onder meer de roman *Sabina* (Alnaes 1996), de theaterstukken *Sabina* (Holtzman 1996) en *The Talking Cure* (Hampton 2002), en de films *Ich hiess Sabina* (Marton 2002) en *Prendimi l’anima (The Soul Keeper)* (Faenza 2002).

4 Voor de reconstructie van Spielreins levensloop maken we dankbaar gebruik van de indrukwekkende biografische studie van Richebächer (2008).

## LEZINGEN

faamde publieke psychiatrische instelling van het Burghölzli te Zürich. In Burghölzli, dat op dat ogenblik wordt geleid door Eugen Bleuler, wordt ze toegewezen aan de nog jonge en onbekende psychiater Carl Gustav Jung. We kunnen sommige auteurs geen ongelijk geven als ze Spielreins voorgeschiedenis, die we deels kennen via de patiëntendossiers van Jung, vergelijken met deze van de patiënten uit Freuds gevalstudies, zoals die van de Wolfenman (McGuire 1982: ix). Om ons een beter beeld te kunnen vormen van de jonge vrouw die zich bij Jung aandient als proefkonijn voor Freuds therapeutische methode, plaatsen we enkele biografische data in context.

Sabina Spielrein wordt op 7 november 1885 in Rostov (Rusland) geboren in een welstellende Joods-Russische familie, als eerste in een rij van vijf kinderen. Haar vader was koopman en beheerste vlot een hele reeks talen. Haar moeder is afkomstig uit een geslacht van rabbi's en is eveneens hoog opgeleid. Ze werkt aanvankelijk als tandarts, maar naar mate het gezin verder uitbreidt, wijdt ze zich volledig aan de opvoeding van de kinderen. In het gezin heerst een uiterst strenge tucht. Deze is symptomatisch voor een zeer rigide opvoeding. Een merkwaardig kenmerk daarvan is het feit dat de vader de kinderen verplicht om elke dag van de week in een andere taal te communiceren. Met zichzelf als voorbeeld, voedt hij zijn kinderen op als rasechte polyglotten die onder meer het Russisch, Frans, Duits, Engels, Pools, Latijn en Grieks vlot beheersen. Net als haar broers en zussen volgt Sabina onderwijs op privéscholen en haalt er uitstekende resultaten. Het is dan ook niet verwonderlijk dat ze – net als andere kinderen van haar stand – de hogere studies in Zwitserland aanvat. Precies op dat moment in haar leven loopt het fout. Toch blijkt ook Sabina's adolescentie, die sterk wordt gemarkeerd door de dood van haar zusje Emilia (die sterft aan tyfus), allesbehalve vlekkeloos te zijn verlopen. Zo werd toen reeds melding gemaakt van ernstige gedragsstoornissen. Deze keer maakt Sabina het echter al te bont. Aanvankelijk wordt ze opgenomen in Interlaken (in het

sanatorium van Moritz Heller) om vervolgens – nadat de Russisch-Zwitserse neuropatholoog Constantin von Monakow haar weigert – terecht te komen in de publieke instelling Burghölzli te Zürich. Ze wordt er onder dwang gehospitaliseerd in augustus 1904.

In het befaamde Burghölzli wordt Sabina gediagnosticeerd als lijdend aan 'psychotische hysterie'. Onder supervisie van Bleuler, die gedurende heel zijn leven goed bevriend bleef met Sigmund Freud, zal Sabina Spielrein door Jung als eerste patiënte ooit worden behandeld met Freuds psychoanalytische methode, die de genezing door te spreken vooropstelt – in plaats van de toen gangbare methoden, zoals de koudwaterbaden (Porter 2003). Het is niet verwonderlijk dat de nog vrij onervaren Jung zich tot de grondlegger van de psychoanalyse zal wenden om van gedachten te wisselen over de intrigerende patiënte die voor hemzelf ook meteen de praktische introductie betekende in de psychoanalytische praxis. Het is dus uitgerekend de casus van Spielrein die de aanleiding vormt voor het eerste contact tussen Jung en Freud.

#### De overdracht

We vangen een eerste glimp op van de 'patiënte' Spielrein via de correspondentie tussen Jung en Freud. Nog vóór de start van de 'officiële' briefwisseling (1906-1914) schrijft Jung aan Freud (25.09.1905) over haar 'geval' in de context van een doorverwijzing aan Freud. Deze kwam op vraag van Spielreins moeder, die door haar dochter was geïnformeerd over de gevoelens voor haar arts. Ondanks de urgente vraag van de moeder zal de brief Freud nooit bereiken.<sup>5</sup> Spielrein komt eveneens aan bod als één van de vele 'gevallen' in een begeleidende brief bij de door Jung aan Freud toegezonden *Diagnostische Assoziationsstudien* (1906). Freuds erop volgende bedankbriefje vormt het begin van zijn

jarenlange briefwisseling met Jung. Spielrein treedt iets verder uit de anonimiteit wanneer we in een brief (4J; 23.10.1906) uit datzelfde jaar lezen: "I'm currently treating an hysteric with your method. Difficult case, a 20-year old Russian girl student, ill for 6 years" (McGuire 1974: 6-7). Blijkbaar begint Freud op basis van deze brieven iets te voorvoelen van Jungs gebrek aan vertrouwdheid met het fenomeen van de 'overdracht', zoals Freud dat voor het eerst aankaartte in zijn *Studies over hysterie* (1893-1895).<sup>6</sup> Freud onderhoudt Jung ongevraagd over de overdracht als de kwintessens van de psychoanalytische behandeling (brief 8F; 6.12.1906).<sup>7</sup> Jung toont echter reserves jegens Freuds inzichten, evenals jegens het inzicht dat Spielrein zijn persoonlijke "oerscène van alle latere overdrachtstragedies" vormt (Lütkehaus 2002: II; onze vertaling). Anders dan bij de overdracht, die zich eigenlijk reeds voor het eerste manifesteerde tijdens Joseph Breuers behandeling van Anna O. (Bertha Pappenheim), vormt de briefwisseling over Spielrein weldegelijk de eerste vindplaats van het ermee verwante psychoanalytische concept van de tegenoverdracht. De liefdesrelatie tussen Spielrein en Jung was intussen stormachtige allures beginnen aannemen en bracht ook de bijhorende intriges

5 De brief maakt deel uit van Spielreins patiëntendossier te Burghölzli (Wharton 2003b: 105-106).-

6 In zijn *Studies over de hysterie* spreekt Freud nog over het fenomeen van de overdracht in termen van de 'valse verbinding' (Freud 1893a en 1895d: 699). Freud werkt het fenomeen van de overdracht later systematisch verder uit in zijn *Dynamiek van de overdracht* (1912b) en zijn *Verdere adviezen over de psychoanalytische techniek (III): Opmerkingen over de overdrachtsliefde* (1915a).

7 "You are probably aware that our cures are brought about through the fixation of the libido prevailing in the unconscious (transference), and that this transference is most readily obtained in hysteria. Transference provides the impulse necessary for understanding and translating the language of the ucs.; where it is lacking, the patient does not make the effort or does not listen when we submit our translation to him. Essentially, one might say, the cure is effected by love. And actually transference provides the most cogent, indeed, the only unassailable proof that neuroses are determined by the individual's love life" (McGuire 1974: 12-13).

## LEZINGEN

met zich mee. Jung ziet zich uiteindelijk genoodzaakt om Freud ook 'officieel' van zijn probleem op de hoogte te brengen. Aanvankelijk vermijdt hij nog de naam van Spielrein te vermelden, wanneer hij aan Freud schrijft (brief 133J; 7.03.1909): "[A] complex is playing Old Harry with me: a woman patient, whom years ago I pulled out of a very sticky neurosis with greatest devotion, has violated my confidence and my friendship in the most mortifying way imaginable. She has kicked up a vile scandal solely because I denied myself the pleasure of giving her a child. [...] Meanwhile I have learnt an unspeakable amount of marital wisdom, for until now I had a totally inadequate idea of my polygamous components despite all self-analysis. Now I know where and how the devil can be laid by the heels" (McGuire 1974: 207). Ook Spielrein grijpt de geëscaleerde affaire met Jung aan om zich voor het eerst tot Freud te richten (brief 30.05.1909).<sup>8</sup> Freud is nu op de hoogte. Jung bevestigt pas later (brief 144J; 4.06.1909) expliciet dat zijn probleem 'Spielrein' heet en dat zijn oorspronkelijke "test case" is geworden tot een "bittere ervaring" (McGuire 1974: 228-229).

*De tegenoverdracht*

Jungs affaire met Spielrein vormt voor Freud de onmiddellijke aanleiding om, naast de overdracht van de patiënt, ook de houding van de analyticus verder onder de loep te nemen. Dit brengt hem tot de eerste formulering van het concept 'tegenoverdracht' (brief 145F; 7.06.1909): "Such experiences, though painful, are necessary and hard to avoid. [...] They help us to develop the thick skin we need and to dominate 'countertransference', which is after all a permanent problem for us; they teach us to displace our own affects to best advantage. They are a 'blessing in disguise'" (McGuire 1974: 230-231). De aandacht voor de tegenoverdracht zal bij Freud naderhand de hefboom vormen om van zijn aanvankelijk

pleidooi voor zelfanalyse te evolueren tot de noodzaak van een leeraanlyse. Wanneer Freud de tegenoverdracht voor het eerst behandelt in zijn lezing op het Tweede Congres te Neurenberg, die verschijnt als *De toekomstkansen van de psychoanalytische therapie* (1910), schrijft hij nog: "Andere vernieuwingen van de techniek betreffen de persoon van de arts zelf. We zijn geattendeerd op de tegenoverdracht die bij de arts ontstaat door de invloed van de patiënt op het onbewuste voelen van de arts, en overwegen de eis te stellen dat de arts deze tegenoverdracht in zichzelf moet onderkennen en de baas worden. Sinds een vrij groot aantal personen de psychoanalyse beoefent en onderling ervaringen uitwisselt, hebben wij gemerkt dat iedere psychoanalyticus slechts zover komt als zijn eigen complexen en innerlijke weerstanden het toelaten, en verlangen daarom dat hij zijn werkzaamheid met een zelfanalyse begint en deze, terwijl hij zijn ervaringen bij patiënten opdoet, doorlopend verdiept. Wie in zo'n zelfanalyse niets tot stand brengt, kan er zonder meer van uitgaan dat hij niet de gave bezit om patiënten te analyseren" (Freud 1910d: 281). Op basis van geruchten over Jungs problemen inzake de tegenoverdracht, schrijft Freud hem (Brief 290F; 31.12.1911): "We must never let our poor neurotics drive us crazy. I believe an article on 'counter-transference' is sorely needed; of course we could not publish it, we should have to circulate copies among ourselves" (McGuire 1974: 476). Het probleem blijkt zich bovendien niet louter tot Jung te beperken.<sup>9</sup> In plaats van een interne circulaire ziet Freud zich daarom genoodzaakt tot het schrijven van *Adviezen voor een arts bij de psychoanalytische behandeling* (1912). Daar stelt hij onomwonden: "Wil de arts zijn onbewuste aldus als instrument bij de analyse kunnen gebruiken, dan moet hij zelf in hoge mate aan een psychologische voorwaarde voldoen. Hij mag in zichzelf geen weerstanden tolereren die van zijn bewustzijn

weghouden wat door zijn onbewuste is onderkend; [...]. Het is daarom niet genoeg dat hijzelf een min of meer normaal mens is, men mag veeleer eisen dat hij een psychoanalytische zuivering heeft ondergaan en kennis heeft genomen van zijn eigen complexen, die hem bij het begrijpen van het door de analysand aangereikte materiaal zouden kunnen storen. [...] Tot de vele verdiensten van de Zürichse analytische school reken ik het feit dat ze de voorwaarde heeft verscherpt en in de eis heeft vastgelegd dat iedereen die anderen wil analyseren, tevoren zelf een analyse bij een deskundige ondergaat. Wie het met de taak ernstig meent, zou voor deze weg moeten kiezen die meer dan één voordeel belooft; [...]" (1912e: 498-499).<sup>10</sup>

Spielrein verwordt van anonieme 'casus' en patiënte tot Jungs minnares en muze. Ze schopt het trouwens veel verder dan louter de briefwisseling tussen Jung en Freud. Ook in hun beider oeuvre treffen we summier sporen aan van Spielreins bestaan. Bij Jung treffen we een eerste vermelding aan in zijn *De freudiaanse theorie van de hysterie* (1907), de tekst die hij presenteerde op het Congres van Amsterdam. Jung blijkt nog een vurig pleitbezorger van de freudiaanse theorie en Spielrein fungeert als zijn centrale casus. In zijn *De psychologie van de dementia praecox* (1907) fungeert ze dan weer als een geval van 'psychotische hysterie'. Net zoals Spielrein Jungs vroege werk ontegensprekelijk heeft beïnvloed, is ook de invloed van Jung op Spielreins eerste teksten (en dagboekfragmenten) zichtbaar. Nadat ze haar opleiding als psychiater te Zürich afrondt met een proefschrift onder leiding van Bleuler en Jung, en Freuds Weense kring begint te frequenteren, neemt Jungs invloed af. Het freudiaanse denken zal in de verdere toekomst de contouren van Spielreins intellectuele parcours blijvend bepalen. Bij Freud zelf daarentegen blijven de referenties naar Spielrein beperkt. Spielrein duikt bij Freud

<sup>8</sup> Voor de brieven van Spielrein aan Freud zie: Carotenuto (1982: 91-112).

<sup>9</sup> Zo wordt in dezelfde brief gewag gemaakt van identieke problemen bij Oscar Pfister en was Freud ook op de hoogte van dezelfde problemen bij Otto Gross (McGuire 1974: 238).

<sup>10</sup> Jung zou zich ook later nog laten verleiden tot relaties met patiënten, net zoals onder meer Sándor Ferenczi, Ernest Jones en Wilhelm Stekel (Makari 2008: 335-336).



## LEZINGEN

op in een addendum bij de Schreber-studie (1912a: 407) en in een addendum (1914) over kinderdromen bij *De droomduiding* (1900a: 146 noot 9). De beroemdste vindplaats is echter Freuds *Aan gene zijde van het lustprincipe* (1920g: 210 noot 85).<sup>11</sup>

In wat volgt, verkennen we in een kort bestek Spielreins eigen denken zoals dat zich heeft uitgekristalliseerd in een vierendertigtal teksten – waaronder artikels, maar ook kortere stukjes en korte klinische vignettes. We beperken ons daarbij noodgedwongen tot een aantal van de meest substantiële teksten die ons inziens representatief zijn voor de eenheid in de verscheidenheid van haar werk. We vestigen daarbij de aandacht op de verschillende geografische en intellectuele contexten die haar denken inhoudelijk mee vorm hebben gegeven. We bespreken achtereenvolgens de invloed van Jung en de periode in Zürich, de impact van Freud en de tijd in Wenen, de ontluikende fascinatie voor de kinderaanlyse tijdens de periode in Berlijn, de wisselwerking met Piaget tijdens de periode in Genève, en de impact van het marxisme tijdens de periode in Rusland.

## TUSSEN JUNG EN FREUD: VAN ZÜRICH NAAR WENEN

1911 is voor de psychoanalyse een merkwaardig jaar. Freud breekt met Alfred Adler, publiceert zijn Schreber-studie en zet zich aan *Totem en taboe*. Jung publiceert het eerste deel van zijn *Wandlungen und Symbole der Libido* en blaast de contacten met Eugen Bleuler op. Ook voor Spielrein heeft het jaar 1911 vuurwerk in petto. Het markeert immers de overgang tussen de twee

intellectuele milieus die haar verdere denken blijvend zullen bepalen. Ze finaliseert zowel haar proefschrift *Over de psychologische inhoud van een geval van schizofrenie (dementia praecox)* (1911), dat sterk de geest ademt van de Zürichse school en het zich vormende jungiaanse denken. Tegelijkertijd legt ze de basis voor haar *Destructie als oorzaak van het worden* (1912), waarmee ze haar entree in Freuds Weense kring, die ze vanaf dan als haar nieuwe thuis zal beschouwen, niet zal missen.

Spielrein vertrouwt Freud per brief toe dat ze zich door haar minnaar Jung onheus behandeld voelt. Deze brief zet ook het proces in gang van haar overstap naar de *Weense Psychoanalytische Vereniging*, zoals de inmiddels aangegroeide *Woensdagavondgroep* intussen werd genoemd. Na Margarethe Hilferding-Hönigsberg, die het voorrecht had om als eerste vrouw de groep te vervoegen, was Spielrein het tweede vrouwelijke lid van de Weense groep. Gezien Hilferdings overstap naar de adleriaanse groep, die zich precies voltrok op het moment van Spielreins toetreden, kan men zelfs stellen dat Spielrein de eerste vrouw is die voor de rest van haar leven het freudiaanse gedachtegoed, waaraan ze zelf substantiële bijdragen zal leveren, trouw zal consolideren. In tegenstelling tot bij Hilferding, die bij haar initiële sollicitatie op sterke tegenkanting kon rekenen van Isidor Sadger, Fritz Wittels en Victor Tausk – ondanks de gematigd positieve houding van Alfred Adler en Freud – , zijn er deze keer bij de groep geen bezwaren tegen deze vrouwelijke doctor. Ongetwijfeld speelde de grimmige politieke context van de adleriaanse afscheuring daarbij in Spielreins voordeel. Toch was de toetreding van Spielrein voor Freud mogelijk ook om andere, strategische redenen interessant. Voor Freud was Spielrein de vrouw die zowel Jungs analysante als studente was geweest. Ze vormde op die manier een interessante *go between* tussen hem en Jung. Ongetwijfeld zag Freud Spielreins toetreding tot de Weense groep eveneens als een kleine overwinning op Jung, met wie hij intussen steeds verder op ramkoers was geraakt. Daarnaast was Spielrein in Zürich

gepromoveerd. Haar proefschrift, dat werd begeleid door Bleuler en Jung, vormde het perfecte toegangsticket tot de freudiaanse groep.

Naast het feit dat Spielreins werkstuk het eerste psychoanalytisch georiënteerde, medische proefschrift door een vrouw betrof, was het tevens een pioniersstudie inzake de psychoanalyse van de door Bleuler gemunte ‘schizofrenie’ (Bleuler 1950) – naast Freuds eigen Schreber-studie. Spielrein verdedigde haar doctoraat in mei 1911. Enkele maanden later verscheen het, samen met Freuds Schreber-studie en met het eerste deel van Jungs *Wandlungen*, in het door Jung geredigeerde *Jahrbuch als Over de psychologische inhoud van een geval van schizofrenie (dementia praecox)* (1911).<sup>12</sup> Deze gevalstudie, die haast een *verbatim* weergave biedt van Spielreins analyses van een schizofrene patiënte (Mevrouw M.), trekt de aandacht op het delirante taalgebruik, “op het eerste zicht een wirwar van totaal onzinnige zinnen” (Spielrein 1911: 11). Spielrein legt de orde in de chaos van het schijnbaar onzinnige taalgebruik bloot. Ze heeft daarbij aandacht voor de affectieve lading en voor de onbewuste conflicten die het schizofrene spreken herbergt. De door Bleuler gethematiseerde ‘ambivalentie’ en het wegvallen van de grenzen tussen fantasie en realiteit kenmerken Spielreins casus. Ze beschrijft Mevrouw M.’s paranoia vanuit “emotionele voorstellingsgroepen, ‘complexen’ dus” die te maken hebben met seksualiteit, ziekte, religie, geld en de vier natuurelementen” (Spielrein 1911: 25). Ondanks het feit dat ze gebruik maakt van de associatietesten die destijds het standaardinstrument vormden in Jungs laboratorium, onderscheidt Spielreins studie zich duidelijk van haar gelijken door de creativiteit en het hoge theoretisch niveau dat ze in haar werkstuk aan de dag legt. Zo focust ze in haar laatste deel op de gelijkenissen tussen de wereld van dromen, mythen en sprookjes enerzijds en het waandenken van de schizofrene

11 We kunnen hier nog aan toevoegen dat Britton argumenteert dat de casus van de jonge Spielrein de aanleiding zou hebben gevormd van Freuds *Een kind wordt geslagen* (1919) (Britton 2003: 30 noot 3). Dit zou een bijkomende verwijzing naar Spielrein kunnen impliceren, zij het dat Freud ons daar zelf geen informatie over verstrekt. Volgens Young-Bruehl daarentegen vormt de analyse van zijn dochter Anna de achtergrond van Freuds genoemde studie (Young-Bruehl 1988: 104).

12 Spielreins studie is het eerste doctoraat dat in het *Jahrbuch* verschijnt en de tweede bijdrage van een vrouw überhaupt (Richebächer 2008: 159).

## LEZINGEN

patiënte anderzijds. Anders dan bij onder meer Rank, Stekel en Abraham, waarnaar ze expliciet verwijst, legt Spielrein in deze vooral de nadruk op het feit dat “wij ook de neerslag van ervaringen van onze voorvaders in ons overgeërfd aanwezig hebben” (Spielrein 1911: 88). Hoewel Jung zijn inspiratie voor het ‘collectieve onbewuste’ en de daarbij horende ‘archetypen’ elders haalde (Shamdasani 2003), mag Spielreins rol als katalysator van het zich verder concreet uitkristalliseren van Jungs theorie van het collectief onbewuste niet worden onderschat (Skea 2006: 538-542).

Spielreins doctoraatsstudie getuigt van haar fascinatie voor taal en is doordrenkt van jungiaanse intuïties. Net als in Jungs vroege geschriften, wordt – ondanks het historisch belang van de Spielreins studie – in de hedendaagse literatuur over (de geschiedenis van de) schizofrenie over Spielrein met geen woord gerept.<sup>13</sup> Jungs zelf verwijst er enkel naar in het tweede deel van zijn *Wandlungen* (1912) waarin, net als in Spielreins studie, de interesse voor mythologie op het voorplan staat. Spielreins interesse in mythologie en andere thema’s die embryonaal reeds in haar proefschrift aanwezig zijn, vormen het uitgangspunt voor een nieuwe studie, waarmee ze zichzelf onsterfelijk zou maken in de geschiedenis van de psychoanalyse. Opnieuw maakt ze allusie op het collectief onbewuste door te spreken over een “soort-psyche” en over “overgeërfde ‘voorstellingen’”, maar het is niet dit gegeven dat de aandacht trekt (Spielrein 1912a: 159, 176). Dit geldt wel voor het thema dat ze reeds aankondigt op het einde van haar proefschrift, namelijk “de natuur van de seksuele activiteit zelf, en meer precies gesteld [...] de beide antagonistische componenten van de seksualiteit” (Spielrein 1911: 91). Spielreins voorliefde voor opposities vormt de inzet voor de studie waarnaar vaak wordt gerefereerd als haar studie over ‘de doodsdrijf’, met

name haar *Destructie als oorzaak van het worden* (1912). Het tweede deel (‘Leven en dood in de mythologie’) van de uiteindelijke studie (Spielrein 1912a: 176-189) fungeert als haar officiële introductie tot de Weense groep op 29 november 1911, amper een maand nadat Spielrein Freud voor de eerste keer heeft ontmoet.

In oktober 1911 aanhoort Spielrein Theodor Reik. Deze is in voorbereiding van *Flaubert und seine ‘Versuchung des heiligen Antonius’: Ein Beitrag zur Künstlerpsychologie* (1912) en houdt voor de Weense kring zijn inaugurale presentatie ‘Over dood en seksualiteit’ (Nunberg & Federn 1974: 310-313). Net zoals Wilhelm Stekel dat voor hem deed, herneemt Reik het thema van de associaties tussen het thema van de dood en de seksualiteit. Dit thema is op dat moment dus niet nieuw. Sprak Stekel vóór hem reeds over ‘Eros’ en ‘Thanatos’ als levens- en doodsdriften, dan herneemt Reik deze begrippen op een eerder conceptuele en associatieve wijze. Tijdens de discussie mengt ook Spielrein zich in het debat, verwijzend naar de tekst die ze op dat moment voorbereidt en die Freud zelf vele later zal aanduiden als zijn inspiratiebron voor zijn ‘doodsdrijf’ (Freud 1920g: 210 noot 85). Waarover gaat Spielreins tekst precies?<sup>14</sup>

Spielreins dagboeken informeren ons over het feit dat de ideeën die in *Destructie als oorzaak van het worden* (1912) worden uitgewerkt niet enkel louter temporeel hun ontstaan kennen tijdens de turbulente verhouding met Jung. De tekst is er weldegelijk ook inhoudelijk door beïnvloed. Als we dit psycho-biografische gegeven echter tussen haakjes plaatsen, merken we dat dit op inhoudelijk en conceptueel vlak wellicht Spielreins meest jungiaanse tekst is. Toch wordt ook de overgang naar Freud duidelijk. Zo springt Jungs en Freuds gedeelde interesse in de fylogenese en de mythologie onmiddellijk in het oog. Spielreins complexe paper maakt uitstapjes naar

de biologie, de cel-theorie, de filosofie en de mythologie. Ze lardeert haar tekst verder met citaten uit dromen van patiënten, kinderobservaties, literaire teksten en rabbinse teksten.

Spielrein beschrijft de inzet van haar onderzoek als volgt: “[W]aarom bevat de machtigste drift, de voortplantingsdrift, naast de positieve gevoelens die je *a priori* kan verwachten, ook negatieve zoals angst en afkeer, die eigenlijk overwonnen moeten worden om te kunnen komen tot een positieve hantering” (Spielrein 1912a: 151). Ze verwijst voor haar opvattingen inzake destructie expliciet naar een passage uit Jungs *Wandlungen*: “Het hartstochtelijk verlangen, d.w.z. de libido, heeft twee kanten: zij is de kracht die alles mooier maakt én in bepaalde gevallen alles vernielt. [...] Dat verklaart de doodsfantasieën die met het afzien van het erotische verlangen nogal gemakkelijk samengaan” (Spielrein 1912a: 151-152). Spielrein maakt Jungs intuïtie concreter door de destructie te expliciteren als “de destructieve componenten van de seksuele drift” (Spielrein 1912a: 153). De destructie maakt bij Spielrein dus inherent deel uit van de seksualiteit, van “de voortplantings- (transformatie-) drift” (Spielrein 1912a: 163). Ze benoemt deze destructie onder meer als een “doodsinstinct” [Todesinstinkt] (Spielrein 1912a: 174).<sup>15</sup> Deze destructie, die deel uitmaakt van de transformatiedrift, gaat in tegen de drift tot zelfhandhaving, die Spielrein – net als Freud – naar voor schuift als tegenhanger van de seksualiteit. De aan de transformatie inherente destructie kijkt niet naar het individuele leven om. Spielrein citeert in de samenvatting van haar eerste deel de Indische dichter Rumi – die ze onvermeld laat: “Waar de liefde heerst, sterft het ik, de duistere despoet” (Spielrein 1912a: 175).<sup>16</sup> In haar over-

13 Spielreins naam blinkt bijvoorbeeld ook uit in afwezigheid in Antoon Vergotes laatste studie, gewijd aan de (psychoanalyse van de) schizofrenie vanuit een historisch perspectief (Vergote 2011).

14 Ik werk de kwestie van de doodsdrijf bij Spielrein en Freud verder uit in een aparte bijdrage: zie De Vleming (2013b).

15 Dit dus in tegenstelling tot Kerr, die stelt dat Spielrein zelf het concept ‘doodsdrijf’ niet gebruikt (Kerr 1993: 502). Spielrein spreekt echter over een doodsdrijf in haar dagboek vanaf 1906-1907 (Spielrein 2001: 161) en ook in de *Minutes* van haar presentatie is er expliciet sprake van de ‘doodsdrijf’ [death instinct] (Nunberg & Federn 1974: 329).

16 Freud vermeldt exact hetzelfde citaat in zijn Schreber-studie (Freud 1911c: 394).

## LEZINGEN

dadige smeltkroes aan bronnen, verschijnen naast Wilhelm Stekel, Oscar Pfister en Ludwig Binswanger, onder meer Friedrich Nietzsche, Ernst Mach en de presocraat Anaxagoras.<sup>17</sup> Spielreins thematisering van destructie, sluit ook aan bij een element dat op dat moment reeds circuleerde in de Russische ideeëngeschiedenis. Ze verwijst tijdens haar presentatie zelf naar het werk van de Russische Nobelprijswinnaar (1907) en *founding father* van de immunologie Élie Metchnikoff (Nunberg & Federn 1974: 329).<sup>18</sup> Deze zou aanleunen bij de Russische psychiater Ardalion Tokarski (Ellenberger 1970: 514). Daarnaast is er ook sprake van een thematische affiniteit met het werk van de Russische filosofen Vyatcheslav Ivanovich Ivanov en Vladimir Solovjov (Richebächer 2008: 188).<sup>19</sup>

Het getuigt wellicht van Spielreins onbezonnenheid en overmoed dat ze haar collega's met haar tekst laat kennismaken via het tweede, sterk op de mythologie gefocuste deel. Men kan zich de enorme verwarring bij het publiek inbeelden. Dit kan ook de overwegend afwijzende reacties op haar presentatie van onder meer Freud en Jung verklaren. Freuds kritiek heeft voornamelijk betrekking op de jungiaanse inslag van Spielreins betoog en op het feit dat ze – net als Adler en Bleuler – de drijftheorie poogt te funderen in

de biologie (Nunberg & Federn 1974: 335).<sup>20</sup> Later voert Freud als bijkomend argument aan dat haar destructiedrift persoonlijk overgedetermineerd is (Brief 306F; 12.03.1912).<sup>21</sup> Jung, die haar tekst moet redigeren voor het *Jahrbuch*, treedt Freud in dat laatste bij (Brief 310J; 1.04.1912).<sup>22</sup> In een brief aan Spielrein (18.03.1912) geeft Jung echter toe dat er inzake de doodsdrijf “*unheimliche parallellen*” bestaan met ideeën in zijn *Wandlungen*.<sup>23</sup> Hij bevestigt haar herhaaldelijk dat de doodsdrijf haar vondst is (brief 25.03.1912).<sup>24</sup> Toch daartoe de verwijzing naar Spielrein in *Wandlungen*

van veel latere datum. In tegenstelling tot voordien distantieert Jung zich van de doodsdrijf en benadrukt hij Freuds schatplichtigheid aan *zijn* leerling.<sup>25</sup> Freud bekende die schatplichtigheid in *Aan gene zijde van het lustprincipe* (1920g), maar Freuds doodsdrijf verschilt duidelijk van wat Spielrein ermee beoogde.<sup>26</sup> Naast het feit dat de doodsdrijf bij Freud *in principe* autonoom is en tegengesteld is aan de Eros, moet men Freuds doodsdrijf begrijpen vanuit zijn preoccupatie met de melancholie sinds het verschijnen van zijn *Rouw en melancholie* (1916-17). Bij Spielrein vormt niet de melancholie, maar de schizofrenie (dementia praecox) de onderzoeksmatrix. Dit sluit echter niet uit dat een gelijkaardige intuïtie inzake een rigide, niet naar het leven omziend aspect van drijfmatigheid met enige welwillendheid als een mogelijke parallel zou kunnen worden geduid.<sup>27</sup>

Spielreins artikel kent amper enige expliciete

17 Freud zelf brengt de doodsdrijf in verband met de leer van een andere pre-socraat, met name Empedocles van Acragas (Freud 1937c: 297-299).

18 In haar gepubliceerde artikel verwijst Spielrein niet naar Metchnikoff. Ze vermeldt wel de gelijkenissen van haar ideeën met deze van Stekel (Spielrein 1912a: 188).

19 Bij Solovjov treffen we een passages aan die verrassend dicht aanleunen bij Spielreins tekst. Onder meer wanneer Solovjov schrijft: “De god van het leven en de god van de dood zijn één en dezelfde god. Dat is een waarheid, die voor de wereld van natuurlijke organismen onbetwistbaar is. De overvloed aan levenskrachten in het individuele wezen is niet zijn eigen leven, maar vreemd leven, het leven van de soort, die onverschillig en meedogenloos tegenover het individuele wezen staat. Daarom betekent dit leven van de soort voor het individuele wezen de dood” (Solovjov 2001: 81).

20 In een brief aan Jung (286F; 30.11.1911) schrijft Freud: “Fräulein Spielrein read a chapter from her paper yesterday [...] and it was followed by an illuminating discussion. I have hit on a few objections to your [...] method of dealing with mythology, and I brought them to discussion with the little girl. I must say she is rather nice and I am beginning to understand. What troubles me most is that Fräulein Spielrein wants to subordinate the psychological material to biological considerations; this dependency is no more acceptable than a dependency on philosophy, physiology, or brain anatomy” (McGuire 1974: 469). Freuds reserves ten opzichte van de aansluiting bij de biologie is opmerkelijk gezien hij zich deze later zelf als doel zal vooropstellen.

21 “As for Spielrein’s paper, I know only the one chapter that she read at the Society. She is very bright; there is a meaning in everything she says; her destructive drive is not much to my liking, because I believe it is personally conditioned. She seems abnormally ambivalent” (McGuire 1974: 494).

22 Jung bevestigt dat het gepresenteerde tweede deel van haar tekst inderdaad te hoog gegrepen is. Hij schrijft: “One must say by way of excuse that she has brought her problem to bear on an aspect of mythology that bristles with riddles. Besides that her paper is heavily overweighted with her own complexes. My criticism should be administered to the little authoress in *refracta dosi* only, please, if at all” (McGuire 1974: 498).

23 “As I read your paper I find uncanny parallels with my own new work appearing in it which I do not all suspect [...]. Now I find considerable parallels which show the results one gets if one goes on thinking logically and independently. Your work will be published before mine in the *Jahrbuch*” (Wharton 2003a: 45).

24 “Your study is extraordinarily intelligent and contains splendid ideas whose priority I am happy to acknowledge as yours” (Wharton 2003a: 46).

25 “This fact led my pupil Dr. Spielrein to develop her idea of the death-instinct, which was then taken up by Freud. In my opinion it is not so much of a death-instinct as of that ‘other’ instinct (Goethe) which signifies spiritual life” (Jung 1956: 328 noot 38). Slechts op één andere plaats in zijn verzameld werk verwijst Jung naar Spielreins doodsdrijf: “This idea came originally from my pupil S. Spielrein: cf. ‘Die Destruction als Ursache des Werdens’ (1912) [...]. This work is mentioned by Freud, who introduces the destructive instinct in *Beyond the Pleasure Principle* [...]” (Jung 1953: 27 noot 4).

26 We volgen in dit opzicht de suggestie van de redacteurs van de *Minutes*: “At first glance it might seem that, under Jung’s influence, Dr. Spielrein had formulated, many years before Freud the hypothesis that instinct life (see: *Beyond the Pleasure Principle*) consists of two opposing drives – the life instinct and the death instinct. Closer scrutiny, however, discloses that she does not express this theory at all, but rather believes that the sexual instinct – that is, the life instinct, the creative instinct itself – contains a destructive component” (Nunberg & Federn 1974: 330 noot 4).

27 Zie hiervoor: De Vleminck (2013b). Voor de uitwerking van de gedachte dat de melancholische auto-agressiviteit de onderzoeksmatrix vormt voor Freuds concept van de doodsdrijf: zie De Vleminck (2013a). De link tussen doodsdrijf en melancholie werd ook aangestipt in een recente bijdrage van Fons Van Coillie (2012).

## LEZINGEN

weerklink.<sup>28</sup> Toch wijzen sommige auteurs op de impliciete doorwerking van haar idee bij haar collega's. Daarbij vermelden diegenen die de nadruk leggen op de Spielreins *doodsdrift als destructiedrift* – al dan niet gecontamineerd met Freuds opvattingen daarover – de invloed van Spielrein op Melanie Klein. Spielreins aandacht voor de destructieve driftmatigheid vormt dan in zekere zin een prefiguratie van Kleins uitwerking van de depressieve positie (Stanton 1991: 189). Eveneens wordt een verband gelegd tussen Spielrein en Donald Winnicott. We weten dat deze laatste Freuds doodsdrift radicaal afwees, doch eveneens een specifiek soort agressiviteit op het oog had met zijn concepten van “destruction” en “ruthlessness” (Winnicott 2005: 120-127; Winnicott 1958: 26).<sup>29</sup> De destructie is bij Winnicott een autonome dynamiek die niet meer in relatie staat tot de ‘reparatie’, zoals bij Klein. Ze heeft daarentegen een ‘positief’ karakter, in de zin dat ze deel uitmaakt van een creatief proces waarbij de vernietiging in functie staat van het nieuwe, van de toekomst, en deel uitmaakt van dit proces als de geboorte van iets nieuws. Mogelijk sluit dit aan bij Spielreins ideeën inzake de *doodsdrift als transformatiedrift*. Bepaalde auteurs verschuiven de focus van de doodsdrift en de daaraan gekoppelde agressiviteit inderdaad naar dit aspect van ‘transformatie’, dat ze dan verbinden met de helende eenwording en de liefde, zoals die zich aanwezig stelt in de (tegen)overdrachtelijke intersubjectieve relatie (Sayers 2004). Ze brengen Spielreins gedachte van het zichzelf verliezen in een eenheid met de bioniaanse rêverie en meer in het bijzonder met Wilfred

Bions concept van ‘O’ (Bion 1970: *passim*).<sup>30</sup> Net als Spielrein wordt ook Bion in deze een zeker mysticisme verweten, wat hem de bijnaam van “mysticus van de psychoanalyse” oplevert (Wiedemann 2007).

Net als Freud, bij wie Spielreins tekst blijkbaar tot vele jaren later zou blijven nazinderen, heeft ook Jung zich niet onmiddellijk van haar intellectuele invloed kunnen ontdoen. Spielrein drukt ook haar stempel op Jungs latere werk. Zo wijzen sommige auteurs op zijn schatplichtigheid aan de intellectuele uitwisselingen met Spielrein inzake de volbloed jungiaanse concepten (Carotenuto 1980: 189-190). In de nasleep van zijn ervaringen met de (tegen)overdracht, na de breuk met Freud en als resultaat van zijn persoonlijke confrontatie met het onbewuste, ontwikkelt Jung in zijn teksten na 1914 zijn bekende jungiaanse metapsychologie van de archetypen (Vandermeersch 1992: 273-290). Jung suggereert in zijn memoires de rol van zijn bij uitstek vrouwelijke patiënten in deze.<sup>31</sup> Zo zouden zijn eerste ervaringen met Spielrein de oorspronkelijke aanleiding vormen tot het ontdekken van zijn ‘vrouwelijk’ onbewuste, zijn ‘anima’, waarvan Spielrein voor Jung de externe incarnatie vormde. Het ermee samenhangende ‘mannelijke onbewuste’ noemt hij de ‘animus’. Via de affaire Spielrein was Jung eveneens in confrontatie gekomen met wat hij vanaf dan zijn ‘schaduw’ zou noemen, met name de onbewuste, donkere zijde van de persoonlijkheid. Het Ik moet zich deze onbewuste pool tijdens het individuatieproces ei-

gen maken, aldus Jung. De ‘persona’ is het de bewuste pool die zich toont in de dagdagelijkse omgang. Jungs ‘masker’ is door toedoen van Spielrein afgefallen.

In Wenen komt Spielrein terecht in de inspirerende habitat waar ze reeds zo lang naar verlangde. Ze gaat aan de slag als analytica en bevindt zich dichtbij Freud. Deze is haar erg genegen en bezorgt haar geregeld patiënten die ze vaak zonder honorarium behandelt. Spielrein blijft echter gekweld door een verlangen naar Jung. Freuds voorstel om daarvoor bij hem in analyse te komen, schuift ze voor zich uit. Op 17 april 1912 is Spielrein voor de laatste maal aanwezig tijdens de Woensdagavondgroep, doch ze zal er nog gedurende jaren officieel lid van blijven. Ze verlaat Wenen als een dief in de nacht en trouwt in juni 1912 in haar thuisland Rusland met de arts Paul Scheftel. Na de zomer vestigt het jonge koppel zich in Berlijn. Freud ziet dat het goed is. Hij ziet het geconsumeerde huwelijk met Scheftel als een gedeeltelijke oplossing van Spielreins ‘probleem’ (Brief 20.08.1912).<sup>32</sup>

PIONIER VAN DE KINDERANALYSE:  
BERLIJN

We vermeldden reeds dat 1911 voor Spielrein een kantelpunt betekende. Dit beperkt zich niet tot de louter formele verandering van de jungiaanse naar de freudiaanse werkcontext. Ook inhoudelijk maakt Spielrein zich stilaan los uit Jungs invloedssfeer. Draagt haar destructie-artikel nog overduidelijk de stempel van het jungiaanse denkkader, dan zal ze nu ook inhoudelijk duidelijk maken dat ze zich in de uitbouw van Freuds *Sache* inschakelt. Tegelijkertijd opent zich voor haar een interessegebied dat van blijvend belang zal blijven in haar verdere werk, met name de kinderaanalyse.

28 Spielreins artikel wordt het jaar erop wel besproken door Paul Federn, die het complexe karakter ervan duidt als zijnde mystiek (Federn 1913). Wanneer er echter door de IPA (Wenen, 1971) een internationaal congres rond het thema over agressie en de doodsdrift wordt georganiseerd, wordt Spielrein niet vermeld.

29 “I simply cannot find any value in his [Freud’s] idea of a Death Instinct” (Winnicott 1962: 177).

30 “The exercises in discarding memory and desire must be seen as preparatory to a state of mind in which O can evolve [...] as a step in the process of at-one-ment (the transformation O → K)” (Bion 1970: 33).

31 “I have had mainly woman patients, who often entered into the work with extraordinary conscientiousness, understanding, and intelligence. It was essentially because of them that I was able to strike out on new paths in therapy” (Jung 1963: 145). Een specifieke toespelings op Spielrein zou kunnen blijken uit volgende confessie: “I knew for a certainty that the voice had come from a woman. I recognized it as a voice of a patient, a talented psychopath who had a strong transference on me. She had become a living figure within my mind” (Jung 1963: 185).

32 “We had agreed that you would let me know before 1 Oct. whether you still intend to drive out the tyrant by psychoanalysis with me. [...] Let him [Paul Scheftel] first try to see how far he can tie you to himself and make you forget the old dreams. Only what remnant he fails to clear up belongs properly to psychoanalysis. [...] At this stage, it is best for analysis to take a back seat” (Carotenuto 1982: 117).

## LEZINGEN

Spielreins *Bijdragen over de kennis van de infantiele ziel* (1912) betekent de opmaat van een levenslange toewijding voor en interesse in de psychologie van het kleine kind. Als aanknopingspunt gelden Freuds studie over de *Kleine Hans* (1909b) en Jungs *Psychische conflicten bij een kind* (1910). Evenzeer klinken echter subtiele echo's door zowel van thema's die Spielrein reeds aankaartte in haar proefschrift als van thema's die Freud in *Totem en Taboe* (1912-13a) zal uitwerken. Geruggesteund door de *Kleine Hans*, zet Spielrein – samen met Hermine von Hug-Hellmuth – de kinderaanlyse op de kaart. Traditioneel wordt deze verdienste toegeschreven aan Anna Freud en Melanie Klein. Toch schrijven deze laatste *grandes dames* van de psychoanalyse pas ten vroegste tien jaar later over deze thematiek.<sup>33</sup> Uitgangspunt van Spielreins tekst is de problematiek uit de *Kleine Hans* betreffende de infantiele angst als uitdrukking van verdrongen seksuele wensen. Spielrein vestigt de aandacht op de infantiele interesse “voor religie (eigenlijk voor God en de engelen), voor de wereld van de verhalen, die al hun helden in verre landen brengt, en daarna volgt de passionele fascinatie voor reisverhalen” (Spielrein 1912b: 162-163). Spielrein is ook gefascineerd door de rol van kinderspeelgoed: “Het speelgoed moet mogelijk geschikt zijn om vele infantiele wensen te aanwezig te stellen, zoals een symbool in de droom” (Spielrein 1912b: 165). Over het kinderspel laat ze zich hier reeds ontvallen: “Het kind wil duidelijk wat ‘creëren’, ook wanneer het slechts een klein huisje uit speelbouwstenen of een uit papier geknipte soldaat is” (Spielrein 1912b: 165). Ze wijst op de lustvolle kinderlijke fantasiewereld, zoals die zich toont in “rovers-, heksen- en Robinsonspelletjes” om zich vervolgens af te vragen: “Waarom treedt dan bij zovele kinderen een tijdstip waarop de lust verandert in angst?” (Spielrein 1912b: 163). Ze concludeert dat “in de seksualiteit zelfs iets aanwezig is dat als vergaarbak voor zo tegengestelde gevoelens als lust en angst kan dienen” (Spielrein 1912b: 164). Uiteindelijk

33 Anna Freud debuteert pas in 1922 inzake de kinderaanlyse met haar *Beating Phantasies and Daydreams*. Melanie Klein doet dat in 1923 met haar *The Development of A Child*.

voert ze de verklaring hiervoor opnieuw terug op haar hypothese uit *Destructie als oorzaak van het worden* (1912a).

Spielrein gaat zich verder toespitsen op de thematiek van de kinderaanlyse tijdens haar verblijf in Berlijn. Na haar huwelijk vestigt ze zich in de bruisende en ruimdenkende grootstad die, door de aanwezigheid van vele Russische migranten, ook aan haar man beroepsuitwegen lijkt te kunnen bieden. Maar bovenal is Berlijn natuurlijk op dat moment reeds een belangrijk psychoanalytisch centrum. Er wacht Spielrein een interessante groep rond de figuur van Karl Abraham, die eveneens een verleden had in Zürich als assistent van Bleuler in Burghölzli. Op beide punten raken Spielrein en haar man echter gedisilluseerd. Paul Scheffel slaagt er maar niet in om werk te vinden en ook Spielrein merkt dat het allerminst evident is om als analytica aan de slag te gaan. Daarbij speelt mee dat het allerminst botert met Abraham, die – naast Jung blijkbaar ook – Spielrein niet kan uitstaan. Dat gevoel blijkt trouwens wederzijds. Ondanks Freuds aandringen, denkt Spielrein er niet aan om haar lidmaatschap van de Weense vereniging in te ruilen voor dat van de vereniging in Berlijn. Naast de persoonlijke aversie jegens Abraham, speelt daarbij ook nog het feit dat de Berlijnse groep het de vrouwen en de niet-artsen bijzonder moeilijk maakt.

De moeilijke institutionele verankering belet niet dat de Berlijnse context bijzonder vruchtbaar is. Zo publiceert Spielrein in die periode meer dan tien artikels in psychoanalytische vaktijdschriften. Het betreft geen doorwrochte theoretische studies, maar eerder korte klinische vignetten en notities.<sup>34</sup> Twee thema's staan daarbij centraal: de kinderaanlyse en de droom. Net als in haar vorige teksten, is daarbij opnieuw niet duidelijk in hoeverre

34 Over de kinderaanlyse handelen de teksten *Moederliefde* (1913), *Diersymboliek en fobie bij een kleine jongen* (1914) en *Zelfbevrediging in voetsymboliek* (1913). Over de droom handelen *De droom van 'Pater Freudenreich'* (1913), *Twee mensesdromen* (1914) en *Het onbewuste dromen in Kuprins 'Het duel'* (1913).

het materiaal uit de analyses van patiënten zich vermengt met autobiografie en auto-analytisch materiaal. Een uitzondering vormt een tekst waar ze zich expliciet naar aanleiding van persoonlijke ervaringen toespitst op de problematische relatie tussen vrouwen en hun schoonmoeder, die ze omschrijft als “één der treurigste feiten en tegelijk een der interessantste psychologische problemen” (Spielrein 1913: 178). Op persoonlijk vlak gaat het haar allerminst voor de wind. Haar eigen werkloosheid en die van haar man speelt hun relatie parten. Doch enige tijd later blijkt Spielrein zwanger. De blijdschap rond de komst van dochter Irma-Renata is echter van korte duur. 1914 wordt een symbolisch jaar. Naast het feit dat Jung definitief breekt met Freud, breekt ook de Eerste Wereldoorlog uit. Spielrein is op dat ogenblik met haar dochtertje, die lijdt aan een zwakke gezondheid, in Zwitserland. Haar man, die in Berlijn is achtergebleven, ziet zich gedwongen om de stad te verlaten en om zich naar het Russische front te begeven. Dit is het begin van een negenjarige scheiding.

Spielrein beslist om voorlopig met Renata in Zwitserland te blijven. Deze beslissing betekent echter het begin van een nieuw langdurig verblijf. Deze keer wordt Lausanne Spielreins uitvalsbasis, doch de oorlogsomstandigheden maken dat ze in haar bewegingsvrijheid is gelimiteerd. Spielrein beperkt zich in alles tot de essentie en tot overleven. Ze werkt gedurende een periode in het *Asile des Aveugles* van Lausanne als arts en chirurg. Tevens wordt ze volledig in beslag genomen door de intensieve zorgen voor haar dochter. Ze publiceert *De uitingen van het Oedipus-complex in de kindertijd* (1916) en blijft ook institutioneel trouw aan Freud, die haar haar lidmaatschapsbijdrage voor de Weense kring voorschiet. Doch de vijf jaren in Lausanne en omgeving zijn gekleurd door mistroostigheid, ellende en twijfel. Het eens hoog oplaaierende vuur voor de psychoanalyse lijkt hoogstens nog wat na te smeulen.

## ALS EEN FENIKS UIT DE AS: GENÈVE

In september 1920 verschijnt Spielrein opnieuw in al haar glorie op het psychoanaly-

## LEZINGEN

tische toneel. Ze participeert voor het eerst aan een psychoanalytisch congres. Het betreft het zesde psychoanalytisch congres van Den Haag. Het congres in het in de oorlog neutraal gebleven Nederland wordt – mede door de tegemoetkoming in de kosten van door de oorlog gehavende analytici – druk bijgewoond. Onder de meer dan honderd deelnemers bevinden zich onder andere Melanie Klein en Anna Freud. Spielrein is één van de vijf vrouwen die een plenaire lezing verzorgen.<sup>35</sup> Ze presenteert er *Over de vraag naar het ontstaan en de ontwikkeling van de spreektaal*, een tekst die haar interesse in taal verbindt met die in het kleine kind en die twee jaar later als een volwaardig artikel verschijnt (Spielrein 1922).

In Den Haag verklaart ze zelfverzekerd haar transfer naar Genève en haar engagement om de banden met de Russische psychoanalyse nieuw leven in te blazen via het samenbrengen en vertalen van teksten, met de steun van Max Eitington. In oktober 1920 vestigt ze zich in Genève mede dankzij de financiële ondersteuning van Pierre Bovet, hoogleraar experimentele pedagogiek aan de Universiteit van Genève en directeur van het *Institut Jean-Jacques Rousseau – Ecole des sciences et de l'éducation*. Het is aan deze instelling, die in 1912 door Édouard Claparède werd opgericht ter ere van de Genever die zich met zijn *Emile* (1762) onsterfelijk had gemaakt, dat Spielrein aan de slag gaat.<sup>36</sup> Naar het model van Wilhelm Wundts *Instituut voor experimentele pedagogie en psychologie* te Leipzig, vormde het *Institut Rousseau* een privaat gefinancierd opleidingscentrum voor leerkrachten en opvoeders. In het erg breed georiënteerde curriculum had ook de psychoanalyse een vaste plaats verworven. Spielrein werd aangetrokken voor de verdere invulling ervan. De psychoanalyse lijkt wel alomtegenwoordig in Genève, met een aantal kleinere psychoanalytische groepen die

een openheid en eclecticisme gemeenschappelijk hebben. Deze schijn van onorthodoxie maakt dat Spielreins bezigheden met argusogen worden gevolgd door de freudianen. Tenzelfdertijd krijgt men de indruk dat Freud de aanwezigheid van Spielrein strategisch een goede zaak vindt. Genève zal later van onschatbare waarde blijken te zijn voor de introductie van de psychoanalyse in Frankrijk.

De pedagogisch gekleurde onderzoekscontext in Genève draagt bij tot Spielreins overtuiging dat ontwikkelingspsychologisch onderzoek een meerwaarde kan betekenen voor de psychoanalyse. Empirisch onderzoek en experiment gaan bij Spielrein hand in hand met een algemene openheid voor andere (psychologische) denkkaders dan het strikt analytische, zoals haar talrijke publicaties uit de Geneefse periode illustreren. Enerzijds zijn er de vertrouwde, klassiekere korte vignettes en notities over het thema van de infantiele seksualiteit, zoals de ambivalentie, de erogene zones en de schaamte, waarvoor onder meer haar eigen dochter het empirische materiaal vormt.<sup>37</sup> In deze publicaties gaat de specifieke aandacht dus uit naar kinderen. Anderzijds zijn er de meer experimentele teksten waarin Spielrein buiten de freudiaanse lijntjes kleurt en op dat moment verrassend nieuwe en progressieve ideeën oppert die pas veel later via anderen een weg zullen vinden in de psychoanalytische canon. Vanuit klinisch perspectief introduceert zij bijvoorbeeld de speltherapie in een embryonale, nog niet als dusdanig geconceptualiseerde vorm. In haar *Korte analyse van een infantiele fobie* (1921) toont ze op welke manier het infantiele spel in het verlengde ligt van het droommateriaal van het kleine kind. Spielrein schrijft: “Het de volgende dag door mij geënceneerde spel onthult ons het ontstaan van de dievenbeeld in de droom en toont ons waarop de snelle angstvermindering is terug te voeren. Ik vervaardigde voor het kind uit papier de papa, de mama en de kleine Rudi waarop ik hem een klein spel laat spelen” (Spielrein 1921a: 226). Spielreins tekst doet zowel formeel als inhoudelijk kleiniaans aan,

doch in tegenstelling tot Klein gaat ze bijvoorbeeld niet over tot actieve duidingen. Ze hoedt zich ook om de ‘korte analyse’ als werkvorm te promoten en daarmee Freuds ban over zich te roepen. Ze besluit haar tekst als volgt: “Het is waarschijnlijk nauwelijks nodig toe te voegen dat de vermindering van een symptoom nog geen genezing betekent. Daartoe zou een langere analyse noodzakelijk zijn” (Spielrein 1921a: 228). Tegelijk is het voor psychoanalytici opmerkelijk dat ze in het begin van haar tekst kort het gebruik van de Simon-Binettest vermeldt. Het aanwenden van deze intelligentietest kadert in Spielreins brede interesse in de experimentele methode, neuropsychologie en -fysiologie, zoals ook blijkt uit teksten als *De drie vragen* (1923). Ondanks haar hang naar freudiaanse orthodoxie merken we bij Spielrein ook voortdurend een interesse in en openheid naar het andere. De psychoanalyse is voor Spielrein geen gesloten systeem, maar staat open voor andere psychologische richtingen, inclusief experimenteel onderzoek. Op dit vlak anticipeert ze de latere interesse in meer *evidence-based* onderzoek in de psychoanalyse, zoals we die vandaag onder meer terugvinden in het werk van Peter Fonagy en Marc Solms.

Ondanks het feit dat Spielreins werk enthousiast werd onthaald en bediscussieerd aan het Instituut, krijgt haar onderzoek nog een extra impuls met de komst van Jean Piaget als onderzoeksleider. Piaget, de natuurwetenschapper die bij Bleuler in Zürich in contact komt met de psychoanalyse en bij Théodore Simon in La Salpêtrière (Parijs) kinderen onderwerpt aan de Simon-Binettest, lijkt een *match made in heaven*. Piagets eerste psychoanalytische artikel is getiteld *La psychanalyse et les rapports avec la psychologie de l'enfant* (1920) en zijn onderzoeksactiviteit blijkt de intelligentie en de spraakontwikkeling bij kinderen te betreffen. Daarmee zit hij helemaal op dezelfde golflengte als Spielrein die hem spreekwoordelijk in de armen sluit en met hem dezelfde wetenschappelijke gedrevenheid deelt. Net als Spielrein beschouwt Piaget zijn onderzoeksactiviteiten aanvankelijk als fundamenteel schatplichtig aan Freud. Piaget gaat ook een achttal

35 Naast Spielrein verzorgen ook Helene Deutsch, Eugenia Sockolnicka, Margarethe Stegmann en Hermine Von Hug-Hellmuth een bijdrage (Richebächer 2008: 220).

36 Claparède bewoog zich in de marge van de psychoanalyse. Hij vertaalde onder meer werk van Freud in het Frans. Getuige van hun onderlinge relatie: Freuds brief aan Claparède (Freud 1921e: 515-516).

37 We verwijzen hier naar ‘De zwakke vrouw’ (1920), ‘Renata’s theorie over het ontstaan van de mens’ (1920), ‘Het schaamtegevoel bij kinderen’ (1920) en ‘Verdrongen monderotiek’ (1920)

## LEZINGEN

maanden in analyse bij Spielrein.<sup>38</sup> Onder impuls van Piagets voordracht *La pensée autistique*, die zich laat inspireren door Bleuler en Freud, herwerkt Spielrein haar voordracht van Den Haag tot een volwaardig werkstuk waarin ze haar thematische interesses uitwerkt in een interdisciplinair perspectief.

Met het *Het ontstaan van de woorden mama en papa bij het kleine kind: Enkele overwegingen aangaande verschillende stadia in de spraakontwikkeling* (1922) schrijft Spielrein voor het eerst na lange tijd een doorwrochte studie. Vertrekkend van observaties bij zowel haar indertijd anderhalfjarige dochter als bij andere kinderen, besteedt ze bijzondere aandacht aan de taalontwikkeling tegen de algemene achtergrond van de infantiele ontwikkeling. Ze vertrekt van de “veel betwiste vraag”: “Is het kind in staat om spontaan zelf taal voort te brengen of eigent het zich gewoon de door de volwassenen overgeleverde taal toe die het overeenkomstig vervormt?” (Spielrein 1922: 241). De indrukwekkende studie steunt op de inzichten die Freud tot dan toe had ontwikkeld in de opeenvolgende versies van de *Drie verhandelingen* (1905). Toch zijn er duidelijke accentverschillen, waarvan één zeer duidelijk in het oog springt, namelijk de zeer uitvoerige aandacht die Spielrein besteedt aan de moeder-kindinteractie. Spielrein benadrukt de communicatie die van in het begin tot stand wordt gebracht tussen de zuigeling en de moeder. Spielrein vooronderstelt bij de zuigeling een fundamentele ‘behoefte’ [*Bedürfnis*] naar contact en communicatie. De mens is “een sociaal wezen” en in functie van “sociale doelen” [*Zwecke*] zal ook de “woordtaal” [*Wordsprache*] zich opdringen (Spielrein 1922: 238-239). Dit spreken maakt deel uit van communicatie die nauw aansluit bij het lichaam. Daarbij is volgens Spielrein de melodie primair, met name het ritme, de hoogte,

de intonatie en de intensiteit van, bijvoorbeeld, het wenen. Spielreins beschrijvingen evoceren opvattingen inzake de structurele rol van het contact die doen denken aan Lipót Szondi en Imre Hermann en die later worden uitgewerkt in de *attachment theory*. Niet enkel de zuigeling, maar ook de moeder is actief betrokken in deze communicatie. Spielreins beschrijft de interactie of het “samenwerken van kind en verzorgingspersoon bij de taalontwikkeling” als volgt: “Daarbij passen zich moeders en stammen zich instinctief aan de bereidheid om zich talig uit te drukken aan: ze leven zich in het kleine kind en treffen het materiaal daartoe aan in de diepte van hun eigen psyche, in hun eigen vroegere ontwikkelingsstadium, dat zij vanuit onbewuste aandriften tot het kind laten spreken” (Spielrein 1922: 242). Wanneer ze zich vervolgens specifiek toespitst op het ontstaan van taal verdedigt ze de centrale stelling dat de taalontwikkeling in het verlengde ligt en sterk afhankelijk is van het zuigen aan de moederborst. Ze waarschuwt echter meteen ook om de concrete taalontwikkeling tot deze ene veroorzakende factor te herleiden (Spielrein 1922: 259). Spielrein vergeet allerminst aan te geven dat er daartoe “fysiologische” mogelijkhedenvoorwaarden moeten aanwezig zijn. Toch focust ze enkel op de “psychologische” aspecten die ze concreet vorm geeft in een theorie van de “spraakontwikkeling” in “drie stadia”: “[E]erst [is er] het autistische stadium waar de taal voor zichzelf is bestemd; ten tweede het magische stadium waar een woord een super-betekenis ontvangt die de realiteit dagvaardt; ten derde het aanwezige stadium van een sociale, voor de medemens bestemde taal” (Spielrein 1922: 246-247). Spielrein wijst zelf expliciet op de discrepantie met Freud inzake het onderscheid dat zij maakt tussen het eerste stadium, dat zij het ‘autistische stadium’ noemt,<sup>39</sup> en het tweede, ‘magische stadium’. In tegenstelling tot bij Spielrein, is er bij Freud sprake van een eenheid tussen beide stadia. De almacht der gedachten, die bij Freud deel uitmaakt van het ‘primair narcisme’, krijgt bij Spielrein een aparte fase toebedeeld. Spielrein

neemt echter wel Freuds model van de aanleuning over om de lust aan het uitspreken van klanken of woorden te begrijpen als de herhaling van de oorspronkelijke lust, maar nu los van de initiële zuigact. Samengevat, stelt Spielrein dat aanvankelijk “het woord een handeling is” en dat het woord daarbij verbonden is met “groepen van sensaties die het kind elke keer opnieuw bij de zuigact ervaart” (Spielrein 1922: 256). In dit autistische stadium “wordt er nog geen zich buiten bevindende wereld onderscheiden” en is “de taal voor zichzelf bestemd” (Spielrein 1922: 257). Eens die buitenwereld zich heeft opgedrongen in de ervaring van het kind in het onderscheid tussen een “echte bevrediging” en een “schijnbevrediging” is de overgang gemaakt naar het tweede, “magische stadium”. Dit stadium wordt gedomineerd door een “almachtsdenken” waarbij er nog sprake is van “een overschatting van de wens, van het subjectieve, van het psychische, tegenover de werkelijkheid” waarbij men “het gewenste door het te reproduceren met een handeling = woord kan voortbrengen” (Spielrein 1922: 257). Het is pas in het derde, “sociale stadium” dat het kind zich “van de wereld kan afgrenzen, dat het in staat is om de standpunten van zijn medemens te overwegen” (Spielrein 1922: 257). In deze verhouding tussen kind, buitenwereld en medemens ontstaat het sociale taalgebruik. Wanneer het woord ‘mama’ onmiddellijk in het verlengde ligt van de zuigact, stelt zich nog de vraag naar het ontstaan van het woord ‘papa’, aldus Spielrein. De ‘oplossing’ voor dit probleem situeert ze in het ontstaan van beide woorden “in verschillende fasen bij de zuigact”: “Het woord ‘mama’ [...] reproduceert de zuigact. Het woord papa [...] stamt uit de fase waar het verzadigde kind met de borst speelt. Beide woorden hebben hun oorsprong te danken aan de zuigact” (Spielrein 1922: 259-260).<sup>40</sup>

Spielreins tekst maakt een verbluffende indruk. De impact van de tekst toont zich onmiddellijk in de weerklank die deze ook krijgt

38 Over het beëindigen van deze analyse legde Piaget zelf tegenstrijdige verklaringen af. In een eerste versie stelde hij dat Spielrein de analyse beëindigde omdat ze er niet in slaagde om een orthodoxe freudiaan van hem te maken, terwijl hij in een tweede versie verklaart dat Spielrein de leeranalyse in alle tevredenheid beëindigde (Vidal 1995). Volgens een andere versie zou Piaget zelf de kamer zijn uitgelopen wanneer hij de ervaring van de overdracht ‘inzag’, roepend ‘J’ai compris!’ (Kerr 1993: 496).

39 Spielrein ontleent het infantiele ‘autistische denken’ aan Bleuler (Spielrein 1923a: 318). Hij spreekt er onder meer over in zijn eerder vermelde tekst waar hij de term ‘schizofrenie’ introduceert (Bleuler 1950).

40 Spielreins vermeldt ook een gelijkaardige hypothese: “Papa als teken van tevredenheid en mama als teken van rouw”. Zij voegt eraan toe: “Mevrouw Dr. Hug-Hellmuth, die mijn congresbijdrage aanhoorde, meent dat ik haar dat feit uit de mond heb genomen” (Spielrein 1922: 258).

## LEZINGEN

bij Piaget, zoals duidelijk wordt in zijn *De taal en het denken bij het kind* (1923). Piaget herneemt daar Spielreins hypothesen, doch de nadruk verschuift bij hem naar het strikt cognitieve (in plaats van de relatie tussen het emotionele en het cognitieve bij Spielrein). Ondanks de vrijgevege uitwisseling van ideeën zal Piaget dus toch eigen accenten leggen. De expliciete schatplichtigheid aan Spielrein is eerder afwezig bij Melanie Klein. Klein had weldegelijk kennis genomen van Spielreins inzichten inzake het belang van de infantiele ervaring van de moederborst.<sup>41</sup> Ze bekritiseert Spielreins preoccupatie met het semiotische karakter van taal. Klein benadrukt daarentegen meer de libidinale investering in de ontwikkeling van de taal. Ze denkt de taalontwikkeling als een sublimatie van de fixaties in de ontwikkelingsstadia van het polymorf perverse kind.<sup>42</sup> Toch 'vergeet' ze Spielrein te vermelden als eyeopener voor haar eigen inzichten inzake het 'spenen' [*weaning*] en haar conceptualisering van de 'goede' [*good breast*] en de 'slechte borst' [*bad breast*] (Klein 1936). Een eerder onrechtstreekse echo van Spielreins nadruk op het tot stand

komen van de subjectieve verhouding tot objecten (en de rol van het 'transitionele object') en andere subjecten vinden we bij Winnicott, bij wie we eveneens zicht krijgen op het tot stand komen van het onderscheid tussen het spel van binnen en buiten, tussen fantasie en realiteit (Winnicott 2005: *passim*). Spielreins doet onderzoek inzake empathie, het proces van de individuatie en het zelf, en de mogelijkheidsvoorwaarden van creativiteit (Winnicott 1960: *passim*).

De Geneefse tandem Spielrein-Piaget draait op volle toeren. Beide collega's weten wat ze aan elkaar hebben. Elk voert zijn eigen onderzoek, maar in 1922 nemen ze samen deel aan het internationaal congres in Berlijn. Spielrein ontmoet er Freud voor het laatst. Ze presenteert haar 'Een psychologische bijdrage over het probleem van de tijd', achteraf gepubliceerd als *De tijd in het subliminale zielenleven* (1923). Haar schets van de ontwikkeling van het tijdsbegrip, en de problematiek van tijd in de droom en het denken van het kleine kind wordt behandeld tegen de achtergrond van het door Spielrein gemunte "subliminale [*unterschwellige*] zielenleven". Ze doelt daarmee op de naar haar eigen zeggen door Freud verwaarloosde "verhouding tussen het voorbewuste en het onbewuste zielenleven" dat ze zal verbinden met het 'niet-gerichte' (of niet-bewuste deel van het) denken dat zich laat kenmerken door het symbolische, subjectieve, imaginaire en emotionele register (Spielrein 1923a: 318). We gaan op dit 'niet-gerichte denken' onmiddellijk verder in, maar opnieuw resonanceert Spielreins denken met dat van Piaget. Piaget, die in Berlijn zijn 'Het denken van het kind' – gepubliceerd als *Het symbolische denken en het denken van het kind* (1923) – presenteert, verwijst opnieuw naar Spielrein, en vice versa.

Spielrein geeft de indruk het in Genève naar haar zin te hebben en er te worden gerespecteerd. Naast de steun van Piaget, lijkt haar overstap van de Weense kring naar het Zwitserse Gezelschap voor Psychoanalyse, onder leiding van Emil Oberholzer, daarvoor te pleiten. Spielrein geeft in Genève ook naarstig seminars en voordrachten met haar intussen

gekende handelsmerk van een pedagogische en sociaalpsychologische insteek op de psychoanalyse.<sup>43</sup> Ondanks haar eigen eclecticisme blijft Freud voor haar de *primus inter pares*. In dit opzicht verschilt ze van haar Geneefse collega's die de psychoanalyse slechts als één van de vele beschikbare denkkaders hanteren. Gegeven het feit dat ze financieel in slechte papieren zit, ontbeert Spielrein ook op persoonlijk vlak de nodige steun. Ze ervaart dat ze met haar wetenschappelijk succes niet meteen veel vrienden heeft gemaakt. In 1923 geeft Spielrein aan Claparède een koffer vol documenten in bewaring. Ze zet finaal koers naar haar moederland.

## TERMINUS RUSLAND

Het gebrek aan professionele perspectieven in Genève, Wenen en Berlijn drijft de wanhopige Spielrein opnieuw naar Rusland, het land dat voor haar jarenlang geen optie was. Toch heeft ze de intellectuele band met Rusland in de loop der jaren niet doorgeknipt, zoals blijkt uit een door haar samengestelde en commentarierende bibliografie van Russische psychoanalytische literatuur. Net als in Genève ervaart ze ook bij de daarin aangehaalde Russische collega's, waaronder Nikolai Ossipov, de afwezigheid van "zuivere psychoanalyse" en de praktijk van "gecombineerde behandelmethodes" (Spielrein 1921b: 205). Naast Freud vormen onder meer Jung en Adler de referentiepunten voor de psychoanalyse in Rusland. Dit ondanks het feit dat de psychoanalyse van in het begin bekend stond als 'Freudisme'. Na de Revolutie heeft de Russische scene haar activiteiten hernomen.<sup>44</sup> Dit toont zich onder meer in de oprichting van de eerste officiële Russische groep. De oorspronkelijke naam 'Russische

41 Bij Grosskurth vernemen we dat Melanie Klein aanwezig was tijdens de lezing van Spielrein (Den Haag, 1920) die de basis vormt van Spielreins latere artikel (Spielrein 1922). Over Spielrein wordt in Grosskurths Klein-biografie met geen woord gerept, maar wel over Hermine Hug-Hellmuth. Zo zou deze laatste Kleins respons op haar *Over de techniek van de kindanalyse* (1921) minachtend hebben afgewezen (Grosskurth 1986: 92). Klein zelf verwijst in een vroege tekst éénmalig en *en passant* naar Spielrein in de context van de andere bijdragen van Den Haag (Klein 1923: 100).

42 "In speech oral, cannibalistic and anal-sadistic fixations are sublimated, more or less successfully according to the degree in which the fixations of the earlier levels of organization are comprehended under the primacy of the genital fixations. I think this process, which enables perverse fixations to be discharged, must surely be demonstrable in all sublimations. Owing to the operation of complexes, various intensifications and displacements arise, which are of the nature of regression or reaction. These afford an unlimited number of possibilities in the individual, as appears, to keep the example of speech, both in his own special peculiarities of speech and in the development of languages in general" (Klein 1923: 100-101).

43 De titels van Spielreins lezingen en voordrachten luiden onder andere 'Educatieve psychoanalyse', 'Wat de kinderen ons niet zeggen', 'De kinderen-ontwerpers' en 'Gedachtengang bij een twee en een halfjarig kind'. Daarnaast behandelt ze klassiek-psychoanalytische thema's als de droom en de verdringing (Richebächer 2008: 235-236).

44 De geschiedenis van de psychoanalyse in Rusland begint officieel in 1908. Zie voor een overzicht: o.a. Angelini (2008).



## LEZINGEN

Psychoanalytische Vereniging voor de exploratie van de artistieke creatie' suggereert meteen het bij uitstek interdisciplinaire karakter dat de psychoanalyse in Rusland heeft. Er bestaan daarnaast vele verenigingen. Naar het model van Berlijn wordt een Psychoanalytisch Instituut opgericht dat, net zoals de psychoanalytische boekenreeks, in handen is van de staat. Aan dit instituut is ook een op een psychoanalytische leest geschoeid weeshuis verbonden. Bij deze zij ook het pedagogische kader van de psychoanalyse duidelijk. In aansluiting bij wat in Rusland bekend stond als de 'Psychotechniek', wordt de psychoanalyse zowel pedagogisch als politiek aangewend voor de creatie van de 'nieuwe mens'.

Spielrein is voor Moskou een godsgeschenk. Als meest getalenteerde, veelzijdige en klassiek geschoolde analytica maakt zij onmiddellijk deel uit van de top van de Russische Vereniging. Samen met Ivan Jermakov en Mosche Wulff heeft ze de leiding over de psychoanalytische polikliniek, inclusief kinderambulatorium. Daarnaast is ze medeverantwoordelijk voor het wetenschappelijke curriculum van het staatsgestuurde Psychoanalytische Instituut, waar ze zelf een werkcollega 'Kinderanalyse' en een hoorcollega 'Psychologie van het subliminale denken' doceert. Ze maakt er onder meer ook kennis met de neuro- en ontwikkelingspsycholoog Alexander Luria en de filosoof-psycholoog Lev Vygotski.

Na de komst van Spielrein krijgt Moskou van Berlijn definitief groen licht om officieel toe te treden tot de *International Psychoanalytical Association* (IPA). Spielrein onderhoudt haar Moskouse collega's met *Enkele analogieën tussen het afasische, het infantiele en het onderbewuste denken* (1923), een tekst die een aantal Geneefse ideeën heropneemt en confronteert met de Moskouse (kinder)analytische werkcontext. Centraal in deze tekst staat het onderscheid tussen "het gerichte, bewuste denken" en het "ongerichte, spontane denken", waarvoor ze de mosterd bij Jung haalt (Spielrein 1923b: 281). Ondanks het feit dat de grens tussen beide soorten van

denken niet rigide moet worden gedacht, perkt Spielrein het onderzoeksdomein van de psychoanalyse in tot het "spontane, onderbewuste denken" (Spielrein 1923b: 282). Met dit 'onderbewuste' denken – dat zich onderscheidt van Freuds 'onbewuste' denken, zo stelt Spielrein<sup>45</sup> – bakent ze haar werkterrein opnieuw af tot het eerder vermelde 'subliminale zielenleven'. Het spontane karakter ervan ziet ze "gemeenschappelijk" aan het denken zoals dat zich manifesteert in de droom, in sommige pathologieën en bij het kleine kind (Spielrein 1923b: 282). Ze wil daarmee echter deze drie vormen niet gelijkschakelen, maar wel de onderlinge overeenkomsten onderzoeken. Centraal staat de vergelijking tussen "de absolute spontaneïteit" in het denken van het kleine kind met een concrete pathologie, namelijk de (motorische) afasie (Spielrein 1923b: 283). Spielrein argumenteert dat in beide 'primitieve' vormen van denken minstens twee dezelfde mechanismen werkzaam zijn. Het denken van het kleine kind en van de afasische patiënt laat zich kenmerken door "perseveratie" of "kleverigheid" en door "kruising" [*Kreuzung*] (Spielrein 1923b: 285-286). Ondanks de gelijkenis tussen de 'kruising' en Freuds 'verdichting', maakt Spielrein tussen beide een onderscheid. Ze benadert zowel het afasische als het infantiele denken als nauw gelieerd aan de spraakontwikkeling en werkt haar hypothese concreet uit aan de hand van Jungs associatietest. Spielrein neemt daarbij theoretisch concreet stelling inzake de verhouding tussen denken en taal: "Het denken bestaat volgens ons niet anders dan in zijn [talige] expressie" (Spielrein 1923b: 297). Denken en taal staan niet los van elkaar en ook voor de taal (in de brede zin van het woord) geldt: "Men kan de taal niet als een van de intelligentie onafhankelijke zaak beschouwen" (Spielrein 1923b: 304). Tegen Piaget argumenteert Spielrein dat het bewuste denken verworteld is in het "onderbewuste" den-

45 Spielrein hanteert sinds 1917 een onderscheid tussen het onbewuste en het 'onderbewuste' (Brief aan Jung; 15.12.1917; Carotenuto 1982: 61-62). Dit laatste is gekoppeld aan het vermelde 'subliminale' zielenleven.

ken. Het is vanuit het samenspel tussen het onderbewuste en het bewuste denken dat de creativiteit wordt gedynamiseerd. Creativiteit veronderstelt wezenlijk de stuwende kracht van onderbewuste kinesthetisch-visuele voorstellingen: "De onderbewuste kinesthetisch-visuele beelden geven ons bewuste denken sap en kracht. Zonder deze beelden zou ons denken ontworfeld, 'ontschorst', dit is 'onthersend'" zijn (Spielrein 1923b: 307). Spielrein stelt over het "creatieve denken": "Enkel door de samenwerking tussen het bewuste en het onderbewuste denken kan een scheppend werk in deze wereld in gang gezet worden: het bewuste denken moet dat wat ons het onderbewuste denken aanbiedt, aangrijpen en benutten" (Spielrein 1923b: 309). We treffen eveneens passages aan waar Spielrein anticipeert op thema's die later onder meer bij Winnicott aan bod komen. *Playing and Reality* is niet veraf wanneer Spielrein over de infantiele omgang met de realiteit verklaart: "Het kind 'speelt', zoals we zeggen, en het 'speelt altijd'" (Spielrein 1923b: 284). Hetzelfde geldt voor haar algemene interesse in het creatieve proces. Naast theoretische stellingnames poneren, geeft Spielreins tekst ook een inkijk in haar therapeutische praktijk en op de manier waarop zij het kader bewaakt. In haar verzet tegen het Russische eclecticisme, blijft Spielrein wat dat betreft zeer freudiaans. Ze werkt met de sofa en vraagt haar analysanten zich te onttrekken van uiterlijke prikkels en zich te ontspannen. Ze echoot Freuds analytische grondregel van de vrije associatie om "alles te zeggen wat u door het hoofd gaat zonder de minste bewuste kritiek" (Spielrein 1923b: 281). Ze houdt zich ook categoriek aan de door Freud voorgeschreven abtinentie en aan de terughoudendheid inzake suggestie en duiding. Vanuit het opzicht van de kinderanalyse zet ze zich radicaal af tegen Kleins opvatting dat vroege overdrachtsduidingen de angstgevoelens ongedaan maken.

De staat is achterdochtig en hanteert het marxisme als toetssteen voor het tolereren van de psychoanalytische praxis. Op beroepsmatig vlak lijkt de geschiedenis zich voor Spielrein te herhalen. Spielrein, beho-

## LEZINGEN

rend tot de *rari nantes* met leeranalytische ervaring, begint zich steeds meer en meer te ergeren aan de onkunde en het eclecticisme van haar Russische collega's. Ze wordt door hen ervaren als Westers *Fremdkörper* met dito ideeën en de afgunst krijgt de bovenhand. Deze interne spanningen worden nog aangewakkerd door de veranderende politieke situatie. Spielrein blijft echter in alle omstandigheden de gebeten wetenschapster die volledig opgaat in haar bezigheden. Ze schrikt er dan ook niet voor terug om de leiding te nemen over de sectie kinderpsychologie van de eerste staatsuniversiteit. Toch maken de interne spanningen en Jermakovs weigering om verzameld onderzoeksmateriaal vrij te geven dat de conflicten toenemen en het wetenschappelijke werk wordt gehypothekeerd.

In het voorjaar van 1924 ruilt Spielrein Moskou definitief in voor haar geboortestad Rostov. De cirkel is rond. Ze voegt zich opnieuw bij haar echtgenoot van wie ze jaren was gescheiden. Deze heeft echter intussen een kind verwekt bij een collega van de kinderkliniek waar hij werkzaam is. De vrouw verlaat met het kind de stad en Spielrein neemt het leven met haar echtgenoot herop. De sfeer is zwaarmoedig en de levensomstandigheden mistroostig. Hetzelfde lot is de psychoanalyse beschooren. Na de dood van Lenin, worden vanaf 1924 onder Stalin alle psychoanalytische activiteiten geaccapareerd of in de kiem gesmoord. Doch als het in Moskou stortregent, druppelt het in Rostov. Ze zet haar beroepsactiviteiten voort in een profylactisch schoolambulatorium en in de psychiatrische polikliniek van de stad. Naast geven van voordrachten en publiceren, doet ze onderzoek naar vroeg-erkenning van ontwikkelingsstoornissen bij kleuters. Dit onderzoek is opnieuw multidisciplinair, gaande van proeven met de Binet-Simontest tot en met de analyse van dromen, zoals onder meer blijkt uit het uit korte vignetten bestaande *Enkele kleine mededelingen uit het infantiele leven* (1927-28).

Spielrein geeft in haar praktijk in het psychiatrisch ziekenhuis blij van gedegen di-

agnostisch inzicht en een gedifferentieerde klinische aanpak. We krijgen een verdere inkijk in haar klinische praxis via *Over de tekst van Dr. Skalkovski* (1929), een tekst die oorspronkelijk werd gepresenteerd op een congres van Russische psychiaters en neuropathologen.<sup>46</sup> Spielrein stelt in deze tekst verschillende behandelmethodes voor met het gebruik ervan in een ambulante psychotherapeutisch centrum als achterliggende finaliteit. Ze neemt inzake de kinderaanlyse expliciet stelling tegen von Hug-Hellmuth en Klein die, aldus Spielrein, de kinderaanlyse opvatten naar het model van de klassieke kuur bij volwassenen. Over dergelijk 'doorwerken' van het verdrongene stelt Spielrein: "In kinderaanlyses is dit slechts in noodzakelijke gevallen noodzakelijk. Vaak treedt het therapeutische effect [...] uitsluitend in onder invloed van het uitageren van het verdrongene, zonder één enkel woord van verklaring van de kant van de analyticus" (Spielrein 1929: 337). Op theoretisch vlak expliciteert ze haar discours en praxis door zich af te zetten tegen andere methodes. Freud blijft daarbij haar referentiepunt. Ze schrijft: "De leer van Freud is verstrekkender dan de leer van zijn vijanden en aanhangers samen" (Spielrein 1929: 337). Ze associeert Freud met een integrale visie die in contrast staat met de andere visies, zoals die van Adler, Piaget en Skalkovski, die ze als "eenzijdig" bestempelt (Spielrein 1929: 340). Wat de psychoanalytische behandeling betreft, verklaart Spielrein onomwonden dat "de terugvallen bij [bij de psychoanalyse] zeldzamer zijn dan bij andere therapieën (Spielrein 1929: 343). Bij patiënten die door omstandigheden slechts een korte behandeling kunnen krijgen, combineert ze de psychoanalytische therapie met cognitieve invloeden. Ze spreekt over dergelijke korte analyses in termen van "abortieve psychoanalyse" (Spielrein

1929: 342).<sup>47</sup> Terwijl ze bij patiënten met de klassieke overdrachtsneurosen opteert voor de klassieke analyse, laat ze zich bij de behandeling van "psychastenie" inspireren door "de actieve therapie van Ferenczi" (Spielrein 1929: 341). Met deze tekst bewandelt Spielrein inhoudelijk ook sociaalpsychologische paden die later zullen worden verkend door 'linkse' analytici als Karen Horney, Erich Fromm, Otto Fenichel en Wilhelm Reich, in een poging de psychoanalyse samen te denken met het marxisme.

In 1930 zwelt het repressieve klimaat jegens de psychoanalyse verder aan. Het 'Freudisme' wordt door de stalinistische staat bestempeld als een reactionaire theorie. Even later wordt de *Russische Psychoanalytische Vereniging* opgedoekt, samen met tal van andere wetenschappelijke instituten en disciplines die door het regime als staatsgevaarlijk worden beschouwd. 1933 is een zwart jaar voor de psychoanalyse. Niet alleen in Rusland wordt de psychoanalyse verboden. Ook in Europa, met Berlijn als hoofdstad van de psychoanalyse, wordt gestart met de vervolging en uitdrijving van psychoanalytici. Freud wordt symbolisch in de vlammen geworpen. Het begin van een grote psychoanalytische diaspora kondigt zich aan. Jung maakt intussen van dit vacuüm gebruik om zichzelf op het podium te hijsen als grootmeester van de psychologie.

In 1931 verschijnt met *Kindertekeningen bij open en gesloten ogen* (1931) Spielreins laatste artikel in het Westen. Het betreft een tekst die ze oorspronkelijk presenteerde aan de Universiteit van Rostov in 1928. Ze bespreekt er de resultaten van experimenteel onderzoek inzake de invloed van kinesthetische ervaringen op de structuur

47 Deze mogelijkheid is eigenlijk on-freudiaans. Zo stelt Freud: "Bij de psychoanalyse gaat het altijd om lange perioden, halve of hele jaren, om perioden waarvan de lengte niet met de verwachting van de patiënt strookt. [...] Het bekorten van de analytische kuur blijft een legitieme wens [...]. Helaas vindt het een zeer belangrijke factor op zijn weg: de traagheid waarmee diep ingrijpende psychische processen zich voltrekken [...]" (Freud 1913c: 192).

46 Dit is Spielreins laatste tekst die in Rusland verschijnt.

## LEZINGEN

van het menselijke denken. Spielrein maakt een onderscheid tussen het talige denken van de volwassene en het organische, hallucinatoire en pre-verbale denken van de zuigeling en het kleine kind. Ze ontwikkelt de hypothese dat in bepaalde psychische toestanden er sprake is van een gelijktijdige aanwezigheid van de ontogenetisch voorafgaande toestand van het infantiele denken. Dit is niet enkel het geval in de droomtoestand, of onder narcose, maar onder meer ook in het psychotische denken. Ze voert het samengaan van deze twee modi terug op de excitatie van specifieke corticale en subcorticale hersenzones. Het is deze hypothese die ze op verschillende manieren experimenteel wil toetsen door gebruik te maken van verschillende onderzoeksgroepen, met volwassenen en kinderen. Vertrekpunt daarbij is de gedachte van Leonardo Da Vinci waarbij de menselijke hand automatisch de vorm en de beweging van het lichaam weergeeft. Spielrein komt tot de vaststelling dat mensen met gesloten ogen, zich baserend op de kinesthetische ervaring, op een adequatere manier het eigen lichaam tekenen. Ze beoogt dit basisinzicht te gebruiken als hulpmiddel bij de vroegdiagnostiek van psychische stoornissen en bij de persoonlijkheidsdiagnostiek evenals in de opleiding van leerkrachten (lichaamsopvoeding, muziek en tekenen) en de samenstelling van de curriculae.

van de Duitsers. De vrouw die het grootste deel van haar leven in Zwitserland en Duitsland heeft vertoefd, kan de berichten over de barbaarse toestanden niet rijmen met de Duitse cultuur van haar Germaanse held Goethe. Freuds pupil is echter nog koppiger dan haar leermeester, die onder impuls van Marie Bonaparte op het allerlaatste ogenblik het Kanaal oversteekt. Spielreins onverzettelijkheid betekent haar dood. Samen met haar twee dochters wordt zij één van de vele tragische slachtoffers van de *Endlösung*. In 1942 wacht hen de kogel. Exact zeventig jaar later eert de stad Rostov haar psychoanalytische heldin met een gedenkplaat (aan de Pushkinstraat 83 in Rostov). Nog een jaar later wordt een deel van Spielreins eertijds in Burghölzli neergepende testament symbolisch voltrokken: "Plant daar [op het veld waar mijn as is uitgestrooid] een eikenboom en schijf erop: 'Ook ik was ooit een menselijk wezen. Mijn naam was Sabina Spielrein'" (Ovcharenko 1999: 357).

## AFSPRAAK MET DE DOOD

Nadat Spielreins activiteiten als praktiserend analytica onmogelijk zijn gemaakt, is het leven voor haar louter nog een kwestie van proberen te overleven. Nadat in deze doffe ellende ook haar man sterft in 1937, beginnen in Rusland te stalinistische zuiveringen. Spielrein en haar twee dochters kunnen ontkomen, maar er wacht hen die andere oprukkende dreiging. De stad Rostov wordt wegens haar strategische ligging snel ingenomen door Hitlers troepen. Ondanks een haar aangeboden vluchtroute weigert Spielrein het land te verlaten. Net als haar leermeester Freud in Wenen, stelt ze zich ongelovig op jegens de wreedheid

## LEZINGEN

## LITERATUUR

- Aguayo, J. (2013). Freud, Jung, Sabina Spielrein and the countertransference: David Cronenberg's 'A Dangerous Method'. *International Journal of Psychoanalysis*, 94, 169-178.
- Alnaes, K. (1996 [1994]). *Sabina: Een biografische roman*. Vert. J. Klok en L. Pijtersen. Breda: De Geus.
- Angelini, A. (2008). History of the unconscious in Soviet-Russia: From its origins to the fall of the Soviet Union. *International Journal of Psychoanalysis*, 89, 369-388.
- Bettelheim, B. (1991 [1956]). 'A Secret Asymmetry'. In: B. Bettelheim, *Freud's Vienna and Other Essays*. New York: Vintage, pp. 57-81.
- Bion, W.R. (1970). *Transformations*. London: Heinemann.
- Bleuler, E. (1950 [1911]). *Dementia Praecox, or The Group of Schizophrenias*. Transl. J. Zinkin. New York: International Universities Press.
- Britton, R. (2003). *Sex, Death and the Super-Ego: Experiences in Psychoanalysis*. London: Karnac.
- Carotenuto, A. (1982 [1980]). *A Secret Symmetry: Sabina Spielrein between Jung and Freud*. New York: Pantheon.
- De Vleminck, J. (2012). A Dangerous Method: Psychoanalysis goes Hollywood. *Tijdschrift voor Psychoanalyse*, 18:1, 40-41.
- De Vleminck, J. (2013a). *De schaduw van Kain: Freuds klinische antropologie van de agressiviteit*. Leuven: Leuven University Press (te verschijnen).
- De Vleminck, J. (2013b). 'De doodsdrijf: Kritiek en kliniek'. In: Ph. Van Haute & J. De Vleminck (eds.). *Freud als filosoof*. Kalmthout: Pelckmans (te verschijnen).
- Ellenberger, H. (1970). *The Discovery of the Unconscious: The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*. New York: Basic Books.
- Faenza, R. (2002). *Prendimi l'anima*. Italië/Frankrijk/Groot-Brittannië: Medusa.
- Federn, P. (1913). Sabina Spielrein, Die Destruktion als Ursache des Werdens. *Internationale Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse*, 1, 89-93.
- Freud, S. (1893a en 1895d [1893-95]). Studies over hysterie. *Werken 1*. Amsterdam: Boom, pp. 414-706.
- Freud, S. (1900a). De droomduiding. *Werken 2*. Amsterdam: Boom.
- Freud, S. (1910d). De toekomstkansen van de psychoanalytische therapie. *Werken 5*. Amsterdam: Boom, pp. 276-287.
- Freud, S. (1911c [1910]). Psychoanalytische opmerkingen over een autobiografisch beschreven geval van paranoia ['Het geval Schreber']. *Werken 5*. Amsterdam: Boom, pp. 340-409.
- Freud, S. (1912a [1911]). Aanvulling. *Werken 5*. Amsterdam: Boom, pp. 407-409.
- Freud, S. (1912e). Adviezen voor de arts bij de psychoanalytische behandeling. *Werken 5*. Amsterdam: Boom, pp. 492-502.
- Freud, S. (1912b). Dynamiek van de overdracht. *Werken 5*. Amsterdam: Boom, pp. 456-466.
- Freud, S. (1913c). Verdere adviezen over de psychoanalytische techniek (I): Over het inleiden van de behandeling. *Werken 6*. Amsterdam: Boom, pp. 184-205.
- Freud, S. (1915a [1914]). Verdere adviezen over de psychoanalytische techniek (III): Opmerkingen over de overdrachtsliefde. *Werken 6*. Amsterdam: Boom, pp. 434-447.
- Freud, S. (1920g). Aan gene zijde van het lustprincipe. *Werken 8*. Amsterdam: Boom, pp. 162-218.
- Freud, S. (1921e). Brief aan Édouard Claparède. *Werken 8*. Amsterdam: Boom, pp. 515-516.
- Freud, S. (1937c). De eindige en de oneindige analyse. *Werken 10*. Amsterdam: Boom, pp. 264-305.
- Fusar-Poli, P. (2012). Images in Psychiatry: Sabina Spielrein. *American Journal of Psychiatry*, 169:1, 21.
- Grosskurth, Ph. (1986). *Melanie Klein: Her World and Her Work*. New York: Knopf.
- Hampton, C. (2002). *The Talking Cure*. London: Faber and Faber.
- Holtzman, W. (1996). *Sabina*. New York: Primary Stages.
- Jung, C.G. (1953). 'The Psychology of the Unconscious'. In: C.G. Jung, 'Two Essays on Analytical Psychology'. *The Collected Works of C.G. Jung. Volume 7*. Transl. R.F.C. Hull. Eds. H. Read, M. Fordham & G. Adler. London: Routledge & Keagan Paul, pp. 1-119.
- Jung, C.G. (1956). 'Symbols of Transformation: An Analysis of the Prelude to A Case of Schizophrenia'. *The Collected Works of C.G. Jung. Volume 5*. Transl. R.F.C. Hull. Eds. H. Read, M. Fordham & G. Adler. London: Routledge & Keagan Paul.
- Jung, C.G. (1963 [1961]). *Memories, Dreams, Reflections by C.G. Jung*. Ed. A. Jaffé. Transl. R and C. Wilson. New York: Pantheon.
- Kerr, J. (1993). *A Most Dangerous Method: The Story of Jung, Freud, and Sabina Spielrein*. New York: Knopf.
- Kerr, J. (2012). *A Dangerous Method*. London: Atlantic Books.
- Klein, M. (1923). 'Early Analysis'. In: M. Klein, Love, Guilt, and Reparation, and other works (1921-1945). London: Vintage, pp. 77-105.
- Klein, M. (1936). 'Weaning'. In: M. Klein, Love, Guilt, and Reparation, and other works (1921-1945). London: Vintage, pp. 290-305.
- Lütkehaus, L. (2002 [1987]). 'Vorwort'. In: S. Spielrein, *Sämtliche Schriften*. Giessen: Psychosozial-Verlag, pp. I-VII.
- Makari, G. (2008). *Revolution in Mind: The Creation of Psychoanalysis*. London: Duckworth.
- Marton, E. (2002). *Ich hiess Sabina*. Zwen- den: Tango Film.
- McGuire, W. (1974). *The Freud/Jung Letters: The Correspondence Between Sigmund Freud and C.G. Jung*. Transl. R. Manheim & F.C. Hull. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- McGuire, W. (1982). 'Foreword'. In: A. Carotenuto (1982 [1980]). *A Secret Symmetry: Sabina Spielrein between Jung and Freud*. New York: Pantheon, pp. vii-x.
- Nunberg, H., Federn, E. (eds.) (1974). *Minutes of the Vienna Psychoanalytic Society. Volume III: 1910-1911*. Transl. M. Nunberg & H. Collins. New York: International Universities Press.
- Ovcharenko, V. (1999). Love, Psychoanalysis and Destruction. *Journal of Analytical Psychology*, 44, 355-373.

## LEZINGEN

- Porter, R. (2003). *Waanzin: Een korte geschiedenis*. Amsterdam: Nieuwezijds.
- Ratner, M. (2012). Dangerous Methodology: Interview with David Cronenberg. *Film Quarterly*, 65:3, 19-23.
- Richebächer, R. (2008). *Sabina Spielrein: Eine fast grausame Liebe zur Wissenschaft. Biographie*. München: Random House.
- Sayers, J. (2004). Transforming at-onement: Spielrein, Jung, Bion. *Psychoanalysis and History*, 6:1, 37-55.
- Skea, B.R. (2006). Sabina Spielrein: out from the shadow from Jung and Freud. *Journal of Analytical Psychology*, 51, 527-552.
- Solovjov, V. (2001). *Over liefde*. Vert. T. Jansen & P. Janse. Budel: Damon.
- Shamdasani, S. (2003). *Jung and the Making of Modern Psychology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Spielrein, S. (2001 [1906-1907]). Unedited extracts from a diary (1906/1907?). *Journal of Analytical Psychology*, 46, 155-171.
- Spielrein, S. (2002 [1987]). *Sämtliche Schriften*. Giessen: Psychosozial-Verlag.
- Spielrein, S. (1911). 'Über den psychologischen Inhalt eines Falles von Schizophrenie (Dementia praecox)'. In: S. Spielrein (2002). *Sämtliche Schriften*. Psychosozial-Verlag: Giessen, pp. 11-97.
- Spielrein, S. (1912a). De destructie als oorzaak van het worden. Vert. D. De Grave & A. Van Neygen. *Psychoanalytische Perspectieven*, 2001 (43/44), 151-189.
- Spielrein, S. (1912b). 'Beiträge zur Kenntnis der kindlichen Seele'. In: S. Spielrein (2002). *Sämtliche Schriften*. Psychosozial-Verlag: Giessen, pp. 144-166.
- Spielrein, S. (1913). 'Die Schwiegermutter'. In: S. Spielrein (2002). *Sämtliche Schriften*. Psychosozial-Verlag: Giessen, pp. 178-183.
- Spielrein, S. (1921a). 'Schnellanalyse einer kindlichen Phobie'. In: S. Spielrein (2002). *Sämtliche Schriften*. Psychosozial-Verlag: Giessen, pp. 202-212.
- Spielrein, S. (1921b). 'Russische Literatur'. In: S. Spielrein (2002). *Sämtliche Schriften*. Psychosozial-Verlag: Giessen, pp. 202-212.
- Spielrein, S. (1922). 'Die Entstehung der kindlichen Worte Papa und Mama: Einige Betrachtungen über verschiedene Stadien in der Sprachentwicklung'. In: S. Spielrein (2002). pp. 238-262.
- Spielrein, S. (1923a). 'Die Zeit im unter-schwelligem Seelenleben'. In: S. Spielrein (2002). Pp. 318-333.
- Spielrein, S. (1923b). 'Quelques analogies entre la pensée d'enfant, celle de l'aphasique et la pensée subconsciente'. In: S. Spielrein (2002). *Sämtliche Schriften*. Psychosozial-Verlag: Giessen, pp. 281-310.
- Spielrein, S. (1929). 'Zum Vortrag Dr. Skalkovskij'. In: S. Spielrein (2002). *Sämtliche Schriften*. Psychosozial-Verlag: Giessen, pp. 335-343.
- Stanton, M. (1991). *Sándor Ferenczi: Reconsidering Active Intervention*. Northvale, New Jersey/London: Jason Aronson.
- F. Van Coillie (2012). 'Laat mij gerust! Depressie, destructie, doodsdrijf/ 'Laissez-moi tranquille! Dépression, destruction, pulsion de mort'. *Communications/Mededeelingen*, 53:2, 34-51.
- Vandermeersch, P. (1992). *Over psychose, seksualiteit en religie: Het debat tussen Freud en Jung*. Nijmegen: SUN.
- Vergote, A. (2011). *La psychanalyse devant la schizophrénie*. Paris: Cerf.
- Vidal, F. (1995). Sabina Spielrein, Jean Piaget: chacun pour soi. *L'Évolution Psychiatrique*, 60:1, 1-17.
- Wharton, B. (2003a). 'The Letters of C.G. Jung to Sabina Spielrein'. In: C. Covington & B. Wharton (eds.), *Sabina Spielrein: Forgotten Pioneer of Psychoanalysis*. Hove and New York: Brunner-Routledge, pp. 33-62.
- Wharton, B. (2003b). 'Burghölzli hospital records of Sabina Spielrein'. In: C. Covington & B. Wharton (eds.), *Sabina Spielrein: Forgotten Pioneer of Psychoanalysis*. Hove and New York: Brunner-Routledge, pp. 81-109.
- Wiedemann, W. (2007). *Wilfred Bion: Biografie, Theorie und klinische Praxis des 'Mystikers der Psychoanalyse'*. Giessen: Psychosozial-Verlag.
- Winnicott, D.W. (1958). 'Psychoanalysis and the Sense of Guilt'. In: D.W. Winnicott (2007 [1965]). *The Maturational Processes and the Facilitating Environment*. London: Karnac, pp. 15-28.
- Winnicott, D.W. (1960). 'Ego Distortion in Terms of True and False Self'. In: D.W. Winnicott (2007 [1965]). *The Maturational Processes and the Facilitating Environment*. London: Karnac, pp. 140-152.
- Winnicott, D.W. (1962). 'A Personal View of the Kleinian Contribution'. In: D.W. Winnicott (1965), *The Maturational Processes and the Facilitating Environment: Studies in the Theory of Emotional Development*. London: Hogarth, pp. 171-178.
- Winnicott, D.W. (2005 [1971]). *Playing and Reality*. New York: Routledge.
- Young-Bruehl, E. (1988). *Anna Freud: A Biography*. New York: Summit Books.

## RICHTLIJNEN VOOR HET AFLEVEREN VAN EEN TEKST

Titel: Niet volledig in hoofdletters. U kan de titel in een groter lettertype zetten. Schrijf uw naam onder de titel.

Liefst geen tekst onderlijnen; eerder italiek gebruiken.

Op het einde van een tekstlijn, gewoon doortypen zonder RETURN of ENTER te gebruiken.

Alleen RETURN om een nieuw alinea aan te duiden.

Een punt, een vraagteken, een komma, een dubbelpunt, een kommapunt moeten zonder spatiering op het laatste woord volgen.

Na deze tekens volgt één spatiering.

Voorbeeld: Wwww www www. Xxx xx xx; cccc ccc cccc: vvv vvv.

Aanhalingstekens onmiddellijk voor en na de tekst plaatsen, zonder spatiering.

Voorbeeld: "Aaaa dddd rrrr zzzz"; sss dddd gggg: "fff cccc sss".

Indien tekeningen in de tekst voorkomen, apart bijvoegen.

Tekst doormailen naar: [riawalgraffe@skynet.be](mailto:riawalgraffe@skynet.be)

## RECOMMANDATIONS POUR LA REMISE D'UN TEXTE

Titre: Ne le tapez pas entièrement en majuscules. Utilisez plutôt un format plus grand. Indiquez votre nom sous le titre.

Évitez de souligner le texte. Employez plutôt des italiques.

À la fin d'une ligne poursuivez la frappe sans RETURN ni ENTER.

Le RETURN est réservé à l'indication d'un nouvel alinéa.

Un point, un point d'interrogation, une virgule, un double point, un point virgule suivent directement le dernier mot, sans espacement.

Un espacement suit ces signes.

Exemple: Aaaa aa aaa? Zzz zzzzz zzz; eee eeeee eeee: rrr rrrr rrr.

Les guillemets se placent directement devant et après le texte, sans espacement.

Exemple: "Bbbb ccccc ddd"; www xxxx qqq: "kkkk llll mmm".

Si des dessins doivent figurer dans le texte, envoyez-les séparément.

Envoyez votre texte par e-mail à: [riawalgraffe@skynet.be](mailto:riawalgraffe@skynet.be)